Alexandre Dumas

Les Mohicans de Paris

BeQ

Alexandre Dumas

Les Mohicans de Paris

V

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 798 : version 1.01

Les Mohicans de Paris

V

Le roman est ici présenté en six volumes.

Éditions de référence :
Michel Lévy – Gallimard, coll. Quarto.

CCXXX

Où M. Gérard se rassure.

M. Gérard poussa un cri de terreur. De jaunes et flasques qu'elles étaient, ses joues devinrent vertes et pendantes. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et fit tout bas le vœu d'être à cent pieds sous terre.

– Nous disons donc, continua M. Jackal, que M. Sarranti est innocent et que vous êtes le seul et unique coupable.

– Grâce, monsieur Jackal ! s'écria M. Gérard en tremblant de tous ses membres et en tombant aux pieds de l'homme de police.

M. Jackal le regarda un instant avec ce suprême dégoût que les hommes de police, les gendarmes et les exécuteurs ont, en général, pour les lâches.

Puis, sans lui tendre la main – car on eût dit qu'en touchant cet homme M. Jackal craignait de se souiller :

– Allons, dit-il, relevez-vous et ne craignez rien. Je ne viens ici que pour vous sauver.

M. Gérard releva la tête d'un air effaré. Sa physionomie offrait un singulier mélange d'espérance et de terreur.

– Me sauver ? s'écria-t-il.

– Vous sauver… Cela vous étonne, n'est-ce pas ? dit M. Jackal en haussant les épaules, que l'on s'occupe de sauver un homme aussi misérable que vous ? Je vais vous rassurer, monsieur Gérard. On ne vous sauve que pour perdre un honnête homme ; on n'a pas besoin de votre vie, à vous, mais on a besoin de sa mort, et l'on ne peut le tuer qu'en vous laissant vivre.

– Ah ! dit M. Gérard ; oui, oui, je crois vous comprendre.

– En ce cas, dit M. Jackal, tâchez que vos dents ne claquent plus – ce qui vous empêche de parler –, et contez-moi l'affaire dans ses détails les plus minutieux.

– Pourquoi cela ? demanda M. Gérard.

– Je pourrais ne pas vous dire pourquoi, mais vous essaieriez de mentir. Eh bien, c'est pour en faire disparaître les traces.

– Les traces !… il y a donc des traces ? demanda M. Gérard en ouvrant démesurément ses petits yeux.

– Je crois bien qu'il y en a !

– Mais lesquelles ?

– Bon ! lesquelles !… Il y a d'abord votre nièce…

– Ma nièce ! elle n'est donc pas morte ?

– Non ; madame Gérard l'a mal tuée, à ce qu'il paraît.

– Ma nièce ! vous êtes sûr qu'elle vit ?

– Je la quitte, et je dois vous avouer que votre nom, mon cher monsieur Gérard, et surtout celui de votre *femme*, a produit sur elle un assez pitoyable effet.

– Elle sait donc tout, alors ?

– C'est probable, car elle pousse des cris de désespoir au seul nom de sa bonne tante Orsola.

– Orsola ?… répéta M. Gérard, frissonnant comme sous le coup d'une décharge électrique.

– Voyez, reprit M. Jackal, ce nom vous fait un certain effet à vous-même. Jugez de celui qu'il doit faire à la pauvre enfant ! Eh bien, de même qu'il faut à tout prix que cette enfant, qui peut parler à chaque instant, se taise, de même il faut éteindre tous les indices compromettants pour vous. Voyons, monsieur Gérard, je suis médecin, et assez bon médecin ; j'ai l'habitude de trouver les remèdes quand je connais les tempéraments des gens auxquels j'ai affaire. Contez-moi donc cette triste histoire dans ses détails les plus minutieux : le plus petit fait, indifférent en apparence, oublié par vous, peut démolir tout notre plan. Parlez donc comme si vous aviez devant vous un médecin ou un prêtre.

M. Gérard, comme tous les animaux de ruse, avait, au plus haut degré l'instinct de sa conservation. Lecteur assidu de toutes les feuilles politiques, il avait dévoré dans les journaux royalistes les plus fulminants articles insérés *par ordre* contre M. Sarranti. Dès lors, il s'était senti protégé par une main invisible ; il avait, comme ces chefs protégés par Minerve, combattu sous l'égide. M. Jackal venait de le confirmer dans cette croyance.

Il comprit donc qu'il n'avait, vis-à-vis de l'homme de police qui venait à lui en allié, nul intérêt à se taire et tout intérêt, au contraire, à avouer. En conséquence, il se mit, comme il avait fait pour l'abbé Dominique, à tout raconter, depuis la mort de son frère jusqu'au moment où, apprenant l'arrestation de M. Sarranti, il avait été réclamer sa confession à son confesseur.

– Ah ! j'y suis maintenant ! s'écria M. Jackal ; je comprends tout.

– Comment ! dit M. Gérard terrifié, vous comprenez tout ? Mais, en venant ici, vous ne saviez donc rien ?

– Pas grand-chose, je l'avoue ; mais cela va tout droit.

Puis, s'accoudant sur le bras de son fauteuil et laissant tomber son menton sur sa main, il réfléchit un moment, et son visage prit une certaine expression de mélancolie à laquelle ce visage était loin d'être accoutumé.

– Pauvre diable d'abbé ! murmura-t-il, je m'explique pourquoi il jurait ses grands dieux que son père était innocent : je comprends ce qu'il voulait dire en parlant d'une preuve qu'il ne pouvait pas montrer, et je comprends, enfin, pourquoi il est parti pour Rome.

– Comment ! il est parti pour Rome ? s'écria M. Gérard ; l'abbé Dominique est parti pour Rome ?

– Eh ! mon Dieu, oui !

– Et qu'est-il allé faire à Rome ?

– Mon cher monsieur Gérard, il n'y a qu'un homme qui puisse relever l'abbé Dominique du secret de la confession.

– Oui, le pape.

– Eh bien, il est allé demander au pape de le relever de ce secret.

– Oh ! mon Dieu !

– C'est pour avoir le temps de faire le voyage qu'il a sollicité et obtenu du roi un sursis.

– Mais je suis perdu, alors ! s'écria M. Gérard.

– Pourquoi cela ?

– Le pape lui accordera sa demande.

M. Jackal secoua la tête.

– Non, vous croyez que non ?

– J'en suis sûr, monsieur Gérard.

– Comment en êtes-vous sûr ?

– Je connais Sa Sainteté.

– Vous avez l'honneur de connaître le pape ?

– Comme la police a l'honneur de tout connaître, monsieur Gérard ; comme elle a l'honneur de savoir que M. Sarranti est innocent et que vous êtes coupable.

– Eh bien ?

– Eh bien, le pape refusera.

– Il refusera ?

– Oui, c'est un moine jovial et entêté, qui tient à léguer son pouvoir temporel et spirituel à son successeur tel qu'il l'a reçu de son prédécesseur. Il trouvera quelque texte sur lequel appuyer son refus, mais il refusera.

– Ah ! monsieur Jackal, s'écria M. Gérard retombant dans son premier tremblement, si vous alliez vous tromper…

– Je vous répète, mon cher monsieur Gérard, que votre salut m'est nécessaire. N'ayez donc aucune crainte et continuez vos œuvres philanthropiques comme à l'ordinaire ; seulement, rappelez-vous ce que je vais vous dire : il peut venir demain, après-demain, aujourd'hui, dans une heure, telle ou telle personne qui voudra vous faire parler, qui se prétendra autorisée à le faire, qui vous dira, comme je vous l'ai dit : « Je sais tout ! » Ne lui répondez rien, monsieur Gérard ; ne lui avouez pas même un de vos péchés de jeunesse : riez-lui au nez ; il ne saura rien. Nous sommes quatre en tout qui connaissons le crime : vous, moi, votre nièce et l'abbé Dominique…

M. Gérard fit un mouvement, l'homme de police l'arrêta.

– Personne que nous ne doit le connaître, ajouta celui-ci ; tenez-vous donc sur vos gardes, et ne vous laissez pas surprendre. Niez, niez effrontément ; niez à mort, fût-ce au procureur du roi ; niez quand même, je vous soutiendrai au besoin ; c'est mon état !

Il est impossible de rendre l'accent avec lequel M. Jackal prononça ces trois derniers mots. On eût dit qu'il se méprisait autant qu'il méprisait M. Gérard.

– Mais, s'empressa de dire M. Gérard, si je m'éloignais, monsieur, qu'en pensez-vous ?

– C'est pour cela que vous vouliez m'interrompre tout à l'heure ? Je l'avais deviné.

– Eh bien ?…

– Eh bien, vous feriez une sottise.

– Si je passais à l'étranger ?

– Vous, quitter la France, fils ingrat ! vous, abandonner le troupeau de pauvres que vous nourrissez dans ce village, mauvais pasteur ! y songez-vous sérieusement ? Mon cher monsieur Gérard, les malheureux de ce bourg ont besoin de vous ; moi-même, je compte faire, un de ces jours, ou plutôt une de ces nuits, une promenade dans le célèbre château de Viry ; je recherche donc, en ce cas, des compagnons de voyage, des gens aimables comme vous, gais comme vous, vertueux comme vous. Eh bien, je compte

vous inviter sous peu à cette petite promenade ; je m'en fais une fête, car cette promenade sera, pour moi du moins, une véritable partie de plaisir. Acceptez-vous, cher monsieur ?

– Je suis à vos ordres, répondit à voix basse M. Gérard.

– Mille fois trop bon ! dit M. Jackal.

Et, tirant sa tabatière de sa poche, il y puisa une prise copieuse, qu'il aspira avec volupté.

M. Gérard crut que tout était fini, et se leva, le front pâle, mais le sourire sur les lèvres. Il s'apprêtait à faire les honneurs de la conduite à M. Jackal ; mais celui-ci, le regardant et s'apercevant de l'intention :

– Oh ! non, non, dit-il en secouant la tête, non, monsieur Gérard ; je n'en suis encore qu'à la moitié de ce que j'ai à vous dire. Cher monsieur Gérard, rasseyez-vous et écoutez-moi.

CCXXXI

Ce que M. Jackal offre à M. Gérard au lieu de la croix de la Légion d'honneur

M. Gérard poussa un soupir et se rassit, ou plutôt se laissa retomber sur sa chaise ; son œil, redevenu vitreux, continuait cependant d'interroger M. Jackal.

– Maintenant, fit celui-ci répondant d'un petit signe à l'interrogation muette de M. Gérard, en échange de votre salut que j'assure, je vous demanderai, à titre, non pas de réciprocité, mais d'*amical return*, comme disent les Anglais, un petit service. J'ai beaucoup d'affaires en ce moment, et il me serait impossible de vous faire visite autant de fois que je le voudrais…

– Mais, interrompit timidement M. Gérard, j'aurai donc l'honneur de vous revoir ?

– Que voulez-vous, mon cher monsieur Gérard ! j'éprouve pour vous, je ne sais pourquoi, une véritable tendresse : les sympathies ne s'expliquent pas. Or, ne pouvant pas venir, je vous le répète, autant de fois que je le désirerais, il faut absolument que je vous prie de m'honorer, au moins deux fois par semaine, de votre visite. Cela, je l'espère, ne vous sera pas trop désagréable, cher monsieur ?

– Mais à quel endroit aurai-je l'honneur de vous rendre ces visites, monsieur ? demanda avec une certaine hésitation M. Gérard.

– À mon bureau, si vous le voulez bien.

– Et votre bureau est situé ?…

– À la préfecture de police.

M. Gérard, à ce mot *préfecture de police,* renversa la tête en arrière, et, comme s'il eût mal entendu, il répéta :

– À la préfecture de police ?…

– Sans doute, rue de Jérusalem… En quoi cela vous étonne-t-il ?

– À la préfecture de police ! répéta M. Gérard à voix basse et d'un air inquiet.

– Ah ! que vous avez l'entendement dur, monsieur Gérard !

– Non, non, je comprends ; vous voulez être sûr que je ne quitte

point la France.

– Oh ! ce n'est pas cela ! vous vous figurez bien que j'ai l'œil sur vous, et que, si l'idée vous prenait de quitter la France, je trouverais bien moyen de vous en empêcher.

– Mais si je vous donne ma parole d'honneur…

– Ce serait une garantie, en effet ; mais je tiens à vous voir, c'est mon idée. Que diable ! cher monsieur Gérard, je fais assez pour vous : faites, à votre tour, quelque chose pour moi.

– J'irai, monsieur, répondit l'honnête philanthrope en baissant la tête.

– Il nous reste à convenir des jours et des heures.

– Oui, répondit machinalement M. Gérard, il nous reste à convenir de cela.

– Eh bien, pour les jours, que diriez-vous, par exemple, du mercredi, jour de Mercure, et du vendredi, jour de Vénus ? Ces deux jours seraient-ils de votre goût ?

M. Gérard fit de la tête un signe affirmatif.

– Les heures, maintenant… Que diriez-vous de sept heures du matin ?

– Sept heures du matin ?… Il me semble que c'est de bien bonne heure.

– Bon ! cher monsieur Gérard, n'avez-vous donc point vu un drame fort en vogue et qui est admirablement joué par Frédérick, que l'on intitule *l'Auberge des Adrets,* et dans lequel on chante une romance qui se termine par ce refrain :

Quand on fut toujours vertueux,

On aime à voir lever l'aurore.

Or, nous entrons en été, l'aurore se lève à trois heures du matin, je ne crois pas être indiscret en vous donnant rendez-vous à sept…

– À sept heures du matin, soit ! répondit M. Gérard.

– Très bien, très bien, fit M. Jackal. Passons maintenant à l'emploi de vos autres jours, cher monsieur Gérard.

– Quel emploi ? demanda M. Gérard.

– Je vais vous le dire.

M. Gérard étouffa un soupir. Il se sentait pris comme la souris dans les pattes du chat, comme l'homme dans les griffes du tigre.

– Vous êtes encore très solide, monsieur Gérard.

– Hum ! fit l'honnête homme d'un air qui voulait dire : *cosi-cosi*(1) *!*

– Avec votre tempérament sec, vous devez aimer la promenade ?

– C'est vrai, monsieur, je l'aime.

– Voyez-vous ! et je suis certain que vous vous promèneriez quatre ou cinq heures par jour, et cela, sans vous fatiguer le moins du monde.

– C'est beaucoup !

– Habitude à prendre, cher monsieur… Peut-être cela vous fatiguerait-il les premiers jours ; mais, ensuite, vous ne pourriez plus vous en passer.

– C'est possible, dit M. Gérard, qui ne voyait aucunement où M. Jackal en voulait venir.

– C'est sûr !

– Soit.

– Eh bien, il faudrait vous promener, monsieur Gérard.

– Mais je me promène, monsieur Jackal.

– Oui, oui, dans votre jardin, dans les bois de Sèvres, de Bellevue, de Ville d'Avray… Promenades inutiles, monsieur Gérard, puisqu'elles ne tournent point au bien de vos semblables ou au profit du gouvernement.

– Vraiment ! répondit M. Gérard pour répondre quelque chose.

– Il ne faut plus perdre votre temps ainsi, cher monsieur Gérard ; moi, je vous indiquerai le but de vos promenades.

– Ah !

– Oui, et je tâcherai de les varier le plus possible.

– Mais à quoi bon ces promenades ?

– À quoi bon ? Mais à votre santé, d'abord ; la promenade est un exercice salutaire.

– Ne puis-je prendre cet exercice autour de ma maison ?

– Autour de votre maison ?… Mais vous devez connaître ces alentours à en être las. Depuis six ou sept ans, vous avez battu tous les sentiers de ce pays-ci ; vous devez être blasé sur Vanves et ses environs ; il faut absolument, entendez-vous ? il faut rompre la monotonie de ces promenades aux champs ; ce sont les rues de Paris que je désire vous voir fréquenter.

– En vérité, dit M. Gérard, je vous jure que je ne comprends pas.

– Eh bien, je vais m'expliquer aussi clairement que possible.

– J'écoute, monsieur.

– Cher monsieur Gérard, êtes-vous un fidèle sujet du roi ?

– Grand Dieu ! je vénère Sa Majesté.

– Seriez-vous disposé à la servir avez zèle en réparation de vos faiblesses, lâchons le mot, de vos erreurs ?

– Et de quelle façon pourrais-je servir le roi, moi, monsieur ?

– Voici : le roi est entouré d'ennemis de toute sorte, monsieur Gérard.

– Hélas !...

– Et le pauvre homme ne peut les combattre à lui tout seul. Il charge donc ses plus fidèles sujets de le défendre, de combattre pour lui, de terrasser les méchants. Or, en langue royaliste, monsieur Gérard, on appelle les méchants, les Moabites, les Amalécites, tous ceux qui tiennent d'une façon et pour une cause quelconque au parti dont ce misérable Sarranti est le représentant ; puis encore ceux qui, n'aimant point assez le roi, aimeraient trop M. le duc d'Orléans ; enfin, ceux qui, laissant l'un et l'autre, auraient comme quelque souvenance de cette misérable révolution de 1789, de laquelle vous n'ignorez point, cher monsieur Gérard, que datent tous les malheurs de la France. Voilà les méchants, monsieur Gérard, voilà les ennemis du roi, voilà les hydres que je vous offre de combattre ; c'est une noble tâche, n'est-ce pas ?

– Je vous avoue, monsieur, dit l'honnête Gérard du geste de l'homme qui jette sa langue aux chiens, je vous avoue que je ne comprends absolument rien à la tâche que vous me proposez d'accomplir.

– C'est cependant bien simple, vous allez voir.

– Voyons !

Et M. Gérard redoubla d'attention et d'anxiété.

– Vous vous promenez, par exemple, poursuivit M. Jackal, au Palais-Royal ou aux Tuileries, sous les marronniers si c'est aux Tuileries, sous les tilleuls si c'est au Palais-Royal. Deux messieurs passent, ils causent de Rossini ou de Mozart : cette conversation ne vous intéressant pas, vous les laissez passer ; deux autres viennent derrière ceux-ci, causant chevaux, peinture ou danse : les chevaux, la peinture, la danse n'étant pas ce que vous aimez, vous laissez aller ces messieurs ; deux autres suivent, ils causent christianisme,

mahométisme, bouddhisme ou panthéisme ; les discussions philosophiques, n'étant que des pièges tendus par les uns à la crédulité des autres, vous laissez philosopher les personnages, et c'est vous, des trois, qui êtes le véritable philosophe. Mais je suppose que deux individus, à leur tour, viennent à passer, causant république, orléanisme ou bonapartisme ; je suppose également qu'ils assignent un terme à la royauté ; oh ! alors, cher monsieur Gérard, comme la royauté est de votre goût, que vous haïssez la république, l'empire, la branche cadette ; que vous vous intéressez, avant toute chose, au maintien du gouvernement et à la gloire de Sa Majesté, alors vous écoutez attentivement, religieusement, de façon à ne pas perdre une seule parole, et, si vous trouvez moyen de vous mêler à la conversation, tout est pour le mieux !

– Mais, dit M. Gérard avec effort – car il commençait à comprendre –, si je me mêle à la conversation, ce sera pour contredire des opinions que je déteste.

– Oh ! nous n'y sommes plus, cher monsieur Gérard.

– Comment cela ?

– Tout au contraire, vous y applaudirez de vos deux mains, vous ferez chorus avec ceux qui le professent, vous tâcherez même de vous attirer leur sympathie ; cela vous sera bien facile, vous n'avez qu'à vous nommer – M. Gérard, l'honnête homme ! qui diable se défierait de vous ? – et, une fois que vous aurez noué amitié avec eux, eh bien, vous me préviendrez de cette bonne fortune, j'aurai grande joie à faire leur connaissance. Les amis de nos amis ne sont-ils pas nos amis ? Me comprenez-vous, maintenant ? Dites !

– Oui, répondit sourdement M. Gérard.

– Ah !… Eh bien, alors, ce premier point éclairci, vous devinez que ce n'est là qu'un des mille buts de votre promenade ; je vous indiquerai peu à peu les autres, et, avant un an, foi de Jackal, je veux que vous soyez un des plus fidèles, un des plus dévoués, un des plus adroits. et, par conséquent, un des plus utiles serviteurs du roi.

– Ainsi, murmura M. Gérard, dont le visage devint livide, ce que vous m'offrez, monsieur, c'est tout simplement d'être votre espion ?

– Puisque vous avez lâché le mot, monsieur Gérard, je ne vous dédirai pas.

– Espion !… répéta M. Gérard.

– Que diable trouvez-vous donc de blessant dans cette profession ? Est-ce que je ne suis pas, moi qui vous parle, le

premier des espions de Sa Majesté ?

– Vous ? murmura M. Gérard.

– Eh bien, oui, moi ! Croyez-vous que je ne me croie pas aussi honnête homme, par exemple, qu'un particulier – je ne fais d'allusion blessante à personne, cher monsieur Gérard –, qu'un particulier qui, je suppose, aurait assassiné ses neveux pour s'approprier leur fortune et qui, les ayant assassinés, laisserait couper le cou à un innocent pour sauver le sien ?

Ces mots furent dits par M. Jackal avec un tel accent de raillerie, que M. Gérard courba la tête en murmurant si bas, qu'il fallut, pour l'entendre, toute la finesse d'oreille dont était doué M. Jackal :

– Je ferai tout ce que vous voudrez !

– En ce cas, voilà qui va bien, dit M. Jackal.

Puis, prenant son chapeau, qu'il avait posé près de lui à terre, et se levant :

– À propos, il va sans dire, continua-t-il, autant pour vous que pour moi, cher monsieur Gérard, que le secret de votre dévouement demeure entre nous. Voilà pourquoi je vous offre de venir me trouver de si bon matin ; à cette heure-là, vous êtes à peu près sûr de ne trouver chez moi personne de votre connaissance. Nul n'aura donc le droit – et c'est votre intérêt autant que le nôtre – de vous saluer de ce nom d'espion qui vous a fait monter le vert-de-gris au visage.

Maintenant, si d'ici à six mois je suis content de vous, une fois, bien entendu, que nous serons débarrassés de M. Sarranti, eh bien, je demanderai pour vous à Sa Majesté le droit de porter le bout du ruban rouge, puisque vous en avez une si furieuse envie, grand enfant que vous êtes !

Et, ayant dit ces mots, M. Jackal se dirigea vers la porte. M. Gérard le suivit.

– Ne vous dérangez pas, dit M. Jackal, je vois, à la sueur qui coule de votre front, que vous avez très chaud, et il ne faut pas vous risquer dans un courant d'air. Je serais désespéré qu'à la veille d'entrer en fonctions, vous fussiez pris d'une fluxion de poitrine ou d'une pleurésie. Restez donc dans votre fauteuil et reposez-vous de vos émotions ; seulement, soyez à Paris – justement, c'est après-demain mercredi –, soyez à Paris après-demain ; je donnerai des ordres pour qu'on ne vous fasse pas attendre.

– Mais… insista M. Gérard.

– Comment, *mais* ? fit M. Jackal. Je croyais toutes choses convenues.

– C'est pour en revenir à l'abbé Dominique, monsieur.

– À l'abbé Dominique ? Eh bien, il sera ici dans une quinzaine de jours, dans trois semaines au plus tard… Bon ! qu'avez-vous donc ?

Et M. Jackal fut obligé de soutenir M. Gérard près de s'évanouir.

– J'ai, balbutia M. Gérard, j'ai que, s'il revient…

– Puisque je vous dis que le pape ne lui permettra pas de révéler votre secret.

– Mais, s'il le révèle sans permission, monsieur ? dit M. Gérard en joignant les mains.

L'homme de police regarda M. Gérard avec un profond mépris.

– Monsieur, lui dit-il, ne m'avez-vous pas dit que l'abbé Dominique avait fait un serment ?

– Sans doute.

– Lequel ?

– Il a fait le serment de ne point user de ce papier qu'il possède, que je ne sois mort.

– Eh bien, monsieur Gérard, dit le chef de police, si l'abbé Dominique vous a fait ce serment-là, comme c'est un véritable honnête homme, lui, il le tiendra ; seulement…

– Seulement quoi ?

– Seulement, ne vous laissez pas mourir ; car, vous mort, comme l'abbé Dominique se trouvera délié de sa promesse, je ne réponds plus de rien.

– Et d'ici là ?…

– Dormez sur les deux oreilles, monsieur Gérard, puisque vous pouvez dormir.

Ces paroles dites avec un accent qui fit frissonner l'honnête Gérard, M. Jackal remonta dans sa voiture, murmurant à part lui :

– Par ma foi, il faut convenir que cet homme est un grandissime misérable, et si j'avais jamais eu confiance dans la justice humaine, j'en rabattrais diablement à cette heure !

Puis, avec un soupir :

– Pauvre diable d'abbé ! ajouta-t-il, c'est lui qui est véritablement à plaindre. Quant au père, c'est un vieux monomane ; il ne m'intéresse pas le moins du monde et peut

devenir ce qu'il voudra.

– Où va monsieur ? demanda le laquais après avoir refermé la portière.

– À l'hôtel !

– Monsieur ne préfère pas telle ou telle barrière et ne désire pas passer par une rue plutôt que par l'autre ?

– Si fait ! vous rentrerez par la barrière Vaugirard et vous passerez par la rue aux Fers. – Il fait un soleil superbe ; il faut que je m'assure si ce lazzarone de Salvator est à ses crochets. Je ne sais pourquoi je me figure que ce drôle-là nous donnera du fil à retordre dans l'affaire Sarranti. – Allez !

Et la voiture partit au triple galop.

CCXXXII

Ce à quoi pensent d'habitude trois cœurs de vingt-cinq ans.

Abandonnons momentanément toute la partie de notre récit qui se rapporte à Justin, à Mina, au général le Bastard, à Dominique, à M. Sarranti, à M. Jackal et à M. Gérard, et, faisant volte-face, entrons dans l'atelier de ce Mohican de l'art que nous connaissons sous le nom de Pétrus.

C'était le lendemain ou le surlendemain de la visite de M. Jackal à M. Gérard – car on comprendra qu'il nous est impossible, à un jour près, de renseigner positivement nos lecteurs : nous suivons l'ordre chronologique des événements, voilà tout. – Il était dix heures et demie du matin. Pétrus, Ludovic et Jean Robert étaient assis : Pétrus dans une bergère, Ludovic sur un fauteuil Rubens, Jean Robert dans un immense voltaire. Chacun d'eux avait à la portée de sa main une tasse de thé plus ou moins vide, et, dans le milieu de l'atelier, une table encore servie indiquait que le thé était employé, comme digestif, à la suite d'un déjeuner substantiel.

Un manuscrit écrit en lignes inégales – en vers par conséquent –, dont les cinq actes séparés gisaient confusément à terre, à la droite de Jean Robert, prouvait que le poète venait de faire une lecture et avait, les uns après les autres, jeté les cinq actes à terre. Le cinquième, depuis dix minutes à peu près, était allé rejoindre ses compagnons.

Ces cinq actes avaient pour titre : *Guelfes et Gibelins*.

Avant de les aller lire au directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour lequel il espérait obtenir l'autorisation de jouer une pièce en vers, Jean Robert avait lu son drame à ses deux amis.

La pièce avait eu un immense succès de lecture auprès de Ludovic et de Pétrus. Artistes tous deux, ils avaient pris un intérêt profond à cette sombre figure de Dante encore jeune, maniant l'épée avant de manier la plume, et qui se déroulait merveilleusement au milieu des grandes luttes de l'art, de l'amour et de la guerre ; amoureux tous deux, ils avaient écouté cette œuvre d'un autre amoureux avec les oreilles de leur cœur, Ludovic songeant à son amour en bouton, Pétrus respirant son amour en fleur.

La douce voix de Béatrix avait retenti à leurs oreilles, et tous trois, après s'être fraternellement embrassés, s'étaient assis et méditaient silencieusement : Jean Robert rêvait à Béatrix de Marande : Pétrus, à Béatrix de la Mothe-Houdon, et Ludovic à Béatrix Rose-de-Noël.

Béatrix n'est point une femme, c'est une étoile.

Le propre des œuvres grandes et fortes est de faire rêver les âmes grandes et fortes ; seulement, selon leurs dispositions, elles font rêver, les uns du passé, les autres du présent, les autres de l'avenir.

Jean Robert rompit le premier le silence.

– D'abord, dit-il, merci de tout ce que vous venez de me dire de bon. Je ne sais, Pétrus, s'il en est pour toi d'un tableau comme il en est pour moi d'un drame : lorsque je rêve un drame, que le sujet se dessine, que les scènes se coordonnent, que les actes s'échafaudent dans ma tête, tous mes amis me diraient que mon drame est mauvais, que je n'en croirais pas un mot. Lorsqu'il est fait, que j'ai passé trois mois à le composer, un mois à l'écrire, il faut que tous mes amis me disent qu'il est bien pour que j'y croie.

– Eh bien, dit Pétrus, il en est justement de mes tableaux comme toi de tes drames : sur la toile blanche, ce sont des Raphaël, des Rubens, des Van Dyck, des Murillo, des Velasquez ; sur la toile barbouillée, ce sont des Pétrus, c'est-à-dire des croûtes que leur auteur estime médiocrement. Que veux-tu, mon cher ! c'est la différence qu'il y a entre l'idéal et la réalité.

– Moi, dit Ludovic, ce que je trouve adorable dans ton drame, vois-tu, c'est la figure de Béatrix.

– Vraiment ! dit Jean Robert en souriant.

– Quel âge lui donnes-tu ? C'est une enfant.

– Je lui donne quatorze ans, quoique l'histoire dise qu'elle est morte à dix.

– L'histoire est une sotte, dit Ludovic, et, cette fois, elle a menti comme toujours : une enfant de dix ans n'eût pas creusé un sillon si lumineux dans le cœur de Dante. Je suis de ton avis, Jean Robert : Béatrix devait avoir au moins quatorze ans ; c'est l'âge de Juliette, c'est l'âge auquel on aime, c'est l'âge où l'on peut commencer à être aimée.

– Mon cher Ludovic, dit Jean Robert, veux-tu que je te dise une chose ?

– Laquelle ? répondit Ludovic.

– C'est que je m'attendais que toi, homme positif, homme de science, esprit matérialiste enfin, ce qui te frapperait le plus dans mon drame, c'est l'étude de l'Italie au XIIIe siècle, c'est la vérité des mœurs, c'est l'exposition de la politique florentine. Pas du tout ! Voilà que, ce qui t'intrigue, c'est l'amour de Dante pour une enfant ; voilà que, ce que tu suis, c'est le développement de cet amour et l'influence qu'il a sur la vie de mon héros ; voilà que, ce qui t'intéresse, c'est la catastrophe qui enlève Béatrix à Dante. Je ne te reconnais plus, Ludovic ! est-ce que tu serais amoureux, par hasard ?

Ludovic rougit jusqu'au blanc des yeux.

– Ah ! par ma foi, s'écria Pétrus, il l'est ! regarde plutôt.

Ludovic se prit à rire.

– Eh bien, dit-il, quand je le serais, lequel de vous deux m'en ferait un reproche ?

– Ce ne serait pas moi, dit Pétrus, au contraire.

– Et moi donc ! dit Jean Robert.

– Seulement, je te dirai, mon cher Ludovic, reprit Pétrus, que c'est mal d'avoir un secret pour des gens qui n'ont point de secret pour toi.

– Eh ! mon Dieu ! dit Ludovic, le secret, si secret il y a, j'ai à peine eu le temps de me le confier à moi-même ; comment voulez-vous que je vous l'aie confié, à vous autres ?

– À la bonne heure ! voilà qui t'excuse, dit Pétrus.

– Puis, enfin, c'est peut-être quelqu'un qu'il ne peut pas nommer, dit Jean Robert.

– À nous ? fit Pétrus. La nommer à nous, ce n'est pas la nommer.

– Et puis, dit Ludovic, je vous jure que je ne suis pas encore bien sûr de quelle façon j'aime celle que j'aime, si c'est comme une sœur ou comme une maîtresse.

– Bon ! s'écria Jean Robert, c'est comme cela que débutent toutes les grandes passions.

– Allons, dit Pétrus, avoue tout simplement, mon cher, que tu es amoureux fou.

– C'est possible, répondit Ludovic, et surtout, dans ce moment-ci : ta peinture, Pétrus, m'a ouvert les yeux ; tes vers, Jean Robert, m'ont ouvert les oreilles, et je ne serais pas étonné, demain, que je prisse un pinceau pour essayer de faire son portrait, ou une plume pour lui faire un madrigal. Eh ! mon Dieu ! c'est l'éternelle histoire

de l'amour, que l'on prend pour une fable, pour une légende, pour un roman, tant qu'on ne la lit pas avec des regards amoureux. Qu'est-ce que la philosophie ? qu'est-ce que l'art ? qu'est-ce que la science ? Même à côté de l'amour, la science, la philosophie et l'art ne sont que des formes du beau, du vrai, du grand ; or, le beau, le vrai, le grand, c'est l'amour !

– Eh bien, à la bonne heure ! dit Jean Robert, quand on y mord, c'est comme cela qu'il faut y mordre.

– Et peut-on savoir, demanda Pétrus, quel est le rayon de soleil qui t'a fait sortir de ta chrysalide, beau papillon ?

– Eh ! oui, sans doute, vous le saurez, mes amis ; mais le nom, mais l'image, mais la personne elle-même sont encore enfermés dans les plus mystérieux arcanes de mon cœur ; le secret me suffit encore. Eh ! mon Dieu ! soyez tranquilles, il y a un moment où mon secret ira de lui-même frapper à votre cœur et vous demandera l'hospitalité.

Les deux amis sourirent et tendirent la main à Ludovic. Puis Jean Robert se pencha, ramassa les cinq actes et les roula. En ce moment, le domestique de Pétrus entra, annonçant que le général Herbel était en bas.

– Qu'il monte donc vite, ce cher oncle ! cria Pétrus en se précipitant vers la porte.

– Monsieur le comte, dit le domestique, est entré dans les écuries, en me disant de ne pas déranger monsieur…

– Pétrus… dirent les deux jeunes gens, prenant leur chapeau et s'apprêtant à sortir.

– Mais non, mais non, dit Pétrus, mon oncle aime généralement la jeunesse, et il vous aime tous deux en particulier.

– C'est possible, dit Ludovic, et je lui en suis parfaitement reconnaissant ; mais il est onze heures et demie, et Jean Robert lit sa pièce à midi à la Porte Saint-Martin.

– Bon pour Jean Robert, dit Pétrus ; mais toi, tu n'as aucunement besoin de t'en aller à cette heure-ci.

– Je te demande des millions de pardons, cher ami ; ton atelier est charmant, vaste, suffisamment aéré pour des gens amoureux depuis six mois ou un an, mais, pour un homme amoureux depuis trois jours, il est inhabitable. Par ainsi(1), adieu, cher ami ! je vais me promener dans les bois, tandis que le loup n'y est pas.

– Allons, viens, Cupidon, dit Jean Robert en prenant le bras de Ludovic.

– Adieu donc, très chers ! dit Pétrus avec une légère nuance de tristesse.

– Qu'as-tu donc ? demanda Jean Robert, qui, moins préoccupé que Ludovic, remarqua cette détresse.

– Moi ?… Rien.

– Si fait !

– Rien de positif, du moins.

– Voyons, dis-nous cela.

– Que veux-tu que je te dise ? À cette annonce de la visite de mon oncle, il me semble qu'il a passé quelque chose de menaçant dans l'air. Il me vient voir si rarement, ce cher oncle, que j'éprouve toujours une certaine inquiétude quand on me l'annonce.

– Diable ! fit Ludovic, s'il en est ainsi, je reste, je te servirai de paratonnerre.

– Non… mon véritable paratonnerre, cher ami, c'est l'affection réelle que mon oncle me porte. Ma crainte est absurde, et mes pressentiments n'ont pas le sens commun.

– D'ailleurs, à ce soir, ou demain au plus tard, dit Ludovic.

– Et moi, plus tôt encore, probablement : je reviendrai te dire le résultat de ma lecture.

Les deux jeunes gens prirent congé de Pétrus, et, en arrivant à la porte, Jean Robert monta dans son tilbury, offrant à Ludovic de le jeter où bon lui semblerait ; mais le jeune docteur refusa, disant qu'il avait besoin d'aller à pied.

Et, en effet, tandis que Jean Robert tournait par la place de l'Observatoire, Ludovic suivait les boulevards jusqu'à la barrière d'Enfer, et s'en allait songeant dans les bois de Verrière, où nous le laisserons seul, puisqu'il semble, en ce moment, rechercher tout particulièrement la solitude.

CCXXXIII

L'oncle et le neveu.

Revenons à Pétrus ou plutôt à son oncle. Le général Herbel venait assez rarement chez son neveu ; mais il n'y venait jamais, c'est une justice à lui rendre, sans apporter, sous une forme ou sous une autre, le plus souvent sous la forme de la raillerie, un petit sermon dans le pli de son manteau.

Il n'était pas venu depuis quatre ou cinq mois, c'est-à-dire depuis le temps, à peu près, où il s'était fait un grand changement dans l'existence de Pétrus ; aussi, en entrant, devait-il marcher de surprise en étonnement, et d'étonnement en stupéfaction.

Lors de sa dernière visite, la maison était encore ce qu'il l'avait vue la première fois, c'est-à-dire une maisonnette propre, avec une cour pavée, ornée d'une petite île de fumier pour le divertissement de six ou sept poules et d'un coq qui, du haut de son promontoire, avait salué le général de son chant le plus aigu, et d'une cabane à lapin, lesquels étaient nourris du supplément de la table et des choux de tous les locataires de la maison, heureux d'abandonner ce superflu à des animaux qui faisaient, aux jours de fête, les délices de la table de la portière.

Dans ce quartier de Paris entouré d'arbres de tous côtés, cette maisonnette ressemblait bien plus à un de ces chaumes qu'habitent nos paysans qu'à une maison de ville ; mais, simple et propre, isolée et même presque déserte, elle était, aux yeux du général, l'abri le plus sûr, la retraite la plus paisible qu'il pût souhaiter à un travailleur.

Or, la première chose qui frappa le comte Herbel, et qui, en le frappant, le surprit, ce fut – une fois la porte, fraîchement peinte, ouverte sous son coup de marteau – de voir un domestique à la même livrée que les siens, c'est-à-dire aux couleurs des Courtenay, se présenter à lui et lui demander.

– Que désire monsieur ?

– Comment, ce que je désire, coquin ? dit le comte en toisant le laquais de la tête aux pieds ; mais je désire voir mon neveu puisque je suis venu pour cela.

– Ah ! dans ce cas, monsieur est le général comte Herbel ? dit le valet en s'inclinant.

– Naturellement, je suis le général comte Herbel, répéta le général d'un ton gouailleur, puisque je te dis que je viens voir mon neveu, et que mon neveu, que je sache, n'a pas d'autre oncle que moi.

– Je vais prévenir monsieur, dit le domestique.

– Est-il seul ? demanda le général en prenant son lorgnon pour regarder la cour, sablée en sable de rivière, au lieu d'être, comme autrefois, pavée en grès.

– Non, monsieur le comte, il n'est pas seul.

– Une femme ? dit le général.

– Ses deux amis : MM. Jean Robert et Ludovic.

– Bon, bon, bon ! prévenez-le que je suis ici, je monterai tout à l'heure ; je vais visiter un peu la maison. Cela me paraît charmant ici.

Le domestique monta chez Pétrus, comme nous avons vu.

Resté seul, le général put lorgner et examiner tout à son aise les divers changements et embellissements qu'avaient subis la maison et la cour de son neveu, ou plutôt habitée par son neveu.

– Oh ! oh ! dit-il, le propriétaire de Pétrus a fait faire, à ce qu'il paraît, des améliorations à sa bicoque : un petit parterre de fleurs rares où était le fumier ; une volière avec des perruches vertes, des paons blancs et des cygnes noirs où était la cabane à lapins ; enfin, des écuries et remises là où il y avait tout simplement un hangar… Ah ! par ma foi, voici des harnais qui me semblent bien tenus.

Et, en amateur qu'il était, il s'approcha du porte-harnais, sur lequel chevauchaient les objets qui avaient attiré son regard.

– Ah ! ah ! dit-il, les armes des Courtenay ! Alors, ces harnais sont à mon neveu. Ah çà ! aurait-il, en effet, un oncle que je ne connaîtrais pas et aurait-il hérité de cet oncle ?

Tout en monologuant ainsi, le général faisait une figure plus surprise qu'ennuyée, plus étonnée que soucieuse ; mais, après être entré sous la remise et avoir regardé avec attention un élégant coupé de Bender ; après être entré dans l'écurie et avoir passé la main sur l'épine dorsale de deux chevaux achetés, selon toute probabilité, chez Drake, le général devint pensif, et son visage prit une expression d'indéfinissable tristesse.

– Belles bêtes ! murmura-t-il tout en caressant les chevaux ; voilà un attelage qui vaut six mille francs comme un liard… Ah ! çà ! mais est-il bien possible que ces chevaux-là appartiennent à un pauvre diable de peintre qui gagne à peine dix mille francs par

an ?

Et le général, croyant s'être trompé dans son investigation des armes des harnais, alla examiner les armes de la voiture. C'étaient pardieu bien les armes des Courtenay, surmontées d'une couronne ou plutôt d'un tortil de baron.

– C'est bien cela, c'est bien cela, murmura-t-il : moi, comte, son corsaire de père vicomte, lui baron. C'est bien heureux qu'il se soit contenté du tortil et qu'il n'ait pas pris la couronne fermée !... Et, au bout du compte, ajouta-t-il, l'eût-il prise, il en a le droit, puisque nos aïeux ont régné.

Après quoi, jetant un dernier regard sur les chevaux, sur les harnais, sur la volière, sur les fleurs et sur le sable roulant sous ses pieds comme des perles, il monta l'escalier de son neveu. Mais, arrivé au premier étage, il s'arrêta, et, passant sa main sur ses yeux pour essuyer une larme :

– Mon pauvre Pierre, murmura-t-il, est-ce que ton fils serait devenu un malhonnête homme ? Pierre, c'était le frère du comte Herbel, celui que, dans ses boutades, il gratifiait du titre de jacobin, de pirate, d'écumeur de mer.

Au moment où le comte Herbel achevait ces mots et essuyait clandestinement la larme dont ils étaient accompagnés, il entendit descendre rapidement l'escalier qui conduisait du premier au second étage, tandis qu'avec son plus joyeux accent, la voix de son neveu criait :

– Bonjour, mon oncle ! bonjour, mon cher oncle ! Pourquoi donc ne montez-vous pas ?

– Bonjour, monsieur mon neveu, répondit sèchement le comte Herbel.

– Oh ! oh ! comme vous me dites cela, mon oncle ! fit le jeune homme étonné.

– Que veux-tu ! Je te le dis comme je le sens, repartit le général en prenant la rampe et en continuant de monter l'escalier.

Puis, sans ajouter un mot, il entra, choisit de l'œil le meilleur fauteuil, et s'y laissa tomber avec un *ouf* de mauvais augure.

– Allons, allons, murmura Pétrus, je ne m'étais pas trompé.

Puis, s'approchant du général :

– Mon cher oncle, lui dit-il, permettez-moi de vous dire que vous ne me paraissez pas ce matin de très bonne humeur.

– Non, certes, dit le général, je ne suis pas de bonne humeur, et c'est mon droit.

– Je suis loin de vous contester ce droit-là, mon cher oncle, et je connais assez votre égalité de caractère pour me dire à moi-même que si vous êtes de mauvaise humeur, ce n'est pas sans raison.

– Et vous dites la vérité, monsieur mon neveu.

– Auriez-vous reçu dès l'aurore une visite désobligeante, mon oncle ?

– Non ; mais j'ai reçu une lettre qui m'a fait de la peine, Pétrus.

– J'en étais sûr ; je parie que c'est une lettre de la marquise de la Tournelle.

– Ce ton de légèreté est inconvenant, Pétrus, et permets-moi de te rappeler qu'en ce moment tu manques de respect à deux vieillards.

Pétrus, qui s'était assis sur un pliant, se releva comme si un ressort l'eût remis debout sur ses jambes.

– Excusez-moi, mon oncle, dit-il ; vous m'effrayez ! je ne vous ai jamais entendu parler avec cette dureté.

– C'est que jamais, Pétrus, je n'ai eu à vous faire de reproches aussi sérieux que ceux que j'ai à vous faire aujourd'hui.

– Croyez, mon oncle, que je suis prêt à les recevoir avec la soumission que je vous dois et surtout avec le regret de les avoir mérités ; car, du moment où vous me les faites, mon oncle, c'est que je les mérite.

– Vous en jugerez vous-même ; écoutez-moi donc sérieusement, Pétrus, comme je vais vous parler.

– Je vous écoute.

Le général fit signe à son neveu de se rasseoir ; mais celui-ci, d'un autre signe, lui demanda la permission de rester debout.

Il attendit donc l'accusation dans la posture d'un criminel devant son juge.

CCXXXIV

Où Pétrus voit que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

Le comte Herbel s'accommoda du mieux qu'il put dans son fauteuil, car le vieux sybarite aimait à être à son aise pour moraliser. Pétrus le regarda faire avec une certaine inquiétude. Le comte tira sa tabatière de sa poche, aspira voluptueusement sa prise de tabac d'Espagne, chiquenauda son gilet pour en chasser les atomes odorants, et, changeant complètement de ton et de manières :

– Eh bien, mon cher neveu, dit-il, nous avons donc suivi les conseils de notre bon oncle ?

Le sourire revint sur les lèvres de Pétrus, qui avait déjà pris une figure de circonstance.

– Quels conseils, mon cher oncle ? demanda-t-il.

– Eh ! mais… à l'endroit de madame de Marande.

– De madame de Marande ?

– Oui.

– Je vous jure, mon oncle, que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– De la discrétion ? Bien, jeune homme ! c'est une vertu que nous ne pratiquions pas de notre temps, mais que je ne déteste pas de voir pratiquer chez les autres.

– Mon oncle, je vous jure…

– De notre temps, continua le général, quand un jeune homme de noblesse portant un grand nom avait le malheur d'être un cadet de famille, c'est-à-dire de ne pas avoir le sou, ma foi ! s'il était beau garçon, bien fait de corps, élégant de manières, il tirait parti de tout cela. Il faut bien, quand la nature a été prodigue et la fortune avare, il faut bien utiliser les dons de la nature.

– Mon cher oncle ! je vous avoue que je vous comprends de moins en moins.

– Allons donc ! veux-tu me faire accroire que tu n'as pas vu jouer *l'École des Bourgeois* ?…

– Si fait, mon oncle, je l'ai vu jouer.

– Et que tu n'as pas applaudi le marquis de Moncade ?

– J’ai applaudi à son jeu, parce qu’Armand joue bien ce rôle, mais je n’ai pas applaudi à son action.

– Ah ! vraiment, vous êtes prude, monsieur mon neveu ?

– Non pas, mon cher oncle ; mais, entre être prude et admettre qu’un homme puisse recevoir de l’argent d’une femme…

– Bah ! mon cher ami, quand on est pauvre soi-même et que cette femme est riche comme madame de Marande ou la comtesse Rappt…

– Mon oncle ! s’écria Pétrus en se levant.

– Tout beau, mon neveu ! tout beau ! Ce n’est plus la mode ! N’en parlons plus, les modes changent. Mais que veux-tu ! je te quitte, il y a quatre mois, avec un atelier orné de tes esquisses et une petite chambre y attenante, le tout soigné par la portière, décorée fastueusement du nom de femme de ménage ; je m’essuie à ta porte les pieds sur un paillasson qui n’est pas neuf, et je te vois tranquillement gagner à pied le quartier latin pour dîner à vingt-deux sous chez Flicoteaux ; je me dis : « Mon neveu est un pauvre diable de peintre qui gagne quatre ou cinq mille francs avec son pinceau, qui ne veut pas faire de dettes, qui ne veut pas être à charge à son pauvre père ; mon neveu est un honnête garçon, mais un niais. En conséquence, il faut que je donne un bon conseil à mon neveu. » Or, je lui donne le conseil que M. de Lauzun donne à son neveu ; je lui dis : « Garçon, tu es beau, tu es élégant ; voilà une princesse ; elle ne s’appelle pas la duchesse de Berry, elle n’est pas la fille du régent, mais elle nage dans les millions… »

– Mon oncle !

– Je reviens, je trouve la cour transformée en jardin ; au milieu du jardin, un parterre de plantes rares… oh ! une volière avec des oiseaux de l’Inde, de la Chine, de la Californie… oh ! oh ! des écuries avec des chevaux de six mille francs et des harnais aux armes de Courtenaux… oh ! oh ! oh ! – Et je monte tout joyeux en me disant : « Eh bien, mon neveu est un homme d’esprit, ce qui vaut mieux quelquefois que d’être un homme de talent. » Je vois des tapis au dernier étage, un atelier comme celui de Gros ou d’Horace Vernet, et je me dis : « Allons, allons, tout va bien. »

– Je suis désespéré de vous dire, mon oncle, que vous vous trompez complètement.

– Alors tout va mal ?

– Mais non, mon oncle ; seulement, je vous prie de croire que je suis trop fier pour devoir ce luxe, dont vous avez la bonté de me

féliciter, à autre chose que mes propres ressources.

– Ah ! diable ! je comprends : on t'a commandé un tableau que l'on t'a payé d'avance ?

– Non, mon oncle.

– On t'a chargé de décorer la rotonde de la Madeleine ?

– Non, mon oncle.

– Tu es nommé peintre ordinaire de Sa Majesté l'empereur de Russie avec dix mille roubles d'appointements ?

– Non, mon oncle.

– Alors tu as des dettes ?

Pétrus rougit.

– Tu as donné des acomptes au sellier, au carrossier, au tapissier ; et, comme tu leur as donné ces acomptes sous le nom du baron Herbel de Courtenay, qu'on te connaît pour mon neveu, on t'a fait crédit.

Pétrus baissa la tête.

– Seulement, continua le comte, tu comprends ceci : c'est que, quand tous ces gens-là se présenteront chez moi avec leurs billets, je dirai : « Le baron Herbel ? Je ne le connais pas ! »

– Mon oncle, soyez tranquille, dit Pétrus, on ne se présentera jamais chez vous.

– Et chez qui se présentera-t-on ?

– Chez moi.

– Oui, et, à présentation, tu seras en mesure ?

– Je m'y mettrai.

– Tu t'y mettras, en passant la moitié de la journée au bois pour rencontrer madame la comtesse Rappt, en passant tous les soirs à l'Opéra et aux Bouffes pour saluer de loin madame la comtesse Rappt, en passant toutes les nuits au bal pour serrer la main de madame la comtesse Rappt ?

– Mon oncle !

– Ah ! oui, c'est difficile a écouter, la vérité, n'est-ce pas ? Tu l'entendras, cependant.

– Mon oncle, dit fièrement Pétrus, du moment où je ne vous demande rien…

– Pardieu ! c'est bien ce qui m'inquiète, que tu ne me demandes rien. Du moment où tu ne demandes rien ni à ta maîtresse ni à moi, et que tu dépenses trente ou quarante mille francs par an,

c’est que tu demandes à ton pirate de père.

– Oui, et je dois même dire, mon cher oncle, que mon pirate de père, non seulement ne me refuse rien de ce que je lui demande, mais encore me fait grâce de ses moralités.

– Ce qui veut dire que tu me l’offres en exemple ? Soit, je tâcherai de ne pas être plus chatouilleux que lui ; seulement, il faut que je te dise maintenant pourquoi j’étais de mauvaise humeur en entrant, et pourquoi je t’ai parlé un peu durement d’abord.

– Vous ne me devez pas d’explication.

– Si fait ; car tu as raison, du moment où tu ne me demandes rien…

– Votre amitié toujours, mon oncle.

– Eh bien, pour que tu me continues la tienne, il faut donc que je te dise la cause de ma mauvaise humeur.

– J’écoute, mon oncle.

– Connais-tu ?… Au fait, il est inutile que tu le connaisses… je vais te raconter l’histoire ; nous appellerons le héros ***. Écoute et comprends la cause de ma mauvaise humeur. – Un brave ouvrier de Lyon est venu à Paris, il y a trente ans, à peu près, à pied, sans le sou dans sa poche, sans bas à ses pieds, sans chemise sur le dos. À force de misère et de patience, au bout de cinq ans, il est arrivé à la place de chef d’une filature avec trois mille francs d’appointements. Il est riche, n’est-ce pas ? Un homme qui est arrivé à Paris sans souliers et qui a trois mille livres de rente est un homme riche ; car celui-là est riche, que le travail a soustrait aux passions, aux besoins, aux caprices de son tempérament ou de son imagination. Seulement, au bout de deux ans de séjour à Paris, sa femme lui a donné un fils ; puis elle est morte.

« – Que ferai-je de ce fils ? se demanda le père, quand le fils eut quinze ans.

« Il va sans dire qu’un seul instant l’idée ne lui vint pas de faire de son fils ce qu’il avait été lui-même, un ouvrier. – Au reste, vous savez qu’on m’accuse en haut lieu d’être jacobin, et je dois dire que cet orgueil bien situé, cet orgueil paternel, qui consiste à élever toujours son fils au-dessus de soi, c’est une idée de la révolution de 1789, et, si elle n’en avait eu que de pareilles à celle-là, je ne lui en voudrais pas trop… Or, ce père se dit donc :

« – J’ai sué sang et eau pendant toute ma vie ; j’ai souffert comme un misérable ; il ne faut pas que mon fils souffre comme moi. Sur trois mille francs d’appointements ou de rente que j’ai,

j'en vais consacrer quinze cents à l'éducation de mon fils ; puis, son éducation achevée, il sera ce qu'il voudra, avocat, médecin, artiste ; peu m'importe ce qu'il sera, pourvu qu'il soit quelque chose.

« En conséquence, on mit le jeune homme dans une des premières pensions de Paris. Le père vécut avec les quinze cents francs qui lui restaient… non pas avec les quinze cents francs ! avec les mille ; car tu admets bien que l'entretien et l'argent de poche coûtaient au moins cinq cents francs… »

– M'écoutes-tu, Pétrus ?

– Avec la plus grande attention, mon cher oncle, quoique je ne sache pas où vous voulez en venir.

– Tu vas le savoir tout à l'heure ; suis seulement mon récit avec attention.

Le comte tira sa tabatière de sa poche, et Pétrus s'apprêta à ne pas perdre un mot de ce que son oncle allait dire, comme il n'avait point perdu un mot de ce qu'il avait dit.

CCXXXV

Où il est prouvé qu'il y a plus de ressemblance qu'on ne croit entre les marchands de musique et les marchands de tableaux.

Le comte Herbel aspira voluptueusement sa prise, fit disparaître de son jabot la dernière trace de la poudre sternutatoire, et continua :

– On mit donc l'enfant dans un des premiers collèges de Paris, et, outre l'éducation collégiale, on lui donna maître d'allemand, maître d'anglais, maître de musique ; si bien que la dépense annuelle, au lieu de monter à deux mille francs, monta à deux mille cinq cents. Le père vécut avec cinq cents francs ; que lui importait la nourriture physique, pourvu que son fils reçût abondamment la nourriture morale ?

« Le jeune homme, tant bien que mal, fit ses classes ; c'était même un assez bon écolier, et le père aspirait, comme un dédommagement de tous ses sacrifices, les louanges qui lui arrivaient sur le travail assidu, la bonne conduite et les progrès de son fils.

« À dix-huit ans, il sortit du collège, sachant un peu de grec, un peu de latin, un peu d'allemand et un peu d'anglais. – Remarque bien qu'il n'en savait qu'un peu, pour les quinze mille francs que son éducation coûtait à son père, et qu'un peu, ce n'est point assez. – En échange, il faut le dire, il avait fait de grands progrès sur le piano ; de sorte que, quand son père lui demanda ce qu'il voulait être, il répondit hardiment et sans hésitation : "Musicien !"

« Le père ne savait pas trop ce qu'était un musicien ; l'artiste représenté par ces mots lui apparaissait toujours donnant des concerts en plein vent sur une vielle, sur une harpe ou sur un violon. Mais peu lui importait : son fils voulait être musicien ; il avait bien le droit de choisir son état.

« On demanda au jeune homme chez qui il désirait continuer ses études musicales ; il désigna le premier pianiste de l'époque.

« À grand-peine, le maestro consentit à donner trois leçons par semaine à dix francs ; c'étaient douze leçons, c'est-à-dire cent vingt francs par mois.

« De quatorze cent quarante francs par an à deux mille cinq cents, la différence n'était point si grande que l'on pût diminuer

quelque chose sur la pension du malheureux enfant ; et même, que pouvait-il faire avec onze cent soixante francs !

« Par bonheur, vers la même époque, le père obtint une augmentation de six cents francs. Il s'en réjouit fort ; cela faisait dix-sept cent cinquante francs de pension à son fils. Lui, puisqu'il avait vécu jusque-là avec cinq cents francs, pardieu ! il y vivrait bien encore.

« Seulement, il fallait un piano. – On ne pouvait apprendre que sur un piano d'Érard. Le maître de piano dit deux mots au célèbre fabricant ; un piano de quatre mille francs fut réduit à deux mille six cents, et deux ans furent donnés à l'élève pour payer le piano. Il était convenu que l'élève prélèverait cent francs par mois sur les dix-sept cent soixante francs.

« Au bout de deux ans, l'élève était d'une certaine force, excepté pour les voisins, qui, injustes comme on l'est en général pour les progrès que l'on voit ou que l'on entend se développer, trouvaient qu'il fallait que le jeune exécutant fût bien faible pour ne pas surmonter plus vite les difficultés dont il les régalait depuis le matin jusqu'au soir. – Les voisins d'un pianiste sont toujours injustes ; mais le jeune homme ne s'inquiétait aucunement de cette injustice. Il jouait avec acharnement les études de Bertini et les variations de *Robin de Bois* de Mozart, le *Freischütz* de Weber, la *Semiramide* de Rossini.

« Il y eut plus : à force d'en jouer, il eut l'idée qu'il pourrait en faire. De là à l'exécution, il n'y eut qu'un pas ; ce pas, il le franchit avec assez de bonheur.

« Mais, on le sait, les marchands de musique, comme les libraires, ont tous une seule et unique réponse, variable dans la forme, invariable dans le fond, sur les ambitions des romanciers ou des compositeurs qui débutent : « Faites-vous connaître, et je vous publierai. » C'est un cercle assez vicieux en apparence, puisque l'on ne peut être connu que quand on est imprimé. Enfin, je ne sais pas comment cela se fait, mais ceux qui ont vraiment le diable au corps finissent toujours par être connus. – Si, je sais bien comment cela se fait : cela se fait comme fit notre jeune homme.

« Il économisa sur tout, même sur sa nourriture, et finit par amasser deux cents francs avec lesquels il fit imprimer des variations sur le thème *Di tanti palpiti*.

« La fête de son père approchait ; les variations furent imprimées pour le jour de la fête.

« Le père eut la satisfaction de voir le nom de son fils écrit en lettres grasses au-dessus de petits points noirs qui lui paraissaient

d'autant plus respectables qu'il n'y comprenait absolument rien ; mais, après le dîner, le fils posa solennellement le morceau sur l'instrument, et, Érard aidant, il eut un splendide succès de famille.

« Le hasard – à cette époque-là, on disait la Providence –, le hasard fit que le morceau n'était pas mal et qu'il eut un certain succès dans le monde. Notre jeune homme n'y ayant entassé que les difficultés qu'il pouvait vaincre lui-même, et y ayant fait figurer un nombre de croches, de doubles croches et de triples croches qui, aux yeux inexpérimentés, produisaient un effet assez majestueux, les jeunes élèves de seconde force tombèrent sur le morceau, qui s'épuisa rapidement.

« Par malheur, l'éditeur seul pouvait juger du succès, et, comme l'orgueil est un péché mortel, et qu'il ne voulait pas compromettre une âme aussi candide que l'était celle du client qui lui avait confié ses intérêts, il en était à sa troisième édition, qu'il lui disait qu'il lui restait encore en magasin mille exemplaires de la première. Cependant, il consentit à lui faire imprimer sa seconde étude à ses risques et périls ; la troisième, avec partage dans les bénéfices. – Il est bien entendu qu'il n'y eut jamais partage. – Mais, en somme, l'effet se produisait, et le nom de notre jeune homme commençait à courir dans les salons.

« On lui proposa de donner des leçons. Il courut chez son éditeur et le consulta. Lui trouvait qu'en demandant trois francs du cachet, il élevait des prétentions exorbitantes ; mais l'éditeur lui fit comprendre que les gens qui donnent trois francs peuvent en donner dix ; que tout dépendait des commencements, et qu'il était un homme profondément coulé s'il s'estimait moins de dix francs l'heure. »

– Mais, mon oncle, dit Pétrus, qui avait écouté avec beaucoup d'attention et qui était frappé de certaine similitude, savez-vous que cette histoire a de grandes ressemblances avec la mienne ?

– Tu trouves ? fit le comte avec son sourire narquois ; attends, tu en jugeras mieux tout à l'heure.

Et il reprit :

– En même temps que notre jeune homme s'essayait dans la composition, il acquérait une certaine force dans l'exécution. Un jour, son éditeur lui proposa de donner un concert. Le jeune homme regarda l'audacieux marchand de musique presque avec épouvante. Cependant, donner un concert, c'était l'objet de ses vœux les plus ardents. Mais il avait entendu dire que les frais d'un concert s'élevaient à mille francs au moins. Comment oser une pareille spéculation ? Si le concert manquait, il était ruiné ; non

seulement lui, mais encore son père !… À cette époque, notre jeune homme craignait encore de ruiner son père.

Pétrus regarda le général.

– Le niais, n'est-ce pas ? continua celui-ci.

Pétrus baissa les yeux.

– Bon ! voilà que tu m'as interrompu et que je ne sais plus où nous en étions, continua le général.

– Nous en étions au concert, mon oncle ; le jeune musicien craignait de ne pas faire ses frais.

– C'est juste… L'éditeur de musique offrit généreusement de se charger de tout, à ses risques et périls toujours. Les entrées que sa musique lui ménageait dans les premiers salons de Paris lui donnaient l'espérance de placer un certain nombre de billets. Il en plaça mille à cinq francs, il en donna généreusement quinze au titulaire : c'était pour sa famille et ses amis.

« Il va sans dire que le bonhomme de père était placé au premier banc. Ce fut sans doute ce qui exalta notre débutant, car il fit des merveilles. Son succès fut immense ; l'entrepreneur eut douze cent cinquante francs de frais et fit six mille francs de recette.

« – Il me semble, dit timidement notre jeune homme à son marchand de musique, que nous avions quelques personnes à notre concert.

« – Billets donnés, répondit l'éditeur.

– Bon ! dit Pétrus en riant, il paraît que c'est en musique comme en peinture. Vous vous rappelez mon succès au salon de 1824, n'est-ce pas, mon oncle ?

– Parbleu !

– Eh bien, un affreux marchand m'acheta mon tableau douze cents livres et le vendit six mille francs.

– Mais encore, dit le général, touchas-tu douze cents francs.

– C'était, dit Pétrus, quelques louis de moins que je n'avais dépensés que pour ma toile, pour mes modèles et pour mon cadre.

– Eh bien, dit le comte avec un air de plus en plus narquois, nouvelle ressemblance, mon cher Pétrus, entre toi et notre pauvre musicien.

Et le général, comme s'il eût été enchanté de cette interruption, tira sa tabatière de son gilet, y pinça une prise du bout de ses doigts aristocratiques, et l'aspira en laissant échapper un *ah !* voluptueux.

CCXXXVI

Dans lequel on voit, au moment où l'on s'y attendait le moins, entrer un nouveau personnage.

– À partir de ce moment, continua le comte, notre jeune homme fut lancé. L'éditeur de musique eût bien voulu continuer l'exploitation commencée ; mais ce que ne vit pas notre jeune homme, ses amis le lui firent voir, et, quelle que fût sa modestie, il finit par comprendre qu'il pouvait voler de ses propres ailes. Et, en effet, à partir de ce moment, études pour le piano, leçons, concerts, tout marcha de front, et le jeune homme arriva, à vingt-trois ou vingt-quatre ans, à gagner ses six mille francs par an, c'est-à-dire le double de ce que son père gagnait à cinquante ans.

« Maintenant, la première pensée qui se présenta au cœur du jeune homme – car il avait un bon cœur –, ce fut de rendre à son père ce que son père avait dépensé pour lui. Il avait vécu longtemps avec dix-sept cents francs par an, il pouvait donc grandement vivre avec trois mille. C'était trois mille francs par année qu'il pouvait rendre à son père. Son père, qui s'était privé de tout pour lui, ne manquerait donc plus désormais de rien.

« Puis les recettes doubleraient ; un poème viendrait, il en ferait la musique ; il serait joué à l'Opéra-Comique, comme Hérold, ou au grand Opéra, comme Auber ; il gagnerait vingt, trente, quarante mille francs par an, et, comme l'aisance allait succéder à la misère, le luxe succéderait à l'aisance. »

– Que dis-tu de ce plan, Pétrus ?

– Mais, dit le jeune homme assez embarrassé, car il s'apercevait que, de plus en plus, la situation du musicien se rapprochait de la sienne, mais je le trouve tout naturel, mon oncle.

– Et tu eusses fait, à la place du musicien, ce que le musicien avait projeté de faire ?

– Mon oncle, j'eusse tâché d'être reconnaissant envers mon père.

– Rêve ! beau rêve, mon ami, que la reconnaissance des enfants !

– Mon oncle !

– Je n'y crois pas, moi, pour mon compte, continua le général,

et la preuve, c'est que je ne suis pas marié.

Pétrus ne répondit rien.

Le général fixa sur lui un regard profond ; puis, après un instant de silence :

– Eh bien, ce rêve, dit-il, une femme le fit évanouir.

– Une femme ? murmura Pétrus.

– Oh ! mon Dieu, oui, continua le général ; notre musicien rencontra de par le monde une belle dame fort riche et menant grand train. C'était une très belle et très intelligente personne, au reste ; artiste elle-même autant qu'il est permis à une grande dame de l'être. Le jeune homme mit, comme on dit en termes de soupirant, son amour à ses pieds. Elle daigna ramasser cet amour, et, à partir de ce moment, tout fut fini.

Pétrus releva vivement la tête.

– Oui, dit le général, tout fut fini. Notre musicien négligea ses leçons. – Comment donner encore des leçons à dix francs le cachet quand on avait été distingué par une comtesse, une marquise, une princesse ; que sais-je, moi ? – Il négligea les études, les thèmes, les variations pour le piano ; il n'osa plus donner de concerts. Il avait parlé d'un poème, d'une audition à l'Opéra ; il attendit le poème, le poème ne vint pas. Les éditeurs faisaient queue à sa porte, il prit des engagements avec eux, à la condition qu'on lui ferait des avances. On le savait honnête homme, entièrement dévoué à sa parole, on fit tout ce qu'il désirait ; il s'entêta. Ne fallait-il pas se mettre sur le pied où doit être l'amant d'une grande dame, avoir chevaux, coupé, valets en livrée, tapis sur les escaliers ? Elle, naturellement, ne se doutait de rien : elle avait deux cent mille livres de rente ; ce qui était pour le pauvre musicien un train ruineux était la médiocrité pour elle. Un coupé, deux chevaux ! elle ne remarqua même pas que le jeune homme avait un coupé et deux chevaux. Qui n'a pas deux chevaux et un coupé ?… Lui, cependant, épuisait toutes ses ressources ; puis, ses ressources épuisées, s'adressait à son père. Je ne sais pas comment fit le père pour l'aider. Il ne lui donna, certes, pas d'argent, il n'en avait pas ; mais probablement lui donna-t-il sa signature. La signature d'un honnête homme qui n'a pas un sou de dettes, cela s'escompte – à perte, je le sais bien, mais cela s'escompte –. Seulement, au jour du paiement, le père, malgré sa bonne volonté, ne pourra pas payer ; de sorte qu'un jour, en revenant du bois, notre domestique en livrée remettra à notre jeune homme, sur un plat d'argent, une lettre qui lui annoncera que son père est rue de la Clef, et, quand on est là, tu le sais, Pétrus, on y est pour cinq

ans.

– Mon oncle ! mon oncle ! s'écria Pétrus.

– Eh bien, quoi ? demanda le général.

– Oh ! grâce, je vous prie !

– Grâce ? Ah ! ah ! mon cher, vous comprenez donc que c'est votre histoire, ou à peu près, que je vous raconte là ?

– Mon oncle, dit Pétrus, vous avez raison, je suis un fou, un orgueilleux, un insensé !

– N'êtes-vous pas pis que tout cela encore, Pétrus ? dit le comte avec une sévérité mélangée cependant d'une certaine tristesse. Parce que votre père a possédé autrefois, au prix de son sang, une fortune qui vous eût permis de vivre en gentilhomme, si cette vie de gentilhomme, à une époque où le travail est un devoir pour tout citoyen, si cette vie de gentilhomme n'était pas synonyme d'oisiveté, et, par conséquent, de honte ; parce que votre père, qui avait été, pendant trente années, secoué sur le rude lit de l'Océan, vous a couché tout enfant dans un berceau doré, vous vous êtes imaginé, la tempête ayant repris la proie, que la tempête s'était laissé prendre ; vous vous êtes imaginé que tout était encore comme aux jours de votre enfance, quand vous jouiez avec les guinées anglaises et les doublons espagnols, et vous n'avez pas pensé qu'il y avait lâcheté à vous, ne le lui eussiez-vous pas demandé, d'accepter d'un vieillard, et cela, pour satisfaire votre folle vanité, ce que la charité du hasard lui laissait.

– Mon oncle ! mon oncle ! par grâce, dit Pétrus, épargnez-moi !

– Oui, je t'épargnerai ; car je t'ai vu rougir tout à l'heure de ta propre faute, déguisée sous le nom d'un autre. Oui, je t'épargnerai ; car j'espère que, s'il est temps encore de te sauver, la vue du gouffre où tu cours et où tu entraînes mon pauvre frère avec toi te fera faire un pas en arrière.

– Mon oncle, dit Pétrus en tendant la main au général, je vous promets…

– Oh ! dit le général, je ne rends pas ainsi la main que j'ai retirée une fois. *Tu promets,* c'est bien, Pétrus ; mais c'est quand tu viendras me dire : « J'ai tenu », c'est seulement alors que je te dirai : « Bravo, garçon ! tu es véritablement un honnête homme. »

Et le général, pour rendre un peu moins dur son refus, occupa ses deux mains, l'une à tenir sa tabatière, l'autre à porter une prise à sa destination.

Pétrus, rougissant et blêmissant tour à tour, laissa retomber inerte la main qu'il tendait au général. En ce moment, on entendit

un grand bruit dans l'escalier, tout à la fois un bruit de voix et un bruit de pas. Les voix disaient :

– Je déclare à monsieur que les ordres que j'ai reçus sont positifs.

– Et quels ordres as-tu donc reçus, drôle ?

– De ne laisser monter qu'après avoir porté la carte.

– À qui ?

– À M. le baron.

– Et qui appelles-tu M. le baron ?

– M. le baron de Courtenay.

– Est-ce que je viens chez M. le baron de Courtenay, moi ? Je viens chez M. Pierre Herbel.

– Alors, monsieur ne montera pas.

– Comment ! je ne monterai pas ?

– Non.

– Ah ! tu me barres le chemin ?… Attends !

Sans doute celui qui était invité à attendre n'attendit pas longtemps, car l'oncle et le neveu entendirent presque immédiatement un bruit assez étrange et qui ressemblait à celui d'un corps pesant qui tombe du premier étage au rez-de-chaussée.

– Que diable se passe-t-il donc dans ton escalier, Pétrus ? demanda le général.

– Je ne sais, mon oncle ; mais, autant que j'en puis juger, c'est mon domestique qui se dispute avec quelqu'un.

– Ouais ! fit le général, est-ce un créancier qui aurait jugé à propos de choisir le moment où je suis chez toi ?

– Mon oncle ! fit Pétrus.

– Allons, va voir.

Pétrus fit quelques pas vers la porte.

Mais, avant qu'il l'eût atteinte, cette porte s'ouvrit violemment et donna passage à un homme qui entra dans l'atelier avec la furie d'une bombe.

– Mon père ! s'écria Pétrus en se jetant dans les bras de cet homme.

– Mon fils ! dit le vieux marin en le recevant dans ses bras.

– Eh ! en effet, c'est mon pirate de frère ! fit le général.

– Tiens, toi aussi ! s'écria le vieux marin. – Ah ! par ma foi, le

failli(1) chien avait doublement tort de me fermer ta porte, Pétrus.

– Je présume que tu parles du valet de chambre de monsieur mon neveu ?

– Je parle d'un drôle qui voulait m'empêcher de monter.

– Oui, et que tu m'as bien l'air d'avoir fait descendre.

– J'en ai peur… Dis donc, Pétrus ?

– Mon père !

– Tu devrais voir si cet imbécile-là ne s'est point cassé quelque chose.

– Oui, mon père, dit Pétrus en descendant rapidement l'escalier.

– Eh bien, vieux loup de mer, tu n'es donc pas changé, dit le général, et je te trouve aussi rageur que je t'ai quitté !

– Et il y a gros à parier que je ne changerai plus maintenant, dit Pierre Herbel, je suis trop vieux.

– Ah ! ne dites pas que vous êtes vieux, monsieur mon frère, attendu que j'ai trois ans de plus que vous, fit le général.

En ce moment, Pétrus rentra, annonçant que son domestique n'avait rien de cassé, mais s'était seulement foulé le pied droit.

– Allons, dit le vieux marin, en ce cas, il était encore moins bête qu'il n'en avait l'air.

CCXXXVII

Un écumeur de mer.

Le nom du frère du général Herbel, du père de Pétrus, est déjà plus d'une fois revenu dans ce récit ; mais le nombre de nos personnages est si grand, et nos faits sont si nombreux et si profondément enchevêtrés les uns dans les autres, que, pour plus de carté, nous préférons – au lieu de poser, selon les règles de l'art dramatique, nos personnages dès les premières scènes –, nous préférons, afin de ne pas compliquer l'intrigue, peindre le physique et le moral de ces personnages au moment même où ils apparaissent au lecteur pour prendre une part active à notre action.

Comme on le voit, le père de Pétrus vient d'enfoncer la porte de l'atelier de son fils et de faire apparition dans notre livre. Or, ce nouveau venu va jouer, et a déjà joué même, dans l'existence de son fils, un rôle assez important pour que, dans l'intérêt des scènes qui vont suivre, nous nous croyions obligé de dire quelques mots sur ses antécédents, que lui reprochait si amèrement son frère.

Que notre lecteur se rassure : ce n'est point un nouveau roman que nous entreprenons, et nous serons aussi bref que possible.

Christian-Pierre Herbel, vicomte de Courtenay, frère cadet du général, était né, comme lui, dans la patrie de Duguay-Trouin et de Surcouf ; il était né en 1770 à Saint-Malo, l'aire de tous ces aigles de mer qu'on désigne sous le nom générique de corsaires et qui ont été, sinon l'effroi, du moins le fléau des Anglais pendant six siècles, c'est-à-dire depuis Philippe Auguste jusqu'à la Restauration.

J'ignore s'il existe une histoire de la ville de Saint-Malo ; mais je sais que nulle ville maritime ne pourrait se vanter à meilleur droit qu'elle d'avoir mis au monde de plus loyaux enfants, d'avoir donné à la France de plus intrépides marins. Entre Duguay-Trouin et Surcouf, nous pouvons placer Christian le corsaire ou – si nous voulons, au lieu de son surnom de guerre, lui donner son nom de famille – Pierre Herbel, vicomte de Courtenay.

Pour le faire connaître, il nous suffira d'éclairer d'un rayon quelques-uns des premiers jours de sa jeunesse.

Dès 1786, c'est-à-dire âgé de seize ans à peine, Pierre Herbel

faisait partie de l'équipage d'un corsaire sur lequel il s'était, deux ans auparavant, engagé comme volontaire.

Après avoir capturé six navires anglais dans une seule campagne, ce corsaire, armé à Saint-Malo, fut pris à son tour. Le navire capturé fut conduit dans la rade de Portsmouth, et l'équipage réparti sur les pontons.

Le jeune Herbel fut, avec cinq de ses compagnons, envoyé sur le ponton *le Roi-Jacques*. Il y resta un an, toujours avec ses cinq compagnons. On avait fabriqué dans l'entrepont une espèce de cabine infecte qui servait de prison aux six prisonniers ; ce cachot était aéré et éclairé en même temps par un sabord d'un pied de large et de six pouces de haut. C'était par cette ouverture que les malheureux voyaient le ciel.

Un soir, Herbel dit à ses compagnons, en baissant la voix :

– Est-ce que vous ne vous ennuyez pas ici ?

– Fastidieusement ! répondit un Parisien qui, de temps en temps, jetait un peu de gaieté dans la bande.

– Que risqueriez-vous bien pour vous en aller ? continua le jeune homme.

– Un bras, dit l'un.

– Une jambe, dit l'autre.

– Un œil, dit un troisième.

– Et toi, le Parisien ?

– La tête.

– À la bonne heure ! tu ne marchandes pas, et tu es mon homme.

– Comment, je suis ton homme ?

– Oui.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que je me sauve cette nuit, et que, comme tu mets le même enjeu que moi, nous nous sauverons ensemble.

– Ah ! voyons, pas de bêtises, dit le Parisien.

– Explique-toi, dirent les autres.

– Ce sera bientôt fait… J'ai assez de cette eau chaude qu'ils appellent du thé, de cette vache enragée qu'ils appellent du bœuf, de ce brouillard qu'ils appellent de l'air, de cette lune qu'ils appellent le soleil, de ce fromage à la crème qu'ils appellent la lune, et je pars.

– Comment pars-tu ?

– Vous n’avez pas besoin de le savoir, puisqu’il n’y a que le Parisien qui vienne avec moi.

– Et pourquoi cela, n’y a-t-il que le Parisien qui vienne avec toi ?

– Parce que je ne veux pas de gens qui marchandent quand il s’agit de la France.

– Eh ! morbleu ! nous ne marchandons pas.

– Alors, c’est autre chose. Vous êtes décidés, s’il le faut, à laisser votre vie dans l’entreprise que nous allons tenter ?

– Avons-nous une chance pour nous ?

– Nous en avons une.

– Et contre nous ?

– Neuf.

– Nous en sommes, alors ?

– En ce cas, tout va bien.

– Qu’avons-nous à faire ?

– Rien.

– Cependant…

– Vous avez à me regarder et à vous taire, voilà tout.

– C’est bien facile, dit le Parisien.

– Pas tant que tu crois, dit Herbel ; en attendant, silence !

Herbel, alors, détacha sa cravate de son cou et fit signe à son voisin de l’imiter ; puis tous les autres imitèrent le voisin.

– Bien ! dit Herbel.

Et, prenant les cravates les unes après les autres, il les noua bout à bout ; puis, quand elles furent nouées, il en passa l’extrémité par le sabord et la laissa pendre vers la mer comme il eût fait d’une ligne ; puis il la tira à lui.

L’extrémité n’était pas mouillée.

– Diable ! fit-il. Qui est-ce qui ne tient pas à sa chemise ?

Un des prisonniers ôta sa chemise et en déchira une bande. Herbel ajouta la bande aux cravates, noua un caillou à l’extrémité pour remplacer le plomb de sonde, et répéta la même opération. La ligne revint mouillée. Elle était donc assez longue pour atteindre la mer.

– Tout va bien, dit Herbel.

Et il rejeta la ligne.

La nuit était sombre, et il était impossible qu'on vît dans l'obscurité cette ligne qui pendait aux flancs du navire.

Les autres le regardaient faire avec inquiétude et le voulaient interroger ; mais lui leur répondait par un signe qui voulait dire : « Silence ! »

Une heure à peu près s'écoula.

On entendit le clocher de Portsmouth qui sonnait minuit.

Les prisonniers comptaient les coups avec anxiété.

– La douzaine y est, dit le Parisien.

– Minuit ! dirent les autres.

– C'est tard, n'est-ce pas ? demanda une voix.

– Il n'y a pas de temps de perdu, répondit Herbel. Silence !

Et tout rentra dans l'immobilité.

Au bout de quelques minutes, son visage s'éclaira.

– Ça mord, dit-il.

– Bon ! dit le Parisien ; rends la main.

Herbel agita doucement la ligne, comme il eût fait d'un cordon de sonnette.

– Ça mord-il toujours ? demanda le Parisien.

– Il est pris ! dit Herbel.

Et il tira doucement la ligne à lui, tandis que les prisonniers se dressaient sur la pointe du pied pour voir ce qu'il allait amener.

Il amena une petite lame d'acier fine comme un ressort de montre, aiguë comme une mâchoire de brochet.

– Je connais ce poisson-là, dit le Parisien : cela s'appelle une scie.

– Et tu sais à quelle sauce il se met, n'est-ce pas ? répondit Herbel.

– Parfaitement !

– Alors nous te laissons faire.

Herbel détacha la scie, et, cinq minutes après, l'instrument mordait sans bruit sur la carène du *Roi-Jacques* prolongeant le sabord de manière à en agrandir l'ouverture, au point qu'un homme pût y passer.

Pendant ce temps, le Parisien, dont l'esprit délié nouait aussi facilement les uns aux autres les fils d'une action que Pierre Herbel les deux bouts d'une cravate, le Parisien racontait tout bas aux autres comment Pierre Herbel s'était procuré l'instrument à l'aide

duquel il opérait.

Trois jours auparavant, une amputation avait été pratiquée à bord du *Roi-Jacques* par un chirurgien français établi à Portsmouth. Quelques mots avaient été échangés entre Pierre Herbel et le chirurgien. Sans doute, Pierre Herbel avait demandé à son compatriote de lui procurer une scie ; le chirurgien la lui avait promise, et il avait tenu parole.

Lorsque le Parisien eut fini les suppositions, Pierre Herbel fit signe de la tête que tout ce qu'il avait supposé était la vérité. Un des côtés du sabord était scié, on passa à l'autre. Une heure sonna.

– Bon ! fit Pierre Herbel, nous avons encore cinq heures de nuit.

Et il se remit à la besogne avec une ardeur de bon augure pour le succès de l'entreprise.

CCXXXVIII

Une évasion.

Au bout d'une heure, le travail était terminé, et le morceau de bois scié ne tenait plus qu'à un fil ; le moindre effort devait suffire pour le détacher.

Lorsqu'on en fut là, Pierre Herbel s'arrêta.

– Attention ! dit-il ; que chacun fasse un paquet de son pantalon et de sa chemise et le fixe sur ses épaules avec ses bretelles, à peu près comme un fantassin fixe son sac. Quant à la veste, nous nous en priverons, vu la couleur et la marque.

Les vestes des prisonniers étaient jaunes et marquées d'un T et d'un O. On obéit en silence.

– Maintenant, continua-t-il, voici six petits bâtons de différentes grandeurs ; celui qui amènera le plus grand se mettra à l'eau le premier, et ainsi de suite.

On tira au sort. Pierre Herbel devait sortir le premier et le Parisien le dernier.

– Nous y sommes, dirent les six matelots.

– D'abord, un serment.

– Lequel ?

– Il est possible que la sentinelle tire sur nous.

– C'est même probable, répondit le Parisien.

– Si personne n'est touché, tant mieux ; mais si quelqu'un est touché…

– Tant pis pour celui qui sera touché ! dit le Parisien ; mon père, qui était cuisinier, disait toujours que l'on ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs.

– Ce n'est pas assez ; nous allons nous donner notre parole que celui qui sera touché ne poussera pas un cri, se séparera à l'instant de ses camarades, nagera à droite ou à gauche, et, quand il sera repris, donnera de faux renseignements.

– Foi de Français ! répondirent les cinq prisonniers en étendant la main.

– Eh bien, alors, à la garde de Dieu !

Pierre Herbel fit un effort, attira à lui la pièce de bois, qui, en cédant, donna une ouverture à travers laquelle pouvait passer le corps d'un homme. Puis, à l'aide de deux traits de scie tirés verticalement à trois lignes l'un de l'autre, il creusa une espèce de mortaise dans laquelle il passa l'extrémité de la corde, composée des cravates et des manches de chemise qui devaient servir à descendre les hommes jusqu'à la mer ; fit un nœud à l'extrémité de cette corde, de manière à ce que le nœud, ne pouvant passer par l'ouverture, présentât la résistance nécessaire au soutien du corps d'un homme ; ensuite passa à son cou une gourde de rhum, suspendue à un cordonnet ; puis, enfin, se fit lier autour du poignet gauche son couteau tout ouvert, et, ces préparatifs achevés, prenant la corde, se laissa glisser jusqu'à la mer, où il disparut pour ne reparaître qu'au-delà du cercle de lumière projeté par la lanterne qui brûlait sur la galerie extérieure où se promenait la sentinelle.

Enfant de l'Océan, Pierre Herbel, élevé au milieu des vagues comme un oiseau de tempête, était excellent nageur ; aussi traversa-t-il sans effort et en plongeant les quinze ou vingt brasses sur lesquelles s'étendait le rayon lumineux, puis il reparut dans l'obscurité. Seulement, au lieu de poursuivre son chemin, il s'arrêta et attendit ses compagnons.

Au bout d'un instant, la vague s'ouvrit à quelques pas de lui, et la tête d'un second prisonnier apparut à la surface de la mer ; puis celle d'un troisième, puis celle d'un quatrième.

Tout à coup une lumière éclaira la vague, une détonation retentit : la sentinelle venait de faire feu.

On n'entendit pas un cri, mais personne ne reparut ; seulement, presque immédiatement, le bruit d'un corps tombant à l'eau se fit entendre, et, au bout de trois secondes, la mer, s'ouvrant, laissa voir la figure fine et railleuse du Parisien.

– En avant ! dit-il, il n'y a pas de temps à perdre : c'est le numéro 5 qui en tient.

– Suivez-moi, dit Pierre Herbel, et tâchons de ne pas nous séparer.

À ces mots, les cinq fugitifs, conduits par Pierre Herbel, se dirigèrent, autant que la chose était possible, vers la pleine mer.

Derrière eux, à bord du ponton, se faisait un grand vacarme. Le coup de fusil de la sentinelle avait donné l'alarme ; cinq ou six coups de fusil furent tirés au hasard ; les fugitifs entendirent siffler les balles, mais aucun d'eux ne fut atteint.

Une barque fut mise à la mer avec la promptitude qui constitue

cette sorte de manœuvre ; quatre rameurs s'y précipitèrent ; quatre soldats et un sergent descendirent après eux, fusils chargés, baïonnette au bout du fusil, et la barque se mit à la poursuite des fugitifs.

– Éparpillez-vous, si vous voulez, dit Herbel, et au petit bonheur !

– Bon ! répondit le Parisien, ce sera notre dernière ressource.

La barque bondissait sur les flots. Un marin, placé à l'avant, portait une torche qui jetait une lumière à distinguer un bar d'une dorade. Elle s'avançait droit à la poursuite des fugitifs.

Tout à coup, à la gauche de la barque, on entendit un cri. On eût dit la plainte d'un esprit de la mer. Les rameurs serrèrent, la barque s'arrêta.

– À l'aide ! au secours ! je me noie ! cria une voix avec l'accent de l'angoisse.

La barque tourna sur bâbord, et, changeant de direction, se dirigea du côté d'où venait la voix.

– Nous sommes sauvés, dit Herbel ; le brave Mathieu, se voyant blessé, a pris à gauche et les attire à lui.

– Vive le numéro 5 ! dit le Parisien ; une fois à terre, je promets de boire un fameux coup à sa santé.

– Plus un mot et avançons, dit Herbel ; chacun de nous va avoir besoin de toute son haleine, ne la prodiguons donc pas.

On continua d'avancer, Herbel faisant tête de colonne.

Après dix minutes de silence pendant lesquelles on pouvait estimer avoir fait un quart de mille :

– Ne vous semble-t-il pas, dit Herbel, que la mer devient plus difficile ? Est-ce que je me fatigue, ou aurions-nous dérivé à droite ?

– À gauche ! à gauche ! dit le Parisien ; nous sommes dans la vase.

– Qui m'aide ? dit un des nageurs. Je me sens pris.

– Donne-moi la main, camarade, dit Herbel ; que ceux qui peuvent nager encore nous tirent à eux.

Herbel se sentit pris par le poignet : une secousse violente le fit dériver à gauche ; il entraîna avec lui le prisonnier envasé.

– Oh ! par ma foi, dit celui-ci, se retrouvant dans une eau un peu plus liquide, voilà qui va mieux. Mourir noyé, bon : c'est la mort d'un marin ; mais mourir dans la vase, c'est la mort d'un

récureur d'égout.

On doubla un petit cap ; on aperçut une lumière.

– La prison de Forton ! dit Herbel, nageons de ce côté ; les îlots de vase sont à l'ouest ; par ici, nous avons deux lieues de mer, mais nous avons fait parfois de plus longues promenades que cela, et il ne s'agissait pas de notre vie.

En ce moment, une fusée, suivie d'un coup de canon, sortit du ponton *le Roi-Jacques*.

Ce double signal annonçait une évasion.

Cinq minutes après, une autre fusée et un coup de canon partirent de la forteresse de Forton. Puis deux ou trois barques, ayant chacune une torche à la proue, s'élancèrent à la mer.

– À droite ! à droite ! dit Pierre Herbel, ou elles arriveront à temps pour nous barrer le passage.

– Mais les îlots de vase ? demanda une voix.

– Nous les avons dépassés, répliqua Herbel.

On nagea silencieusement pendant cinq minutes en appuyant à droite. Le silence était si grand, que l'on entendait la respiration d'un des nageurs qui s'embarrassait.

– Eh ! fit le Parisien, s'il y a un veau marin parmi nous, qu'il le dise.

– C'est moi qui me fatigue, dit le numéro 3 ; je sens la respiration qui me manque.

– Fais la planche ! dit Herbel, je te pousserai.

Le fugitif se retourna sur le dos et prit un instant de repos dans cette position ; mais bientôt il se retourna.

– Es-tu défatigué ? demanda le Parisien.

– Non ; mais cette eau est glacée, et je gèle.

– Le fait est, dit le Parisien, qu'elle n'a pas trente-cinq degrés de chaleur.

– Attends, dit Herbel en nageant d'une seule main et en présentant sa gourde au numéro 3.

– Il me sera impossible, dit celui-ci, de me soutenir sur l'eau et de boire.

Le Parisien lui passa la main sous l'aisselle.

– Allons, bois, dit-il, on te soutiendra pendant ce temps.

Le numéro 3 saisit la gourde et avala une ou deux gorgées.

– Ah ! dit-il, voilà qui me sauve la vie.

Et il tendit la gourde à Herbel.

– Et le Parisien, il n'aura donc rien pour sa peine ?

– Bois vite, dit Herbel ; nous perdons du temps.

– On ne perd jamais de temps quand on boit, dit le Parisien.

Et, à son tour, il avala une ou deux gorgées de la liqueur alcoolique.

– Qui en veut ? dit-il en élevant la gourde au-dessus de l'eau.

Les deux autres fugitifs étendirent la main, et chacun à son tour puisa de nouvelles forces au réservoir de feu. La gourde revint à Herbel, qui la repassa à son cou.

– Eh bien, tu ne bois pas ? lui demanda le Parisien.

– J'ai encore de la chaleur et des forces, dit Herbel, et je garde ce qui reste dans cette bouteille pour un plus fatigué que moi.

– Ô grand pélican blanc, dit le Parisien, je t'admire, mais ne t'imite pas.

– Silence ! dit le numéro 4, j'entends parler devant nous.

– Et parler bas breton, Dieu me damne ! dit le numéro 3.

– Comment peut-il y avoir des Bretons dans le port de Portsmouth ?

– Silence ! dit Herbel, et approchons le plus possible du point noir que nous avons devant nous et qui m'a tout l'air d'un sloop.

Il ne se trompait pas, la voix venait de là.

– Silence donc !

On fit silence, et l'on reconnut un bruit d'avirons qui battaient la mer.

– Prenons garde à la barque ! dit tout bas un des fugitifs.

– Elle n'a pas de lumière : elle ne nous verra pas.

En effet, elle passa à dix brasses des fugitifs sans les apercevoir ; seulement, elle continuait un échange de paroles avec le sloop.

– Fais bonne garde, Pitcaërn, disait une voix, et, dans deux heures, nous revenons avec de la monnaie.

– Soyez tranquille, dit une voix venant du bord et qui était, sans doute, celle de Pitcaërn, bonne garde sera faite.

– Mais, jour de Dieu ! dit le numéro 3, comment se fait-il qu'il y ait des compatriotes dans le port de Portsmouth ?

– Je t'expliquerai cela tout à l'heure, dit Herbel ; en attendant, nous sommes sauvés.

– Tâche que ce soit bientôt, dit le numéro 3 ; car je ne me sens plus, tant j'ai froid.

– Ni moi non plus, dit le numéro 4.

– Soyez tranquilles, dit Herbel ; tenez-vous ici, si vous pouvez, sans reculer ni avancer, et laissez-moi faire. Et, fendant la vague comme un dauphin, il s'avança dans la direction du sloop.

Les quatre fugitifs se rapprochèrent autant qu'ils purent les uns des autres, et regardèrent de tous leurs yeux, et écoutèrent de toutes leurs oreilles, afin d'être prêts à l'événement quel qu'il fût.

CCXXXIX

Un compatriote.

D'abord, ils virent disparaître Pierre Herbel dans l'obscurité de la nuit, rendue plus épaisse par l'ombre que projetait le sloop ; puis ils entendirent ce dialogue en bas breton, que deux des nageurs, étant l'un de Saint-Brieuc et l'autre de Quimperlé, purent traduire à leurs compagnons : c'était évidemment Pierre Herbel qui le provoquait.

– Ohé ! de la barque, ohé ! du secours !

Une voix qu'on reconnut pour celle qu'on avait déjà entendue répondit :

– Qui demande du secours, là-bas ?

– Un camarade, un compatriote du pays de Galles.

– Du pays de Galles ? de quelle partie du pays de Galles ?

– De l'île d'Anglesey(1)… Eh ! vite ! vite ! du secours, ou je coule !

– Du secours, du secours, c'est bientôt dit ; mais que fais-tu là au milieu du port ?

– Je suis marin à bord du vaisseau anglais *la Couronne* ; on m'a puni injustement, je déserte.

– Que demandes-tu ?

– Un instant de repos qui me donne la force de gagner la terre.

– Pourquoi m'exposerai-je à la prison pour un homme que je ne connais pas ? Passe au large !

– Mais puisque je te dis que je coule, puisque je te dis que je me noie !

Et l'on entendit la voix coupée par la vague qui passait par-dessus la tête du nageur.

La scène était si bien jouée, que les fugitifs crurent un instant que leur camarade se noyait effectivement et se rapprochèrent du sloop de plusieurs brasses.

Mais la voix se fit bientôt entendre de nouveau.

– À moi ! disait-elle, à moi ! tu ne laisseras pas périr un compatriote, quand, pour le sauver, tu n'as qu'à lui jeter une tire-

veille, une corde.

– Allons ! tourne à babord.

– Oh ! mon dieu ! est-ce que ce n'est pas toi, Pitcaërn ?

– Si fait, c'est moi, dit le matelot étonné. Et toi, qui es-tu ?

– Qui je suis ?… La corde ! J'enfonce ! je me noie… La cor…

Pour la seconde fois, la vague passa sur la tête du nageur.

– Eh ! morbleu ! la voilà, la corde ! La tiens-tu ?

On entendit ce grognement du noyé qui veut répondre, mais dont les voies respiratoires sont obstruées par l'eau.

– Bon ! fit Picaërn, ne lâche pas… Ah ! tu ne m'as pas l'air d'un fameux marin ; si on avait su, on aurait embarqué un fauteuil roulant sur deux poulies pour monter monsieur à bord.

Mais le matelot gallois eut à peine le temps d'achever sa plaisanterie, qu'Herbel, qui venait d'enjamber par-dessus le bastingage du sloop, avait pris son ami Pitcaërn à bras-le-corps, l'avait renversé sur le pont, et, lui tenant le couteau sur la gorge, criait en français à ses compagnons :

– À moi, camarades ! montez par bâbord ; nous sommes sauvés !

Les fugitifs ne se le firent pas dire à deux fois, ils s'approchèrent, chacun tirant sa coupe la plus vigoureuse, et, en un instant, ils furent tous les quatre sur le pont du sloop.

Herbel tenait Pitcaërn renversé sous son genou avec le couteau sur la gorge.

– Liez-moi et bâillonnez-moi ce brave garçon-là, dit Pierre Herbel, mais sans lui faire aucun mal.

Puis, à Pitcaërn :

– Mon cher Pitcaërn, continua Herbel, il faut nous pardonner cette petite supercherie ; nous sommes, non pas des déserteurs anglais, mais des Français qui s'échappent des pontons ; or, nous t'empruntons ton sloop pour faire un petit tour en France ; une fois à Saint-Malo ou à Saint-Brieuc, tu es libre.

– Mais, demandèrent les fugitifs, comment se fait-il que l'équipage d'un sloop anglais parle le bas breton ?

– Ce n'est pas l'équipage du sloop anglais qui parle le bas breton, c'est nous qui parlons le gaélique.

– Me voilà juste aussi avancé qu'auparavant, dit le Parisien.

– Tiens-tu à avoir une explication ? demanda Herbel en bâillonnant Pitcaërn avec toute la précaution possible, il faut lui

rendre cette justice.

– Mais cela ne me serait point désagréable, je l'avoue.

– Eh bien, je vais donc t'apprendre ce que l'on m'a appris, à moi, au collège.

– Apprends.

– C'est que les Anglais du pays de Galles sont tout simplement une colonie de bas Bretons qui a émigré de France, il y a tantôt huit ou neuf cents ans, et qui a conservé, pure et intacte, la langue maternelle ; voilà comment les Gaéliques se trouvent parler breton, et comment les Bretons se trouvent parler gaélique.

– Ce que c'est que d'avoir étudié ! dit le Parisien à Herbel, tu seras un jour amiral.

Pendant ce temps, on avait lié et bâillonné Pitcaërn.

– Maintenant, dit Pierre Herbel, il s'agit de se réchauffer, de faire sécher ses habits, de voir s'il n'y a pas dans ce bienheureux sloop quelque chose à se mettre sous la dent, et de se tenir prêts à sortir du port au point du jour.

– Pourquoi pas tout de suite ? dit le Parisien.

– Parce qu'on ne sort pas du port, Parisien, mon ami, avant que le vaisseau amiral en ait ouvert la porte par un coup de canon.

– C'est juste, répondirent en chœur les fugitifs.

Un des quatre compagnons fut placé en vedette sur le beaupré, et les trois autres allèrent rallumer le feu qui dormait dans la cabine.

Par malheur, les vêtements mouillés par l'eau de mer ne sèchent pas facilement. On chercha de tous côtés, et l'on trouva des chemises, des pantalons et des vareuses appartenant aux amis de Pitcaërn ; on s'en revêtit, tant bien que mal, et l'on était absorbé dans cette grave occupation, lorsque l'on entendit la voix de la vedette qui criait :

– Hé ! là-bas ! tout le monde sur le pont !

En un instant, les trois compagnons furent au poste où on les appelait.

Ce n'était pas sans raison qu'on les avait fait venir : on voyait s'avancer trois ou quatre points lumineux qui, à mesure qu'ils s'avançaient, prenaient la forme de barques chargées de soldats.

Ces barques faisaient une battue dans le port.

– Allons, dit Pierre Herbel, nous n'échapperons pas à la visite ; il s'agit de payer d'audace. Faites-moi disparaître l'ami Pitcaërn.

– Faut-il donc le jeter à l'eau ? demanda l'un des fugitifs.

– Non pas ; il faut seulement le cacher de façon qu'on ne le trouve pas.

– Dis donc, Pierre, fit le Parisien, si nous le cachions dans un hamac, en lui montant la couverture jusqu'aux yeux, on ne verrait pas qu'il est bâillonné, et nous dirons qu'il est malade, et nous y trouverions un avantage : c'est que, comme un malade ne se couche pas tout habillé, l'un de nous hériterait d'une veste, d'un pantalon et d'une vareuse tout bassinés.

La proposition passa à l'unanimité.

– Maintenant, dit Pierre Herbel, que ceux qui parlent le bas breton restent avec moi sur le pont, tandis que les autres tiendront compagnie à Pitcaërn ; je me charge de tout.

Quand Herbel avait dit : « Je me charge de tout », on savait que l'on pouvait s'en reposer sur lui ; aussi le Parisien et son compagnon descendirent-ils, emportant Pitcaërn, tandis qu'Herbel et les deux Bretons attendaient la visite.

Elle ne se fit pas attendre.

Une des barques se dirigea vers le sloop.

Pierre Herbel, pour être bien en vue, monta sur le bastingage.

– Ohé ! de la barque ! cria le capitaine qui commandait l'escouade.

– Présent ! répondit en bas breton Pierre Herbel.

– Allons, bon ! dit le capitaine, nous avons affaire à des Gallois. Y a-t-il quelqu'un qui parle la langue de ces sauvages ?

– Moi, mon officier, répondit un soldat ; je suis de Caërmarten.

– Alors interroge.

– Ohé ! de la barque ! cria le soldat en gallois.

– Présent ! répéta Herbel.

– Qui êtes-vous ?

– *La Belle-Sophie* de Pembroke.

– D'où venez-vous ?

– D'Amsterdam.

– De quoi êtes-vous chargés ?

– De morue.

– Vous n'avez pas vu cinq prisonniers français échappés des pontons ?

– Non, mais, si nous les voyons, ils peuvent être tranquilles.

– Que leur ferez-vous ?

– Nous les traiterons comme ils le méritent.

– Que disent-ils ? demanda le capitaine.

Le soldat traduisit le dialogue.

– C’est bien, dit l’officier. Mort aux Français, et vive le roi Georges !

– Hourra ! répondirent les trois Bretons.

La barque s’éloigna.

– Bon voyage ! dit Pierre Herbel. Et maintenant, comme il va faire jour dans une demi-heure, levons l’ancre et appareillons.

CCXL

Où l'on donne une fête à Pitcaërn, et cela au moment où il l'attend le moins.

Nos cinq fugitifs passèrent une heure dans les angoisses les plus cruelles ; enfin, une ligne grisâtre raya l'horizon oriental ; c'est ce que l'on appelle l'aurore en Angleterre.

Presque en même temps, une vive lueur, suivie d'une détonation qui courut sur les flots et alla se briser aux rivages, apparut aux flancs d'un majestueux trois-ponts qui, pareil à une forteresse mouvante, gardait l'entrée du port.

C'était le signal pour le sloop de déraper.

Il n'en demanda pas une seconde permission.

On hissa le pavillon de la Grande-Bretagne, et l'on passa à portée de pistolet du vaisseau amiral.

En passant, Herbel, debout sur le bastingage et agitant son chapeau, cria de toute la force de ses poumons :

– Hourra pour le roi Georges !

L'ordinaire, à bord du sloop, n'était pas luxueux ; cependant les repas des cinq prisonniers, comparés à ceux des pontons, étaient de véritables festins.

Rendons-leur cette justice, qu'à chacun de ces festins, on faisait participer le malheureux Pitcaërn. Avec le danger, la rigueur avait cessé pour lui : on l'avait débâillonné et délié, et Pierre Herbel avait recommencé à son endroit le cours d'histoire kymrique(1) qu'il avait fait à ses compagnons. Pitcaërn avait compris, mais n'avait pas été consolé ; seulement, il se promettait de se défier dorénavant de ceux qui lui parleraient la langue gaélique.

Chaque fois que l'on avait un navire en vue, on forçait Pitcaërn à descendre dans l'entrepont. – On avait très souvent des navires en vue. – Mais le bâtiment était de construction anglaise ; il naviguait sous une voilure essentiellement britannique ; il portait à sa corne les trois léopards d'Angleterre, le lion d'Écosse, la lyre d'Irlande, et même les trois fleurs de lis de France, qui n'en disparurent que vingt ans plus tard. Il était impossible de présumer qu'une coquille de noix française se hasardât ainsi au milieu des croiseurs anglais, et nul n'avait l'idée de voir cinq prisonniers

regagnant la France dans ces cinq matelots si tranquillement couchés sur le pont, et chargeant le vent et les voiles de faire leur besogne.

On avait, en effet, vent arrière, et l'on n'avait besoin de s'occuper de rien.

Le lendemain au matin, c'est-à-dire vingt-quatre heures après la sortie du port de Portsmouth, on eut connaissance du cap de la Hogue.

Il s'agissait de serrer le vent pour ne pas le doubler, sinon on tombait dans l'archipel des îles d'Aurigny, de Guernesey de Serck et de Jersey, propriété de l'Angleterre depuis Henri Ier, et gardiennes incommodes de nos côtes.

On serra le vent, et l'on fila droit sur Beaumont.

Il serait difficile d'exprimer les sensations qui envahirent le cœur des prisonniers quand, après avoir entrevu la terre de France comme un brouillard, ils la virent se profiler d'une façon plus solide avec ses collines, ses ports, ses criques, ses anfractuosités de terrain.

Puis, quand ils virent se dessiner des maisons blanches avec leurs panaches de fumée, ils étaient absorbés dans cette contemplation à ce point, qu'ils avait oublié de mettre à bas le pavillon anglais.

Un boulet de canon, qui fit jaillir l'eau à cent brasses du sloop, les tira de leur extase.

– Eh bien, s'écrièrent les Français étonnés, que font-ils donc ? Ils tirent sur nous !

– Eh ! non, morbleu ! ce n'est pas sur nous qu'ils tirent, dit Herbel, c'est sur ce chiffon bleu.

Et il amena rapidement le pavillon ; mais il était trop tard, *la Belle-Sophie* était signalée. D'ailleurs, à défaut de pavillon, son allure toute britannique l'eût dénoncée.

Il y a, dans la marine, ce qu'il y a dans la population : lâchez la plus charmante Anglaise, eût-elle été élevée en France, au milieu d'un groupe de Françaises, et vous reconnaîtrez l'Anglaise à sa marche.

Le sloop avait donc été doublement reconnu, reconnu à son pavillon et à sa tournure. Il en résulta que Herbel eut beau amener le pavillon, un second boulet suivit le premier, et frappa si près de *la Belle-Sophie,* qu'il fit rejaillir l'eau jusque sur le pont.

– Ah çà ! dit le Parisien, décidément, ils ne reconnaissent donc

pas les amis ?

– Que faire ? dirent les autres.

– Avancer, répondit Herbel ; il n'y a probablement point de pavillon français à bord du sloop, et il nous en arrivera autant à chaque port où nous nous présenterons.

– Bon ! dit le Parisien, on trouvera bien une nappe, une serviette, un devant de chemise.

– Oui, dit Herbel ; mais, en attendant, nous sommes signalés, n'est-ce pas ? nous sommes signalés comme Anglais… Et, tenez, voici une corvette qui appareille à notre intention. Dans dix minutes, elle nous donnera la chasse. Si nous acceptons la chasse, nous serons rejoints et coulés dans une heure ; car le moyen de leur faire comprendre, si nous sommes en chasse, que nous sommes Français ! En avant donc, mes enfants, et vive la France !

Un cri unanime de « Vive la France ! » retentit, et l'on continua de gouverner droit sur Beaumont.

Un instant, le feu cessa. On eût dit que les canonniers se faisaient cette réflexion que ce sloop tout seul n'avait pas grande chance d'opérer son débarquement sur la côte française.

Mais, au bout de quelques minutes, une nouvelle bordée, mieux dirigée cette fois, brisa une vergue et écorna le bordage de *la Belle-Sophie.*

– Allons ! dit Herbel, il n'y a plus à hésiter ; mettez un chiffon blanc quelconque à la pointe d'une gaffe, et faites signe que nous voulons parlementer.

On fit ce que demandait Herbel.

Mais, soit que l'on ne vît pas le chiffon blanc, soit qu'on ne crût pas au parlementage, le feu continua. Pendant ce temps, Pierre Herbel s'était déshabillé.

– Que diable fais-tu ? dit le Parisien ; vas-tu leur montrer ton derrière ? Ce n'est pas un pavillon, cela.

– Non, dit Herbel, mais je vais leur dire qui nous sommes.

Et, en même temps, piquant une tête du haut du bastingage, il disparut dans la mer, mais pour reparaître vingt pas plus loin.

Il se dirigea en nageant droit sur le port.

De son côté, le sloop mit en panne, en signe qu'il n'avait nullement intention de s'éloigner de la côte.

À la vue de cet homme qui se jetait à l'eau, de ce bâtiment qui se livrait lui-même, le feu cessa ; puis on vit bientôt une embarcation qui venait au-devant du nageur.

Le contremaître qui commandait cette embarcation était justement un Malouin.

Par un hasard que la circonstance seule rendait étonnant, Pierre Herbel avait pris ses premières leçons de cabotage sous le vieux loup de mer.

Tout en nageant, il le reconnut et l'appela par son nom. Le marin leva la tête, mit la main sur ses yeux, et, abandonnant le gouvernail pour courir à la proue :

– Que Dieu me damne, dit-il, si ce n'est pas Pierre Herbel qui vient à nous !

– Fi donc, père Berthaut, cria Herbel, c'est un juron anglais que vous venez de me jeter là, et ce n'est pas ainsi qu'on accueille un compatriote et surtout un élève. – Bonjour, père Berthaut ! comment se porte votre femme ? comment se portent vos enfants ?

Et, s'accrochant à la barque :

– Oui, par Notre-Dame de Saint-Brieuc, je suis Pierre Herbel, dit-il, et je reviens de loin, je vous en réponds !

Et, tout ruisselant, il se jeta dans les bras du contremaître.

Le sloop était si près de l'embarcation, que les quatre compagnons d'Hebel purent voir cette embrassade filiale.

– Vive la France ! crièrent-ils d'une seule voix.

Le cri arriva jusqu'au canot.

– Vive la France ! répondirent les marins qui venaient de recueillir Herbel.

– Ah çà ! dit le père Berthaut, c'en est donc encore, des amis ?

– Je crois bien ! vous allez en juger.

Herbel fit signe au sloop d'arriver.

Les fugitifs ne se le firent point dire à deux fois. En un clin d'œil, le petit bâtiment se couvrit de voiles et s'avança vers le port, cette fois, non plus au bruit de la mousqueterie, mais aux cris de « Vive le roi ! vive la France ! »

Toute la population de Beaumont était sur la jetée.

Les cinq fugitifs abordèrent.

Pierre Herbel baisa le terre, cette mère commune, comme eût fait un ancien Romain. Les autres se jetèrent dans les bras des premiers venus. Qu'importaient les premiers venus ? n'étaient-ce pas des frères ?

– Le Parisien s'adressait particulièrement à ses sœurs.

Pendant ce temps, le pauvre Pitcaërn regardait fort tristement

cette joie universelle.

– Eh ! dit le vieux Berthaut, qu'est-ce donc que ce cormoran-là, qui ne se mêle pas à la fête ?

– C'est, dit en riant Pierre Herbel, l'Anglais qui nous a prêté son bâtiment.

– Prêté ! dit Berthaut ; un Anglais vous a prêté son bâtiment ? Mais qu'il vienne donc, et que nous le couronnions de roses.

Herbel arrêta Berthaut, qui, dans son enthousiasme, voulait serrer Pitcaërn contre son cœur.

– Tout beau ! dit Hebel, il nous l'a prêté comme nous prêtons Jersey au roi Georges – de force.

– Oh ! alors, c'est autre chose, dit Berthaut. Ah ! non seulement tu te sauves, mais encore, en te sauvant, tu fais des prisonniers ! C'est affaire à toi ! Un beau marin et un joli sloop, ma foi ! le sloop vaut vingt-cinq mille livres comme un liard : cinq mille francs chacun.

– Pitcaërn n'est point prisonnier, dit Herbel.

– Comment, Pitcaërn n'est point prisonnier ?

– Non, et son sloop ne sera pas vendu.

– Pourquoi cela ?

– Parce que Pitcaërn est tombé dans le piège ; parce qu'il parle breton et qu'il a bon cœur : double raison pour que nous le traitions en compatriote.

Puis, faisant signe à l'Anglais :

– Viens ici, Pitcaërn, dit-il en bas breton au Gallois.

Pitcaërn n'avait rien de mieux à faire que d'obéir, et il obéit, mais tristement et à contrecœur, et en boudant comme un bouledogue qui vient de trouver son maître.

– Çà, dit Herbel, que tous ceux qui sont bas Bretons viennent ici.

Il se fit un grand cercle.

– Mes amis, dit Herbel en leur présentant Pitcaërn, voici un compatriote à qui il s'agit de donner un bon dîner aujourd'hui, attendu qu'il retourne demain en Angleterre.

– Bravo ! crièrent tous les marins en tendant la main à Pitcaërn.

Pitcaërn n'y comprenait rien ; il se croyait débarqué dans quelque coin de la principauté de Galles qui lui était inconnu.

Tout le monde parlait gallois.

Herbel lui raconta ce qui se passait et ce qui avait été décidé de lui et de son sloop.

Le pauvre diable n'y voulait pas croire.

Nous n'essaierons pas de donner une idée du festin dont les cinq prisonniers et le brave Pitcaërn furent les héros. On passa la soirée à table, la nuit en danse. Le lendemain, convives, danseurs et danseuses, reconduisirent Pitcaërn à *la Belle-Sophie,* qu'il trouva ravitaillée comme jamais elle ne l'avait été ; puis on l'aida à hisser ses voiles et à lever l'ancre ; puis, enfin, comme le vent était bon, il sortit majestueusement du port au cri de « Vivent les Bretons ! vivent les Gallois ! »

Et, comme le temps fut beau ce jour-là et le lendemain, il y a tout lieu de croire que le brave Pitcaërn et *la Belle-Sophie* abordèrent heureusement en Angleterre, et que le récit de cette aventure fait encore aujourd'hui l'étonnement des habitants de la ville de Pembroke.

CCXLI

La « Belle-Thérèse ».

On comprend que les événements que nous venons de raconter, grossis par la poésie bretonne, enjolivés par la blague parisienne, firent à Pierre Herbel une réputation de courage et de prudence qui le mit promptement en première ligne parmi ses compagnons, lesquels lui savaient d'autant plus gré d'être leur compagnon, que personne n'ignorait qu'il appartînt à l'une des premières familles, non seulement de Bretagne, mais encore de France.

Pendant les quelques années de paix qui suivirent la reconnaissance, par l'Angleterre, de l'indépendance américaine, Pierre Herbel, pour ne pas perdre son temps, fit, comme second et comme capitaine sur des bâtiments de commerce, un voyage dans le golfe du Mexique et deux voyages dans l'Inde, l'un à Ceylan, l'autre à Calcutta.

Il en résulta que, lorsque la guerre prit avec plus de rage que jamais, en 1794 et 1795, Pierre Herbel vint solliciter de la Convention un brevet de capitaine qui, en vertu de ses services passés, lui fut accordé sans difficulté aucune.

Il y a plus : comme Pierre Herbel était connu pour son désintéressement et par la haine toute nationale qu'il portait aux Anglais, on l'autorisa à armer sa corvette ou son brick comme il l'entendrait. Un crédit de cinq cent mille francs lui fut ouvert à cet effet, et on donna l'ordre à l'arsenal de Brest de laisser prendre au capitaine Pierre Herbel toutes les armes qu'il jugerait nécessaires à l'armement de son navire.

Il y avait alors sur les chantiers de Saint-Malo un joli brick de cinq ou six cents tonneaux que le capitaine Herbel avait suivi dans sa croissance avec un véritable intérêt et tout en se disant :

– L'homme qui aurait ce bâtiment à lui, bien à lui, avec douze hommes d'équipage en temps de paix, pour faire le commerce de la cochenille et de l'indigo, et cent cinquante hommes d'équipage en temps de guerre pour donner la chasse aux Anglais, aurait raison de ne pas regarder le roi de France comme son cousin.

Lorsque Pierre Herbel eut sa commission, son crédit de cinq cent mille francs et sa permission de s'armer en rade de Brest, il revint se promener avec plus d'assiduité que jamais autour du

chantier où, comme une fleur marine, s'épanouissait *la Belle-Thérèse*.

Pierre Herbel avait baptisé le charmant brick du nom de la jeune fille qu'il aimait.

Le marché ne fut pas long à conclure : le capitaine acheta, au nom du gouvernement, le brick aux constructeurs, et put, par conséquent, diriger le reste de sa construction, c'est-à-dire sa mâture et son gréement.

Jamais père n'eut pour une fille unique qui va faire sa première communion les coquetteries que Pierre Herbel eut pour son brick.

Il mesura lui-même la longueur et la grosseur des mâts et des vergues ; il acheta lui-même, sur le marché de Nantes, la toile destinée à leur voilure ; il fit clouer, sous ses yeux et cheviller le cuivre destiné à lui servir de ceinture, et fit peindre sa carène d'un vert sombre, de sorte qu'à quelque distance le corps du bâtiment se trouvait confondu avec les vagues. Il fit percer douze sabords de chaque côté et deux à la poupe ; puis, lorsque tout ce travail préparatoire fut fait, il calcula le poids qu'allait ajouter au poids naturel du brick celui de son armement complet, le remplaça par un lest de poids égal, et, tout en longeant la côte de Bretagne, prenant parfois son vol comme un oiseau de mer qui essaie ses ailes, il doubla la pointe de Sillon, passa entre l'île de Batz et Roscoff, doubla le cap de Saint-Renan, et entra dans le port de Brest, traînant à sa suite trois ou quatre bâtiments anglais, comme une jeune et belle fille trois ou quatre amoureux.

En effet, c'eût été une jolie prise à faire que celle de *la Belle-Thérèse* ; mais *la Belle-Thérèse* était vierge et venait justement chercher à Brest de quoi garder sa virginité.

Il faut dire que, sous le rapport de la défense, son capitaine ne lui épargna rien. Elle reçut dans son faux pont vingt-quatre canons de douze qui regardaient sérieusement par bâbord et tribord ; et, de plus, deux canons de vingt-quatre qui furent placés à la proue, pour le cas où, ayant affaire à trop forte partie, elle serait obligée de prendre chasse, et, tout en prenant chasse, ne serait point fâchée, comme ces Parthes de terrible mémoire, de décocher sa double flèche en fuyant.

Et, cependant, quand il était nécessaire qu'on ne vît dans *la Belle-Thérèse* qu'un honnête navire marchand s'occupant des affaires de son commerce, nul bâtiment n'avait une allure plus virginale que la sienne.

Alors ses vingt-quatre canons de douze faisaient un pas en arrière, ses deux canons de vingt-quatre rentraient dans leur cou

de bronze dans le faux pont ; le pavillon de paix flottait inoffensif à sa corne, une bande de toile de même couleur que sa carène s'étendait sur toute la ligne de ses sabords, qui devenaient alors tout simplement des appareils respiratoires.

Ses cent cinquante hommes d'équipage se couchaient dans le faux pont, et les huit ou dix marins qui suffisent à faire la manœuvre d'un brick s'étalaient paresseusement sur le pont, ou, pour jouir d'un air plus frais, montaient dans les hunes, ou même – les matelots sont si capricieux ! – s'amusaient à chevaucher sur les barres du grand ou du petit perroquet, et donnaient de là à leurs camarades des nouvelles de ce qui se passait dans les huit ou dix lieues qui formaient cet horizon circulaire qu'un navire emporte avec lui du moment où il n'a plus que l'Océan sous sa quille et le ciel sur ses mâts.

C'était sous cette pacifique allure que le brick *la Belle-Thérèse* filait ses six nœuds à l'heure pendant une belle matinée du mois de septembre 1798, entre l'île Bourbon et les îlots d'Amsterdam et de Saint-Paul, c'est-à-dire dans ce grand sillon maritime qui s'étend du détroit de la Sonde à Tristan-d'Acunha, et dans lequel s'engagent naturellement tous les navires qui, pour rentrer en Europe, doivent doubler le cap de Bonne-Espérance.

Peut-être nous fera-t-on observer que, six nœuds à l'heure, c'est une bien petite marche ; ce à quoi nous répondrons que la brise était douce, que le navire ne semblait pas autrement pressé, et qu'au lieu de marcher sous toutes ses voiles, il se contentait de déployer ses grands huniers, sa misaine et son grand foc.

Quant à toutes les autres voiles, comme la brigantine, le clinfoc, le petit foc, la grande voile, les petits huniers, les perroquets, les cacatois et les bonnettes, on les gardait, à ce qu'il paraît, pour une meilleure occasion.

Tout à coup, une voix, qui semblait venir du ciel, cria :

– Ho ! d'en bas, ho !

– Holà ! répondit sans quitter son jeu le contremaître, qui jouait aux cartes à l'avant avec le maître timonier, qu'y a-t-il ?

– Une voile !

– Dans quelle direction ?

– Sous le vent à nous.

– Hé ! là-bas, dit le contremaître continuant son jeu, préviens le capitaine.

– Ah ! oui, une voile ! une voile ! crièrent tous les matelots dispersés, soit sur le pont, soit sur le bastingage, soit sur les

haubans.

En effet, une vague, soulevant le bâtiment qui apparaissait à l'horizon, venait de le faire visible à l'œil de tous les marins, tandis que l'œil d'un simple passager n'y eût vu que le vol d'une mouette ou d'un goéland écumant la cime des flots.

À ce cri : « Une voile ! » un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans bondit sur le pont.

– Une voile ? cria-t-il à son tour.

Les matelots assis se levèrent ; ceux qui avaient leur chapeau sur la tête mirent le chapeau à la main.

– Oui, capitaine, une voile, répondirent tout d'une voix les matelots.

– Qui est là-haut ? demanda-t-il.

– Le Parisien ! répondirent deux ou trois voix.

– Hé ! là-haut, as-tu toujours ta bonne vue, Parisien ? demanda le capitaine, ou faut-il que je te fasse monter ma lunette ?

– Bon ! dit le Parisien, inutile ; je vois d'ici l'heure au cadran des Tuileries.

– Alors tu peux nous dire quel est ce bâtiment ?

– C'est un grand brick qui doit bien avoir six ou huit dents de plus que nous et qui serre le vent pour se diriger de notre côté.

– Sous quelle voile navigue-t-il ?

– Sous ses grands perroquets, ses huniers, sa voile de misaine, son grand foc et sa brigantine.

– Nous a-t-il vus ?

– C'est probable, car il laisse tomber sa grande voile et hisse ses perroquets.

– Preuve qu'il veut nous parler, dit une voix près du capitaine.

Le capitaine se retourna pour voir qui se permettait de se mêler à une conversation aussi intéressante que l'était celle à laquelle il se livrait. Il reconnut un de ses matelots favoris, Pierre Berthaut, fils du vieux Berthaut qui, dix ans auparavant, l'avait reçu fugitif dans le port de Beaumont.

– Ah ! c'est toi, Pierre ? dit-il en riant et en lui frappant sur l'épaule.

– Eh ! oui, capitaine, c'est moi, fit le jeune homme répondant au rire par le rire, et montrant une double rangée de dents magnifiques.

– Et tu crois qu'il veut nous parler ?

– Dame ! c’est mon idée.

– Eh bien, mon garçon, va-t-en prévenir le chef de batterie que nous avons en vue une voile suspecte, afin qu’il se mette en mesure.

Pierre plongea dans une écoutille et disparut.

Le capitaine avait relevé la tête.

– Hé ! Parisien ! dit-il.

– Capitaine ?

– Quelle allure a ce bâtiment ?

– Toute militaire, capitaine, et, quoiqu’il soit impossible de voir son pavillon, je parierais pour un *goddam*.

– Vous entendez, camarades : y en a-t-il quelques-uns parmi vous qui aient le moindre désir de retourner faire un tour sur les pontons ?

Cinq ou six matelots qui avaient tâté de l’hospitalité anglaise répondirent d’une seule voix :

– Pas moi, pas moi ! mille tonnerres ! pas moi !

– Eh bien, nous allons voir d’abord si c’est à nous qu’il en veut, et, quand nous nous serons assurés de ses intentions, nous lui ferons connaître les nôtres. Mettez *la Belle-Thérèse* sous toutes ses voiles, enfants, afin que nous montrions à l’Anglais ce que savent faire les fils de Saint-Malo.

À peine le capitaine avait-il donné l’ordre, que le navire qui, comme nous l’avons dit, se trouvait simplement sous ses huniers, sa misaine et son grand foc, déroula comme un double nuage la toile de ses perroquets, puis sa grande voile, et, en même temps que sa grande voile, le clinfoc et la brigantine.

Alors, recevant la brise dans toutes ses voiles, il s’enfonça dans les vagues comme sous la main d’un vigoureux laboureur s’enfonce le soc dans la terre.

Il se fit un moment de silence pendant lequel, comme si les cent soixante hommes qui montaient le brick eussent été de marbre, on n’entendit plus d’autre souffle que celui du vent enflant les voiles et frémissant dans les cordages.

Pendant ce moment de silence, Pierre Berthaut était revenu près du capitaine.

– Est-ce fait ? demanda Herbel.

– C’est fait, capitaine.

– Mais nos sabords sont toujours couverts ?

– Vous savez bien qu'il faut votre ordre personnel pour les découvrir.

– C'est bon ; quand le moment sera venu, on le donnera. Nous allons expliquer ces dernières paroles, assez peu compréhensibles peut-être pour le lecteur.

Le capitaine Pierre Herbel, non seulement était un original, comme le prouve le choix de son état, mais encore il était d'un caractère facétieux. À la première vue, sauf quelques caprices de gréement que l'œil exercé d'un marin pouvait seul découvrir, *la Belle-Thérèse* offrait un aspect aussi pacifique que son nom était engageant.

Ainsi, à part ses mâtereaux un peu élancés et qui eussent pu faire croire qu'elle sortait des chantiers de New York ou de Boston, ou bien qu'au lieu d'une cargaison d'indigo ou de cochenille, elle portait ce que, dans l'argot négrier, on appelle un chargement de *bois d'ébène,* rien en elle ne révélait son allure cassante et son caractère hargneux.

Il y avait plus : ses canons, soigneusement rentrés dans l'entrepont, n'auraient, pour rien au monde, sans la permission du maître, regardé par les sabords. Ces sabords eux-mêmes étaient recouverts d'une large bande de toile peinte de la même couleur que la carène du bâtiment. Il est vrai qu'on moment du combat cette bande de toile s'enlevait comme une décoration de théâtre, d'un seul coup de sifflet, et laissait voir une bande d'un rouge vif dans les solutions de continuité de laquelle les canons, pressés de prendre l'air, allongeaient voluptueusement leur cou bronzé. Alors, comme le capitaine Pierre Herbel était le seul qui eût eu cette joviale idée, l'Anglais savait qu'il avait affaire à un homme qui, ne demandant pas de quartier, n'en ferait pas non plus.

C'était dans ces dispositions que lui et son équipage attendaient que le navire en vue fit part lui-même de ses dispositions. Non seulement celui-ci avait déployé toutes ses voiles, mais encore on avait vu, comme des flocons de vapeur, monter ses bonnettes ; de sorte qu'il n'y avait plus à son bord un chiffon de toile qui ne fût utilisé.

– Là ! maintenant, dit le capitaine Herbel, ne nous occupons plus de lui : je m'engage à le conduire d'ici à Saint-Malo sans qu'il gagne un pouce de terrain sur nous. Quand il nous plaira de l'attendre, il nous rejoindra.

– Mais, dirent trois ou quatre matelots plus pressés que les autres, pourquoi ne l'attendrions-nous pas tout de suite, capitaine ?

– Dame ! cela vous regarde, enfants ; si vous m'en priez bien fort, à coup sûr, je ne vous refuserai pas.

– Mort à l'Anglais, et vive la France ! cria l'équipage d'une seule voix.

– Eh bien, mes enfants, dit le capitaine Herbel, ce sera pour notre dessert. Dînons d'abord, et, vu la solennité de la circonstance, chaque homme aura sa double ration de vin et son petit verre de rhum. – Tu entends, maître cook ?

Un quart d'heure après, tout le monde était à table et mangeait d'aussi bon appétit que si, pour la plupart des convives, ce repas, comme celui de Léonidas, ne dût pas être le dernier.

Le dîner fut charmant ; il rappela au Parisien les plus joyeuses heures de son enfance, et ce fut au nom de la société et avec la permission du capitaine, qu'il pria son camarade, le matelot Pierre Berthaut, surnommé Monte-Hauban, de chanter une de ces caractéristiques chansons maritimes qu'il chantait si bien, et qui, comme le *Ça ira* terrestre, tenait le milieu entre *la Marseillaise* et *la Carmagnole*.

Pierre Berthaut, dit Monte-Hauban, se leva, sans se faire prier le moins du monde, et entonna, d'une voix sonore comme une trompette, cette chanson à la fois folle et terrible dont nous regrettons de ne pas savoir l'air et de ne pouvoir donner les paroles.

Disons, toutefois, pour être vrai, que, quelque plaisir qu'éprouvât l'équipage en général et le Parisien en particulier à l'audition de ce chant pittoresque, l'impatience se montra telle, que le capitaine Pierre Herbel fut obligé d'imposer silence à ses hommes pour que le virtuose pût chanter le huitième couplet.

On se rappelle que Pierre Berthaut était le favori du capitaine : le capitaine ne voulait donc pas qu'on lui fît l'impolitesse de l'interrompre.

Pierre Berthaut, grâce à cette protection, chanta non seulement son huitième, mais encore son neuvième et son dixième couplet.

C'était là que s'arrêtait la chanson.

– C'est tout, capitaine, dit le chanteur.

– Est-ce bien tout ? demanda Pierre Herbel.

– Parfaitement tout.

– C'est qu'il ne faudrait pas te gêner, s'il y en avait d'autres, dit le capitaine, nous avons le temps.

– Il n'y en a pas d'autres.

Le capitaine regarda autour de lui.

– Où est donc le Parisien ? demanda-t-il à haute voix. Hé ! Parisien !

– Ici, capitaine, à mon poste, sur les barres de perroquet.

En effet, la chanson finie, le Parisien, avec l'agilité d'un singe, avait regagné ce qu'il appelait son poste.

– Où en étions-nous de notre inspection, Parisien ? demanda le capitaine, quand nous l'avons interrompue pour faire un bon dîner, ma foi !

– Mais, capitaine, j'avais l'honneur de vous dire que le brick avait une allure toute militaire et sentait son *goddam* d'une lieue.

– Que vois-tu de plus ?

– Rien ; il est toujours à la même distance. Mais, si j'avais une lunette…

Le capitaine mit sa propre lunette aux mains d'un mousse, et, en lui donnant un coup de pied au derrière pour lui imprimer de l'élan :

– Va porter cela au Parisien, Casse-Noisette, dit-il.

Casse-Noisette s'élança dans les haubans.

Si le Parisien avait monté avec l'agilité d'un singe, Casse-Noisette, il faut lui rendre cette justice, montait avec la rapidité d'un écureuil. Il arriva jusqu'à la vigie et lui remit l'instrument demandé.

– Est-ce que vous me permettez de rester près de vous, monsieur le Parisien ? demanda le mousse.

– Le capitaine te l'a-t-il défendu ? demanda le Parisien.

– Non, dit l'enfant.

– Alors tout ce qui n'est pas défendu est permis ; reste.

L'enfant se mit sur le bout de la vergue comme un groom se met en croupe derrière un écuyer.

– Eh bien, demanda le capitaine, cela t'éclaircit-il la vue ?

– C'est-à-dire, capitaine, que je le vois comme si j'étais dessus.

– Une ou deux rangées de dents ?

– Une ; mais belle mâchoire, ma foi !

– Combien de dents ?

– Trente-six.

– Diable ! dix de plus que nous.

On se rappelle que *la Belle-Thérèse* portait vingt-quatre canons, plus deux à sa poupe, ce qui faisait vingt-six ; seulement, les deux de la poupe étaient ceux que le capitaine appelait ses surprises, attendu qu'ils étaient d'un calibre double des autres.

Aussi, quand un brick qui portait du vingt-quatre, par exemple, après avoir bien examiné *la Belle-Thérèse* à bâbord et à tribord, avait reconnu qu'elle ne portait que du dix-huit, le brick, plein de confiance, se mettait à sa poursuite ; *la Belle-Thérèse* prenait chasse, et, comme le capitaine connaissait, à une toise près, la portée d'un boulet, il laissait le brick ennemi s'avancer à belle portée de ses pièces de proue ; puis alors, tout en courant devant le vent et devant le brick, il commençait ce qu'il appelait son jeu de quilles.

Or, comme Pierre Berthaut était un excellent pointeur, c'était lui qui était tout particulièrement chargé de pointer les deux pièces de trente-six, et, comme, tandis qu'il pointait l'une, on rechargeait l'autre, le capitaine Herbel avait le plaisir de voir, du capot du gaillard d'arrière, les boulets se succéder sans interruption sur le pont, dans les voiles ou dans la membrure du bâtiment ennemi, selon qu'il lui plaisait de dire : « Plus haut, Pierre ! » ou : « Plus bas, Pierre ! »

– Vous entendez ? dit le capitaine aux marins.

– Quoi, capitaine ?

– Ce que dit le Parisien.

– Que dit-il, capitaine ?

– Il dit que l'Anglais a dix dents de plus que nous.

– Et nos deux crocs, capitaine, est-ce que vous les comptez pour rien ? dit Pierre Berthaut.

– Alors, mes enfants, vous êtes donc d'avis de ne pas nous occuper de ces dix dents-là ?

– Ni des autres, dit Pierre Berthaut ; nous nous en soucions comme de ça.

Et le marin fit claquer son pouce contre son médium.

– C'est égal ; avant tout, dit le capitaine, sachons à qui nous avons affaire.

Puis, revenant au Parisien :

– Hé ! Parisien ! dit-il, toi qui connais les bâtiments de tous ces chiens d'hérétiques comme si tu les avais tenus sur les fonts de baptême, peux-tu me dire le nom de celui-là ?

Le Parisien porta la lunette à son œil, examina le brick avec une

attention qui prouvait combien son désir était grand de répondre à la confiance de son capitaine ; puis, faisant rentrer, comme s'il n'avait plus rien à voir, les trois canons de la lunette les uns dans les autres :

– Capitaine, dit-il, c'est *la Calypso*.

– Bravo ! fit Pierre Herbel. Eh bien, mes enfants, nous allons la consoler du départ d'Ulysse.

L'équipage, en les prenant à la lettre, ne savait pas trop ce que voulaient dire ces paroles ; mais il comprenait que c'était quelqu'une de ces plaisanteries sauvages comme avait l'habitude d'en faire Pierre Herbel au moment d'en venir aux mains.

Il accueillit donc les paroles du capitaine par un hourra de la force de celui qui, poussé sur le forum romain, fît tomber de peur un corbeau qui passait.

Un autre que ce rude marin eût hésité longtemps avant de s'attaquer à un tiers plus fort que lui ; mais la supériorité du bâtiment ennemi donnait, au contraire, au capitaine Herbel cette satisfaction que tout homme de courage éprouve quand il rencontre un adversaire digne de lui.

Aussi, dès que le hourra se fut éteint, le capitaine, regardant avec satisfaction tous ces visages bronzés, tous ces yeux flamboyants, toutes ces dents étincelantes qui l'entouraient :

– Une dernière fois, dit-il à haute voix, vous êtes bien décidés ?

– Oui ! oui ! répondit l'équipage d'une seule voix.

– Vous vous défendrez jusqu'à la mort ?

– Jusqu'à la mort ! s'écria-t-on de toutes parts.

– Et même au-delà ! cria le Parisien de son enfléchure.

– Alors, mes enfants, allons-y de tout cœur. Que l'on genope(1) le pavillon tricolore à la tête du mât, et ne perdons pas de vue ce que va faire *la Calypso*.

On obéit au capitaine ; la flamme de guerre se déploya comme un arc-en-ciel, et tous les regards se tournèrent vers le brick ennemi.

À peine le pavillon de France flottait-il dans les airs, qu'acceptant le défi, le pavillon anglais se déployait à son tour ; seulement, le brick anglais assura le pavillon de la Grande-Bretagne par un coup de canon.

La Belle-Thérèse conservait toujours la bande qui cachait sa batterie, et gardait l'apparence modeste et inoffensive qui convient à un simple voyageuse du commerce.

– Maintenant que nous avons vu, dit Pierre Herbel, écoutons.

L'équipage de *la Belle-Thérèse* écouta, et, quoique l'on fût encore à une grande distance de *la Calpyso*, une brise de vent apporta le bruit du tambour que l'on battait sur le brick ennemi.

– Bon ! dit Pierre Herbel, on ne les accusera pas de cacher leurs intentions. Allons, mes enfants, faisons connaître les nôtres à maître John Bull(1), et montrons-lui que, si nous n'avons pas comme lui des dents jusqu'au fond du gosier, nous n'en sommes cependant pas tout à fait dépourvus.

À peine cet ordre était-il donné, que la bande qui recouvrait la batterie de *la Belle-Thérèse* disparut comme par enchantement, et *la Calypso* put, à son tour, compter de chaque côté des flancs de *la Belle-Thérèse* douze sabords, par lesquels autant de pièces de dix-huit allongeaient voluptueusement leur cou.

Puis Casse-Noisette, qui joignait les fonctions importantes de fifre à celles de mousse, se laissa glisser de hune en hune et se trouva sur le pont en même temps que le tambour, les baguettes levées, n'attendant qu'un signe du capitaine pour tirer le premier accord de son mélodieux instrument.

Le capitaine fit ce signe.

Aussitôt, le branle-bas de combat retentit sur *la Belle-Thérèse* ; le tambour parcourut le pont dans toute sa longueur, entra par l'écoutille de derrière, et ressortit par celle de devant, toujours accompagné de Casse-Noisette, lequel avait trouvé moyen de faire accompagnement au branle-bas avec des variations sur l'air national *Bon Voyage, monsieur du Mollet !*

Les premiers sons du double instrument avaient produit un effet magique. En un instant, chacun fut au poste qu'il occupait en pareille circonstance, armé des armes qui étaient les siennes. Les gabiers de combat s'élancèrent dans les hunes avec leurs carabines ; les hommes armés de mousquets se rangèrent sur les gaillards et sur les passavants ; les espingoles furent montée sur leurs chandeliers, les canons démarrés et mis en batterie ; des provisions de grenades furent faites dans tous les endroits d'où on pouvait les faire pleuvoir sur le pont ennemi ; enfin, le maître de manœuvre fit bosser toutes les écoutes, établir des serpenteaux dans la mâture et hisser à leur place les grappins d'abordage.

Voilà ce qui se passait sur le pont.

Mais, sous le pont, c'est-à-dire dans l'intérieur du bâtiment, l'activité n'était pas moins grande.

Les soutes à poudres furent ouvertes, les fanaux des puits

allumés, la barre de rechange disposée, enfin, les cloisons abattues.

Un groupe de fantaisistes se forma : c'étaient les plus grands et les plus vigoureux matelots de *la Belle-Thérèse.* Chacun avait pris l'arme de son choix : celui-ci une hachette, celui-là un harpon, celui-là une lance.

On eût dit un groupe de géants, chacun portant un échantillon d'une arme disparue, ayant servi dans les temps titaniques, mais ne servant plus depuis les jours fabuleux d'Antée, d'Encélade et de Géryon.

Le capitaine Herbel, les mains dans ses poches et en veste de velours, comme un bon bourgeois de Saint-Malo, se promenant sur la jetée le dimanche, passa l'inspection du bâtiment, adressant à chaque groupe de petits signes de contentement et faisant largesse d'une immense carotte de tabac dont le bout sortait de sa poche comme la tête d'une couleuvre qui se dresse.

Puis, quand l'inspection fut finie :

– Mes enfants, dit-il, vous savez qu'il est probable qu'un jour ou l'autre je me marierai ?

– Non, capitaine, répondirent les marins, nous ne savions pas cela.

– Eh bien, je vous en fais part.

– Merci, capitaine, dirent les matelots. Et à quand la noce ?

– Oh ! quant à ça, je n'en sais encore rien ; mais il y a une chose que je sais.

– Laquelle, capitaine ?

– C'est que, si je me marie, je ferai, bien certainement, un garçon à madame Herbel.

– Nous l'espérons bien, dirent en riant les matelots.

– Eh bien, je vous promets, mes fils, que le second qui sautera sur le pont de *la Calypso* sera le parrain de ce garçon-là.

– Et le premier ? demanda le Parisien.

– Le premier, répondit le capitaine, je lui fendrai la tête d'un coup de hache ; je n'entends pas qu'où je suis, personne passe avant moi. Et cela bien entendu, mes enfants, carguez la grande voile, la brigantine et le clinfoc ; sans quoi l'Anglais ne nous approchera jamais d'assez près pour que nous puissions entamer la conversation.

– Bon ! dit le Parisien, je vois bien que le capitaine veut jouer aux quilles. À ton poste, Pierre Berthaut !

Pierre Berthaut regarda le capitaine pour voir s'il devait prendre pour un ordre l'invitation du Parisien. Herbel fit un signe de tête.

– Dites donc, capitaine ? fit Pierre Berthaut.

– Eh bien, Pierre, demanda le capitaine, qu'y a-t-il ?

– Vous n'avez rien contre Loysa, n'est-ce pas ?

– Non, mon garçon ; pourquoi cela ?

– Parce que j'espère qu'à notre retour, non seulement elle sera ma femme, mais encore la marraine de votre garçon.

– Ambitieux ! dit le capitaine.

En un clin d'œil, les voiles désignées par le capitaine furent carguées, et Pierre Berthaut, à son poste, caressait ses deux pièces de trente-six comme un pacha eût fait de ses deux sultanes.

CCXLII

Le combat.

Comme, à partir de ce moment, la marche du brick français faiblit et que celle du bâtiment anglais resta la même, la distance qui séparait le navire chassé de celui qui lui donnait la chasse commença à diminuer graduellement.

Le capitaine était sur son banc de quart et semblait mesurer la distance avec un compas.

Cependant, tout pressé qu'il était de commencer sa partie de quilles, comme disait Pierre Berthaut, ce n'est pas lui qui commença le feu.

Sans doute, le capitaine du brick ennemi n'avait pas le sentiment de la distance porté au même degré que celui de *la Belle-Thérèse*, car on le vit carguer certaines voiles, de façon à ce que *la Calypso*, au lieu de sa proue, présentât un de ses flancs. Au même instant, une bande de nuages s'étendit le long de ses sabords, et, avant qu'on entendît la détonation de ses dix-huit pièces, une grêle de boulets venait clapoter dans la mer à trois ou quatre encablures de *la Belle-Thérèse*.

– Il paraît que nos amis les Anglais ont de la poudre et des boulets dont ils ne savent que faire, dit le capitaine Herbel ; nous serons plus économes qu'eux, n'est-ce pas, Pierre ?

– Dame ! vous savez, capitaine, dit le pointeur, c'est à votre fantaisie ; quand vous direz de commencer, on commencera.

– Bon ! dit le capitaine, laissez-le encore avancer de quelques brasses, nous avons le temps.

– Oui, dit le Parisien, il fait clair de lune. Dites donc, capitaine, ça doit être beau, un combat au clair de lune ! vous devriez nous régaler de cela, ce n'est pas commun !

– Tiens ! c'est une idée, dit le capitaine. Ça te fera-t-il bien plaisir, dis, Parisien ?

– Parole d'honneur, je vous serai reconnaissant.

– Allons, allons, dit le capitaine, il faut faire quelque chose pour ses amis.

Il tira sa montre.

– Il est cinq heures du soir, les enfants, dit-il ; nous allons amuser *la Calypso* jusqu'à onze heures ; à onze heures cinq minutes, nous l'aborderons ; à onze heures un quart, elle sera prise ; à onze heures et demie, chacun sera dans son hamac ; *la Belle-Thérèse* est une fille bien élevée et qui se couche de bonne heure, même les jours de bal.

– D'autant plus, dit le Parisien, qu'à onze heures et demie, il y aura plus d'un danseur qui aura mal aux pieds.

– Capitaine, dit Pierre Berthaut, la main me démange.

– Eh bien, répondit Herbel, envoie-leur donc un boulet ou deux ; mais je te déclare que ces deux-là sont pour ton compte et non pour le mien.

– Ah ! fit Pierre Berthaut, nous allons voir ce que nous allons voir.

– Attends encore un instant, Pierre, attends encore un instant, que le Parisien nous dise un peu ce qu'ils font là-bas.

– Dans cinq secondes, vous allez savoir cela, capitaine, dit le Parisien en montant dans la petite hune ; car, cette fois, les deux bâtiments étaient assez près l'un de l'autre pour qu'il n'eût pas besoin de s'élancer jusqu'à la barre de perroquet.

– Ma sœur Anne, dit le capitaine, ne vois-tu rien venir ?

– Je vois la mer qui verdoie, dit le Parisien, et le pavillon de Sa Majesté Britannique qui flamboie.

– Et entre la mer et le pavillon ? demanda le capitaine.

– Je vois chacun à son poste de combat, les canonniers à leur batterie, les soldats de marine sur les passavants et le gaillard d'arrière ; enfin, je vois le capitaine qui embouche son porte-voix.

– Ah ! Parisien, dit Pierre Herbel, quel malheur que tu n'aies pas aussi fine oreille que bons yeux ! tu nous répéterais ce qu'il va dire.

– Oh ! dit le Parisien, écoutez vous-même, capitaine, et vous allez le savoir.

Le Parisien n'avait pas achevé, que deux éclairs sortaient de l'avant du brick ennemi, qu'une détonation se faisait entendre, et que deux boulets venaient ricocher dans le sillage de *la Belle-Thérèse*.

– Ah ! ah ! fit le capitaine Herbel, il paraît que c'est une contredanse à quatre, Pierre, allons ! allons ! que le cavalier donne la main à sa dame, et en avant deux, Pierre ! en avant deux !

Le capitaine avait à peine achevé à son tour, que Pierre

Berthaut, après s'être penché un instant sur la pièce, se relevait et approchait lui-même la lance de la lumière.

Le coup partit.

On eût dit que le capitaine suivait le sillage du boulet dans l'air.

Le boulet alla s'enfoncer dans la proue.

Presque au même instant, la seconde détonation se fit entendre, et le second boulet suivit le premier si rapidement, que l'on eût pu croire qu'il courait après lui.

– Voilà qui est encore mieux ! s'écria Pierre Berthaut tout joyeux, en voyant sauter un énorme éclat de la muraille de l'avant. Qu'en dites-vous, capitaine ?

– Je dis que tu perds ton temps, mon ami Pierre.

– Comment ? je perds mon temps ?

– Sans doute. Quand tu lui auras mis vingt boulets dans le corps, tu auras donné de la besogne au charpentier, voilà tout. À pleine volée, morbleu ! vise dans la mâture, brise-lui les jambes et casse-lui les ailes : le bois et la toile lui sont plus précieux en ce moment que la chair.

Pendant ce dialogue, *la Calypso* avait continué de gagner du terrain sur *la Belle-Thérèse* ; elle fit feu de ses deux canons d'avant, dont un des boulet vint mourir à une portée de pistolet de l'arrière du brick, tandis que l'autre, en ricochant, frappait le flanc de *la Belle-Thérèse*, mais retombait dans l'eau après avoir à peine marqué sa trace.

– Tenez, capitaine, dit Pierre Berthaut tout en s'allongeant sur un des deux canons, je crois que nous sommes à une bonne distance, et, si vous m'en croyez, nous nous y maintiendrons.

– Et que faut-il faire pour cela ?

– Remettre *la Belle-Thérèse* sous toutes voiles. Ah ! si je pouvais être à la fois au gouvernail et à mes pièces, je vous répondrais, capitaine, que je naviguerais de manière à ne pas rompre un fil de la Vierge tendu entre nous deux.

– Déployez la grande voile, le clinfoc et la brigantine ! cria le capitaine Herbel, en même temps que Pierre Berthaut approchait la mèche et faisait feu.

Cette fois, le boulet passa au-dessus de la flottaison et brisa l'extrémité de la vergue.

– C'est ce que nous appelons le coup de manchette ! dit le capitaine Herbel. Allons ! Pierre, dix louis de prime à manger avec les camarades sur la première terre où l'on abordera, si tu brises

son mât de misaine ou son grand mât entre le grand et le petit hunier.

– Hourra pour le capitaine ! cria l'équipage.

– Est-il permis de se servir de boulets ramés ? demanda Pierre.

– Pardieu ! répondit le capitaine ; sers-toi de ce que tu voudras.

Pierre Berthaut réclama du contremaître les projectiles dont il avait besoin ; celui-ci fit apporter une pile de gargousses(1) contenant des boulets attachés deux à deux avec une chaîne.

Comme la seconde pièce était chargée, Pierre Berthaut, sans rien changer à sa charge, pointa et fit feu. Le boulet troua la misaine et la grande voile à un demi-pied du mât.

– Allons, allons, dit le capitaine Herbel, il y a de l'intention.

Tout l'équipage s'était rapproché peu à peu du gaillard d'arrière.

Une partie des matelots, pour mieux voir le spectacle, était montée sur les haubans. Les gabiers, assis dans les hunes, se tenaient aussi tranquilles que s'ils eussent été en première loge à un spectacle gratis.

Pierre Berthaut fit charger les deux pièces avec les nouvelles gargousses.

– Ohé ! capitaine ! cria le Parisien.

– Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau, citoyen Mouffetard ?

– Il y a, capitaine, qu'ils sont occupés à rouler un canon de l'arrière à l'avant, et les deux canons de l'avant à l'arrière.

– Et que penses-tu de cela, Parisien ?

– Je pense qu'ils sont las de recevoir des oranges et de nous rendre des cerises, et que nous allons, de notre côté, avoir affaire à du trente-six.

– Tu entends, Pierre ?

– Oui, capitaine.

– Pierre, dix louis !

– Capitaine, pour l'honneur, on ferait déjà de son mieux ; aussi, jugez : « Feu ! »

Et, en s'ordonnant le feu à lui-même, Pierre approcha la mèche de la lumière ; le coup partit, une énorme déchirure se fit dans les voiles.

Presque aussitôt, *la Calypso* répondit par une détonation pareille, et un boulet, en emportant le bout de la vergue du grand hunier, coupa en deux un homme sur les haubans.

– Eh ! dis donc, Pierre, cria le Parisien, est-ce que tu vas nous laisser écheniller comme cela, toi ?

– Mille tonnerres ! dit Pierre, il paraît que, eux aussi, ils ont du trente-six ! Attends, attends, Parisien, et tu vas voir !

Cette fois, Pierre Berthaut pointa avec une attention toute particulière, se relevant rapidement après avoir pointé et approchant la mèche de la lumière, le tout dans l'espace d'une seconde.

Cette fois, on ne vit rien, mais on entendit un craquement terrible.

Le grand mât oscilla un instant comme s'il ne savait point s'il devait tomber en avant ou en arrière ; enfin, il s'inclina en avant, et, brisé un peu au-dessus de la grande hune, il tomba sur le pont, qu'il encombra de toile ; la chaîne du boulet l'avait coupé par la moitié.

– Ma foi, Pierre, s'écria le capitaine tout joyeux, j'ai entendu parler d'un livre intitulé *les Liaisons dangereuses* ; est-ce que tu l'aurais lu, par hasard ? Tu as gagné tes dix louis, mon ami.

– Et l'on boira à la santé du capitaine ! cria tout l'équipage.

– Maintenant, dit Herbel, *la Calpyso* est à nous, comme si on nous la donnait pour rien ; seulement, nous attendrons la lune, n'est-ce pas, Parisien ?

– Je crois que ce sera prudent, répondit le Parisien ; car voici la nuit qui arrive, et, pour la besogne qui nous reste à faire, il n'y a pas de mal de voir où l'on met le pied.

– Et moi, dit le capitaine, comme vous avez été bien sages, je vous promets un feu d'artifice. En effet, le crépuscule était venu et la nuit s'avançait avec la rapidité particulière aux latitudes tropicales.

Comme cette nuit, tant qu'elle serait sans lune, menaçait d'être fort obscure, le capitaine Herbel ordonna que, pour bien indiquer aux Anglais que son intention n'était point de disparaître dans l'obscurité, on hissât des lanternes à ses perroquets.

Les lanternes furent hissées.

L'Anglais, de son côté, en signe qu'il regardait la partie comme commencée seulement, arbora deux fanaux, ainsi qu'avait fait son adversaire.

Des deux côtés, on paraissait attendre avec une impatience égale le lever de la lune. Les deux bâtiments avaient masqué leurs voiles de manière à rester en panne, ou à peu près ; ils semblaient,

au milieu de l'obscurité, deux nuages courant sur la mer, nuages terribles, et qui cachaient dans leurs flancs l'éclair et la tempête.

À onze heures, la lune se leva.

À l'instant même, une douce clarté se répandit dans l'atmosphère et la mer se glaça d'argent.

Le capitaine Herbel tira sa montre.

– Mes enfants, dit-il, je vous ai dit qu'à onze heures un quart *la Calpyso* serait prise, et qu'à onze heures et demie nous serions dans nos hamacs, nous n'avons pas de temps à perdre. Ne nous occupons pas de l'ennemi, il fera ce qu'il voudra. Voici ce que nous avons à faire… Pierre Berthaut a-t-il transporté son attelage à l'avant ?

– Oui, capitaine, dit Pierre Berthaut.

– Tout est-il chargé à mitraille ?

– Oui, capitaine.

– Nous marchons droit sur l'Anglais. Pierre Berthaut commence par le saluer avec les deux sultanes : bon ! nous lui envoyons notre volée de bâbord : très bon ! nous virons immédiatement, nous l'abordons, nous jetons nos grappins, et nous lui envoyons notre volée de tribord : excellent ! Comme il a perdu son mât de hune et qu'il est leste comme un homme qui a la jambe cassée, il nous envoie en tout sa volée de tribord ; dix-huit pièces de vingt-quatre pour vingt-quatre de dix-huit et deux de trente-six : faites le report, et vous verrez que nous avons un bénéfice net de huit coups de canon. Maintenant, accostons, et le reste me regarde. Allons, mes enfants, en avant ! et vive la France !

Un immense cri de « Vive la France ! » sembla s'élever du sein de la mer et annoncer aux Anglais que le combat allait recommencer.

En même temps, *la Belle-Thérèse* manœuvra pour prendre l'avantage du vent. Il en résulta que, tout en ayant l'air d'abord de s'éloigner de *la Calypso,* à un moment donné, et lorsqu'elle sentit qu'elle avait le vent arrière, *la Belle-Thérèse* mit le cap sur son ennemie et fondit sur elle comme l'aigle des mers sur sa proie.

Ce qu'il y avait d'admirable dans l'équipage du capitaine Herbel, c'était son obéissance passive.

Le capitaine aurait ordonné de naviguer droit au *Maelstrom* – ce fameux gouffre des *Contes scandinaves…* qui dévore les vaisseaux à trois ponts avec la même facilité que Saturne avalait ses enfants –, que le pilote eût navigué droit au *Maelstrom*.

Ce qui avait été ordonné fut exécuté à la lettre.

Pierre Berthaut envoya ses deux coups à mitraille presque en même temps que *la Belle-Thérèse* recevait la volée de bâbord de son ennemie ; puis sa volée de bâbord, à elle, gronda à son tour ; puis, avant même que *la Calypso* eût songé, endolorie comme elle était, à virer pour lui envoyer sa volée de tribord, avant qu'elle eût temps de recharger ses canons, le beaupré de *la Belle-Thérèse*, chargé d'hommes comme un cep de vigne l'est de raisins, s'engagea dans les haubans du grand mât, tandis qu'au milieu du craquement des cordages, on entendait la voix du capitaine qui criait :

– Feu, mes enfants ! une dernière bordée ! rasez-le comme un ponton, et puis nous l'escaladerons comme une forteresse.

Douze pièces de canon chargées à mitraille semblèrent hurler de joie à cet ordre.

Un jet de flamme éclaira *la Calypso* d'une lueur sinistre ; un nuage épais se répandit sur le pont ; on entendit des craquements de bois et des hurlements de douleur, puis la voix du capitaine Herbel criant comme si elle commandait à la tempête :

– À l'abordage, enfants ! Au même moment, le premier, comme c'était son habitude, le capitaine Herbel sauta sur le pont de *la Calypso*.

Mais il n'était pas encore affermi sur ses pieds, qu'une voix dit à son oreille.

– C'est égal, capitaine, c'est moi qui serai le parrain de votre premier.

C'était la voix de Pierre Berthaut.

À la même minute, par le beaupré, qui s'égrena comme un épi, par les vergues, par les haubans, par les agrès, par les cordages, les Malouins se laissèrent glisser sur le pont de *la Calypso*, où, pendant cinq secondes, les hommes tombèrent pressés comme la grêle dans un orage d'été.

Ce qui se passa alors sur le pont de *la Calypso* est impossible à rendre : ce fut un pêle-mêle effroyable, une lutte corps à corps, un hallali général, un sabbat de démons, au milieu duquel, au grand étonnement de chacun, on ne voyait ni n'entendait le capitaine Herbel.

Mais, au bout de quelques minutes, on l'aperçut sortant par une écoutille. Une torche qu'il tenait à la main éclairait son visage, noir de poudre et rouge de sang.

– Tous à bord de *la Belle-Thérèse,* enfants ! cria-t-il ; l'Anglais va

sauter !

L'effet de ces paroles fut magique : le blasphème commencé s'éteignit, le bras levé s'arrêta.

Tout à coup, de l'intérieur du bâtiment abordé, sortit le cri terrible :

– Au feu !

Aussitôt, avec le même empressement qu'il avait mis à sauter à bord du brick ennemi, l'équipage de *la Belle-Thérèse* commença de l'abandonner, s'accrochant à toutes les manœuvres, sautant d'un bord à l'autre, tandis que le capitaine, Pierre Berthaut et ce que l'on aurait pu appeler le groupe des géants, c'est-à-dire ces hommes que nous avons montrés, avant le combat, armés d'armes fantastiques, soutenaient la retraite.

Elle s'opéra avant que l'Anglais fût revenu de sa stupéfaction ; et, tandis que deux hommes, la hache à la main, dégageaient le beaupré des cordages où il était pris, on entendit une voix qui criait :

– Brassez bâbord devant ! hissez les focs ! carguez la grande voile et la brigantine ! balinguez derrière la barre, tout à tribord !

Ces diverses manœuvres, commandées avec la voix puissante qui impose l'obéissance passive, furent exécutées si rapidement, que, quels que fussent les ordres donnés par le capitaine anglais, on ne put lier les deux bâtiments l'un à l'autre, et que *la Belle-Thérèse*, comme si elle comprenait le danger auquel elle était exposée, se dégagea des haubans du bâtiment ennemi, hachant ses grappins, coupant ses cordages, n'ayant plus, enfin, qu'une pensée, celle d'échapper à la terrible contagion des flammes.

Toutefois, le capitaine Herbel ne put empêcher que le brick ennemi, virant sur lui-même par un dernier effort, ne lui envoyât toute sa volée de bâbord, comme un suprême adieu de haine ou de vengeance ; mais l'équipage était si heureux de se sentir échappé à l'effroyable danger auquel il abandonnait son ennemi, qu'à peine fit-on attention à la chute de trois ou quatre morts et aux cris de cinq ou six blessés.

– Et maintenant, enfants, dit le capitaine, voilà le feu d'artifice que je vous avais promis. Attention !

Une fumée épaisse commençait à sortir par les écoutilles du brick anglais, tandis qu'une vapeur d'un autre genre apparaissait aux sabords et voilait la bouche des canons.

On entendit la parole du capitaine anglais grossie par le porte-voix.

– Les canots à la mer ! cria-t-il.

À l'instant même, la manœuvre fut exécutée, et quatre canots flottèrent autour de la frégate.

– Le canot de la poupe et le canot de la draine pour les soldats de marine ! cria le capitaine ; les deux canots de côté pour les matelots. Descendez les blessés d'abord.

Les soldats et les officiers de *la Belle-Thérèse* se regardèrent les uns les autres. C'était là et sous leurs yeux qu'éclatait la supériorité de la discipline anglaise. La manœuvre qui s'exécutait à bord de *la Calypso,* avec autant de régularité que si le bâtiment eût fait un simple exercice dans le port de Portsmouth ou dans le golfe de Solway, eût, selon toute probabilité été impossible à bord d'un navire français.

Les blessés furent descendus d'abord ; ils étaient en grand nombre : on les partagea entre les quatre canots ; puis, avec un ordre parfait, les soldats de marine allèrent prendre place dans les deux canots qui leur étaient dévolus ; puis vint le tour des matelots.

Le capitaine était sur son banc de quart, donnant ses ordres avec le même calme que s'il n'avait pas eu une mine sous ses pieds.

À partir de ce moment, le lieu de la scène cessa d'être visible ; la fumée sortant plus épaisse par toutes les ouvertures, enveloppa le vaisseau d'un voile à travers lequel il fut impossible de rien distinguer.

De temps en temps, des serpents de feu semblaient s'enrouler le long des mâts ; puis quelques canons, restés chargés et qu'on n'avait pas eu le temps de décharger, éclatèrent d'eux-mêmes ; puis on vit sortir de l'incendie un canot, puis deux, puis trois ; puis, tout à coup, une détonation effroyable se fit entendre, le bâtiment s'ouvrit comme le cratère d'un volcan, l'air se raya de débris enflammés qui montèrent au ciel, pareils à de gigantesques fusées !

C'était le bouquet du feu d'artifice promis par le capitaine Herbel.

Tout retomba à la mer, tout s'éteignit, tout rentra dans l'obscurité, et rien ne demeura du géant qui, un instant auparavant, se tordait dans les flammes ; seulement, trois barques sillonnaient la mer, s'éloignant à force de rames.

Le capitaine Herbel se garda bien de les poursuivre ; et même, une de ces barques étant passée sous le feu de la batterie de

bâbord de la Belle-Thérèse, les matelots et le capitaine lui-même levèrent leurs chapeaux pour saluer ces braves qui, échappés au péril de l'incendie, allaient en affronter un autre, moins proche, moins visible, mais qui n'en était pas moins imminent : le double péril de la tempête et de la faim !

Le quatrième canot, le capitaine et le dernier quart de l'équipage avaient sauté avec le bâtiment.

Herbel et ses hommes suivirent des yeux les trois canots jusqu'au moment où ils les perdirent complètement de vue dans l'obscure immensité.

Alors, tirant sa montre :

– Mes enfants, dit le capitaine Herbel, il est minuit passé ; mais, ma foi, les jours de fête, il est permis de se coucher un peu plus tard que d'habitude.

Et, maintenant, si l'on nous demande pourquoi le capitaine Herbel, au lieu de faire prisonniers les trois quarts de l'équipage de *la Calypso,* les laissait s'échapper ainsi, nous dirons que *la Belle-Thérèse*, portant déjà cent vingt hommes, ne pouvait se surcharger d'une centaine de prisonniers.

Enfin, si, ne se contentant pas de cette réponse, quelques lecteurs encore plus difficiles nous demandent pourquoi alors le capitaine Herbel, qui, avec trois coups de canon, pouvait couler les trois canots, ne tirait pas ces trois coups de canon, nous répondrons…

Non, nous ne répondrons pas.

CCXLIII

Le mariage d'un corsaire.

Jusqu'à la paix qui succéda à la bataille de Marengo, le capitaine Herbel tint la mer.

Pendant les dix ans qui suivirent les événements que nous avons racontés – afin de donner, selon notre habitude, par des faits et non par un simple récit, une idée du caractère de nos héros –, le capitaine Herbel, dont on a vu la manière de procéder, ne fit que marcher plus avant dans la voie où il s'était engagé.

Nous nous contenterons, en ce qui concerne le rude marin, de faire, dans les journaux du temps, le relevé de ses prises :

Le Saint-Sébastien, vaisseau portugais allant de Sumatra à l'île de France, et dont la cargaison valait trois millions. Pour sa part, Herbel eut quatre cent mille livres.

La Charlotte, navire hollandais de trois cent soixante tonneaux, douze canons et soixante et dix hommes d'équipage. *La Charlotte* fut vendue six cent mille livres.

L'Aigle, goélette anglaise de cent soixante tonneaux, vendue cent cinquante mille livres.

Le Saint-Jacques et *le Charles III,* navires espagnols, vendus six cent mille livres.

L'Argos, bâtiment russe de six cents tonneaux.

L'Hercule, brick anglais de six cents tonneaux.

Le Glorieux, cutter anglais, etc.

À cette liste, publiée par les journaux officiels du temps, nous pourrions joindre encore la nomenclature de trente ou quarante autres prises ; mais notre intention n'a jamais été de faire une biographie du capitaine Herbel : nous désirons seulement donner à nos lecteurs une idée de son caractère.

Rentré à Saint-Malo pendant l'hiver de 1800, avec son fidèle Pierre Berthaut, il reçut de ses compatriotes tous les témoignages possibles de sympathie. En outre, une lettre du premier consul l'attendait, l'invitant à venir à l'instant à Paris.

Bonaparte commença par féliciter le brave Malouin sur ses fabuleuses croisières ; puis il lui offrit les épaulettes de capitaine et

le commandement d'une frégate de la marine républicaine.

Mais Pierre Herbel secoua la tête.

– Que désirez-vous donc ? lui demanda le premier consul étonné.

– Je serais bien embarrassé de vous le dire, répondit Herbel.

– Vous êtes donc ambitieux ?

– Au contraire, je trouve que ce que vous m'offrez est trop haut pour moi.

– Vous ne voulez donc pas servir la République ?

– Si fait ; mais je veux la servir à ma façon.

– Comment cela ?

– En corsaire… Tenez, laissez-moi vous dire la vérité.

– Dites.

– Du moment où j'ordonne, je suis un excellent marin ; du moment où il me faudra obéir, je ne vaudrai pas le dernier de mes matelots.

– Il faut cependant toujours obéir à quelqu'un.

– Ma foi, dit le capitaine, jusqu'à présent, citoyen consul, je n'ai guère obéi qu'à Dieu, et encore, quand il me faisait dire par son premier officier d'ordonnance, monseigneur le vent, de carguer les voiles et de courir à sec, il m'est arrivé plus d'une fois, tant je suis enragé du démon de la désobéissance, de tenir la mer avec mes basses voiles, mon foc et ma brigantine. Ce qui veut dire que, si j'étais capitaine de la frégate, je devrais obéir non seulement à Dieu, mais encore à mon vice-amiral, à mon amiral, au ministre de la marine, que sais-je, moi ? et que cela fait trop de maîtres pour un seul serviteur.

– Allons, dit le premier consul, je vois bien que vous n'avez pas oublié que vous êtes de la famille des Courtenay, et que vos ancêtres ont régné à Constantinople.

– C'est vrai, citoyen premier consul, je ne l'ai pas oublié.

– Mais je ne puis cependant pas vous nommer empereur de Constantinople, quoique j'aie bien manqué de faire tout le contraire de ce qu'a fait Beaudoin, c'est-à-dire de revenir de Jérusalem par Constantinople, au lieu d'aller par Constantinople à Jérusalem ?

– Non, citoyen ; mais vous pouvez faire autre chose.

– Oui, je peux vous constituer un majorat pour votre fils aîné, vous faire épouser la fille d'un de mes généraux si vous voulez

vous allier à la gloire, d'un de mes fournisseurs si vous voulez vous allier à l'argent…

– Citoyen premier consul, j'ai trois millions à moi, ce qui vaut bien un majorat, et, quant à me marier, j'ai mon affaire.

– Vous épousez quelque princesse palatine, quelque margrave allemande ?

– J'épouse une pauvre fille qu'on appelle Thérèse, que j'aime depuis huit ans, et qui m'attend depuis sept.

– Diable ! fit Bonaparte, je n'ai pas de chance : Saint-Jean-d'Acre, là-bas, et vous ici !… Que comptez-vous donc faire, capitaine ?

– Voilà, citoyen : me marier d'abord, j'en suis très pressé, et, si ça n'avait pas été pour vous, je vous réponds que je n'aurais pas quitté Saint-Malo avant les noces.

– Bien ; mais une fois marié ?

– Jouir tranquillement de la paix, manger mes trois millions, et dire comme le berger de Virgile :

O Meliæ ! deus nobis hæc otia fecit(1) *!*

– Citoyen capitaine, je n'entends pas très bien le latin.

– Oui, quand il s'agit de la paix surtout, n'est-ce pas ? Je ne vous demande pas une paix de trente ans ; non, le temps de mordre un an ou deux dans la lune de miel, voilà tout. Puis, après cela, ma foi, au premier coup de canon que j'entendrai… eh bien, mais *la Belle-Thérèse* n'est pas encore démolie !

– Je ne puis donc rien pour vous ?

– Ma foi, je cherche.

– Et vous ne trouvez pas ?

– Non ; mais, si je trouve, je vous écrirai, foi d'Herbel.

– Pas même être le parrain de votre premier garçon ?

– Vous jouez de malheur, citoyen consul, ma parole est engagée.

– À qui donc ?

– À Pierre Berthaut, dit Monte-Hauban, mon contremaître.

– Et ce drôle-là ne peut pas me céder son tour, capitaine ?

– Ah bien, oui ! il ne le céderait pas à l'empereur de la Chine ; d'ailleurs, il n'y a rien à dire, il l'a gagné à la pointe de son épée.

– Comment cela ?

– En sautant le second à bord de *la Calypso,* et, entre nous qui sommes des braves, général, je dirai en y sautant même le premier… Enfin, j'ai fermé les yeux là-dessus.

– N'importe, capitaine, quoique je ne sois pas heureux avec vous, vous permettez bien, n'est-ce pas, que je prenne de vos nouvelles ?

– Ayez la guerre, citoyen premier consul, et je vous en donnerai, je vous le promets.

– Allons ! d'un mauvais payeur, il faut en prendre ce que l'on peut ; au revoir, si nous avons la guerre !

– Au revoir, citoyen premier consul !

Pierre Herbel alla jusqu'à la porte et revint.

– C'est-à-dire au revoir, reprit-il, non, je ne peux pas encore m'engager à cela.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce que vous êtes un général de terre et que je suis un marin ; or, il n'y a pas de probabilité que, quand nous serons, vous en Italie ou en Allemagne, et moi dans l'Atlantique ou la mer des Indes, nous nous rencontrions souvent ; ainsi, bonne chance dans vos campagnes, citoyen premier consul.

– Et vous, bonne réussite dans vos croisières, citoyen capitaine. Et, là-dessus, le capitaine et le premier consul se quittèrent pour ne se revoir que quinze ans plus tard, à Rochefort.

Trois jours après sa sortie des Tuileries, Pierre Herbel entrait les bras ouverts dans la petite maison de Thérèse Bréa, située dans le village de Plancoët, sur l'Arquenon, à quatre ou cinq lieues de Saint-Malo.

Thérèse poussa un cri de joie et se jeta dans les bras de Pierre.

Il y avait trois ans qu'elle ne l'avait vu. Elle avait appris son retour à Saint-Malo, puis son départ le même jour pour Paris.

Toute autre que Thérèse eût été au désespoir et se serait demandé quelle affaire importante pouvait, chez son amant, primer le désir de la revoir ; mais elle, confiante en la parole de Pierre, alla s'agenouiller devant Notre-Dame de Plancoët et se contenta de lui rendre grâces du retour, sans penser même à demander compte du départ inattendu qui l'avait suivi.

En effet, comme nous l'avons vu, arrivé à Paris une heure avant son audience, Pierre Herbel en était parti une heure après ; son absence dura donc six jours seulement. – Il est vrai que ces six

jours parurent six siècles à Thérèse.

Aussi, quand elle aperçut son amant, le mouvement qui la poussa dans ses bras fut-il bien rapide, et le cri qui s'échappa de sa bouche, ou plutôt de son cœur, fut-il bien joyeux.

– Ah ! fit Pierre Herbel, après avoir pris sur les joues de Thérèse deux bons baisers tout remplis de larmes ; à quand la noce, Thérèse ?

– Quand tu voudras, répondit celle-ci ; il y a sept ans que je suis prête, et nos bans sont affichés depuis trois.

– Nous n'avons donc qu'à prévenir le maire et le curé ?

– Oh ! mon Dieu, oui !

– Allons les prévenir, Thérèse ; je ne suis pas de l'avis de ceux qui disent : « Il a attendu six ans, il peut bien attendre encore. » Non, tout au contraire, je dis, moi : « J'ai attendu six ans, je trouve que c'est assez joli comme cela, et je ne veux plus attendre. »

Sans doute Thérèse était du même avis que son fiancé ; car il n'avait pas achevé ces dernières paroles, qu'elle avait son châle sur les épaules et sa coiffe sur la tête.

Pierre Herbel lui prit le bras.

Quelque diligence qu'y missent le maire et le curé, il fallut attendre trois jours. Pendant ces trois jours, le capitaine fut comme un fou.

Le troisième jour, lorsque le maire lui dit : « Au nom de la loi, vous êtes unis ! »

– C'est bien heureux, dit Pierre Herbel, si cela avait tardé encore, ce soir j'accostais.

Neuf mois après, jour pour jour, Thérèse accoucha d'un gros garçon, dont, selon la parole engagée, Pierre Berthaut, dit Monte-Hauban, fut le parrain ; aussi l'inscrivit-on sur les registres de l'état civil de Saint-Malo sous le nom de *Pierre* Herbel de Courtenay – sous-entendu vicomte –. Il était deux fois Pierre : Pierre par son père, Pierre par son parrain.

Nous avons dit comment, pour se conformer à la mode de l'époque, le jeune peintre avait latinisé son nom et substitué, au nom un peu vulgaire de l'apôtre renégat, le nom plus aristocratique de *Pétrus*.

Mais patience, chers lecteurs, nous n'en avons pas encore tout à fait fini avec son *corsaire de père,* comme l'appelait le général Herbel.

CCXLIV

La lune de miel.

La lune de miel du capitaine Herbel dura juste le temps que dura la paix d'Amiens ; nous nous trompons : elle dura quelques jours de plus.

Dix historiens pour un vous diront, si vous prenez la peine de les interroger, comment fut rompu le traité de 1802 : moi seul puis vous raconter comment se termina la lune de miel de notre digne capitaine.

Tant que la paix avait duré, tout avait été à merveille dans le ménage d'Herbel. Il adorait sa femme, douce et aimante comme un ange ; il adorait son fils, qu'il prétendait – et cela peut-être avec raison – être le plus bel enfant non seulement de Saint-Malo, mais encore de toute la Bretagne, et même de la France. Bref, il était l'homme le plus heureux du monde, et, s'il n'y avait pas eu la guerre, cet état de quiétude eût certainement duré pendant des mois, pendant des années, toujours peut-être, sans qu'un seul nuage ternît la sérénité de son ciel.

Mais l'orage s'amassait du côté de l'Angleterre. Le gouvernement anglais avait fait la paix comme contraint et forcé ; il avait fallu, pour en arriver là, que la coalition de l'empereur Paul Ier avec la Prusse, le Danemark et la Suède renversât le ministère de Pitt, et fit nommer l'orateur Addington premier lord de l'Échiquier. Par malheur, cette paix n'existait qu'à la surface ; l'assassinat de Paul Ier fit tomber la pierre principale de la voûte ; les Anglais se plaignirent que la France évacuait trop lentement Rome, Naples et l'île d'Elbe ; la France se plaignait que l'Angleterre n'évacuât pas du tout Malte et l'Égypte. Bonaparte, afin d'être prêt à tout événement, préparait une expédition pour Saint-Dominique. Le baromètre politique marquait une guerre imminente.

Depuis que cette expédition, quoique en projet encore, avait rendu aux ports de France l'agitation fébrile qui précède les guerres maritimes, le capitaine Herbel était devenu, lui aussi, fiévreux et agité. La vie de famille n'avait jamais été le fait de ce tempérament aventureux : c'était pour lui une de ces îles de fleurs de l'Océan où un marin peut faire une relâche plus ou moins

longue, mais voilà tout. Le véritable élément du capitaine, c'était la mer : la mer, qui l'avait pris au rivage, le réclamait comme une maîtresse jalouse réclame son amant, et l'attirait malgré lui ; de joyeux qu'il avait été jusque-là, son visage était devenu triste ; il s'informait, à chaque bâtiment pêcheur, du jour où les hostilités recommenceraient ; il passait des journées entières sur la falaise la plus élevée, les yeux perdus dans la double immensité du ciel et des flots.

Thérèse, qui semblait voir en lui et par lui, s'aperçut de ce changement d'état, et, longtemps, ne sut à quoi l'attribuer. Cette bizarre humeur, cette sombre taciturnité, étaient si loin des habitudes de son mari, qu'elle s'en effraya, mais sans lui en parler.

Elle comprenait, cependant, qu'il lui faudrait tôt ou tard avoir une explication, quand, une nuit, elle fut réveillée en sursaut par les mouvements furieux que faisait le capitaine et les cris étranges qu'il poussait.

Il rêvait qu'il était en pleine bataille, et hurlait de toute la force de ses poumons :

– Sus ! sus aux Anglais, mes enfants, à l'abordage, et vive la République ! Le combat fut rude ; cependant, au bout de quelques secondes, il finit, sans doute comme celui du *Cid,* faute de combattants.

Le capitaine, qui s'était soulevé à demi, retomba la tête sur l'oreiller en criant :

– Amène le pavillon, chien d'Anglais ! Victoire ! victoire !

Et il rentra dans le paisible sommeil d'un vainqueur.

Dès lors, tout fut expliqué à la pauvre Thérèse.

– Ainsi, murmura-t-elle – car son sommeil, à elle, s'évanouissait au rêve de son mari –, il vient, sans le savoir, de me dire la cause de ses mauvaises heures. Pauvre Pierre ! c'est par amour pour moi qu'il reste enchaîné ici, prisonnier dans la maison, frappant sa tête aux barreaux comme un lion en cage… Hélas ! je comprends, cette vie paisible n'est pas faite pour toi, mon pauvre Pierre ! À toi, il te faut l'espace, l'air libre du ciel au-dessus de ta tête, la mer sous tes pieds ; il te faut les grandes tempêtes et les grandes batailles, les colères des hommes et les colères de Dieu. Je n'avais rien vu, rien compris, rien deviné, je t'aimais ! Pardonne-moi, mon cher Pierre !

Et Thérèse attendit le matin dans une anxiété mortelle. Puis, le jour venu :

– Pierre, dit-elle d'une voix qu'elle essaya de rendre ferme, Pierre, tu t'ennuies ici.

– Moi ! répondit Pierre.

– Oui.

– N’en crois rien.

– Pierre, tu n’as jamais menti ; reste, même avec moi, franc et loyal comme un marin.

Pierre balbutia.

– Ton oisiveté te perd, mon ami, continua Thérèse.

– Ton amour me ravit, répondit Pierre.

– Il faut partir, Pierre ; nous allons avoir la guerre.

– Oui, en effet, tout le monde dit cela.

– Et toi, mon bien cher, tu as commencé les hostilités.

– Que veux-tu dire ? demanda Pierre étonné.

Thérèse lui raconta son rêve de la nuit précédente.

– Ah ! oui, dit Pierre, quant à cela, c’est possible, toute ma nuit n’a été qu’un long rêve et un combat acharné.

– Et à la passion que tu mettais dans cette lutte, tout imaginaire qu’elle était, j’ai compris que le temps de notre vie tranquille était passé ; que ta vie véritable, à toi, c’était là où il y avait des périls à braver et de la gloire à acquérir ; aussi j’ai pris une grande résolution, mon ami.

– Laquelle ?

– C’est de t’encourager à prendre la mer le plus tôt possible.

– Toi, chère Thérèse du bon Dieu ?

– Moi, Pierre ; la Providence nous a dévolu deux tâches différentes, mon ami : je t’ai attendu sept ans et j’ai été heureuse de t’attendre ; tu es venu et tu as fait de moi pendant deux ans la femme la plus heureuse de la terre. Tu vas repartir, Pierre, et j’attendrai de nouveau ton retour ; mais, cette fois, j’attendrai près de notre enfant, et l’attente me sera plus facile. J’ai bien des choses à lui apprendre, au cher enfant, pour accomplir près de lui mon œuvre de mère. Je lui parlerai de toi, je lui raconterai tes combats, dont le bruit viendra jusqu’à nous. Puis, tous les jours, nous monterons sur la falaise avec l’espoir de voir ton bâtiment blanchir à l’horizon. Alors, mon ami, nous accomplirons tous deux, devant le Seigneur, le devoir qui nous est imposé. Homme, tu défendras ton pays ; femme, j’élèverai notre enfant ; et le Seigneur nous bénira.

Pierre n’était pas un amoureux bien démonstratif ; mais, à ces dernières paroles, il crut voir le front de sa femme resplendir

comme celui de la Vierge de Plancoët, et il tomba à ses pieds.

– Tu me promets donc de ne pas trop souffrir de mon absence, femme ? lui demanda-t-il.

– Ne pas souffrir, Pierre, répondit Thérèse, ce serait ne pas t'aimer ! Je souffrirai donc ; mais je me souviendrai que tu es heureux, et ton bonheur me causera plus de joie que ton absence ne m'aura causé de peine.

Pierre se jeta dans les bras de sa femme ; puis, s'élançant hors de la maison, il courut dans les rues de Saint-Malo, appelant tous ses anciens matelots par leurs noms, et chargeant son ami Pierre Berthaut de rallier tous ceux qu'il rencontrerait sur la route ou chez eux.

Et, huit jours après, radoubée à fond, repeinte à neuf, avec son ancien équipage bien connu, augmenté d'une vingtaine d'hommes, avec ses vingt-quatre caronades de dix-huit et ses deux pièces de trente-six, *la Belle-Thérèse* sortait du port de Saint-Malo pour revoir ces parages indiens où Pierre Herbel avait commencé cette redoutable réputation de corsaire qui balançait celle de son ami et compatriote Surcouf.

Partie le 6 mai 1802, dès le 8 du même mois, *la Belle-Thérèse* prenait, après une lutte de dix heures, un négrier portant seize caronades de douze.

Le 15, elle capturait un bâtiment portugais de dix-huit canons et de soixante-dix hommes d'équipage.

Le 25, elle amarrait un trois-mâts de commerce, pavillon hollandais, chargé de cinq mille balles de riz et de cinq cents tonneaux de sucre.

Le 15 juin, pendant une nuit pareille à celle où nous avons vu le capitaine Herbel anéantir *la Calypso*, elle désemparait un trois-mâts anglais qui passait, sinon sous le commandement, du moins sous la conduire de Pierre Berthaut, élevé momentanément au grade de lieutenant.

Enfin, au commencement de juillet, après dix-huit combats et quinze prises, *la Belle-Thérèse* jetait l'ancre à l'île de France, d'où elle ne revint, chargée de butin de toute sorte, qu'en 1805, c'est-à-dire après la bataille d'Austerlitz.

Thérèse avait tenu parole à son mari : tous les jours, elle était montée sur la falaise avec son enfant, déjà âgé de plus de trois ans ; de sorte que, du moment où les objets devinrent perceptibles, Pierre Herbel put reconnaître sur la falaise une femme et un enfant qui lui faisaient des signes de bienvenue.

Thérèse avait reconnu le brick de son mari longtemps avant que celui-ci eût pu, non seulement la reconnaître, mais même la distinguer.

CCXLV

La Malmaison.

1815 arriva.

On était au 6 juillet : Waterloo fumait encore à l'horizon.

Le 21 juin, à six heures du matin, Napoléon était rentré à l'Élysée ; le 22, il signait cette déclaration :

« Français,

« En commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés, et le concours de toutes les autorités nationales. J'étais fondé à espérer le succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des puissances contre moi. Les circonstances paraissent changées : je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir jamais voulu qu'à ma personne ! Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II, empereur des Français. Les ministres actuels formeront provisoirement le conseil de gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les Chambres à organiser sans délai la régence par la loi. Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante.

« Donné au palais de l'Élysée, le 22 juin 1815.

« NAPOLÉON. »

Quatre jour après avoir signé cette déclaration, c'est-à-dire le 26 juin, Napoléon – presque en réponse, comme on voit, à son abdication – recevait l'arrêté suivant :

La commission du gouvernement arrête ce qui suit :

Article 1er. – Le ministre de la marine donnera des ordres pour que deux frégates du port de Rochefort soient armées pour transporter Napoléon Bonaparte aux États-Unis.

Art. 2. – Il lui sera fourni, jusqu'au point du débarquement, s'il le désire, une escorte suffisante, sous les ordres du lieutenant

général Becker, qui est chargé de pourvoir à sa sûreté.

Art. 3. – Le directeur général des postes donnera, de son côté, tous les ordres relatifs au service des relais.

Art. 4. – Le ministre de la marine donnera des ordres pour assurer le retour des frégates aussitôt après le débarquement.

Art. 5. – Les frégates ne quitteront point la rade de Rochefort avant que les sauf-conduits demandés soient arrivés.

Art. 6. – Les ministres de la marine, de la guerre et des finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Signé : duc d'Otrante ; comte Grenier ; comte Carnot ; baron Guinette ; Caulincourt, duc de Vicence.

Le lendemain, le duc d'Otrante, en vertu d'une nouvelle décision du gouvernement, autorisait l'empereur à recevoir, contre quittance motivée : un service d'argenterie de douze couverts ; le service de douze couverts en linge damassé ; six services en linge d'office ; douze paires de draps de premier choix ; douze paires de draps de service ; six douzaines de serviettes d'appartement ; deux voitures de voyage ; trois selles et brides d'officier général ; trois selles et brides de piqueur ; quatre cents volumes à prendre dans la bibliothèque de Rambouillet ; diverses cartes géographiques ; enfin, cent mille francs pour les frais généraux de voyage.

C'était le dernier trousseau de l'empereur.

Le même jour, vers quatre heures du soir, le général comte Becker, chargé de la garde de celui qu'on n'appelait déjà plus que Napoléon Bonaparte, recevait du maréchal ministre de la guerre, prince d'Eckmühl, la lettre suivante. – Ce dernier, du moins, appelait encore son ancien maître *empereur* et *majesté* ; mais, comme on le verra, cela ne l'engageait à rien, et puis on sait ce que c'est que la force de l'habitude.

« Monsieur le général,

« J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint un arrêté que la commission du gouvernement vous charge de notifier à l'empereur Napoléon, en faisant observer à Sa Majesté que les circonstances sont devenues tellement impérieuses, qu'il est indispensable qu'elle se décide à partir pour se rendre à l'île d'Aix.

« Cet arrêté a été pris autant dans l'intérêt de sa personne que dans celui de l'État, qui doit lui être cher.

« Si l'empereur ne prenait point une résolution à la notification que vous lui ferez de cet arrêté, vous exerceriez la surveillance la plus active, soit pour que Sa Majesté ne puisse sortir de la Malmaison, soit pour prévenir toute tentative contre sa personne. Vous feriez alors garder toutes les avenues qui aboutissent de tous côtés à la Malmaison. J'écris au premier inspecteur de la gendarmerie et au commandant de la place de Paris de mettre à votre disposition la gendarmerie et les troupes que vous pourriez leur demander.

« Je vous réitère, monsieur le général, que cet arrêté a été entièrement pris pour l'intérêt de l'État et la sûreté personnelle de l'empereur. Sa prompte exécution est indispensable ; le sort de Sa Majesté et de sa famille en dépend.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le général, que toutes ces mesures doivent être prises dans le plus grand secret possible.

« Le maréchal, ministre de la guerre, Prince d'ECKMÜHL. »

Une heure après, le même général Becker recevait du duc d'Otrante cette autre lettre, qui lui était transmise par le ministre de la guerre :

« Monsieur le comte,

« La commission vous rappelle les instructions qu'elle vous a transmises il y a une heure. Il faut faire exécuter l'arrêté tel que la commission l'avait pris hier, et d'après lequel Napoléon Bonaparte restera en rade de l'île d'Aix jusqu'à l'arrivée de ses passeports.

« Il importe au bien de l'État, qui ne saurait lui être indifférent, qu'il y reste jusqu'à ce que son sort et celui de sa famille aient été réglés d'une manière définitive. Tous les moyens seront employés pour que cette négociation tourne à sa satisfaction.

« L'honneur français y est intéressé ; mais, en attendant, on doit prendre toutes les précautions pour la sûreté personnelle de Napoléon, et pour qu'il ne quitte point le séjour qui lui est momentanément assigné.

« Duc d'OTRANTE. »

Dès le 25, sur l'invitation de la commission de gouvernement, l'empereur avait quitté l'Élysée et s'était retiré à la Malmaison, toute pleine encore du souvenir de Joséphine.

Malgré la lettre du duc d'Otrante et les instances du gouvernement provisoire, Napoléon ne pouvait se décider à partir.

Le 28 juin, il dictait cette lettre au comte Becker. – Il était bien entendu que, quoique dictée par l'empereur, le comte Becker en prenait la responsabilité. – Elle était adressée au ministre de la guerre.

« Monseigneur,

« Après avoir pris connaissance de l'arrêté du gouvernement, relatif à son départ pour Rochefort, Sa Majesté l'empereur m'a chargé d'annoncer à Votre Altesse qu'elle renonce à ce voyage, attendu que, les communications n'étant pas libres, elle ne trouve pas une garantie suffisante pour la sûreté de sa personne.

« D'ailleurs, en arrivant à cette destination, l'empereur se considère comme prisonnier, puisque son départ de l'île d'Aix est subordonné à l'arrivée des passeports qui lui seront sans doute refusés pour se rendre en Amérique.

« En conséquence de cette interprétation, l'empereur est déterminé à recevoir son arrêt à la Malmaison, et, en attendant qu'il soit statué sur son sort par le duc de Wellington, auquel le gouvernement peut annoncer cette résignation, Napoléon restera à Malmaison, persuadé que l'on n'entreprendra rien contre lui qui ne soit digne de la nation et du gouvernement.

« Comte BECKER. »

On voit qu'on n'appelait plus Napoléon *majesté,* mais que l'on appelait toujours le prince d'Eckmühl *altesse*.

Une pareille réponse devait amener des mesures de rigueur.

Dans le courant de la journée, arriva une dépêche ; on crut d'abord qu'il s'agissait du départ de l'empereur ; Napoléon l'ouvrit et lut ce qui suit :

Ordre du ministre de la guerre au général Becker

« Paris, 28 juin 1815,

« Monsieur le général,

« Vous prendrez une partie de la garde qui se trouve à Rueil sous vos ordres, et vous irez brûler et détruire complètement le pont de Chatou.

« Je fais détruire également par les troupes qui sont à Courbevoie le pont de Bezons.

« J'y envoie un de mes aides de camp pour cette opération.

« J'enverrai demain des troupes à Saint-Germain, mais, en attendant, gardez-vous sur cette route.

« L'officier qui vous porte cette lettre est chargé de m'apporter lui-même le rapport de l'exécution de cet ordre. »

Le général Becker attendait la décision de l'empereur.

L'empereur, avec le plus grand calme, lui rendit la lettre.

– Qu'ordonne Sa Majesté ? demanda le comte Becker.

– Faites exécuter l'ordre qui vous est donné, répondit l'empereur.

Le général Becker fit exécuter l'ordre à l'instant même.

Le soir, on appela le général à Paris : il partit à huit heures.

Napoléon ne voulut point se coucher avant le retour du général. Il désirait savoir ce qui se serait passé entre celui-ci et le ministre de la guerre.

À onze heures, le général rentra.

L'empereur le fit aussitôt appeler.

– Eh bien, lui demanda-t-il dès qu'il l'aperçut, que se passe-t-il à Paris ?

– Des choses étranges, sire, et que Votre Majesté aura peine à croire.

– Vous vous trompez, général : depuis 1814, je suis guéri de l'incrédulité. Dites donc ce que vous avez vu.

– Vu ! oui, sire, on dirait que Votre Majesté a le don de deviner. En arrivant à l'hôtel du ministre, je me suis croisé avec une personne qui sortait de chez le prince, et à laquelle je ne fis point d'abord une grande attention.

– Et quelle était cette personne ? dit Napoléon impatient.

– Le prince prit le soin de me l'apprendre lui-même, continua le général. « Avez-vous reconnu l'homme qui me quitte ? demanda-t-il. – Je n'ai point fait attention à lui, répondis-je. – Eh bien, c'est M. de Vitrolles, agent de Louis XVIII. »

Napoléon ne put réprimer un léger tressaillement.

Le général Becker continua ou plutôt reprit :

– « Eh bien, mon cher général, me dit le ministre de la guerre,

c'est M. de Vitrolles, agent de Louis XVIII, qui vient, de la part de Sa Majesté (Louis XVIII était redevenu *majesté*), me soumettre des propositions que j'ai trouvées tout à fait acceptables pour le pays ; de sorte que, si les miennes sont agréées, je monterai demain à la tribune pour exposer le tableau de notre situation et pour faire sentir la nécessité d'adopter des projets que je crois utiles à la cause nationale. »

– Ainsi, murmura Napoléon, la cause nationale, maintenant, c'est le retour des Bourbons… Et vous n'avez rien répondu à cela, général ?

– Si fait, sire. « Monsieur le maréchal, ai-je répondu, je ne puis vous dissimuler mon étonnement de vous voir prendre une détermination qui doit décider du sort de l'empire en faveur d'une seconde restauration : prenez garde de vous charger d'une pareille responsabilité. Il y a peut-être encore des ressources pour repousser l'ennemi, et l'opinion de la Chambre ne me paraît point, après son vote pour Napoléon II, favorable au retour des Bourbons. »

– Eh bien, demanda vivement l'empereur, qu'a-t-il répondu, lui ?

– Rien sire ; il est rentré dans son cabinet et m'a fait passer un nouvel ordre de départ.

En effet, le général rapportait un ordre où il était dit que, si Napoléon tardait de vingt-quatre heures à partir, on ne répondait plus de sa personne.

Mais l'empereur restait comme insensible à cet ordre. Lui, qui ne devait plus s'étonner de rien, s'étonnait cependant d'une chose : c'était que le retour des Bourbons fût négocié avec M. de Vitrolles par le prince d'Eckmühl, qui avait négocié son retour, à lui, Napoléon, par ce même homme qui lui avait envoyé à l'île d'Elbe M. Fleury de Chaboulon pour appeler son attention sur l'état des choses et lui dire que la France lui était ouverte et l'attendait !

Et, en effet, lorsqu'arriva la nouvelle du débarquement, l'ancien chef d'état-major de Napoléon était tellement compromis, qu'il alla demander un refuge à M. Pasquier, chirurgien en chef des Invalides, qu'il avait connu à l'armée et sur le dévouement duquel il savait pouvoir compter.

Napoléon se trompait ; il y avait donc encore des choses qui pouvaient l'étonner.

Il donna l'ordre de son départ pour le lendemain.

CCXLVI

Le départ.

Continuons à relater ce départ de l'Empereur pour Rochefort qui, au lieu de nous éloigner de notre sujet, nous en rapproche. Tandis que se faisaient les préparatifs du départ de l'empereur, une scène s'accomplissait dont les suites pouvaient devenir plus graves.

Un de ceux qui avaient vu avec le plus de douleur Napoléon se débattre, irrésolu, sous la main de Dieu, à l'Élysée d'abord, à la Malmaison ensuite, était notre ancienne connaissance, M. Sarranti, qui, en ce moment, expie sous les verrous et bientôt peut-être va payer de sa vie son dévouement obstiné à l'empereur.

Depuis le retour de Napoléon, il n'avait cessé de faire respectueusement observer à son ancien général qu'avec un pays comme la France, rien n'était jamais perdu ; les maréchaux étaient oublieux, les ministres étaient ingrats, le sénat était infâme ; mais le peuple, mais l'armée restaient fidèles.

Il fallait tout rejeter loin de soi, répétait M. Sarranti, et en appeler, dans ce grand duel, au peuple et à l'armée.

Or, le 29 juin au matin, arriva un événement qui parut donner pleinement raison au rude et inflexible conseiller.

Vers six heures du matin, tous les proscrits de la Malmaison – ceux qui habitaient ce château étaient déjà des proscrits ! –, tous les proscrits de la Malmaison furent réveillés par les cris furieux de « Vive l'empereur ! À bas les Bourbons ! À bas les traîtres ! »

Chacun se demandait ce que voulaient dire ces cris, qu'on n'avait point entendus depuis le jour où, sous les fenêtres de l'Élysée, deux régiments de tirailleurs de la garde, enrôlés volontaires pris parmi les ouvriers du faubourg Saint-Antoine, étaient venus défiler dans le jardin en demandant à grands cris que l'empereur se mît à leur tête et les conduisît à l'ennemi.

M. Sarranti, seul, semblait être au courant de ce qui se passait. Il était debout, tout habillé, et dans la chambre qui précédait celle de l'empereur.

Avant même que celui-ci eût appelé pour savoir quel était ce bruit, il entra.

Ses premiers regards se portèrent sur le lit : le lit était vide. L'empereur était dans sa bibliothèque, attenante à la chambre ; assis devant la fenêtre, les pieds sur l'appui de la croisée, il lisait Montaigne. En entendant des pas :

– Qu'est-ce ? demanda-t-il sans se détourner.

– Sire, lui dit une voix connue, entendez-vous ?

– Quoi ?

– Les cris de « Vive l'empereur ! À bas les Bourbons ! À bas les traîtres ! »

L'empereur sourit tristement.

– Eh bien, après, mon cher Sarranti ? dit-il.

– Eh bien, sire, c'est la division Brayer qui revient de la Vendée, et qui est arrêtée devant la grille du château.

– Après ? continua l'empereur du même ton, avec le même calme ou plutôt avec la même indifférence.

– Après, sire ?… Ces braves ne veulent pas aller plus loin ; ils ont déclaré qu'il fallait qu'on leur rendît leur empereur, ou que, si leurs chefs ne consentaient pas à être leurs interprètes auprès de vous, ils allaient eux-mêmes venir prendre Votre Majesté et la mettre à leur tête.

– Après ? reprit encore Napoléon.

Sarranti étouffa un soupir ; il connaissait l'empereur : ce n'était plus de l'indifférence, c'était du découragement.

– Eh bien, sire, dit M. Sarranti, le général Brayer est là et demande à entrer pour mettre aux pieds de Votre Majesté le vœu de ses soldats.

– Qu'il entre ! dit l'empereur en se levant et en posant son livre tout ouvert sur la fenêtre, comme un homme qui ne fait qu'interrompre une lecture qui l'intéresse.

Le général Brayer entra.

– Sire, dit-il en s'inclinant respectueusement devant Napoléon, nous venons, ma division et moi, nous mettre aux ordres de Votre Majesté.

– Vous venez trop tard, général.

– Ce n'est point notre faute, sire ; dans l'espérance d'arriver à temps pour défendre Paris, nous avons fait dix, douze, et jusqu'à quinze lieues par jour.

– Général, dit Napoléon, j'ai abdiqué.

– Comme empereur, sire : pas comme général.

Un éclair passa dans les yeux de Napoléon.

– Je leur ai offert mon épée, et ils l'ont refusée, dit-il.

– Ils l'ont refusée !… Qui cela, sire ?… Excusez-moi si j'interroge Votre Majesté.

– Lucien, mon frère.

– Sire, le prince Lucien, votre frère, n'a pas oublié qu'il était, le 1er brumaire, président du conseil des Cinq-Cents.

– Sire, insista M. Sarranti, faites-y bien attention, la voix de ces dix mille hommes qui sont sous vos fenêtres et qui crient : « Vive l'empereur ! » c'est le cri du peuple, c'est le dernier effort de la France ; c'est plus, c'est la dernière faveur de la fortune… Sire, au nom de la France, au nom de votre gloire…

– La France est ingrate, murmura Napoléon.

– Pas de blasphème, sire ! une mère n'est jamais ingrate.

– Mon fils est à Vienne.

– Votre Majesté en sait le chemin.

– Ma gloire est morte dans les plaines de Waterloo.

– Sire, rappelez-vous ce que vous disiez à l'Italie en 1796 : « La République est comme le soleil ; aveugle ou fou qui nierait sa clarté ! »

– Sire, songez que j'ai là dix mille hommes de troupes fraîches, enthousiastes, et qui n'ont point encore combattu, ajouta le général Brayer.

L'empereur resta un instant pensif.

– Faites appeler mon frère Jérôme, dit-il.

Un instant après, le plus jeune des frères de l'empereur, celui-là seul qui lui était resté fidèle, celui qui, rayé de la liste des souverains, avait combattu comme soldat, entra, pâle encore des deux blessures qu'il avait reçues, l'une aux Quatre-Bras, l'autre à la ferme du Goumont, et des fatigues qu'il avait prises à soutenir la retraite de l'armée.

L'empereur lui tendit la main ; puis, brusquement et sans préambule :

– Jérôme, dit-il, qu'as-tu remis aux mains du maréchal Soult ?

– Les premier, deuxième et sixième corps, sire.

– Réorganisés ?

– Complètement.

– Combien d'hommes ?

– Trente-huit ou quarante mille hommes.

– Et vous dites, vous, général ?… continua l'empereur en se tournant vers Brayer.

– Dix mille.

– Et quarante-deux mille aux mains du maréchal Grouchy ; quarante-deux mille hommes de troupes fraîches, ajouta Jérôme.

– Tentateurs ! murmura Napoléon.

– Sire ! sire ! s'écria Sarranti en joignant les mains, vous êtes sur la voie de votre salut… En avant ! en avant !

– C'est bien, je te remercie, Jérôme ; ne t'éloigne pas, peut-être aurai-je besoin de toi. – Général, attendez mes ordres à Rueil.

– Toi, Sarranti, mets-toi à cette table, et écris.

L'ex-roi et le général sortirent en s'inclinant, tous deux le cœur plein d'espérance.

M. Sarranti resta seul avec l'empereur. Il était déjà assis, tenait la plume et attendait.

– Écrivez, dit Napoléon.

Puis, distrait :

– « À la commission de gouvernement… »

– Sire, dit Sarranti en jetant la plume, je n'écrirai pas à ces gens-là.

– Comment, tu n'écriras pas à ces gens-là ?

– Non, sire.

– Pourquoi ?

– Parce que tous ces gens-là sont les ennemis mortels de Votre Majesté.

– Ils tiennent tout de moi.

– Raison de plus, sire ; il y a des bienfaits si grands, qu'on ne peut les payer que par l'ingratitude.

– Écris, te dis-je.

M. Sarranti se leva, salua, et déposa la plume sur la table.

– Eh bien ? demanda l'empereur.

– Sire, nous n'en sommes plus au temps où les vaincus se faisaient tuer par un esclave ; écrire à la commission de gouvernement, c'est vous tuer aussi sûrement que si je vous enfonçais un couteau dans la poitrine.

Puis, comme l'empereur ne répondait pas :

– Sire ! sire ! dit Sarranti, c'est l'épée qu'il faut prendre, et non la plume ; c'est à la nation qu'il faut en appeler, et non à des hommes qui, je vous le répète, sont vos ennemis : qu'ils apprennent que vous venez de battre les ennemis au moment où ils vous croiront sur la route de Rochefort.

L'empereur connaissait son compatriote, il savait que rien ne le ferait fléchir, pas même un ordre de lui.

– C'est bien, dit-il ; envoyez-moi le général Becker !

Sarranti sortit ; le général Becker entra.

– Général, dit Napoléon, je vous annonce que j'ai différé mon départ de quelques heures, afin de vous envoyer à Paris pour soumettre de nouvelles propositions au gouvernement.

– De nouvelles propositions, sire ? fit le général étonné.

– Oui, dit l'empereur, je demande à reprendre le commandement de l'armée au nom de Napoléon II.

– Sire, dit le général, oserai-je vous faire respectueusement observer qu'un pareil message serait mieux rempli par un officier de la maison impériale que par un membre de la Chambre et un commissaire du gouvernement dont les instructions se bornent à accompagner Votre Majesté !

– Général, reprit l'empereur, j'ai toute confiance en votre loyauté, et c'est à cause de cela que je vous charge de cette mission, vous préférablement à tout autre.

– Sire, puisque mon dévouement peut être utile à Votre Majesté, répondit le général, je n'hésite pas à lui obéir ; mais je voudrais avoir des instructions écrites.

– Asseyez-vous là, général, et écrivez.

Le général s'assit à la place que venait de quitter Sarranti et prit la plume déposée par lui. L'empereur dicta, et le général écrivit :

« À la commission de gouvernement,

« Messieurs,

« La situation de la France, les vœux des patriotes et les cris des soldats réclament ma présence pour sauver la patrie. Ce n'est plus comme empereur que je réclame le commandement, c'est comme général.

« Quatre-vingt mille hommes se réunissent sous Paris : c'est trente mille de plus que je n'en ai jamais eu sous la main dans la campagne de 1814, et cependant j'ai lutté trois mois contre les grandes armées de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, et la

France serait sortie victorieuse de la lutte sans la capitulation de Paris ; c'est enfin quarante-cinq mille hommes de plus que je n'en avais lorsque je franchis les Alpes et conquis l'Italie.

« Après avoir repoussé l'ennemi, j'engage ma parole de soldat de me rendre aux États-Unis pour y accomplir ma destinée.

« NAPOLÉON. »

Le général Becker ne tenta pas la moindre observation ; comme soldat, il comprenait que tout cela était possible.

Il partit.

Napoléon attendit avec anxiété ; c'était la première fois, peut-être, que les muscles de son visage trahissaient l'agitation de son âme.

Avec l'activité de son immense génie, il avait déjà tout réparé, tout reconstruit ; il dictait une paix, sinon glorieuse, du moins honorable, et accomplissait la parole donnée ; il quittait la France, non plus comme un fugitif, mais comme un sauveur.

Pendant deux heures, il caressa ce rêve radieux !

Son œil plongeait sur l'avenue par laquelle devait revenir le général, son oreille écoutait chaque bruit. Par instants, son regard s'arrêtait avec complaisance sur son épée, jetée en travers des bras d'un fauteuil ; il comprenait enfin que c'était là son véritable sceptre.

Tout pouvait donc se réparer : l'arrivée de Blücher, l'absence de Grouchy ! Ce grand rêve de 1814, d'une bataille qui, sous les murs de Paris, anéantirait l'armée ennemie, ce grand rêve pouvait se réaliser ! Sans doute, ces hommes auxquels il s'adressait le comprendraient comme lui ; comme lui, d'un côté de la balance, ils mettraient l'honneur de la France, de l'autre, son abjection, et ils n'hésiteraient pas.

Quelque chose comme un éclair passa devant les yeux de Napoléon ébloui : c'était le reflet du soleil dans les vitres d'une voiture.

La voiture s'arrêta ; un homme en descendit : c'était le général Becker.

Napoléon passa une main sur son front, appuya l'autre sur sa poitrine. Ne fallait-il pas qu'il redevînt de marbre ?

Le général entra.

– Eh bien ? demanda vivement l'empereur.

Le général Becker s'inclina sans répondre en présentant un

papier.

– Sire, dit le général Becker, en abordant Votre Majesté avec l'air affligé qu'elle peut lire sur mon visage, je crois lui faire pressentir que je n'ai pas réussi dans ma mission.

L'empereur déploya lentement le papier et lut :

« Le gouvernement provisoire ne peut accepter les propositions que lui fait le général Bonaparte, et n'a plus qu'un conseil à lui donner : c'est de partir sans délai, attendu que les Prussiens marchent sur Versailles.

« Duc D'OTRANTE. »

L'empereur lut ces lignes sans qu'une seule fibre de son visage trahît son émotion ; puis, d'une voix parfaitement calme :

– Donnez des ordres pour ce départ, général, dit-il, et, lorsqu'ils seront exécutés, venez me prévenir. Le même jour, et comme sonnaient cinq heures de l'après-midi, l'empereur quittait la Malmaison.

Au marchepied de sa voiture, il retrouva Sarranti, qui lui offrait pour appui un bras qui ne pliait jamais.

– À propos, demanda Napoléon en posant la main sur ce bras, a-t-on prévenu le général Brayer qu'il pouvait continuer sa route vers Paris ?

– Non, sire, dit Sarranti, et il est temps encore.

Napoléon secoua la tête.

– Ah ! sire, murmura le Corse, vous n'avez plus foi dans la France !

– Si fait, répondit Napoléon ; mais je n'ai plus foi dans mon génie.

Et il monta dans la voiture, dont la portière se referma sur lui. Les chevaux partirent au galop. Il s'agissait d'arriver à Versailles avant les Prussiens.

CCXLVII

Rochefort.

Le 3 juillet, le jour même où l'ennemi rentrait à Paris, l'empereur entrait à Rochefort.

Pendant toute la route, Napoléon avait été triste mais calme.

Il avait peu parlé ; les quelques mots qui lui étaient échappés indiquaient la direction de sa pensée : comme l'aiguille de la boussole persiste à chercher le nord, cette pensée s'acharnait à se tourner vers la France ; mais, de sa femme, de son fils, pas un mot.

Seulement, comme de temps en temps il puisait une prise dans la tabatière du général Becker, il s'aperçut que cette tabatière était ornée du portrait de Marie-Louise ; il crut se tromper, se pencha.

Le général comprit et tendit la tabatière à l'empereur.

Celui-ci la prit, la regarda un instant et la lui rendit sans proférer une parole.

Napoléon descendit à la préfecture maritime.

Un dernier espoir – nous dirons plus –, une dernière conviction lui restait : c'est qu'il serait rappelé par le gouvernement provisoire.

Quelques heures après l'installation à la préfecture maritime, un courrier arriva, apportant une lettre de la commission de gouvernement : elle était adressée au général Becker.

L'empereur jeta un coup d'œil rapide sur le cachet, qu'il reconnut, et parut attendre avec impatience que le général ouvrît cette lettre. Le général comprit le désir de l'empereur ; il l'ouvrit.

Pendant ce temps, Napoléon échangeait un regard avec M. Sarranti, qui avait introduit le courrier.

Dans le regard du Corse étaient visiblement écrits ces mots : « J'ai besoin de vous parler » ; mais l'esprit de Napoléon était ailleurs. Quoiqu'il eût lu dans le regard de son compatriote, ce fut vers la dépêche que son esprit se tourna.

Le général avait déjà eu le temps de la lire, et, voyant le désir de l'empereur de la lire à son tour, il la lui tendit silencieusement.

On jugera si elle était de nature à confirmer les espérances de celui qui, déjà proscrit, allait être prisonnier.

Voici le texte de cette dépêche :

« Monsieur le général Becker,

« La commission de gouvernement vous a donné des instructions relativement au départ de France de Napoléon Bonaparte.

« Je ne doute pas de votre zèle pour assurer le succès de votre mission ; dans l'intention de le faciliter, autant qu'il dépend de moi, je prescris aux généraux commandant à la Rochelle et à Rochefort de vous prêter main-forte et de seconder de leurs propres moyens les mesures que vous jugerez convenable de prendre pour exécuter les ordres du gouvernement.

« Recevez, etc.

« Pour le ministre de la guerre,

« Le conseiller d'État, secrétaire général, Baron MARCHAND. »

Ainsi, dans le cas où Napoléon Bonaparte hésiterait à obéir à l'ordre qui le chassait de France, le général Becker avait désormais le moyen de le prendre au collet et de le faire marcher de force.

Napoléon laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Quelques minutes se passèrent ; il paraissait absorbé dans une profonde rêverie.

Lorsqu'il releva la tête, le général Becker était sorti pour répondre à la commission. Seul, Sarranti était debout devant lui.

– Eh bien, que me veux-tu encore ? lui demanda l'empereur avec un mouvement d'impatience.

– À la Malmaison, je voulais sauver la France, sire ; ici, je veux vous sauver, vous.

L'empereur haussa les épaules ; il semblait complètement courbé sous son destin : cette dernière lettre venait de briser ses dernières espérances.

– Me sauver, Sarranti ? dit-il. Nous reparlerons de cela aux États-Unis.

– Oui ; mais, comme vous n'arriverez jamais aux États-Unis, sire, parlons-en ici, si vous en voulez parler à temps.

– Comment, je n'arriverai pas aux États-Unis ? Qui m'en empêchera ?

– L'escadre anglaise qui, dans deux heures, bloquera le port de Rochefort.

– Qui t’a donné cette nouvelle ?

– Le capitaine d’un brick qui vient de rentrer en rade.

– Puis-je parler à ce capitaine ?

– Il attend que Votre Majesté lui fasse l’honneur de le recevoir.

– Et où attend-il ?

– Là, sire.

Et Sarranti montra la porte de sa chambre, à lui.

– Qu’il entre, dit l’empereur.

– Auparavant, Votre Majesté ne désire-t-elle pas causer longuement et tranquillement avec lui ?

– Ne suis-je pas déjà prisonnier ? demanda Napoléon avec amertume.

– Après la nouvelle qui vient de vous être communiquée, personne ne trouvera étonnant que Votre Majesté se soit enfermée.

– Pousse donc le verrou, et fais entrer ton capitaine.

Sarranti obéit.

La porte fermée au verrou, il introduisit celui dont il avait annoncé la visite.

C’était un homme de quarante-six à quarante-huit ans, vêtu en simple marin, et ne portant aucun des insignes du grade sous lequel il avait été annoncé.

– Eh bien, demanda l’empereur à Sarranti, qui s’apprêtait à se retirer, où est donc ton capitaine ?

– C’est moi, sire, répondit le nouveau venu.

– Pourquoi ne portez-vous pas l’uniforme des officiers de la marine ?

– Parce que je ne suis pas officier de la marine, sire.

– Qu’êtes-vous donc ?

– Je suis corsaire.

L’empereur jeta sur cet homme un coup d’œil qui n’était pas exempt d’un certain dédain ; mais, en arrivant à son visage, ce regard s’arrêta, fixe et brillant.

– Ah ! ah ! dit-il, ce n’est pas la première fois que je vous vois.

– Non, sire, c’est la troisième.

– La première ?…

L’empereur chercha un instant dans sa mémoire.

– La première… reprit le marin pour aider à la mémoire

défaillante de son illustre interlocuteur.

– Non, laissez-moi chercher, dit Napoléon ; vous faites partie de mes bons souvenirs, et j'aime à me retrouver avec mes vieux amis. La première fois que je vous ai vu, c'était en 1800 : je voulus vous faire capitaine de vaisseau, vous refusâtes ?

– C'est vrai, sire ; j'ai toujours préféré ma liberté à toutes choses.

– La seconde fois, c'était à mon retour de l'île d'Elbe ; j'avais fait appel au patriotisme de la France : vous vîntes m'offrir trois millions, et j'acceptai.

– C'est-à-dire, sire, qu'en échange d'un argent dont je ne savais que faire, vous me donnâtes des actions de canaux et des délégations de coupes de bois.

– Enfin, pour la troisième fois, je vous revois, et, comme toujours, dans un moment suprême. Cette fois, que me voulez-vous, capitaine Pierre Herbel ?

Le capitaine tressaillit de joie ; l'empereur se rappelait tout, même son nom !

– Ce que je veux, sire ? Je veux essayer de vous sauver.

– D'abord, dites-moi quel danger me menace.

– Celui d'être pris par les Anglais.

– Ce que me disait Sarranti est donc vrai ? le port de Rochefort est bloqué ?

– Pas encore, sire ; mais, dans une heure, il le sera.

L'empereur resta un moment pensif.

– D'un moment à l'autre, j'attends des sauf-conduits, dit-il.

Herbel secoua la tête.

– Vous ne croyez pas que je les reçoive ?

– Non, sire.

– Quelle est donc, selon vous, l'intention des souverains alliés ?

– Celle de vous faire prisonnier, sire.

– Mais je les ai tenus dans ma main, moi aussi, et je les ai relâchés, et je leur ai rendu leurs trônes !

– Peut-être avez-vous eu tort, sire.

– Et venez-vous seulement m'avertir du danger ?

– Je viens mettre ma vie à la disposition de Votre Majesté, si ma vie peut lui être utile.

L'empereur regarda cet homme, qui parlait avec tant de

simplicité, qu'on ne pouvait douter qu'il ne fût prêt à faire ce qu'il promettait.

– Mais, dit Napoléon, je vous croyais républicain.

– Je le suis, en effet, sire.

– Alors, comment ne voyez-vous pas en moi un ennemi ?

– Parce que, avant tout, je suis patriote. Oh ! oui, sire, je regrette, et du plus profond de mon cœur, que vous n'ayez pas, comme Washington, rendu à la nation le dépôt intact de ses libertés ; mais, du moins, si vous n'avez pas fait la France libre, vous l'avez faite grande ; voilà pourquoi je viens vous dire : « Heureux et au faîte de la gloire, sire, vous ne m'eussiez pas revu. »

– Oui, et malheureux et au comble de l'infortune, après m'avoir offert votre fortune, vous venez m'offrir votre vie. Donnez-moi la main, capitaine Herbel ; je n'ai plus, moi, que ma reconnaissance à vous rendre en échange de votre dévouement.

– L'acceptez-vous, sire ?

– Oui ; mais que venez-vous m'offrir ?

– Trois choses, sire. Voulez-vous marcher sur Paris par la Loire ? L'armée de la Vendée, sous les ordres du général Lamarque, l'armée de la Gironde, sous les ordres du général Clausel, sont à votre disposition. Rien de plus facile que de décréter le gouvernement provisoire de trahison, et de marcher contre lui à la tête de vint-cinq mille soldats et de cent mille paysans fanatisés.

– Ce serait un second retour de l'île d'Elbe, et je ne veux pas recommencer. Et puis, je suis las, monsieur ; je désire me reposer et voir, quand je ne serai plus là, ce que le monde mettra à ma place. Passons à la seconde chose que vous venez m'offrir.

– Sire, un homme dont je réponds comme de moi-même, Pierre Berthaut, mon second, a une corvette à l'embouchure de la Seudre ; vous montez à cheval, vous traversez les marais salins, vous vous jetez dans une felouque, vous sortez par la passe de Maumasson, vous évitez les Anglais, et vous rejoignez en mer le bâtiment américain *l'Aigle*. Vous voyez que le nom est de bon augure.

– C'est fuir, cela, monsieur, fuir comme un coupable qui s'échappe, et non sortir de France comme un empereur qui descend du trône !… Votre troisième moyen ?

– Le troisième est plus hasardeux ; mais j'en réponds.

– Voyons.

– Deux frégates françaises, *le Saule* et *la Méduse,* mouillées sous la protection de l'île d'Aix, sont mises à la disposition de Votre Majesté par le gouvernement français ?

– Oui, monsieur ; mais si le port est bloqué ?…

– Attendez, sire… Je connais les deux commandants de ces frégates, deux des plus braves officiers : le capitaine Philibert et le capitaine Ponet.

– Eh bien ?

– Eh bien, choisissez celui de ces deux bâtiments que vous voulez monter. *La Méduse,* par exemple, c'est la meilleure marcheuse. Le blocus se compose de deux vaisseaux, *le Bellérophon,* de soixante-quatre, *le Superbe,* de quatre-vingts. Je m'accrocherai au *Bellérophon* avec mon brick : le capitaine Philibert s'accrochera au *Superbe* avec *le Saule* ; il leur faudra bien une heure avant de nous couler ! Pendant ce temps, vous passerez avec *la Méduse,* et, cette fois, non pas comme un fugitif, mais comme un vainqueur, sous un arc de triomphe de flammes.

– Et j'aurai à me reprocher la perte de deux bâtiments et de deux équipages, monsieur ! Jamais !

Le capitaine Herbel regarda Napoléon avec étonnement.

– Et la Bérésina, sire ! et Leipzig, sire ! et Waterloo, sire !

– C'était pour la France ; et, pour la France, j'avais le droit de répandre le sang des Français. Cette fois-ci, ce serait pour moi, et pour moi seul.

Napoléon secoua la tête. Puis, plus fermement encore que la première fois, il répéta le mot :

– Jamais !

Le 13 du même mois, il écrivait au prince régent la fameuse lettre devenue si fatalement historique :

« Altesse royale,

« En butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse royale, comme celle du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis.

« NAPOLÉON. »

Le lendemain, 15 juillet, l'empereur montait à bord du *Bellérophon.*

Le 15 octobre, il débarquait à Saint-Hélène.

En mettant le pied sur l'île maudite, il s'appuya au bras de M. Sarranti, et, s'approchant de son oreille :

– Oh ! murmura-t-il, que n'ai-je accepté la proposition du capitaine Herbel !

CCXLVIII

La vision.

Le reste de l'histoire du capitaine Herbel est facile à comprendre et court à raconter.

Comme tout ce qui avait pris part au retour de 1815, Pierre Herbel fut persécuté.

Si on ne le fusilla pas ainsi que Ney et Labédoyère, c'est qu'il n'avait point prêté serment aux Bourbons, et que l'on n'eût su, en vérité, sur quoi asseoir le procès. Mais les actions de canaux que lui avait données l'empereur, en échange de son numéraire, perdirent toute leur valeur ; les délégations de bois ne furent pas reconnues ; *la Belle-Thérèse* fut saisie comme bâtiment contrebandier et confisquée ; enfin, le banquier chez lequel était le reste de la fortune du capitaine, se trouvant ruiné par les événements politiques, fut forcé de déposer son bilan et donna dix pour cent.

De toute cette immense fortune, Herbel ne parvint à sauver qu'une cinquantaine de mille francs et une petite ferme.

Pierre Berthaut avait été plus heureux ou plus habile que lui : instruit par les réactions de 1814, il n'avait pas voulu attendre celles de 1815 ; il était parti avec sa corvette, sur laquelle il avait réuni tout ce qu'il possédait.

Mais qu'était-il devenu, lui et son équipage ? Nul ne le savait, et jamais on n'avait eu de ses nouvelles. On présumait que, dans quelque tempête, le navire avait sombré corps et biens ; et comme, au bout du compte, si cela s'était passé ainsi, Pierre Berthaut était mort de la mort d'un marin, Thérèse avait prié pour lui, Pierre Herbel lui avait fait dire des messes, l'un et l'autre en avaient parlé à son filleul comme d'un cœur d'or et comme d'un second père pour lui s'il revenait jamais ; puis, de même que le fleuve troublé un instant par le torrent qui s'y jette ou l'avalanche qui y tombe, les choses de la vie avaient repris leur cours, et, au bout de trois ans, quand on parlait de Pierre Berthaut, Herbel disait avec un soupir : « Pauvre Pierre ! » Thérèse essuyait une larme et murmurait une prière, et l'enfant disait : « C'était mon parrain, n'est-ce pas, papa ? J'aime bien mon parrain ! »

Et tout était dit.

Au surplus, Pierre Herbel avait supporté en philosophe sa ruine personnelle. Réduit à sa quote-part de la fortune paternelle, il n'eût pas eu plus qu'il n'avait, s'il eût eu autant.

Au retour de son frère en France, il fit proposer à celui-ci de vendre sa ferme et de partager le reste de sa fortune avec lui.

Le général Herbel refusa, en traitant son frère de pirate ; puis, à son tour, il reçut une immense part dans le milliard d'indemnité aux émigrés, n'offrit point à Pierre de partager avec lui – ce que Pierre n'eût point accepté, quand même il le lui eût offert –, et chaque frère continua d'aimer l'autre à sa façon, c'est-à-dire le capitaine avec tout son cœur, le général avec une portion de son esprit.

Quant à l'enfant, on sait déjà à peu près comment il fut élevé.

Il grandissait.

On l'envoya à Paris ; il fut placé dans un des meilleurs collèges de la capitale. Le père et la mère, prenant tous les jours sur leur petite fortune pour élever l'enfant, quittèrent Saint-Malo par économie et allèrent vivre dans leur ferme avec douze ou quatorze cents francs de revenu ; l'éducation de Pétrus absorbait le reste.

En 1820, le capitaine Herbel – qui n'avait que cinquante ans à cette époque et qui se mourait d'ennui à voir pousser l'herbe autour de sa ferme –, le capitaine Herbel annonça un matin à sa femme qu'un armateur du Havre lui faisait des propositions pour un voyage aux Indes occidentales.

Il était décidé à partir et à prendre une part dans l'entreprise, pour tâcher de doubler la fortune de Pierre.

La part que prit le capitaine fut trente mille francs.

Mais les jours de bonheur étaient passés ! Assailli par une effroyable tempête dans le golfe du Mexique, son trois-mâts fut jeté sur les Alacrans, bancs de rochers bien autrement terribles que l'antique Scylla ; le bâtiment s'engloutit ; le capitaine et les plus vigoureux nageurs de l'équipage gagnèrent les aiguilles de corail qui sortaient de l'eau, s'y cramponnèrent, et, au bout de trois jours, furent recueillis, mourant de faim et brisés de fatigue, par un navire espagnol.

Herbel n'avait plus qu'à revenir à la maison ; aussi, le capitaine espagnol, qui faisait voile pour la Havane, le conduisit-il dans ce port, où il le mit à bord d'un bâtiment prêt à retourner en France.

Notre ancien corsaire revenait en effet, mais si triste, mais la tête si courbée, que nul ne pouvait croire que le naufrage de son bâtiment accablât à ce point un homme qui avait épuisé toutes les

vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune.

Non, ce n'était point cela, et ce que c'était, il n'osait pas le dire.

Pendant la dernière nuit qu'il avait passée cramponné à ce roc, les forces brisées, l'estomac vide, la tête effarée par l'effroyable bruit de la mer brisant autour de lui sur les récifs, Herbel avait eu ce qu'un esprit incrédule eût appelé le délire, ce qu'un esprit crédule eût appelé une vision.

Vers minuit – le capitaine, mieux que personne, savait lire dans cette grande horloge qu'on appelle le ciel –, vers minuit, la lune s'était voilée, et, par conséquent, l'atmosphère s'était obscurcie ; puis il avait semblé au vieux marin qu'un bruit avait passé au-dessus de sa tête comme un battement d'ailes et qu'une voix avait dit aux flots : « Calmez-vous ! »

C'était la voix des esprits de la mer.

Alors, comme dans la fantasmagorie on voit venir de loin une figure qui, imperceptible d'abord, va toujours grandissant jusqu'à ce qu'elle atteigne sa taille naturelle, le capitaine avait vu venir à lui, marchant, ou plutôt glissant sur les vagues, une figure de femme voilée qui s'était arrêtée devant lui. Le frisson avait passé par tout son corps : dans cette femme, toute voilée qu'elle était, le capitaine avait parfaitement reconnu Thérèse.

D'ailleurs, s'il lui fût resté le moindre doute, ce doute eût bientôt disparu.

Arrivée à lui, la femme leva son voile.

Le capitaine voulut jeter un cri et adresser la parole à l'ombre ; mais celle-ci mit le bout de son doigt sur ses lèvres pâles, comme pour lui commander le silence, et murmura d'une voix si faible, que le capitaine comprit que ce n'était pas la voix d'un être vivant :

– Reviens vite, Pierre ! je t'attends pour mourir.

Puis, comme si la figure, après avoir parlé, eût tout à coup perdu le pouvoir magique qui la soutenait sur les flots, elle s'enfonça lentement, ayant d'abord de l'eau jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, puis jusqu'au cou ; puis, enfin, la tête à son tour s'enfonça comme le reste, et la vision disparut… Les flots aplanis se soulevèrent de nouveau, l'embrun retomba en pluie pénétrante sur le corps glacé du capitaine, tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Herbel alors interrogea ses compagnons ; mais ses compagnons, tout à leurs souffrances, tout à leurs dangers, n'avaient rien vu de ce qui venait de se passer – ou plutôt ce qui venait de se passer

s'était passé pour le capitaine tout seul.

Au reste, on eût dit que cette apparition lui avait rendu toutes ses forces. Il lui semblait qu'il ne pouvait plus mourir avant de revoir Thérèse, puisque Thérèse l'attendait pour mourir elle-même.

Nous avons dit que, le lendemain, les naufragés avaient été découverts par un navire espagnol et recueillis par lui ; mais nous avons dit aussi combien, à mesure qu'ils se rapprochaient des côtes de France, la vision devenait, non plus aux yeux, mais au souvenir du capitaine, plus distincte, plus précise, plus réelle.

Il aborda enfin à Saint-Malo, d'où il était absent depuis vingt-huit mois. La première figure amie qu'il rencontra sur le port se détourna de lui. Il courut à celui qui semblait le vouloir fuir.

– Thérèse est donc bien malade ? demanda le capitaine.

– Ah ! dit la personne en se retournant, vous savez cela ?

– Oui, répondit Herbel ; mais, enfin, elle est donc bien malade ?

– Écoutez, vous êtes un homme, n'est-ce pas ?

Le capitaine pâlit.

– Eh bien, hier, on la disait morte.

– C'est impossible ! s'écria Herbel.

– Comment ! impossible ? fit celui qui lui donnait ces renseignements.

– Oui, elle m'a dit qu'elle m'attendrait pour mourir.

L'interlocuteur du capitaine crut qu'il était devenu fou ; mais il n'eut pas le temps de le questionner sur ce nouveau malheur ; car Pierre, ayant aperçu un autre de ses amis qui passait à cheval, allant à la promenade, courut à lui, le pria de lui prêter son cheval ; ce qui celui-ci fit à l'instant même, effrayé qu'il fut de sa pâleur et de l'altération de ses traits ; de sorte que le capitaine, sautant en selle, partit au galop, et, au bout de vingt minutes, ouvrit la porte de la chambre à coucher de sa femme.

La pauvre Thérèse était soulevée sur son lit et semblait attendre. Pétrus, debout et tout haletant, se tenait à son chevet. Depuis une heure, il croyait que sa mère avait le délire ; l'œil fixe, elle avait constamment regardé du côté de Saint-Malo et avait successivement dit :

– Voilà ton père qui débarque… voilà ton père qui demande de nos nouvelles… voilà ton père qui monte à cheval… voilà ton père qui arrive.

Et, en effet, comme la mourante disait ces mots, on entendit le galop d'un cheval, la porte s'ouvrit, le capitaine parut. Ces deux

cœurs, si tendrement unis, ces deux corps que la mort même hésitait à séparer, n'avaient rien à se dire, qu'à se fondre l'un dans l'autre dans un dernier embrassement.

L'embrassement fut long et douloureux, et, quand le capitaine desserra ses bras, Thérèse était morte.

L'enfant prit sur le cœur paternel la place de la mère.

Puis la tombe réclama le cadavre. Paris réclama l'enfant, et le capitaine resta seul.

À partir de ce moment, Pierre Herbel vécut triste et solitaire dans sa ferme, avec les souvenirs de son passé de gloire, d'aventures, de souffrances, de bonheur.

De tout ce passé, il ne lui restait que Pétrus ; aussi Pétrus pouvait-il lui demander tout ce qu'il voulait, à l'instant même Pétrus recevait ce qu'il avait demandé.

Pétrus, enfant gâté dans toute la force du terme ; Pétrus, en qui vivait à la fois, pour le capitaine Herbel, le fils et la mère ; Pétrus n'avait jamais fait bien régulièrement le compte de sa petite fortune.

Pendant trois ans, d'ailleurs – de 1824 à 1827 –, il n'avait rien eu à demander à son père : le travail, secondant un nom qui commençait à se faire jour, avait abondamment fourni à tous ses besoins.

Mais, tout à coup, l'horizon du jeune homme s'était agrandi de tout son amour pour la belle et aristocratique Régina ; ses besoins avaient doublé, triplé ; tout au contraire, et en sens inverse, le travail avait faibli.

D'abord, Pétrus avait eu honte de donner des leçons, et il y avait renoncé ; puis il lui avait paru humiliant d'exposer ses peintures aux vitres des marchands de tableaux : les amateurs pouvaient bien venir chez lui, les marchands de tableaux pouvaient bien se déranger.

Au lieu que les rentrées se fissent, les dépenses étaient devenues formidables.

On a vu un échantillon de la façon dont vivait Pétrus, avec voiture, cheval de trait et cheval de main, domestique en livrée, fleurs rares, volière, atelier plein de meubles de Flandre, de potiches de Chine, de verres de Bohême.

Pétrus n'avait pas oublié la source où il puisait autrefois, il y était revenu. La source était abondante : c'était le cœur d'un père.

Trois fois, Pétrus, depuis six mois, avait demandé des sommes

croissantes : deux mille francs la première, cinq mille la seconde, dix mille la troisième. Il avait toujours reçu ce qu'il avait demandé.

Enfin, le remords au cœur, la rougeur au front, mais vaincu par cet irrésistible amour qui le pliait sous lui, il s'était adressé une quatrième fois à son père.

Cette fois, la réponse s'était fait un peu attendre ; cela tenait à ce que, après avoir écrit au général Herbel la lettre qui avait motivé la scène dont nous avons essayé de rendre compte, le capitaine apportait la réponse lui-même.

On se souvient de la leçon que le général venait de donner à son neveu, au moment où le capitaine Pierre Herbel enfonçait la porte, après avoir jeté le domestique du haut en bas de l'escalier.

C'est donc de ce moment que nous allons reprendre notre récit, après une interruption dont la longueur n'a pour excuse que le désir que nous avons eu de donner au lecteur une idée de ce digne et excellent homme, qui nous serait apparu sous un tout autre aspect que son aspect réel, si nous l'avions laissé éclairé seulement par la lumière des substantifs que le général Herbel substituait à son nom, et des épithètes dont il ne manquait jamais d'enjoliver ces substantifs.

Mais, si prolixe que nous ayons été, voilà que nous nous apercevons d'une chose : c'est que, tout en traçant le portrait du capitaine Pierre Herbel, nous avons complètement négligé son portrait physique.

Hâtons-nous de réparer cet oubli.

CCXLIX

Le Sans-Culotte.

Le capitaine Pierre Herbel, surnommé le Sans-Culotte, était, à cette époque, âgé de cinquante-sept ans.

C'était un homme de petite taille, aux épaules larges, aux bras de fer, à la tête carrée, hérissée de cheveux crépus d'un blond autrefois roux, à cette heure grisonnants – un hercule breton, en un mot.

Ses sourcils, d'une couleur plus foncée que ses cheveux, et qui n'avaient point blanchi, donnaient à son visage une effroyable dureté ; mais ses yeux, d'un bleu céleste et limpide, sa bouche s'entrouvrant sur des dents blanches, révélaient en même temps une bonté parfaite, une douceur infinie.

Il était vif et brusque comme nous l'avons vu à son bord, aux Tuileries, à son entrée chez son fils ; mais, sous cette brusquerie et cette vivacité, se cachaient le cœur le plus sensible, l'âme la plus compatissante de la création.

Accoutumé dès longtemps à commander aux hommes dans des situations où le danger ne permettait pas de faiblesse, sa figure exprimait l'habitude du commandement et l'énergie de la volonté. En effet, comme s'il eût toujours été à bord de *la Belle-Thérèse,* dans son village, il avait, malgré la perte de sa fortune, conservé le secret de se faire obéir, non seulement des paysans qui demeuraient porte à porte avec lui, mais encore des plus riches seigneurs ses voisins.

Forcé par la paix européenne à ronger ses poings dans l'oisiveté, à défaut de la bataille avec les hommes, le capitaine avait déclaré la guerre aux animaux ; mettant à cet exercice son activité dévorante, il était devenu amateur passionné de la chasse, et, avec le regret de ne point avoir affaire à des animaux qui en valussent la peine, tels qu'éléphants, rhinocéros, lions, tigres et léopards, il s'était rabattu, avec une certaine honte de lutter contre de si faibles ennemis, sur les loups et les sangliers.

Veuf de Thérèse, éloigné de Pétrus, le capitaine Herbel en était arrivé à passer les trois quarts de l'année à courir à dix ou douze lieues à la ronde dans les bois et dans les landes, son fusil sur l'épaule, ses deux chiens courant devant lui.

Quelquefois, il restait absent une semaine, dix jours, quinze jours, ne donnant de ses nouvelles au village que par les charrettes de gibier qu'il y envoyait, et qui étaient, la plupart du temps, adressées aux familles les plus besogneuses ; de sorte que le capitaine, qui ne pouvait plus nourrir les pauvres avec ses aumônes, les nourrissait avec son fusil.

Le capitaine était donc, bien plus que Nemrod, un véritable chasseur devant Dieu.

Seulement, cette chasse acharnée avait parfois ses inconvénients.

Le lecteur n'est pas sans savoir que, dans le cours légal des choses, le chasseur le plus absolu suspend, en général, à la cheminée, son fusil du mois de février au mois de septembre. Il n'en était point ainsi du fusil du capitaine : son *leclère* – il avait choisi des canons sortant des ateliers du fameux armurier de ce nom –, son leclère ne se reposait jamais, et l'on entendait toujours sa détonation bien connue dans un coin ou dans un autre du département.

Il est vrai que, comme tous les gardes champêtres, gardes forestiers et gendarmes de ce département savaient dans quel but le capitaine chassait et quel usage il faisait du produit de sa chasse, il est vrai, disons-nous, que tous les gardes champêtres, gardes forestiers et gendarmes, lorsqu'ils entendaient la détonation d'un côté, s'en allaient d'un autre ; il n'y avait donc que dans le cas où le capitaine venait trop audacieusement brûler en même temps la moustache du gibier et celle du propriétaire, que l'agent public se décidait à dresser procès-verbal et à conduire le délinquant devant les tribunaux.

Et encore arrivait-il que les tribunaux, tout sévères qu'ils étaient pour les délits de chasse, sous la Restauration, quand ils apprenaient que ce délit avait été commis par le *Sans-Culotte* Herbel, adoucissaient la peine, quelle que fût l'opinion des juges, et que l'amende ne s'élevait jamais au-dessus du minimum. Si bien qu'avec une centaine de francs d'amende par an, le capitaine faisait pour plus de deux mille francs d'aumônes, se nourrissait lui-même, envoyait de magnifiques bourriches à son fils Pétrus, lequel les partageait particulièrement avec ceux de ses confrères qui faisaient de la *nature morte* ; ce qui tendrait à prouver que le braconnage, comme la vertu, trouve toujours sa récompense.

Pour tout le reste, le capitaine était demeuré un véritable homme de mer. Il ignorait non seulement les choses de la ville, mais encore les choses du monde.

L'isolement dans lequel vit le marin perdu au milieu de la solitude de l'Océan, la grandeur du spectacle qu'il a incessamment sous les yeux, la facilité avec laquelle il joue à chaque instant sa vie, l'insouciance avec laquelle il attend la mort – la vie de marin, et ensuite celle de chasseur –, l'avaient, enfin, si absolument préservé du commerce des hommes, qu'à l'exception des Anglais, qui lui paraissaient, sans qu'il sût pourquoi, ses ennemis naturels, il avait pour tous ses semblables – ce qui peut se discuter et ce que nous discuterons tout le premier –, il avait pour tous ses semblables une sympathie et une amitié virginales.

La seule fissure de ce cœur de granit et d'or tout à la fois, c'était la douleur causée par la mort de sa femme, la pauvre Thérèse, corps charmant, âme sereine, dévouement silencieux.

Aussi, quand, en mettant le pied dans l'atelier, et après avoir embrassé Pétrus, il le regarda comme un père regarde son fils, deux grosses larmes roulèrent de ses yeux, et, tout en tendant la main au général :

– Tel que tu le vois, frère, dit-il, eh bien, c'est tout le portrait de sa pauvre mère !

– C'est possible ! répondit le général ; mais tu devrais te rappeler, vieux pirate que tu es, que jamais je n'ai eu l'honneur de connaître madame sa mère.

– C'est vrai, répondit le capitaine d'une voix douce et pleine de larmes, comme toutes les fois qu'il parlait de sa femme ; elle est morte en 1823, et nous n'étions pas encore raccommodés.

– Ah çà ! dit le général, et tu crois donc que nous le sommes, raccommodés ?

Le capitaine sourit.

– Il me semble, dit-il, que, quand deux frères se sont embrassés comme nous l'avons fait, après plus de trente-trois ans d'absence…

– Cela ne prouve rien, maître Pierre. Ah ! tu crois que je me raccommode avec un bandit comme toi ! Je lui donne la main, bon ! je l'embrasse, bien ! mais, au fond du cœur, il y a une voix qui dit : « Je ne te pardonne pas, sans-culotte ! je ne te pardonne pas, forban ! je ne te pardonne pas, corsaire ! »

Le capitaine regardait son frère en souriant, car il savait bien qu'au fond le général avait une sincère amitié pour lui. Puis, quand le grondeur eut fini :

– Bah ! dit Pierre, je te pardonne bien, moi, d'avoir servi contre la France.

– Bon ! dit le général, comme si la France avait jamais été la

citoyenne République ou M. Bonaparte ; j'ai servi contre 93 et contre 1805, entends-tu, braconnier ? et non pas contre la France.

– Que veux-tu, frère ! répondit avec bonhomie le capitaine, j'ai toujours cru, moi, que c'était la même chose.

– Et, comme mon père l'a toujours cru, dit Pétrus, qu'il le croira toujours ; que vous avez toujours cru et que vous croirez toujours le contraire, vous, mon oncle, il faudrait, je crois, mettre la conversation sur un autre sujet.

– Oui, voyons, dit le général ; pour combien de temps nous fais-tu l'honneur de ta visite ?

– Hélas ! mon cher Courtenay, pour bien peu de temps.

Pierre Herbel, tout en renonçant au nom de Courtenay, avait continué de le donner à son frère comme à l'aîné de la famille.

– Comment pour bien peu de temps ? dirent ensemble le général et Pétrus.

– Je compte repartir aujourd'hui même, mes enfants, répondit le capitaine.

– Aujourd'hui, mon père ?

– Ah çà ! mais es-tu décidément fou, vieux pirate ! reprit le général ; tu veux repartir aussitôt qu'arrivé ?

– Mon départ est subordonné à la conversation que je vais avoir avec Pétrus, dit le capitaine.

– Oui, et à quelque partie de chasse arrêtée là-bas avec les braconniers du département d'Ille-et-Vilaine ?

– Non, mon frère, j'ai là-bas un ami qui s'en va mourant, un vieil ami, et qui prétend qu'il mourra mal si je ne lui ferme pas les yeux.

– Ah ! peut-être bien que celui-là aussi t'est apparu, dit le général avec son scepticisme accoutumé, comme ta Thérèse ?

– Mon oncle !... dit Pétrus intervenant.

– Oui, je sais que mon frère le pirate croit en Dieu et aux revenants. Mais, vieux loup de mer que tu es, il est bien heureux que, s'il y a un Dieu au ciel, ce Dieu ne t'ait pas vu exercer tous tes affreux brigandages : sans cela, il n'y aurait de saint pour toi ni dans ce monde-ci ni dans l'autre.

– Si cela était, frère, répondit doucement et en secouant la tête le capitaine, ce serait bien malheureux pour mon pauvre ami Surcouf, et ce serait une raison de plus pour que je retournasse au plus vite près de lui.

– Ah ! c’est Surcouf(1) qui se meurt ! s’écria le général.

– Hélas ! oui, dit Pierre Herbel.

– Par ma foi, ce sera un fier bandit de moins !

Pierre regarda tristement le général.

– Eh bien, demanda celui-ci, tout pénétré de ce regard, qu’as-tu à me dévisager ainsi ?

Le capitaine secoua la tête avec un soupir.

– Voyons, parle, insista le général ; je n’aime pas les gens qui se taisent quand on leur dit de parler ; à quoi penses-tu ? cela peut-il se dire ?

– Je pense que, lorsque je mourrai, voilà tout ce que mon frère aîné dira de moi.

– Qui ? quoi ? que disais-je ?

– Ah ! par ma foi, répéta le capitaine en essuyant une larme, c’est un fier bandit de moins !

– Mon père ! mon père ! murmura Pétrus.

Puis, se tournant vers le général :

– Mon oncle, dit-il, vous me grondiez tout à l’heure, et vous aviez raison, si je vous grondais, à mon tour, aurais-je tort ? dites !

Le général étouffa une petite toux qui lui échappait toujours quand il était embarrassé et ne savait que répondre.

– Voyons, est-il si mal, ton Surcouf ? Pardieu ! je sais bien qu’il avait du bon et que c’était un brave, une espèce de Jean Bart, et qu’il ne lui a manqué que de servir une autre cause.

– Il a servi la cause du peuple, mon frère ! la cause de la France !

– La cause du peuple ! la cause de la France ! quand ils ont dit la France, quand ils ont dit le peuple, ces damnés sans-culottes croient avoir tout dit. Demande à ton fils Pétrus, à M. l’aristocrate, s’il n’y a pas autre chose en France que le peuple.

Pétrus rougit jusqu’au blanc des yeux.

Le capitaine tourna vers son fils un regard doux et interrogateur.

Pétrus garda le silence.

– Oh ! il te contera tout cela quand vous ne serez que vous deux, et sans doute que tu trouveras encore qu’il a raison.

Le capitaine secoua la tête.

– Je n’ai que lui d’enfant, Courtenay, dit-il, et c’est tout le

portrait de sa mère.

C'était encore là une de ces réponses auxquelles le général ne savait que répliquer.

Il toussait.

Mais, tout en toussant :

– Je demandais donc, dit-il, s'il était si mal, ton ami Surcouf, que cela t'empêchât de venir dîner chez moi avec Pétrus ?

– Très mal, mon ami, dit tristement le capitaine.

– Alors, c'est autre chose, fit le général en se levant ; je te laisse avec ton fils, car je suis le premier à te dire que vous avez pas mal de linge sale à laver en famille ; si tu restes et que tu veuilles dîner avec moi, tu sera le bienvenu ; si tu pars et que je ne te revoie pas, bon voyage !

– J'ai peur que tu ne me revoies pas, frère, dit Pierre Herbel.

– Eh bien, alors, embrasse-moi donc, vieux scélérat !

Et il ouvrit à son frère deux bras où le digne capitaine se précipita avec une profonde tendresse mêlée du respect qu'il avait toujours conservé pour son aîné.

Puis, comme pour échapper à une scène d'attendrissement, sorte d'émotion qui était peu dans ses habitudes et surtout dans ses sympathies, le général s'arracha violemment des bras de son frère et jeta ces dernières paroles à Pétrus :

– Ce soir ou demain, je vous reverrai, n'est-ce pas, monsieur mon neveu ?

Et il se précipita vers l'escalier, qu'il descendit avec la légèreté d'un jeune homme de vingt ans, tout en murmurant :

– Diable d'homme, va ! ne pourrais-je donc jamais le retrouver sans m'apercevoir qu'il me reste une larme au fond de l'œil !

CCL

Le père et le fils.

À peine la porte se fut-elle refermée derrière le général, que Pierre Herbel tendit une seconde fois les bras à son fils, qui, tout en serrant son père sur son cœur, l'entraîna vers un sofa sur lequel il le fit asseoir en s'asseyant près de lui.

Alors, comme s'il obéissait à l'impression des dernières paroles échappées à son frère, le capitaine laissa un instant errer ses yeux sur les splendeurs de l'atelier, sur les tapisseries à personnages royaux, sur les vieux bahuts de la renaissance, sur les pistolets grecs à pommeau d'argent, sur les fusils arabes à incrustations de corail, sur les poignards à fourreau de vermeil, sur les verreries de Bohême, sur les vieilles argenteries de Flandre.

L'examen fut court, et l'œil du capitaine n'avait rien perdu de son sourire limpide et joyeux quand il le reporta sur son fils.

Pétrus, au contraire, honteux de ce luxe qui faisait contraste avec les murs nus de la ferme de Plancoët, avec la mise simple de son père, Pétrus baissa les yeux.

– Eh bien, mon enfant, demanda le père avec le ton d'un doux reproche, voilà tout ce que tu me dis ?

– Oh ! mon père, pardonnez-moi, dit Pétrus ; mais je me reproche de vous avoir fait quitter le chevet d'un ami mourant pour venir à moi, qui pouvais attendre.

– Ce n'est point, souviens-t'en, mon enfant, ce que tu me disais dans ta lettre.

– C'est vrai, mon père, excusez-moi ; je vous disais que j'avais besoin d'argent ; mais je ne vous disais pas : « Quittez tout pour me l'apporter vous-même » ; je ne vous disais pas…

– Tu ne me disais pas ?… répéta le capitaine.

– Rien, rien, mon père, s'écria Pétrus en l'embrassant ; vous avez bien fait de venir, et je suis heureux de vous voir.

– Et puis, Pétrus, continua le père d'une voix légèrement échauffée par l'embrassement de son fils, ma présence était nécessaire, j'avais à causer sérieusement avec toi.

Pétrus se sentit plus à l'aise.

– Ah ! j'entends, mon père, dit-il, vous ne pouvez pas faire pour moi ce que je vous demande et vous avez voulu me le dire vous-même. N'en parlons plus, j'étais un fou, j'avais tort. Oh ! mon oncle me l'avait fait comprendre avant votre arrivée, et je le comprends encore mieux depuis que je vous vois.

Le capitaine secoua la tête avec son bon sourire paternel.

– Non, dit-il, tu ne me comprends pas.

Puis, tirant son portefeuille de sa poche et le posant sur la table :

– Tes dix mille francs sont là, dit-il.

Pétrus fut écrasé par cette inépuisable bonté.

– Oh ! mon père, s'écria-t-il, jamais, jamais !

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai réfléchi, mon père.

– Tu as réfléchi, Pétrus ? et à quoi ?

– À ceci, mon père : c'est que, depuis six mois, j'abuse de votre bonté ; c'est que, depuis six mois, vous faites plus que vous ne pouvez faire ; c'est que, depuis six mois, je vous ruine.

– Pauvre enfant, tu me ruines !... la chose n'est pas difficile.

– Ah ! vous le voyez bien, mon père.

– Ce n'est pas toi qui me ruines, mon pauvre Pétrus ! c'est moi qui t'ai ruiné.

– Mon père !

– Eh ! oui, fit le capitaine avec un retour mélancolique sur le passé ; je t'avais amassé une fortune royale, ou plutôt cette fortune s'était amassée toute seule, car je n'ai jamais bien su, moi, ce que c'était que l'argent ; tu te rappelles comment cette fortune a croulé...

– Oui, mon père, et je suis fier de notre pauvreté quand je pense à la façon dont elle nous est venue.

– Rends-moi cette justice, Pétrus, que, malgré cette pauvreté, je n'ai jamais rien épargné, lorsqu'il s'est agi de ton éducation, de ton bonheur.

Pétrus interrompit son père.

– Et même de mes caprices, mon père !

– Que veux-tu ! avant tout, je tenais à te voir heureux, mon enfant. Qu'aurais-je répondu à ta mère, lorsque venant au-devant de moi, elle m'eût demandé : « Et notre fils ? »

Pétrus se laissa glisser aux genoux du capitaine, tout en éclatant en sanglots.

– Ah ! dit Pierre Herbel tout désappointé, si tu pleures, je ne vais plus savoir rien te dire, moi.

– Mon père ! s'écria Pétrus.

– D'ailleurs, ce que j'avais à te dire, je te le dirai aussi bien à un autre voyage.

– Non, non, tout de suite, mon père…

– Tiens, mon enfant, dit le capitaine en se levant pour échapper à Pétrus, voilà l'argent dont tu as besoin. Tu m'excuseras auprès de mon frère, n'est-ce pas ? tu lui diras que j'ai eu peur d'arriver trop tard, que je suis reparti par la diligence qui m'avait amené.

– Rasseyez-vous, mon père ; la diligence part à sept heures du soir, et il est deux heures de l'après-midi ; donc, vous avez cinq heures devant vous.

– Tu crois ? dit le capitaine sans trop savoir ce qu'il répondait. Et, machinalement, il tira de son gousset une montre d'argent avec une chaîne d'acier qui venait de son père.

Pétrus prit la montre et la baisa. Combien de fois, tout petit, n'avait-il pas écouté, avec les naïfs étonnements de l'enfance, le mouvement de cette montre héréditaire ?

Il eut honte de la chaîne d'or qu'il avait au cou, de la montre aux armes de diamants qui pendait à cette chaîne et qu'il portait dans la poche de son gilet.

– Oh ! oh ! chère montre ! murmura Pétrus en baisant la vieille montre d'argent de son père.

Le capitaine ne comprit pas.

– La veux-tu ? dit-il.

– Oh ! s'écria Pétrus, la montre qui a marqué l'heure de vos combats, l'heure de vos victoires, la montre qui, pareille aux mouvements de votre cœur, n'a jamais battu plus vite au moment du danger que dans les jours de calme, je n'en suis pas digne. Oh ! non, mon père, jamais ! jamais !

– Tu oublies deux autres heures qu'elle a marquées aussi, Pétrus, et qui sont les seules dates de ma vie dont je me souvienne : l'heure de ta naissance ; l'heure de la mort de ta mère.

– Il y a une troisième heure qu'elle marquera pour moi et pour vous à partir d'aujourd'hui, mon père : c'est l'heure où j'ai reconnu mon ingratitude, où je vous ai demandé pardon.

– Pardon de quoi, mon ami ?

– Mon père, avouez que, pour m'apporter ces dix mille francs, il vous a fallu faire les plus grands sacrifices.

– J'ai vendu la ferme, voilà tout ; c'est ce qui m'a retardé.

– Vous avez vendu la ferme ? s'écria Pétrus anéanti.

– Mais oui… Vois-tu, elle était bien grande pour moi tout seul. Si ta pauvre mère n'était pas morte, ou si tu l'avais habitée avec moi, je ne dis pas.

– Oh ! la ferme qui venait de ma mère, vous l'avez vendue ?

– Justement, Pétrus ; comme elle venait de ta mère, c'était ton bien.

– Mon père ! s'écria Pétrus.

– Moi, j'ai dissipé le mien comme un fou. Voilà donc pourquoi j'étais venu. Pétrus, tu vas comprendre cela, vieil égoïste que je suis, j'ai vendu la ferme pour vingt-cinq mille francs.

– Mais elle en valait cinquante mille.

– Tu oublies que j'avais déjà emprunté dessus vingt-cinq mille francs pour te les envoyer.

Pétrus cacha sa tête dans ses mains.

– Eh bien, voilà. Je suis venu moi-même pour te demander si tu pouvais me laisser les quinze mille autres ?

Pétrus regarda son père d'un air effaré.

– Momentanément, reprit le capitaine ; bien entendu que, si tu en as besoin plus tard, tu auras toujours le droit de me les redemander.

Pétrus releva la tête.

– Continuez, mon père, dit-il.

Puis, tout bas :

– C'est ma punition, murmura-t-il.

– Voilà donc mon plan, continua le capitaine, je louerai ou j'achèterai une petite cabane au milieu des bois ; tu connais ma vie, Pétrus ; je suis un vieux chasseur, je ne peux plus me passer de mes fusils et de mon chien ; je chasserai du matin au soir. Quel malheur que tu ne sois pas chasseur ! Tu serais venu me voir ; nous aurions chassé ensemble.

– Oh ! j'irai, j'irai, mon père, soyez tranquille.

– Vrai ?

– Je vous le promets.

– Eh bien, raison de plus… Vois-tu, il y a pour moi deux choses

dans la chasse : d'abord, le plaisir de chasser ; puis, ensuite, tu n'as pas idée de la quantité de gens que je nourris avec mon fusil.

– Ah ! mon père, que vous êtes bon ! s'écria Pétrus.

Puis, à demi-voix :

– Que vous êtes grand ! continua-t-il en levant les mains et les yeux au ciel.

– Attends donc, dit le capitaine ; car j'arrive au moment où j'ai compté sur toi, mon pauvre ami.

– Dites, dites, mon père.

– J'ai cinquante-sept ans, l'œil encore clair, le bras encore ferme, le jarret encore solide ; mais on descend vite le côté de la montagne où je suis ! Dans un an, dans deux ans, dans dix ans, l'œil peut se troubler, le bras peut faiblir, le jarret peut broncher ; alors, un beau matin, tu verras arriver un pauvre vieux bonhomme qui te dira : « C'est moi, Pétrus, je ne suis plus bon à rien. As-tu un coin dans ta maison où mettre ton vieux père ? Il a toujours vécu loin de ce qu'il aimait, il voudrait bien ne pas mourir comme il a vécu. »

– Oh ! mon père, mon père, s'écria en sanglotant Pétrus, est-il bien vrai que la ferme soit vendue ?

– D'avant-hier matin, oui, mon ami.

– Mais à qui, mon Dieu ?

– M. Peyrat, le notaire, ne me l'a pas dit. Tu comprends, ce qui m'importait, à moi, c'était d'avoir l'argent ; j'ai pris les dix mille francs dont tu avais besoin, et me voilà.

– Mon père, dit Pétrus en se relevant, il faut que je sache à qui vous avez vendu la ferme de ma mère !

En ce moment, la porte de l'atelier s'ouvrait et le domestique de Pétrus, tout hésitant encore, paraissait, une lettre à la main.

– Oh ! laisse-moi tranquille ! s'écria Pétrus en lui arrachant la lettre des mains ; je n'y suis pour personne.

– Mais, comme il allait jeter cette lettre sur la table, il s'aperçut que l'adresse portait le timbre de Saint-Malo. Il crut un instant que la lettre était pour son père. Mais elle portait cette suscription :

À monsieur le vicomte Pétrus Herbel de Courtenay.

Il ouvrit vivement la lettre.

Elle était du notaire chez lequel le capitaine venait de dire que

la vente de la ferme avait été faite.

Pétrus secoua la tête comme pour éteindre le cercle de flamme qui l'entourait, et lut :

« Monsieur le vicomte,

« Votre père, qui a fait chez moi des emprunts successifs montant à la somme de vingt-cinq mille francs, est venu me trouver, il y a trois jours, afin de me vendre sa ferme, déjà hypothéquée pour cette somme de vingt-cinq mille francs.

« Ces vingt-cinq mille francs, m'a-t-il dit, comme les vingt-cinq mille premiers, vous sont destinés.

« Il m'est venu dans l'esprit – excusez-moi, monsieur le vicomte – que vous ignoriez peut-être les sacrifices que votre père fait pour vous, et que ce dernier sacrifice le ruinait complètement.

« J'ai cru qu'il était de mon honneur, comme notaire de votre famille et ami de votre père depuis trente ans, de faire deux choses : la première de ces deux choses, c'était de lui remettre les vingt-cinq mille francs qu'il me demandait, en feignant une vente qui n'existe pas ; la seconde, c'était de vous prévenir de l'état de délabrement où est la fortune de votre père, certain que vous l'ignorez, et que, du moment où vous le saurez, au lieu de concourir à l'anéantir tout à fait, vous ferez vos efforts pour la rétablir.

« Si vous gardez les vingt-cinq mille francs, il faudra bien que la vente se réalise.

« Mais si le besoin que vous avez de ces vingt-cinq mille francs n'était qu'un de ces besoins que l'on peut ajourner ou même écarter tout à fait, et que, par un moyen ou par un autre, vous puissiez, d'ici à huit jours, faire rentrer ces vingt-cinq mille francs entre mes mains, monsieur votre père resterait propriétaire de la ferme, et vous lui épargneriez, je crois, un immense chagrin.

« Je ne sais comment vous qualifierez ma demande auprès de vous, mais je crois que c'est celle d'un honnête homme et d'un ami.

« Recevez, etc.

« PEYRAT, notaire à Saint-Malo. »

Le tout était accompagné d'un de ces parafes compliqués comme en faisaient, il y a vingt-cinq ans, les notaires de province. Pétrus respira et porta à ses lèvres la lettre du digne notaire, qui

ne la croyait certes pas destiné à cet honneur. Puis, se retournant vers le capitaine :

– Mon père, dit-il, je pars avec vous ce soir pour Saint-Malo.

Le capitaine jeta un cri de joie ; mais aussitôt, en réfléchissant et avec une certaine inquiétude :

– Que viens-tu faire à Saint-Malo ? demanda-t-il.

– Rien… Vous reconduire, mon père… J'avais cru, en vous voyant, que vous veniez passer quelques jours avec moi. Cela vous est impossible : c'est moi qui vais passer quelques jours avec vous.

Et, en effet, le soir même, après avoir écrit deux lettres, l'une à Régina, l'autre à Salvator, après avoir emmené dîner son père – non point chez le général, dont les reproches ou les sarcasmes eussent blessé son cœur endolori, mais dans un restaurant où tous deux, à une petite table, ils firent un dîner plein d'intimité et de tendresse –. Pétrus monta avec son père dans la voiture de Saint-Malo et quitta Paris, bien affermi dans la résolution qu'il venait de prendre.

CCLI

Chagrins de cœur mêlés d'argent.

Quelle était cette résolution que Pétrus venait de prendre ?

Peut-être allons-nous la trouver dans l'une des deux lettres qu'il avait écrites.

Commençons par celle qui était adressée au boulevard des Invalides.

« Ma bien-aimée Régina,

« Excusez-moi si je quitte Paris pour quelques jours sans avoir vue, sans vous avoir rien dit, ni par lettre, ni de vive voix, de ce départ ; un événement inattendu, mais qui n'a rien d'inquiétant, je vous l'affirme, me force à accompagner mon père à Saint-Malo.

« Laissez-moi vous dire, pour vous rassurer complètement, que ce que j'ai orgueilleusement qualifié d'événement est tout simplement une affaire d'intérêt.

« Seulement, cette affaire d'intérêt concerne – permettez-moi ce blasphème et pardonnez-moi de l'avoir dit ! – cette affaire d'intérêt concerne la personne que j'aime le plus après vous : mon père.

« Je dis cela bien bas, Régina, de peur que Dieu ne m'entende et ne me punisse de vous aimer plus que celui qui devrait avoir mon premier amour.

« Si vous avez autant besoin de me dire que vous m'aimez que j'ai besoin de me l'entendre dire, et si vous voulez, non pas me faire oublier, mais me faire supporter votre absence par une de ces lettres dans lesquelles vous savez si bien m'envoyer une portion de votre âme, écrivez-moi, poste restante, à Saint-Malo, mais pas plus tard qu'aujourd'hui ou demain. Je ne compte rester absent que le temps absolument nécessaire au voyage et à l'affaire qui m'appelle là-bas, c'est-à-dire six jours en tout.

« Faites qu'à mon retour je trouve une lettre de vous qui m'attende. Oh ! j'en aurai bien besoin, je vous le jure !

« Au revoir, ma bien-aimée Régina ! mon corps seul vous quitte ; mais mon cœur, mon âme, ma pensée, tout ce qui aime en moi enfin reste auprès de vous.

« PÉTRUS. »

Maintenant, voici ce qu'il disait à Salvator :

« Mon ami,

« Avec le même aveuglement et la même obéissance que vous auriez pour une dernière recommandation de votre père mourant, faites, je vous prie, ce que je vais vous dire.

« Au reçu de ma lettre, prenez un commissaire-priseur et venez chez moi. Faites faire l'inventaire de mes chevaux, de mes armes, de ma voiture, de mes tableaux, de mes meubles, de mes tapis, de tout ce que je possède enfin ; gardez-moi seulement ce qui est nécessaire au strict besoin de la vie.

« L'inventaire dressé, faites estimer chaque chose.

« Puis faites faire des affiches, et annoncez dans les journaux – ceci est, je crois, de la compétence de Jean Robert –, annoncez la vente d'un mobilier d'artiste.

« Fixez-en le jour au dimanche 16 courant afin que les amateurs aient le temps de visiter les objets sur place.

« Tâchez que le commissaire-priseur auquel vous vous adresserez ait l'habitude d'estimer et de vendre des objets d'art.

« Il me faut de mon mobilier trente-cinq ou quarante mille francs.

« À vous, mon cher Salvator.

« Ex imo corde, PETRUS.

« P.S. – Payez mon domestique et congédiez-le. »

Pétrus connaissait Salvator : il savait qu'à son retour toute chose serait faite comme il le désirait.

En effet, lorsqu'il revint, le sixième jour après son départ, il trouva l'affiche sur la porte et une procession de curieux montant et descendant son escalier.

Cette vue lui serra le cœur.

Il n'eut pas le courage de rester dans son atelier. Un petit corridor conduisait directement du palier à sa chambre ; il entra dans sa chambre, s'y enferma, s'assit avec un profond soupir, et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Pétrus était satisfait de lui-même et fier de la résolution qu'il avait prise ; mais cette résolution, il ne l'avait pas prise sans lutte

et sans brisement.

On devine ce qu'il était allé faire là-bas, et quelles étaient les intentions de son retour.

Là-bas, il était allé pour empêcher que la ferme de ce bon et excellent père, ce dernier débris qui restait de la fortune du capitaine, ne sortît de ses mains ; il était allé assurer un abri aux derniers jours de celui à qui il devait le jour. C'était là chose facile à faire, et elle s'était faite sans même que le vieillard s'en doutât : le notaire avait déchiré l'acte factice, et Pétrus avait dit adieu à son père, appelé près du lit de son ami mourant.

Puis il était arrivé à Paris pour accomplir la seconde partie et, disons-le, la partie la plus difficile, et surtout la plus douloureuse de sa résolution : Pétrus s'était décidé à vendre, comme nous l'avons vu, chevaux, voiture, meubles, tableaux, potiches du Japon, bahuts de Flandre, armes et tapis, pour payer ses dettes ; puis, ses dettes payées, à se remettre au travail comme un écolier en loge pour le grand prix de Rome.

Certes, en renonçant à ses folles dépenses, et surtout en employant à ce travail le temps qu'il perdait, non pas même à voir, mais à essayer de voir Régina, Pétrus était bien sûr de ramener sa vie à une meilleure situation comme art et comme argent. Ce serait lui, alors, qui pourrait venir en aide à son père, et non plus son père qui serait obligé de se dépouiller jusqu'au dernier lambeau pour nourrir le luxe insensé de son fils.

Sans doute, tout cela, c'était la logique, c'était la droiture, c'était la raison ! mais il n'y a rien de si dur et de si difficile à suivre que la raison, la droiture et la logique. Voilà pourquoi, la plupart du temps, on ne les suit pas. En effet, vendre tout ce charmant luxe des yeux, dont on s'était fait une si douce habitude, pour se retrouver entre quatre murailles nues, était-ce donc une chose qui se pût faire de gaieté de cœur ? Non, c'était une situation navrante, et l'on n'en pouvait sortir que par un chagrin poignant.

La pauvreté en elle-même n'effrayait nullement Pétrus. Sobre par nature, économe pour lui, il eût grandement, ou plutôt il avait grandement vécu avec cinq francs par jour. N'eût été Régina, il ne se fût nullement soucié d'être riche. N'avait-il pas dans le cœur les trois grandes richesses de la création : la richesse du talent, de la jeunesse et de l'amour ?

Mais c'était précisément sur son amour, c'est-à-dire sur l'âme de son âme, qu'allait directement et peut-être mortellement peser sa pauvreté.

Hélas ! la femme qui se jetterait au feu pour nous plaire, qui risquerait sa vie et sa réputation pour venir, comme Juliette, donner à son Roméo, attendant sous le balcon du jardin, un nocturne et furtif baiser(1), cette femme, souvent, ne laisserait pas tomber sa main aristocratique dans une main mal gantée.

Et puis, allez donc suivre à pied, dans la boue de la rue, la voiture de la femme que vous aimez ; allez donc attendre son passage à pied, sur le revers d'une des allées du Bois, quand vous l'avez croisée, la veille encore, monté sur un magnifique cheval sortant des écuries de Drake ou de Crémieux !

En outre, la pauvreté attriste, elle déteint en quelque sorte sur les visages les plus frais et les plus robustes. Le front du pauvre garde l'empreinte des soucis de la veille et de l'insomnie de la nuit.

C'est naïf, c'est enfantin, c'est ridicule aux yeux du philosophe, ce que nous allons dire, mais cette douloureuse pensée de ne pouvoir désormais arriver dans son coupé ou dans son tilbury à la soirée où Régina était venue, elle, dans sa calèche ; de ne plus pouvoir la croiser à cheval sur les boulevards extérieurs, où il l'avait rencontrée pour la première fois, ou dans des allées du bois de Boulogne, qui la voyaient passer tous les jours, cette pensée, en dépit de tous les philosophes de la terre, remplissait de tristesse le cœur de Pétrus. À la vérité, les philosophes ne comprennent pas l'amour, et la preuve, c'est que, dès qu'ils sont amoureux, il ne sont plus philosophes.

Comment, ensuite, faire une figure convenable dans les salons du faubourg Saint-Germain : ces salons si épineux aux gentilshommes pauvres, et où il était reçu, lui, Pétrus, à titre non pas d'homme de talent, mais de gentilhomme de vieille noblesse ? Le faubourg Saint-Germain ne pardonne à un gentilhomme d'avoir du talent qu'à condition qu'il ne vivra pas de son talent.

Sans doute, Pétrus, outre le boulevard où il rencontrait Régina, outre le Bois où il la croisait, pouvait encore parfois la voir chez elle ; mais les rencontres dans le monde étaient le prétexte de ces visites-là, et puis, chez elle, outre que Pétrus ne pouvait la voir fréquemment, il la voyait rarement seule : c'était tantôt M. de Lamothe-Houdon, tantôt la marquise de la Tournelle, Abeille toujours, M. Rappt quelquefois ; M. Rappt, qui le regardait d'un air renfrogné et qui, à chaque rencontre, semblait lui dire du regard : « Je sais que vous êtes mon ennemi mortel ; je sais que vous aimez ma femme ; mais tenez-vous bien, je vous surveille tous les deux. »

– Oui, pardieu ! oui, votre ennemi intime ! oui, votre ennemi mortel, l'ennemi du mal, monsieur Rappt.

Eh bien, tous les bénéfices de la fortune, toutes les jouissances du luxe, tous les avantages de la richesse, Pétrus les avait eus pendant six mois, et, tout à coup, il fallait y renoncer.

Nous le répétons, la situation était navrante. Ô Pauvreté, Pauvreté ! que de cœurs près d'éclore tu as moissonnées ! que de fleurs de l'âme écloses tu as fait tomber sous ta faux et dispersées au vent ! car, Pauvreté, sombre déesse, tu as le souffle et la faux de la mort !

Il est vrai que Régina n'était pas une femme ordinaire. – Peut-être…

Vous savez ce qui arrive au voyageur perdu dans les catacombes, au voyageur qui, écrasé de fatigue, assis sur une pierre creuse, sur un ancien tombeau, le front couvert de sueur, regarde et écoute avec angoisse s'il ne verra pas une lumière, s'il n'entendra pas un bruit : il entrevoit une lueur, il perçoit un son, il se lève : « Peut-être ! » dit-il.

Il en était ainsi de Pétrus : il venait de voir briller une lueur dans le souterrain sombre.

– Peut-être !… avait-il dit à son tour. Plus de fausse honte ! La première fois que je la verrai, je lui raconterai tout, et mes sottes vanités, et mes richesses d'emprunt. Plus de faux orgueil ! une seule vanité, une seule gloire : travailler pour elle, et mettre mes succès à ses pieds. Elle n'est point une femme ordinaire – et *peut-être*… peut-être qu'elle m'en aimera mieux.

Ô belle jeunesse, à travers laquelle l'espérance passe comme le rayon de soleil à travers le cristal ! ô charmant oiseau qui chante la douleur quand il ne peut plus chanter la joie !

Sans doute Pétrus se dit-il, à l'appui de cette résolution, beaucoup d'autres choses que nous ne répéterons pas ici. Disons seulement que, tout en causant ainsi avec lui-même, il quitta ses habits de voyage, prit un élégant costume du matin, et se rhabilla à la hâte.

Puis, sans rentrer dans son atelier où il entendait craquer les bottes et s'entrechoquer le dialogue des visiteurs, il descendit l'escalier, mit la clef de sa chambre chez le concierge, qui, en échange, lui tendit un petit billet que Pétrus, à la première inspection, reconnut pour être de l'écriture de son oncle.

Celui-ci l'invitait à dîner pour le jour même où il serait de retour à Paris. En effet, le général désirait savoir sans doute si la leçon avait profité.

Pétrus chargea le concierge d'aller, à l'instant même, à l'hôtel

de Courtenay, annoncer à son oncle qu'il était de retour et qu'il aurait l'honneur d'aller lui demander de ses nouvelles à six heures précises.

CCLII

La chanson de la joie.

Nous n'avons dit ni pourquoi s'habillait Pétrus, ni où il allait ; mais le lecteur l'aura déjà deviné.

Pétrus était descendu de sa chambre avec les ailes d'un oiseau. Il avait fait une pose chez le concierge pour ce que nous avons dit ; il avait, par habitude, demandé si l'on avait pour lui d'autres lettres que celles de son oncle, avait machinalement jeté les yeux sur les trois ou quatre lettres qu'on lui avait présentées, et, ne trouvant sur aucune d'elles l'écriture qu'il cherchait, il les avait repoussées, avait pris dans sa poche une petite lettre à l'écriture fine, à l'enveloppe délicate et parfumée, l'avait approchée de ses lèvres, et avait enjambé le seuil de la porte.

C'était la lettre de Régina reçue à Saint-Malo.

Les deux jeunes gens s'écrivaient tous les jours : les lettres de Pétrus étaient adressées à la bonne Manon, les lettres de Régina étaient adressées à Pétrus lui-même.

Régina avait puisé dans sa position exceptionnelle une certaine force qui adoucissait la séparation des deux jeunes gens.

Cependant, Pétrus avait été le premier à lui dire de ne pas lui écrire pendant son absence : une lettre égarée, une lettre volée les perdrait tous les deux.

Le jeune homme enfermait les lettres de Régina dans une espèce de petit coffre-fort en fer admirablement travaillé et qui était lui-même scellé dans un bahut.

Il va sans dire que le bahut était excepté de la vente qui devait avoir lieu : ce bahut était sacré. Pétrus, avec cette religion de l'amour que l'on a pour certains objets, lorsqu'on aime véritablement, eût regardé comme un sacrilège de le vendre.

Si l'homme restait de vingt ans à cinquante dans le même appartement, meublé des mêmes meubles, il pourrait, avec ces meubles, refaire dans les moindres détails l'histoire de sa vie ; par malheur, l'homme éprouve de temps en temps la nécessité de changer d'appartement, et le besoin de renouveler son mobilier.

Disons que la clef du coffre en question ne quittait jamais Pétrus : il la portait à son cou, suspendue avec une chaîne d'or ;

puis le serrurier qui l'avait réparée avait affirmé à Pétrus que le plus habile *rossignoliste* perdrait son temps à la crocheter.

Pétrus n'avait donc aucune inquiétude de ce côté.

Seulement, comme les rois de France attendent sur les marches du caveau de Saint-Denis que leur successeur vienne les remplacer, une lettre de Régina attendait toujours, sur le cœur de Pétrus, qu'une autre lettre vînt prendre sa place. Alors l'ancienne lettre allait rejoindre ses sœurs dans le coffre de fer, qui, lorsque Pétrus était à Paris, s'ouvrait régulièrement chaque jour pour recevoir un nouveau dépôt, c'est-à-dire la lettre reçue la veille.

La lettre baisée et remise dans sa poche, Pétrus sauta lestement par-dessus le seuil de la porte et s'élança dans la rue Notre-Dame-des-Champs, puis, par la rue de Chevreuse, il gagna le boulevard extérieur.

Avons-nous besoin maintenant d'indiquer le but de sa course ?

Pétrus, lancé du même pas gymnastique, suivit le boulevard des Invalides, et ne s'arrêta que quelques pas avant d'arriver à la grille derrière laquelle était situé l'hôtel du maréchal de Lamothe-Houdan.

Après avoir inspecté le boulevard et s'être assuré qu'il était désert, ou à peu près, Pétrus se hasarda à passer devant la grille.

Il ne vit rien et il ne lui parut pas qu'il eût vu ; aussi revint-il sur ses pas, et, s'accoudant à un énorme tilleul, leva-t-il les yeux sur les fenêtres de Régina.

Hélas ! le soleil dardait en plein dans les fenêtres et les persiennes étaient fermées ; mais il était bien sûr que, avant que le soir fût venu, l'une ou l'autre de ces persiennes se soulèverait et laisserait voir la blanche amie dont il était séparé depuis une éternité.

Cependant, le flot des réflexions vint battre son esprit.

Que faisait-elle en ce moment ? était-elle chez elle ? pensait-elle à lui juste à cette heure où il était près d'elle ?

Si désert que soit d'ordinaire le boulevard des Invalides, il y passe de temps en temps un voyageur égaré.

Un de ces voyageurs vint du côté de Pétrus.

Pétrus quitta son arbre et se mit en mouvement.

Il connaissait depuis longtemps les marches et les contremarches qu'il fallait faire pour dérouter les regards des passants ou les inquisitions des voisins.

Il reprit son pas gymnastique, croisa le voyageur, marchant avec

la rapidité d'un homme extraordinairement affairé et ayant hâte d'arriver le plus tôt possible au but de sa course.

Quelquefois il était impossible à Régina de se montrer tout à fait et de se livrer à cette télégraphie expressive inventée par les amants longtemps avant que les gouvernements eussent eu l'idée d'en faire un moyen de correspondance politique ; mais, alors, elle se doutait bien que Pétrus était là ; elle laissait flotter un bout d'écharpe, passer une boucle de cheveux ; elle laissait tomber ou son éventail ou son mouchoir par les interstices de la jalousie – quelquefois une fleur.

Oh ! Pétrus était bien heureux quand c'était une fleur ; car cela voulait dire : « Reviens ce soir, cher Pétrus ! j'ai l'espoir que nous pourrons nous voir quelques instants. »

D'autres fois, il n'apercevait ni écharpe, ni cheveux, ni mouchoir, ni éventail, ni fleur ; mais, sans voir Régina, il parvenait à entendre sa voix : c'était un ordre qu'elle donnait à quelque domestique ; c'était le bruit d'un baiser qui retentissait sur le front de la petite Abeille, et qui avait son écho – écho délicieux – dans le cœur du jeune homme.

Mais les meilleures heures de Pétrus étaient les heures du soir et les heures de la nuit, même quand il n'avait pas l'espérance de voir Régina.

Que la jeune femme eût ou non laissé tomber cette fleur qui, en tombant, indiquait un rendez-vous, dès que l'obscurité était venue, Pétrus allait s'adosser à son arbre. Il avait son arbre de prédilection, d'où il voyait mieux, où il était moins vu.

Là, les yeux vaguement fixés sur toute la façade de la maison, il se perdait en de délicieuses rêveries, en de ravissantes contemplations. – Régina ne soupçonnait même pas sa présence, car, bien certainement, si elle eût cru que Pétrus était là, elle eût trouvé moyen d'ouvrir sa fenêtre et de lui envoyer, sur le rayon de la lune ou le scintillement d'une étoile, le baiser qu'il avait si bien mérité.

Mais non, ces nuits-là où rien ne lui était promis, Pétrus ne demandait pas même un baiser, pas même un mot, pas même un regard.

Puis, quand il la revoyait, il se gardait bien de lui dire : « Toutes mes heures de songe, ô ma bien-aimée Régina ! je viens les passer près de vous. » Non, il eût craint d'éveiller dans le cœur de la jeune femme les tendresses assoupies pendant son chaste sommeil.

Il gardait donc pour lui le doux secret de ces promenades nocturnes, heureux de sa veille à l'heure où Régina dormait, à la

façon dont sont heureuses les mères pendant le sommeil de leur enfant.

Dieu seul sait, et Dieu seul pourrait dire les joies sans mélange – car la pauvre langue humaine est bien pauvre pour exprimer les félicités intimes –, Dieu seul pourrait dire les joies sans mélange, les pures émotions qui caressent les cœurs de vingt-cinq ans pendant ces heures de rêveries silencieuses et de contemplations muettes passées sous les fenêtres d'une femme bien-aimée. Alors le ciel, l'air, la terre, appartiennent à l'amant ; non seulement le monde qu'il foule aux pieds, mais tous les mondes qui roulent au-dessus de sa tête sont à lui. Dégagée des haillons de la matière, son âme, comme une blanche étoile, rayonne dans un pur éther entre les hommes et Dieu.

Mais, il faut le dire, le temps est court pendant lequel les anges prêtent leurs ailes blanches à l'âme amoureuse, et il vient trop vite un moment où, si elle se hasarde à reprendre son vol, le poids du corps, appesanti par les années, la fait retomber brisée sur la terre.

Il va sans dire que Pétrus, chassé par son passant, était revenu dès que le passant eut passé.

Son âme planait au ciel avec des ailes d'ange.

Et, cependant, pas le moindre mouvement ne faisait osciller les persiennes rigides. Les secondes, les minutes, les heures s'écoulaient ; sans doute, Pétrus était venu trop tard, Régina était partie.

Mais n'importe ! présente ou absente, Pétrus lui parlait ; il lui racontait la longue élégie de ses malheurs. Comment ! insensé qu'il était, il avait cru que, pour lui plaire, il fallait paraître autre chose que ce qu'il était, afficher le luxe de la richesse, et non le luxe du génie ; et, dans son imagination, Régina riait, l'écoutait, haussait les épaules, l'appelait enfant ! passait sa main fine et blanche dans les boucles fauves de ses cheveux, le regardait avec ses beaux yeux étincelants, lui disait : « Encore ! encore ! » de sorte que lui, se raillant lui-même, racontait tout, jusqu'à la visite de son père, jusqu'à l'histoire de la ferme ; et Régina ne riait plus, ne raillait plus ; Régina pleurait et elle lui disait, tout en pleurant : « Travaille, mon Pétrus, et sois un homme de génie. Je regarderai, je te le promets, la main qui tient le pinceau et non le gant qui couvrira cette main. Travaille, et, ne te rencontrant point au Bois sur ton arabe gris pommelé, à la queue et à la crinière noires, qui a l'œil et les pieds de la gazelle, qu'il semble destiné à poursuivre, je me dirai : « Mon Van Dyck travaille et prépare sa moisson de gloire pour l'exposition prochaine. Travaille, mon Pétrus bien-

aimé, et sois un homme de génie ! »

Et Pétrus en était là de ses rêveries, quand il entendit le bruit d'une voiture qui venait du côté des Invalides.

Il se retourna : c'était Régina qui rentrait avec la marquise de la Tournelle et le maréchal de Lamothe-Houdon.

Pétrus s'éloigna une seconde fois d'arbre en arbre, de façon, s'il était vu, à n'être reconnu que de Régina.

Encore n'osa-t-il tourner la tête.

Il entendit le bruit criard de la grille qui s'ouvrait et se refermait, le cri de la clef colossale tournant dans la serrure. Seulement alors, il se retourna : la calèche était rentrée. Cinq heures et demie sonnaient aux Invalides. On dînait chez son oncle à six heures précises : il avait encore vingt minutes, à peu près. Il ne perdit pas de temps et alla se remettre en observation. Mais il se disait à lui-même que Régina pourrait ainsi, aussitôt rentrée, monter à sa chambre et se mettre à sa persienne ; il lui fallait quelques minutes, une occasion, un prétexte ; l'avait-elle même vu ? On se rappelle que Pétrus n'avait point osé tourner la tête.

Les trois quarts sonnèrent à l'horloge des Invalides.

Comme vibrait encore dans l'air le dernier frémissement du timbre, la persienne s'écarta et donna passage d'abord à la blonde tête d'Abeille.

Mais Abeille était toujours le précurseur de Régina, comme saint Jean de Jésus ; derrière et au-dessus de la tête de l'enfant, se montra celle de la jeune femme.

Son premier regard dit à Pétrus qu'elle savait qu'il était là. Depuis combien de temps y était-il ? Voilà ce que Pétrus avait complètement oublié, voilà ce qu'il n'aurait pas su dire.

Quant à Régina, elle disait bien clairement des yeux : « Ce n'est pas ma faute, on m'a emmenée ; je ne voulais pas sortir, je savais que tu viendrais, je t'attendais. Pardonne-moi, je n'ai pas pu venir plus tôt ; mais me voilà… »

Puis Régina souriait comme pour dire encore : « Sois tranquille, mon bien-aimé, je te tiendrai compte du temps que tu as perdu à m'attendre, je te garde une surprise. »

Pétrus joignit les mains.

Quelle était cette surprise ?

Régina souriait toujours.

Pétrus ne songeait plus que le temps s'écoulait, que son oncle l'attendait à dîner, et que son oncle, comme Louis XIV, entrait en

fureur quand il avait failli attendre.

Enfin, Régina prit une rose qui s'estompait au milieu des cheveux blonds de la petite Abeille ; elle leva la rose à la hauteur de ses lèvres, la laissa tomber en jetant un baiser au vent, et referma la persienne.

Pétrus poussa un cri de joie : il verrait Régina pendant la nuit !

Puis, la persienne fermée, des millions de baisers rendus en échange du baiser envoyé, il songea à son oncle, tira sa montre, et regarda l'heure.

Il était six heures moins cinq minutes !

Pétrus s'élança dans la rue Plumet, bondissant comme un daim à son premier lancer.

Pour un coureur de profession, il y avait dix minutes de chemin de l'hôtel de Lamothe-Houdon à l'hôtel Courtenay : Pétrus n'en mit que sept.

Le général Herbel avait eu la courtoisie d'attendre son neveu deux minutes ; mais, de guerre lasse, il venait de se mettre à table quand retentirent les deux coups de cloche annonçant que le convive attardé arrivait.

Le général avait à moitié mangé sa bisque aux écrevisses.

À l'aspect du retardataire, ses sourcils se froncèrent démesurément, et, d'une façon si olympienne, que l'Autrichien Franz, qui aimait fort Pétrus, fit tout bas, dans sa langue maternelle, une prière à son intention.

Mais le visage du général reprit sa sérénité ordinaire à l'aspect pitoyable de son neveu.

Pétrus ruisselait de sueur.

– Par ma foi ! dit le général, tu aurais bien dû rester un instant à égoutter dans l'antichambre, garçon : tu vas tremper ta chaise.

Pétrus accepta gaiement la boutade de son oncle.

Le général pouvait vomir contre lui toutes les flammes de l'enfer : Pétrus avait le paradis dans le cœur.

Il prit la main de son oncle, la baisa, et alla s'asseoir en face de lui.

CCLIII

Printemps, jeunesse de l'année ! jeunesse, printemps de la vie !

À neuf heures, Pétrus quittait son oncle et reprenait le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Avant de rentrer chez lui, il leva la tête vers son pauvre atelier, qui, dans cinq jours, allait être si complètement dévasté, et il y vit de la lumière.

– Jean Robert ou Ludovic, murmura-t-il.

Et il passa en faisant de la tête au concierge un signe qui équivalait à ces mots : « Je ne prends pas la clef, puisqu'on m'attend. » Le jeune homme ne se trompait point : c'était Jean Robert qui l'attendait.

À peine Pétrus eut-il paru sur le seuil, que Jean Robert s'élança dans ses bras et s'écria :

– Succès, mon cher Pétrus ! succès !

– Quel succès ? demanda Pétrus.

– Quand je dis succès, continua Jean Robert, je devrais dire enthousiasme.

– De quoi me parles-tu ? voyons ! demanda Pétrus en souriant ; car, enfin, s'il y a succès, je veux y applaudir ; s'il y a enthousiasme, je veux le partager.

– Comment, quel succès ? comment, quel enthousiasme ? Tu as donc oublié que je lisais ce matin aux acteurs de la Porte-Saint-Martin ?…

– Je ne l'ai point oublié, je ne le savais pas. Ainsi donc, succès d'enthousiasme ?

– Immense, mon ami ! Ils sont tous comme des fous. Au second acte, Dante s'est levé et est venu me serrer la main ; au troisième, Béatrix m'a embrassé – tu sais que c'est Dorval qui joue Béatrix – ; enfin, quand la lecture a été terminée, tout le monde, acteurs, directeur, régisseur, souffleur, tout le monde m'a sauté au cou.

– Bravo, mon bien cher !

– Et je t'apportais ma part de contentement.

– Merci, ton succès m'enchante plus qu'il ne m'étonne. Nous te l'avions prédit, Ludovic et moi.

Et Pétrus poussa un soupir.

En rentrant dans son atelier, qu'il n'avait pas revu, en se trouvant en face de tous ces objets d'art et de fantaisie, réunis avec tant de peine, Pétrus avait pensé qu'il allait quitter tout cela, et cette joie sans mélange de Jean Robert lui avait arraché un soupir de la poitrine.

– Ah çà ! dit Jean Robert, tu nous reviens de Saint-Malo bien triste, cher ami, et c'est moi qui, à mon tour, te demanderai : « Qu'as-tu ? »

– Et c'est moi qui te dirai à mon tour : Tu as donc oublié ?

– Quoi ?

– Eh bien, en revoyant tous ces objets, tous ces bric-à-brac, tous ces bahuts, tous ces meubles que je vais quitter, je t'avoue que le courage me manque et que mon cœur saigne.

– Tu vas quitter tout cela, dis-tu ?

– Sans doute.

– Tu veux donc louer ton appartement en garni, ou tu veux donc faire un voyage ?

– Comment, tu ne sais pas ?

– Quoi ?

– Salvator ne t'a pas dit ?

– Non.

– Alors c'est bien, causons de ta pièce.

– Non, pardieu ! causons de ton soupir. Il ne sera pas dit que je serai gai quand tu seras triste.

– Mon cher, dimanche prochain, je fais vendre tout cela.

– Comment, tu fais vendre tout cela ?

– Oui.

– Tu vends tes meubles ?

– Cher, si c'étaient *mes* meubles, je ne les vendrais pas.

– Explique-toi.

– Ils ne seront à moi que quand je les aurai payés, et je les vends pour les payer.

– Je comprends.

– Non, tu ne comprends pas.

– Alors dis.

– C'est qu'en vérité, je suis honteux de mettre mon meilleur ami

au courant de mes faiblesses.

– Allons donc ! va toujours, va !

– Eh bien, mon cher, j'étais tout simplement en train de ruiner mon père.

– Toi ?

– Oui, mon brave et digne père ! Je me suis arrêté à temps, mon ami ; dans un mois, il eût été trop tard.

– Pétrus, mon cher ami, j'ai dans mon tiroir trois billets signés *Garat,* une des signatures non seulement les plus lisibles, mais encore les plus estimables que je connaisse : il va sans dire qu'ils sont à ta disposition.

Pétrus haussa les épaules, et, pressant la main de son ami :

– Et ton voyage ? lui demanda-t-il.

– D'abord, cher Pétrus, je voyagerais trop tristement, te sachant triste ; puis j'ai mes répétitions, ma représentation.

– Puis encore autre chose, dit Pétrus en souriant.

– Quoi, autre chose ? demanda Jean Robert.

– Est-ce que c'est fini, rue Lafitte ?

– Ah ! grand Dieu ! pourquoi serait-ce fini ? C'est comme si je te demandais : « Est-ce fini, boulevard des Invalides ? »

– Chut, Jean !

– Mais, tu m'y fais penser, tu refuses mes pauvres trois mille francs parce que tu ne saurais qu'en faire.

– Mon cher, ce n'est point pour cela, quoique tu aies raison sur un point : c'est que mille écus seraient une somme insuffisante.

– Eh bien, écoute : arrose toujours, avec mes mille écus, les plus altérés ; fais-leur attendre ma représentation ; le lendemain de la représentation, on ira trouver Porcher, et l'on aura dix mille francs, quinze mille francs, s'il les faut absolument, sans un sou d'intérêt.

– Qu'est-ce que Porcher, mon ami ?

– Un homme unique, le *rara avis* de Juvénal, le père nourricier des hommes de lettres, le véritable ministre des beaux-arts, chargé par la Providence de donner des encouragements, des primes au génie(1). Veux-tu que j'aille lui dire que tu fais une pièce avec moi ? Il te prêtera dix mille francs là-dessus.

– Tu es fou ! est-ce que je fais des pièces ?

– Tu n'es pas si bête, je sais cela ; mais je la ferai tout seul.

– Oui, et je partagerai.

– Bon ! tu me rendras cela quand tu pourras.

– Merci, mon cher ; le *quand je pourrai* viendrait trop tard, si jamais il venait…

– Oui, je comprends, tu préférerais trouver un juif de la tribu de Lévi : on n'a point de remords de les faire attendre, ceux-là : ils se rattrapent toujours.

– Pas plus un juif qu'un autre, mon ami.

– Diable ! diable ! diable ! Eh bien, voilà où l'on voit que l'art a ses limites. Comment ! on est auteur dramatique, on a pour état de créer des incidents et d'en sortir, d'embrouiller des situations et de les dénouer ; on a la prétention de faire la comédie comme Beaumarchais, la tragédie comme Corneille, le drame comme Shakespeare, et l'on reste là, empêtré dans la laine de son mouton comme le corbeau qui veut imiter l'aigle ; comment ! on doit vingt-cinq ou trente pauvres mille francs peut-être, on a dans les mains, on a dans la tête, on a dans le cœur de quoi les payer un jour, mais, provisoirement, on ne sait à quel saint se vouer – que faire ?

– Travailler, dit au fond de l'atelier une voix douce et sonore.

À ce seul mot, on devine quel était le bon génie qui venait ainsi au secours d'un ami indécis et d'un auteur dramatique embarrassé. C'était Salvator. Les deux amis tournèrent la tête en même temps avec un sentiment, Jean Robert de joie, Pétrus de reconnaissance. Tous deux tendirent la main au nouvel arrivant.

– Bonsoir, mes maîtres ! dit-il ; il paraît que nous en étions sur la grande question humaine : « Est-il permis de vivre sans travailler ? »

– Justement, dit Pétrus, et à un travailleur acharné, à Jean Robert, qui, à vingt-six ans, a fait plus que beaucoup d'académiciens à quarante, je répondais : « Non, cent fois non, cher ami, non. »

– Comment, notre poète vantait la paresse ?

– Faites-vous recevoir du Caveau, mon cher : vous ferez une chanson tous les mois, tous les trimestres, et même tous les ans, et l'on ne vous en demandera pas davantage.

– Non : il m'offrait tout simplement sa bourse.

– N'acceptez pas, Pétrus ; si vous deviez accepter ce service de la part d'un ami, j'eusse réclamé la préférence.

– Je n'accepterais de personne, ami, dit Pétrus.

– J’en suis sûr, répondit Salvator ; et voilà pourquoi, sachant que vous n’accepteriez pas, voilà pourquoi je n’ai pas offert.

– Enfin, dit Jean Robert s’adressant à Salvator, votre avis est donc que nous vendions ?

– Sans hésiter ! répondit Salvator.

– Vendons donc, dit résolument Pétrus.

– Vendons, dit Jean Robert avec un soupir.

– Vendons, dit Salvator.

– Vendons ! dit une quatrième voix s’éveillant comme un écho au fond de l’atelier.

– Ludovic ! dirent les trois amis.

– Nous sommes donc en train de vendre ? demanda le jeune docteur en s’avançant, les deux mains ouvertes et le sourire sur les lèvres.

– Oui.

– Et quoi ?… peut-on savoir ?

– Notre cœur, sceptique ! dit Jean Robert.

– Ah ! ma foi, vendez le vôtre si vous voulez, dit Ludovic, quant au mien, je le retire de la montre : il a trouvé son emploi.

Puis, sans s’occuper davantage de la vente en question, les quatre amis se mirent à parler art, littérature, politique, pendant que la bouilloire chantait devant le feu et qu’eux-mêmes préparaient une tasse de thé.

Le thé n’est bon – consignez bien cet axiome fort important pour les amateurs –, le thé n’est bon que quand on le prépare soi-même.

Chacun resta jusqu’à minuit.

Mais, au timbre de minuit, chacun se leva comme touché par un fil électrique.

– Minuit, dit Jean Robert, il faut que je rentre.

– Minuit, dit Ludovic, il faut que je rentre.

– Minuit, dit Salvator, il faut que je sorte.

– Et moi aussi, dit Pétrus.

Salvator lui tendit la main.

– Il n’y a que nous deux qui ayons dit la vérité, mon cher Pétrus, dit le commissionnaire.

Jean Robert et Ludovic se mirent à rire. Tous quatre descendirent joyeusement. À la porte, ils s’arrêtèrent.

– Maintenant, dit Salvator, voulez-vous que je vous dise à tous trois où vous allez ?

– Oui, répondirent les trois jeunes gens.

– Vous, Jean Robert, vous allez rue Laffitte.

Jean Robert fit un pas en arrière.

– À un autre, dit-il en riant.

– Vous, Ludovic, voulez-vous que je vous dise où vous allez ?

– Dites.

– Rue d'Ulm.

– J'en tiens, dit Ludovic en se reculant.

– Et vous, Pétrus ?

– Oh ! moi…

– Boulevard des Invalides. – Seulement, Pétrus, du courage !

– J'en aurai, dit Pétrus en serrant la main de Salvator.

– Et vous, dit Jean Robert, où allez-vous ? Vous comprenez, cher ami, que vous ne pouvez pas emporter nos trois secrets tout entiers sans que nous emportions chacun un morceau du vôtre.

– Moi ? dit Salvator d'un air sérieux.

– Oui, vous.

– Je vais tâcher de sauver M. Sarranti, que l'on exécute dans huit jours.

Et chacun tira de son côté.

Mais les trois jeunes gens s'éloignèrent pensifs.

Combien il était plus grand qu'eux, ce mystérieux ouvrier qui faisait obscurément une si grande œuvre, et qui, tandis que chacun d'eux n'aimait qu'une femme, aimait, lui, l'humanité tout entière ! Il est vrai qu'il aimait Fragola, et que Fragola l'aimait.

CCLIV

Rue Laffitte.

Suivons chacun de nos héros ; ce sera peut-être le moyen de faire faire à notre histoire quelques pas en avant.

Selon l'ordre hiérarchique, nous commencerons par Jean Robert.

Il y a loin de la rue de l'Ouest à la rue Laffitte ; aussi Jean Robert prit-il, rue de Vaugirard, un cabriolet qu'il rencontra s'en retournant à vide à la barrière du Maine ; puis il traversa tout Paris, à peu près. Vers la fin de 1827, Paris finissait à la Nouvelle-Athènes, et la Nouvelle-Athènes commençait rue Saint-Lazare.

Au tiers de la rue, Jean Robert fit arrêter le cocher.

Le cocher lui avait inutilement demandé le numéro.

– Je vous arrêterai, avait répondu Jean Robert.

Le quart après minuit sonnait à l'église Notre-Dame-de-Lorette, que l'on venait d'achever.

Jean Robert paya son cocher en poète satisfait et en amoureux content ; puis il se glissa contre les murailles, enveloppé dans son manteau. – À cette époque, les jeunes gens, comme ces portraits-frontispices de Byron, de Chateaubriand et de M. d'Arlincourt, portaient encore des manteaux.

Arrivé au numéro 24, Jean Robert s'arrêta. La rue était déserte ; il tira, près de la sonnette visible, un petit bouton presque invisible et attendit. Le concierge ne tira point le cordon, mais vint ouvrir lui-même.

– Nathalie ? dit à demi-voix Jean Robert en glissant une pièce d'or dans la main de l'aristocrate concierge pour l'indemniser de son dérangement nocturne.

Le concierge fit un signe d'intelligence, rentra avec Jean Robert dans la loge, et ouvrir une porte qui donnait sur un escalier de service.

Jean Robert s'y élança.

Le concierge ferma la porte derrière lui.

Puis, regardant la pièce d'or :

– Peste ! dit-il, mademoiselle Nathalie m'a l'air d'avoir fait là

une bonne affaire ; cela ne m'étonne plus qu'elle soit si élégante !

Quant à Jean Robert, il monta l'escalier avec une rapidité indiquant à la fois sa connaissance des localités et son désir d'arriver au troisième étage, qui semblait être le but de son excursion nocturne.

Cela était d'autant plus probable, qu'une figure, à moitié perdue dans l'obscurité, paraissait attendre son arrivée.

– C'est toi, Nathalie ? dit le jeune homme.

– Oui, monsieur, répondit une soubrette dont la tenue irréprochable justifiait pleinement ce que venait d'en dire le concierge.

– Ta maîtresse ?

– Elle est prévenue.

– Pourra-t-elle me recevoir ?

– Je l'espère.

– Informe-toi, Nathalie, informe-toi.

– Monsieur veut-il, en attendant, entrer dans le pigeonnier ? demanda en souriant la moderne Marton.

– Où tu voudras, Nathalie ; où tu voudras, mon enfant, pourvu que, où je rentrerai, je ne reste pas longtemps seul.

– Oh ! quant à cela, soyez tranquille, vous pouvez vous vanter qu'on vous aime.

– Vrai, Nathalie, on m'aime ?

– Dame ! vous le méritez bien aussi.

– Flatteuse !

– Un homme dont on parle dans les journaux !

– Eh bien, mais est-ce qu'on ne parle aussi de M. de Marande dans les journaux ?

– Oui ; mais, lui, ce n'est pas la même chose.

– Bon !

– Ce n'est pas un poète.

– Non ; mais, en revanche, c'est un banquier. Ah ! Nathalie, entre un banquier et un poète, crois-moi, il y a peu de femmes qui choisiraient le poète…

– Cependant, ma maîtresse…

– Ta maîtresse, Nathalie, n'est point une femme, c'est un ange.

– Et moi, que suis-je ?

– Une abominable bavarde qui me fait perdre tout mon temps.

– Entrez, dit la soubrette ; on va tâcher de rattraper le temps perdu.

Et elle poussa Jean Robert dans ce que le jeune homme appelait *le pigeonnier*.

C'était une charmante petite pièce toute tendue en perse, ainsi que le cabinet de toilette qui y attenait ; les sofas, les coussins, les rideaux, le lit, tout était en perse. Une veilleuse suspendue au plafond dans une lampe de verre de Bohême rose éclairait cette petite tente, qui semblait celle que les sylphes et les ondins dressent pour la reine des fées, lorsque celle-ci voyage dans ses États.

Et, en effet, lorsque madame de Marande ne pouvait pas recevoir Jean Robert chez elle, c'était là qu'elle venait passer une heure avec lui ; elle avait fait arranger cette petite pièce elle-même et à son goût, dans ce but et à cette intention.

Seulement, comme elle était située sous les tuiles, la jeune femme, ainsi que Jean Robert, l'appelait *le pigeonnier*.

Et la petite pièce méritait son titre, non seulement parce qu'elle était située au troisième étage, mais aussi parce qu'on s'y aimait tendrement.

Tout le monde, excepté madame de Marande, Jean Robert, Nathalie et le tapissier qui l'avait arrangée, ignorait l'existence de cette coque de papillon.

C'était là qu'étaient renfermés, cachés dans cette cachette, tous ces mille souvenirs qui font la richesse des amours réels : les boucles de cheveux coupées, les rubans tombés des cheveux et portés sur le cœur, les bouquets de violette de Parme fanés, et jusqu'aux cailloux veinés ramassés sur les plages marines où les deux amants s'étaient rencontrés pour la première fois et avaient erré ensemble ; c'était là qu'étaient enfermées – bien le plus précieux de tous ! – ces lettres à l'aide desquelles, depuis le premier jour où ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient, ils pouvaient remonter le cours de leur vie flot par flot, arbre par arbre, fleur par fleur ; ces lettres, qui sont presque toujours une catastrophe dans les amours, et que, néanmoins, l'on ne peut pas s'empêcher de s'écrire, et que, néanmoins, l'on n'a pas le courage de brûler ; et, cependant, on pourrait les brûler et en garder les cendres ; mais les cendres, c'est l'image de la mort et l'emblème du néant.

Il y avait là, sur la cheminée, le petit portefeuille où tous deux avaient écrit une même date, celle du 7 mars ; il y avait, aux deux côtés de la glace de cette cheminée, deux petits tableaux de fleurs

peints par madame de Marande, du temps où elle était encore jeune fille ; il y avait – relique étrange à laquelle, avec la superstition des poètes, Jean Robert avait la foi la plus complète –, il y avait, suspendu à la glace de la cheminée, le chapelet d'ivoire avec lequel Lydie avait fait sa première communion ; il y avait tout ce qui, dans une chambre destinée non seulement à la réunion et au bonheur, mais aussi à l'attente et à la rêverie, il y avait tout ce qui peut faire supporter l'attente, tout ce qui peut doubler le bonheur.

Au reste, il va sans dire que ce n'était jamais que Jean Robert qui attendait.

D'abord, il s'était complètement refusé à user de cette chambre, empruntée à l'hôtel de Marande. Il avait, avec un sentiment de délicatesse partant de certaines âmes d'élite, exprimé cette répugnance à Lydie.

Mais Lydie lui avait répondu :

– Rapportez-vous-en à moi, mon ami, et ne cherchez point à être plus délicat que je ne suis délicate moi-même ; ce que je vous propose, croyez-moi, je puis vous le proposer, *c'est mon droit*.

Et Jean Robert avait voulu se faire donner des explications sur *ce droit* ; mais Lydie l'avait arrêté tout court.

– Rapportez-vous-en à ma susceptibilité, avait-elle dit, mais ne m'en demandez pas davantage ; car vous me demandez de vous révéler un secret qui n'est pas le mien.

Et Jean Robert, qui, au bout du compte, était amoureux comme un fou, avait fermé les yeux et s'était laissé conduire par la main dans le petit pigeonnier de la rue Laffitte.

C'était là qu'il avait passé les plus douces heures de sa vie.

Là, nous l'avons dit, tout était doux, même l'attente.

Cette nuit comme les autres, il était dans cette disposition d'esprit et de cœur, pleine de charme et de tendresse, attendant la délicieuse créature qu'il adorait. Il baisait avec la religion du cœur le chapelet d'ivoire qui avait reposé sur le cou de Lydie enfant, quand il entendit le frôlement d'un peignoir et le pas de quelqu'un qui approchait.

Il reconnut ces deux bruits, et, sans lever ses lèvres du chapelet, il se contenta de se tourner à demi vers la porte. Le baiser, commencé sur l'ivoire, s'acheva sur le front frissonnant de la jeune femme.

– Me suis-je fait attendre ? demanda-t-elle en souriant.

– Le temps que se serait fait attendre un oiseau, dit Jean Robert ; mais, vous le savez, la douleur, chère Lydie, se mesure, non point par sa durée, mais par son intensité.

– Et le bonheur ?

– Oh ! le bonheur ne se mesure pas, lui.

– Voilà donc pourquoi il dure moins longtemps que la douleur ? Allons, venez, monsieur le poète ! on a des compliments à vous faire.

– Eh bien, mais… demanda Jean Robert, qui éprouvait pour descendre chez madame de Marande, la même répugnance qu'il avait éprouvée d'abord à monter au pigeonnier – pourquoi pas ici ?

– Parce que j'ai voulu que, pour vous, la journée finît comme elle avait commencé : entre vos deux adorations, les fleurs et les parfums.

– Ô ma belle Lydie ! dit le jeune homme en regardant amoureusement la jeune femme, n'êtes-vous donc pas un parfum et une fleur ? et, pour trouver mes deux adorations, comme vous dites, ai-je donc besoin d'aller autre part qu'où vous êtes ?

– Vous avez besoin de m'obéir en tout point ; or, ce soir, j'ai décidé que ce serait chez moi qu'on vous couronnerait de lauriers ; poète, venez-donc, ou pas de couronne.

Jean Robert dégagea doucement sa main de la main de la belle magicienne, et il s'en alla à la fenêtre, dont il tira doucement le rideau.

– Mais, dit-il, M. de Marande est chez lui ?

– Est-il chez lui ? demanda insoucieusement Lydie.

– Parfaitement, dit Jean Robert.

– Ah ! fit la jeune femme.

– Eh bien ?

– Eh bien, je vous attends… Ah ! vous ne venez pas comme un oiseau, vous, et il ne suffit pas de vous faire signe.

– Lydie, parfois, je vous jure que vous m'effrayez.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne vous comprends plus.

– Oui, n'est-ce pas ? et que vous vous dites : « Mais, en vérité, cette petite madame de Marande est donc ?… »

– N'achevez pas, Lydie ; je sais que vous êtes non seulement une adorable femme, mais encore un cœur honnête, une âme délicate.

– Seulement, vous doutez… Monsieur Jean Robert, voulez-vous, oui ou non, me suivre dans mon appartement ? *C'est mon droit* de vous y conduire.

– Et *votre droit* est un secret qui ne vous appartient pas ?

– Non.

– Heureusement que, comme tout secret, il est permis de le deviner !

– Pourvu que je ne vous y aide en aucune façon, ma conscience est en repos. Cherchez…

– Je crois que j'ai trouvé, Lydie.

– Bah ! fit la jeune femme en ouvrant ses grands yeux, où il y avait encore plus de doute que d'étonnement.

– Oui.

– Eh bien, voyons.

– Si j'ai rencontré juste, me direz-vous : « C'est cela ? »

– Allez toujours.

– Eh bien, j'ai croisé hier votre mari dans l'allée qui conduit à la Muette.

– À cheval ou en calèche ?

– À cheval.

– Seul ?

– Dois-je vous répondre franchement ?

– Oh ! faites, cher ; je ne suis pas jalouse.

Et madame de Marande jeta hors de ses lèvres cette affirmation avec tant de franchise, qu'il était facile de voir qu'elle disait toute la vérité.

– Eh bien, non, il n'était pas seul : il servait de cavalier à une charmante amazone.

– Ah ! vraiment ?

– Est-ce que je vous apprends quelque chose de nouveau ?

– Non ; mais je ne vois pas venir le secret dans tout cela.

– Eh bien, alors, j'ai pensé que, puisque M. de Marande ne se faisait pas scrupule d'aller au bois avec une autre que sa femme, de là le droit que vous vous croyez.

– Je ne vous ai pas dit que *je me croyais un droit*, je vous ai dit que *je l'avais*.

– Je n'ai donc pas deviné ?

– Non.

– Maintenant, Lydie, laissez-moi vous faire une question.

– Faites.

– Y répondrez-vous ?

– C’est selon.

– Comment se fait-il que M. de Marande, ayant pour femme une adorable créature comme vous, au lieu d’être l’amant de toutes les femmes…

– Eh bien ?

– Ne soit pas le mari de la sienne ?

– Voilà justement le secret que je ne puis pas vous dire, cher poète.

– Pourquoi ?

– Je vous le répète, parce que ce n’est point mon secret.

– Mais le secret de qui est-ce donc ?

– C’est le secret de M. de Marande… Venez !

Et Jean Robert, ne trouvant plus d’objections à faire, se laissa guider par sa belle Ariane à travers les détours du labyrinthe de l’hôtel de la rue Laffitte.

– Allons, murmura-t-il en la suivant, il paraît que, dans ce labyrinthe-là, au moins, il n’y a pas de Minotaure !

CCLV

Rue d'Ulm. – Les pressentiments de Babylas.

L'appartement de madame de Marande était, on le sait déjà, au premier étage du corps de logis formant l'aile droite de l'hôtel de la rue Laffitte ou d'Artois, suivant que l'on nous permettra d'appeler cette rue de son nom actuel ou que l'on exigera que nous l'appelions de son ancien nom. C'est là que nous abandonnerons Jean Robert et madame de Marande, pour un motif que le plus difficile de nos lecteurs ne saurait trouver mauvais, la porte de l'appartement de madame de Marande s'étant soigneusement, et à double tour, refermée entre les deux amants et nous.

D'ailleurs, qu'irions-nous faire dans la chambre de cette adorable madame de Marande, que nous aimons de toute notre âme ? Cette chambre, nous la connaissons.

Suivons donc, dans le quartier moins aristocratique vers lequel il chemine en rêvant, ce poète fraîchement éclos aux rayons de l'amour, et que nous avons nommé Ludovic.

Il arriva rue d'Ulm.

Quelqu'un lui eût demandé comment il y était venu et par quelles rues il avait passé eût fort embarrassé Ludovic.

À travers les volets médiocrement clos du rez-de-chaussée qu'habitaient la Brocante, Babolin, Pharès, Babylas et ses compagnons, Ludovic aperçut une fuite de lumière. Cette lumière augmentait ou diminuait tour à tour, preuve qu'on était encore levé et qu'on la faisait voyager d'une chambre à l'autre.

Ludovic s'approcha et colla son œil à l'ouverture en homme qui la connaissait. Mais, quoique la fenêtre fût entrebâillée, vu la disposition des personnages et la place qu'ils occupaient, Ludovic ne put rien apercevoir.

Ce qu'il comprit, c'est que Rose-de-Noël n'était pas encore montée à l'entresol, rien n'y annonçant la présence de l'enfant, ni la veilleuse à la douce lumière qui brûlait dans la chambre, ni le rosier contenant la fleur qui portait son nom, et qu'en rentrant, elle mettait sur la fenêtre, Ludovic lui ayant positivement défendu d'avoir des fleurs ni des plantes dans sa chambre tandis qu'elle dormait.

Or, ne pouvant voir, Ludovic écouta.

La rue d'Ulm, déjà silencieuse dans le jour comme le faubourg d'une ville de province, était, à cette heure, déserte comme une grande route. On pouvait donc, en prêtant une attention continue, entendre, à peu de chose près, la conversation des personnages qui habitaient le rez-de-chaussée.

– Qu'as-tu donc, mon chéri ? demandait la Brocante.

Cette question était évidemment la suite d'une conversation entamée avant l'arrivée de Ludovic. Mais personne ne répondait.

– Puisque je te demande ce que t'as, mon bijou, répéta la sorcière d'une voix plus inquiète.

Malgré ce redoublement d'intérêt, même silence.

– Oh ! oh ! le chéri et le bijou auquel tu t'adresses, mère Brocante, est un polisson, un malappris de ne pas te répondre, pensa Ludovic ; et c'est sans doute ce drôle de Babolin, qui boude ou qui fait le malade.

La Brocante continuait ses interrogations, mais toujours sans obtenir la moindre réponse ; seulement, on pouvait remarquer que, par une gamme insensible, sa voix montait du ton de la douceur au ton de la menace.

– Si tu ne réponds pas, monsieur Babylas, dit enfin la bohème, je te promets, mon chéri, que tu vas recevoir une fière danse, entends-tu ?

Sans doute le personnage, ou plutôt l'animal auquel s'adressaient les questions successives que nous avons surprises, jugea qu'il y avait danger pour sa peau à garder plus longtemps le silence, car il répondit par un grognement qui, en s'allongeant d'une façon indéfinie, s'acheva dans un hurlement des plus lamentables.

– Qué que n'avons donc, mon pauvre Babylas ? s'écria la Brocante en poussant une exclamation qui avait une certaine analogie philologique avec le grognement de son chien favori.

Babylas, qui semblait avoir parfaitement compris cette interrogation nouvelle, répondit sans doute par un second grognement plus explicite encore que le premier, car la Brocante s'exclama sur le ton du plus vif étonnement :

– Est-ce possible, Babylas ?

– Oui, répondit le chien dans son idiome.

– Babolin ! cria la Brocante, Babolin ! petit gueux !

– De quoi ? de quoi ? demanda Babolin, tiré intempestivement

de son premier sommeil.

– Mes cartes, drôle !

– Oh ! oh ! oh ! des cartes à cette heure-ci ? Bon, bon, bon, il ne nous manquait plus que cela !

– Mes cartes, te dis-je !

Mais Babolin ne répondit que par une espèce de grognement qui indiquait que le bonhomme n'était pas tout à fait étranger à la langue maternelle de Babylas.

– Ne me fais pas répéter deux fois, mauvais mioche ! dit la vieille.

– Qu'est-ce que vous voulez faire de vos cartes, à cette heure ? dit le gamin du ton d'un interlocuteur qui commence à désespérer de faire entendre raison à son adversaire. Vos cartes, c'est du joli, allez ! si la police savait que vous faites les cartes à une heure indue, à deux heures du matin…

– Oh ! mon Dieu ! dit la douce voix de Rose-de-Noël, est-ce vrai qu'il est deux heures du matin ?

– Eh ! non, fillette, il est minuit à peine, dit la Brocante.

– Oh ! oui, minuit, dit Babolin, allez-y voir.

Comme pour terminer la discussion, la pendule sonna la demie.

– Là ! voyez-vous, une heure qui sonne ! s'écria Babolin.

– C'est-à-dire minuit et demi, riposta la Brocante, qui ne voulait pas avoir le dernier mot.

– Oui, oui, minuit et demi ! qu'est-ce qui dit cela ? Votre maudit coucou, qui ne bat que d'une aile. Allons, bonsoir, la maman ! soyez bien gentille et laissez *pioncer* tranquillement le pauvre Babolin.

Nous demandons pardon au lecteur pour le mot *pioncer ;* mais il avait encore cours à cette époque. Il paraît, au reste, que la Brocante en comprit à merveille la portée, car elle s'écria :

– Attends, attends, je vais te faire *pioncer,* moi !

Sans doute Babolin, de son côté, comprit de quelle façon désobligeante la Brocante allait l'endormir, ou plutôt le réveiller, car il sauta de son lit à terre, et, de terre, sur le martinet vers lequel la Brocante étendait la main.

– Ce n'est pas le martinet que je te demande, dit alors la Brocante, ce sont les cartes.

– Eh bien, les voilà, vos cartes, dit Babolin en les apportant à la Brocante et en cachant le martinet derrière son dos.

Puis il ajouta, en manière de commentaire :

– Si cela ne fait pas suer, de voir une femme d'âge passer son temps à de pareilles bêtises, au lieu de s'endormir tranquillement !

– Est-il possible que tu sois si ignorant à l'âge après lequel tu cours ! dit la Brocante avec un mouvement d'épaules plein de mépris ; mais tu ne vois donc rien, tu n'entends donc rien, tu n'observes donc rien ?

– Mais si, mais si ! je vois qu'il est une heure du matin ; j'entends que tout Paris ronfle, excepté nous, et *je vous observe* que c'est le moment de suivre l'exemple de tout Paris.

Je vous observe n'était peut-être pas d'un français bien pur ; mais on se souvient que l'éducation de Babolin avait été tant soit peu négligée.

– Oui, plaisante, plaisante, malheureux ! s'écria la Brocante en lui arrachant les cartes des mains.

– Mais, jour de Dieu ! la mère, que voulez-vous donc que j'observe ? dit Babolin en poussant un bâillement des plus énergiques et des plus prolongés.

– Tu n'as donc pas entendu Babylas ?

– Ah ! oui, votre chéri… Eh bien, il ne manquerait plus que cela d'être obligé d'écouter monsieur !

– Tu ne l'as donc pas écouté, je te réitère ?

– Eh bien, si, je l'ai écouté.

– Qu'a-t-il fait ?

– Il a gémi.

– Et, de sa plainte, tu n'as tiré aucune conjecture ?

– Si fait.

– À la bonne heure ! quelle conjecture en as-tu tirée ? Voyons.

– Si je vous le dis, me laisserez-vous dormir ?

– Oui, paresseux !

– Eh bien, j'en ai tiré la conjecture qu'il avait une indigestion. Il a mangé ce soir comme quatre, et il a bien le droit de gémir comme deux.

– Tiens, dit la Brocante furieuse, va te coucher, méchant gamin ! Tu mourras dans la peau d'un imbécile, c'est moi qui te le prédis.

– Allons, allons, la maman, calmez-vous ; vous savez que vos prédictions ne sont point des paroles d'Évangile, et, puisque vous m'avez réveillé, expliquez-moi les grognements de Babylas.

– Un malheur plane sur nous, Babolin.

– Ah bah !

– Un grand malheur : Babylas ne hurle pas sans cause.

– Je comprends bien, Brocante, que Babylas, qui ne manque de rien, qui est ici comme un coq en pâte, ne s'amusera pas à gémir pour le roi de Prusse ; mais encore, de quoi gémit-il ? – Voyons, de quoi gémis-tu, Babylas ?

– C'est ce que nous allons voir, dit la Brocante en battant ses cartes. Viens ici, Pharès.

Pharès ne répondit point à cet appel.

La Brocante l'appela une seconde fois ; mais la corneille ne bougea point.

– Parbleu ! à cette heure-ci, dit Babolin, ce n'est pas étonnant : elle dort, la pauvre bête ; sans compter qu'elle a bien raison, et que ce n'est pas moi qui la blâmerai pour cela.

– Rose, dit la Brocante.

– Mère, répondit l'enfant interrompant pour la seconde fois sa lecture.

– Laisse ton livre, petite, et appelle Pharès.

– Pharès ! Pharès ! chanta le jeune fille avec sa voix douce, qui retentit dans le cœur de Ludovic comme le ramage d'un oiseau.

La corneille s'élança aussitôt hors de son clocher, décrivit au-dessous du plafond quatre ou cinq cercles, et vint se percher sur l'épaule de la jeune fille, comme nous l'avons déjà vue faire dans le chapitre où nous avons présenté à nos lecteurs l'intérieur de la Brocante.

– Mais qu'avez-vous donc, mère ? demanda l'enfant. Vous paraissez tout émue !

– J'ai de bien tristes pressentiments, ma petite Rose, répondit la Brocante : vois comme Babylas est inquiet, vois comme Pharès est effarée ; si les cartes sont mauvaises avec cela, mon enfant, il faut nous attendre à tout.

– Vous m'effrayez, mère ! dit Rose-de-Noël.

– Mais à qui en a-t-elle donc, la vieille sorcière ? demanda Ludovic, et à quoi bon jeter ainsi le trouble dans le cœur de la pauvre enfant ? Que diable ! quoiqu'elle en vive, et surtout parce qu'elle en vit, elle sait bien que ses cartes, c'est du charlatanisme. J'ai bonne envie de l'étrangler, elle, sa corneille et ses chiens.

Les cartes furent mauvaises.

– Attendons-nous à tout, Rose ! dit douloureusement la sorcière, qui, quoi qu'en dît Ludovic, prenait au sérieux sa profession de magicienne.

– Mais, enfin, bonne mère, dit Rose, si la Providence permet que vous soyez avertie du malheur, elle doit vous donner en même temps les moyens de l'éviter.

– Chère enfant ! murmura Ludovic.

– Non, dit la Brocante, non, voilà le triste : c'est que je vois le mal et que je ne sais point comment y échapper.

– Eh bien, alors, la belle avance ! dit Babolin.

– Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la Brocante en levant les yeux au ciel.

– Bonne mère ! bonne mère ! fit Rose, ce ne sera peut-être rien. Il ne faut pas nous alarmer ainsi. Voyons, quel malheur peut donc nous arriver ? Nous n'avons jamais fait de mal à personne ! nous n'avons jamais été si heureux ; M. Salvator veille sur nous... J'aime.

Elle s'arrêta ; elle allait dire, la naïve enfant : « J'aime Ludovic ! » ce qui lui paraissait, à elle, le comble du bonheur.

– Tu aimes quoi ? demanda la Brocante.

– Oh ! tu aimes quoi ? fit Babolin.

Puis, à demi-voix :

– Dis donc, Rosette, la Brocante qui croit que c'est le sucre, la mélasse ou le raisin sec que tu aimes ! Oh ! elle est bonne, la Brocante ! fameuse, la Brocante !

Et Babolin se mit à chanter, sur un air connu :

Nous aimons d'amour, le fait est public,

Monsieur Ludovic...

Mais Rose-de-Noël tourna vers l'affreux gamin un si doux regard, que celui-ci s'arrêta tout court, en disant :

– Eh bien, non, non, tu ne l'aimes pas, là ! Es-tu contente, petite *sœur* de mon *cœur* ? Dis donc, la Brocante, il me semble que ce n'est pas difficile de faire des vers comme M. Jean Robert : tu vois, j'en exécute malgré moi... Ah ! c'est décidé, je me fais poète.

Mais tout ce que pouvait dire Rose-de-Noël ou Babolin ne parvenait point à tirer la Brocante de sa préoccupation.

Aussi persista-t-elle, et fût-ce d'une voix lugubre qu'elle reprit :

– Monte te coucher, mon enfant. – Et toi, fais-en autant, paresseux ! ajouta-t-elle en se tournant vers Babolin, qui bâillait à se décrocher la mâchoire ; pendant ce temps, je vais méditer et essayer de conjurer le mauvais sort. – Monte te coucher, mon enfant.

– Ah ! fit Ludovic en respirant, voilà le premier mot raisonnable que tu dis depuis une heure que tu parles, vieille sorcière !

Rose-de-Noël monta à son entresol ; Babolin se réintégra dans son lit, et la Brocante, pour méditer plus à son aise, sans doute, ferma la fenêtre.

CCLVI

Rue d'Ulm. Paul et Virginie.

Alors Ludovic traversa la rue et alla s'appuyer à la maison en face ; de là, il se mit à regarder les fenêtres de Rose-de-Noël, qui s'illuminaient à travers leurs petits rideaux blancs.

Depuis le moment où l'amour était si tardivement entré dans son cœur, Ludovic avait passé tous les jours à rêver à Rose-de-Noël et une partie de ses nuits à veiller sous les fenêtres de l'enfant, comme Pétrus à se promener devant la porte de Régina.

Cette nuit-là était une belle nuit d'été ; l'atmosphère était de ce bleu transparent et limpide que le ciel de Naples verse sur le golfe de Baïa. À défaut de la lune absente, les étoiles répandaient leurs lumières à la fois les plus vives et les plus douces. On se fût cru dans un de ces paysages des Tropiques où, comme dit Chateaubriand, l'obscurité est non pas la nuit, mais l'absence du jour.

Ludovic, les yeux fixés sur les fenêtres de Rose-de-Noël, le cœur en proie aux plus douces émotions, savourait, tout en rêvant, les douceurs ineffables de cette nuit.

Il n'avait pas dit à Rose qu'il viendrait, il n'y avait pas de rendez-vous pris entre lui et la chère enfant ; mais, comme elle savait qu'il était bien rare que, vers minuit ou une heure du matin, le jeune homme ne fût point là, lui s'attendait bien que, aussitôt montée chez elle, elle ouvrirait sa fenêtre. Ce qui le confirma davantage encore dans cette opinion, c'est que les fenêtres, à peine éclairées un instant par le reflet de la lumière, s'éteignirent tout à coup. Rose-de-Noël venait d'enfermer la bougie dans un petit cabinet ; puis la fenêtre s'ouvrit doucement, et, tout en posant son rosier sur l'appui de cette même fenêtre, Rose-de-Noël promena son regard dans la rue.

Ses yeux, encore pleins de lumière, hésitèrent un instant à reconnaître Ludovic dans l'ombre qui se dessinait sous la porte de la maison en face.

Mais Ludovic avait tout vu, lui, et sa voix, traversant l'espace, alla faire tressaillir l'enfant jusqu'au fond du cœur.

– Rose ! avait dit la voix.

– Ludovic ! répondit Rose.

Car quel autre que Ludovic pouvait appeler Rose avec une voix si douce, que cette voix semblait un soupir de la nuit ?

Ludovic ne fit qu'un bond, et, de ce bond, il traversa la rue.

Devant la maison de la Brocante, était une de ces hautes bornes que l'on ne retrouve plus maintenant qu'aux angles des vieilles maisons du Marais. Ludovic sauta bien plus qu'il ne monta sur la borne. Parvenu sur le sommet, en étendant la main, il put saisir et presser les deux mains de Rose-de-Noël. Il les pressa longtemps ainsi sans rien dire, ne murmurant rien autre chose que ces deux mots :

– Rose ! chère Rose !

Quant à Rose, elle ne murmurait pas même le nom du jeune homme ; elle le regardait, et sa poitrine, haletant doucement, respirait la vie et le bonheur.

En effet, qu'avaient-ils besoin d'échanger des paroles inutiles, ces deux enfants, aussi savants l'un que l'autre pour sentir, aussi ignorants l'un que l'autre pour exprimer ? Tout leur cœur était passé dans la tendre étreinte. Leur voix n'eût pas ajouté un mot de plus à ce concert où les regards sont des chansons.

Ludovic conserva les mains de Rose dans les siennes, sans que Rose songeât même à les retirer. Il la contemplait dans cette douce extase où est plongé l'enfant ou l'aveugle apercevant pour la première fois la lumière. Enfin, rompant le silence :

– Ah ! Rose ! chère Rose ! dit-il.

– Ami, répondit Rose.

Et de quel ton dit-elle ce simple mot *ami* ? avec quelle adorable intonation ? C'est ce que nous ne saurions rendre. Mais ce seul mot fit délicieusement tressaillir Ludovic.

– Oh ! oui, votre ami, Rose, dit-il ; l'ami le plus tendre, le plus dévoué et le plus respectueux aussi… Ton ami, ton frère, ma douce sœur !

Comme il venait de prononcer ces paroles, il entendit un bruit de pas ; ce bruit, quoiqu'on tentât évidemment de l'amortir, retentissait dans la rue déserte comme sur le pavé sonore d'une cathédrale.

– Quelqu'un ! dit-il.

Et il sauta à bas de sa borne.

Puis, traversant rapidement la rue, il alla s'effacer à l'angle formé par le rue d'Ulm et la rue des Postes.

De loin, alors, il aperçut deux ombres.

Pendant ce temps, Rose-de-Noël refermait sa fenêtre, mais restait bien certainement debout derrière le rideau.

Les deux ombres s'approchèrent : c'étaient deux hommes qui semblaient chercher une maison.

Arrivés devant celle de la Brocante, ils s'arrêtèrent, regardèrent le rez-de-chaussée, puis l'entresol, puis la borne sur laquelle était monté, un instant auparavant, Ludovic.

– Que veulent ces deux hommes ? se demanda Ludovic en traversant la rue et en se glissant le long de la muraille pour se rapprocher le plus possible.

Il marchait doucement et se tenait si bien caché, que les deux inconnus ne l'aperçurent pas, et qu'il put entendre l'un qui disait à l'autre :

– C'est bien ici.

– Hein ! qu'est-ce que cela veut dire ? pensa Ludovic en ouvrant sa trousse et en tirant son scalpel le plus acéré, afin d'avoir une arme en cas d'événement.

Mais sans doute les deux hommes avaient vu tout ce qu'ils avaient à voir, avaient dit tout ce qu'ils avaient à dire ; car, faisant volte-face, ils coupèrent à leur tour la rue diagonalement et s'éloignèrent par la rue des Postes.

– Oh ! oh ! murmura Ludovic, Rose-de-Noël courrait-elle, en effet, quelque danger, ainsi que le présageait la Brocante ?

Rose, comme nous l'avons dit, s'était retirée et avait poussé la fenêtre ; mais, comme nous l'avons dit encore, elle était restée debout derrière le rideau : à travers un coin de la vitre, elle vit les deux hommes s'éloigner par la rue des Postes.

Les deux hommes disparus, elle rouvrit la fenêtre et se montra de nouveau. Ludovic remonta sur sa borne et reprit les deux mains de la jeune fille.

– Qu'était-ce donc, ami ? demanda-t-elle.

– Rien, Rosette chérie, répondit Ludovic. Sans doute deux passants attardés qui regagnaient leur domicile.

– J'ai eu peur, dit Rose.

– Moi aussi, murmura Ludovic.

– Toi aussi ? dit la jeune fille ; toi ! tu as eu peur ? C'est bon pour moi d'avoir peur, car la Brocante m'avait effrayée…

Ludovic fit un signe de tête qui voulait dire : « Pardieu ! je le

sais bien. »

– Il faut te dire, bon ami, continua Rose, que j'étais en train de lire le livre que tu m'as donné, tu sais, *Paul et Virginie.* Oh ! que c'est joli ! si joli, que je ne pensais pas à monter me coucher.

– Chère petite Rose !

– Oui, c'est vrai, je savais pourtant que tu devais venir. Eh bien, je ne remontais pas… Que disais-je donc ?

– Tu disais, mon enfant, que la Brocante t'avait effrayée.

– Ah ! oui, c'est juste ; mais te voilà, je n'ai plus peur.

– Tu disais encore que *Paul et Virginie* t'amusait tellement, que tu ne pensais pas à remonter.

– Non ; imagine-toi qu'il me semblait que je faisais un rêve et que ce rêve s'ouvrait sur une époque de ma vie que j'avais oubliée. Dis donc, Ludovic, toi qui sais tant de choses, est-ce que c'est vrai que l'on a déjà vécu avant de venir au monde ?

– Oh ! pauvre enfant, tu effleures là avec tes jolis petits doigts le grand secret que les hommes regardent à la loupe depuis six mille ans.

– Alors, tu n'en sais rien ? répondit Rose d'un air triste.

– Hélas ! non ; mais pourquoi me fais-tu cette question, Rosette ?

– Attends, je vais te le dire : c'est qu'en lisant la description du pays qu'habitaient Paul et Virginie, de ces grands bois, de ces cascades fraîches, de ces eaux limpides, de ce ciel azuré, il me semblait que, dans ma première vie, dont je ne me souviens que depuis que j'ai lu *Paul et Virginie,* il me semblait que j'avais habité un pays pareil au leur, avec des arbres à larges feuilles, avec des fruits gros comme ma tête, avec des forêts immenses, avec un soleil d'or, avec une mer couleur du ciel. Tiens, cependant, par exemple, la mer, je ne l'ai jamais vue ; eh bien, quand je ferme les yeux, il me semble que je suis suspendue à un hamac comme celui de Paul, et qu'une femme, noire comme Domingo, me berce en me chantant une chanson… Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! il me semble qu'il ne s'en faut de rien que je me rappelle les paroles de cette chanson. Attends ! attends !…

Et Rose-de-Noël ferma les yeux, faisant un effort pour fouiller au plus profond de sa mémoire. Mais Ludovic lui serra la main en souriant.

– Ne te fatigue pas, petite sœur, dit-il ; ce serait inutile, et, comme tu le disais, c'est un rêve : tu ne saurais te souvenir, enfant,

d'une chose que tu n'as ni vue ni entendue.

– Il est possible que ce soit un rêve, dit tristement Rose-de-Noël ; mais, en tout cas, ami, j'ai vu en rêve un bien beau pays.

Et elle tomba dans une douce et profonde rêverie. Ludovic la laissait rêver ; car, à travers l'obscurité, il voyait rayonner son sourire au-dessus de sa tête. Mais, comme cette rêverie durait cependant trop longtemps, à son avis :

– Ainsi, la Brocante t'avait effrayée, pauvre enfant ? dit-il.

– Oui, murmura Rose en hochant la tête de haut en bas, sans néanmoins être entièrement à ce que lui disait Ludovic.

Celui-ci lisait dans la pensée de l'enfant comme dans un livre. Elle songeait au beau pays des tropiques.

– La Brocante est une sotte, reprit Ludovic, une sotte que je tancerai moi-même.

– Vous ? demanda Rose-de-Noël avec étonnement.

– Ou que je ferai tancer par Salvator, reprit le jeune homme avec un peu d'embarras ; car il a son franc parler chez vous, n'est-ce pas, Salvator ?

La question acheva de tirer complètement l'enfant de sa rêverie.

– Oh ! plus que son franc parler, ami, dit-elle ; autorité entière et absolue ; tout ce qui est chez nous est à lui.

– Tout ?

– Oui, tout, les choses et les gens.

– Vous ne vous comptez ni parmi les choses ni parmi les gens, j'espère, Rose-de-Noël ? demanda Ludovic.

– Pardonnez-moi, mon ami, répondit l'enfant.

– Comment ! dit Ludovic en riant, tu appartiens à Salvator, ma chère petite Rose ?

– Sans doute.

– À quel titre ?

– N'appartient-on pas aux gens qu'on aime ?

– Vous aimez Salvator ?

– Plus que tout le monde.

– Vous !… s'écria Ludovic avec une sorte d'étonnement qui s'exprima par un soupir.

Et, en effet, ce mot *aimer,* dans la bouche de la jeune fille et s'adressant à un autre que lui, serrait douloureusement le cœur de Ludovic.

– Ainsi, vous aimez Salvator plus que tout au monde ? insista-t-il, voyant que Rose-de-Noël ne lui répondait pas.

– Plus que tout au monde ! répéta l'enfant.

– Rose ! dit tristement Ludovic.

– Eh bien, qu'as-tu donc, ami ?

– Tu demandes ce que j'ai, Rose ?… s'écria le jeune homme près d'éclater en sanglots.

– Sans doute.

– Tu ne comprends donc pas ?

– Non, en vérité.

– Ne me disiez-vous pas, Rose, que vous aimiez Salvator plus que tout au monde ?

– Oui, je le disais ; oui, je le répète ; en quoi cela peut-il vous causer du chagrin ?

– L'aimer plus que tout au monde, n'est-ce pas m'aimer moins que lui, Rose ?

– Vous ! moins que lui !… toi ! Que dis-tu donc là, mon Ludovic ?… Mais j'aime Salvator comme un frère, comme un père… tandis que toi…

– Tandis que moi, Rose ?… continua le jeune homme tout frissonnant de plaisir.

– Tandis que vous, ami, je vous aime… comme…

– Comme ?… Voyons, dis, Rose ; comment m'aimes-tu ?

– Comme…

– Achève !

– Comme Virginie aimait Paul.

Ludovic jeta un cri de joie.

– Oh ! chère enfant ! encore ! encore ! Dis-moi la différence qu'il y a entre l'amour que tu as pour moi et tous les autres amours ! dis-moi ce que tu ferais pour Salvator ! dis-moi ce que tu ferais pour moi !

– Eh bien, écoutez, Ludovic : par exemple, si M. Salvator mourait, oh ! je serais bien triste ! je serais bien malheureuse ! je ne m'en consolerais jamais !… tandis que, si vous mouriez, vous… tandis que, si tu mourais, toi, reprit la jeune fille avec passion, tandis que, si tu mourais, toi, je mourrais !

– Rose ! Rose ! chère Rose ! s'écria Ludovic.

Et, se haussant sur la pointe des pieds, et, attirant à lui les

mains de la jeune fille, il parvint à mettre ses lèvres de niveau avec ses mains et les baisa amoureusement.

À partir de ce moment, ce fut entre les deux jeunes gens un échange, non plus de paroles, non de mots, non de sons, mais de sensations pures et d'émotions délicieuses. Leurs cœurs battaient d'un même battement, et leur souffle se confondait en un seul souffle.

Quiconque eût passé par là en ce moment et les eût aperçus ainsi entrelacés au milieu de cette nuit sereine, eût emporté comme une parcelle de leur amour, comme une fleur de ce bouquet, comme une note de ce concert.

Rien, en effet, n'était plus adorable que cette fusion de deux âmes chastes, de deux cœurs vierges ne demandant à l'amour que ses mystérieux ravissements, que ses poétiques extases ; c'était tout ce que la plume et le pinceau ont créé de plus doux depuis Ève amoureuse dans le paradis en fleurs, jusqu'à la Mignon de Goethe, cette autre Ève née à l'extrémité de la civilisation, non plus dans l'Éden du mont Ararat, mais dans les jardins de la Bohême.

Quelle heure était-il ? Ils eussent été bien embarrassés de le dire, les pauvres enfants ! Les minutes passaient si doucement, que ni l'un ni l'autre ne sortait de son extase au bruit de leurs ailes.

Le Val-de-Grâce, Saint-Jacques-du-Haut-Pas et Saint-Étienne-du-Mont avaient beau sonner les quarts d'heure, les demi-heures, les heures, de toute la force de leur marteau, ils ne les entendaient pas, et le tonnerre fût tombé dans la rue qu'ils n'y eussent pas fait pas plus d'attention, certainement, qu'au but inconnu où courent les étoiles en tombant du ciel.

Et, cependant, un bruit bien autrement faible que la voix des horloges fit tressaillir tout à coup Ludovic. Rose-de-Noël avait toussé.

Une sueur froide passa sur le front du jeune homme.

Oh ! cette toux, il la reconnaissait : c'était celle qu'il avait combattue et vaincue avec tant de peine.

– Pardon ! pardon, Rose, ma chère Rose ! s'écria-t-il.

– Pardon de quoi, et qu'ai-je à vous pardonner, mon ami ? dit-elle.

– Tu as froid, mon enfant chéri.

– Moi, froid ? dit l'enfant étonnée et charmée en même temps de cette attention de Ludovic.

La pauvre petite – excepté par Salvator – n'était point

accoutumée à s’entendre parler avec une pareille sollicitude.

– Oui, Rose, tu as eu froid, tu as toussé ; il est tard, il faut rentrer, Rose.

– Rentrer ! dit-elle.

Et elle prononça ce mot du ton dont elle eût dit : « Mais je croyais que nous allions rester ici toujours. » Aussi fût-ce à la pensée et non au mot que répondit Ludovic.

– Non, ma chère Rose, dit-il, non, impossible, il faut rentrer ; ce n’est point l’ami qui te dit cela, c’est le médecin qui te l’ordonne.

– Adieu donc, méchant médecin ! dit-elle avec tristesse.

Puis elle reprit avec son plus doux sourire :

– Au revoir, mon cher ami !

Et, en disant ces mots, elle se penchait tellement vers Ludovic, que les boucles de ses cheveux effleurèrent le front du jeune homme.

– Oh ! Rose !… Rose ! murmura-t-il avec amour.

Puis, se dressant sur la pointe des pieds, il leva la tête, se grandit de toute sa taille, si bien que ses lèvres se trouvèrent juste à la hauteur du front blanc de la jeune fille.

– Je t’aime, Rose ! dit-il tout bas en baisant ce front si pur.

– Je t’aime ! répéta la jeune fille en recevant le baiser de son amant.

Puis elle disparut, rentrant dans sa cage, si vite, qu’on eût dit qu’elle s’était envolée.

Ludovic sauta à terre ; mais il n’avait pas eu le temps de faire trois pas à reculons – car, en s’éloignant, il ne voulait pas un instant perdre de vue cette fenêtre –, que cette fenêtre se rouvrit.

– Ludovic ! dit la douce voix de Rose-de-Noël.

Le jeune homme bondit en avant et se retrouva sur sa borne, sans savoir comment il y était remonté.

– Rose, dit-il, souffrirais-tu ?

– Non, répondit la jeune fille en secouant la tête, mais je me souviens.

– Comment ! tu te souviens ! et de quoi ?

– D’avoir vécu avant de vivre, dit-elle.

– Mon Dieu ! dit Ludovic, es-tu folle ?

– Non ; tu sais, dans le beau pays que je revoyais tout à l’heure, quand j’étais enfant, couchée comme Virginie dans un hamac, et

que ma nourrice, une bonne négresse, nommée… attends ! oh ! elle s'appelait d'un drôle de nom !… elle s'appelait… Danaé !… et qu'une bonne négresse nommée Danaé, chantait, tout en me berçant dans mon hamac.

Et Rose-de-Noël chanta sur un air de berceuse, et en cherchant les premiers mots, comme s'ils ne se présentaient que difficilement et l'un après l'autre à son souvenir :

Dodo ! dodo ! piti monde à maman !
Maman chanter, maman cuit vous nanan…

Ludovic regarda Rose-de-Noël avec un profond étonnement.
– Attends, attends, continua celle-ci.

Vaisseau qui là, si vou le sage,
Porté poisson, porté bagage…

– Rose ! Rose ! s'écria Ludovic, sais-tu bien que tu m'effraies ?
– Attends, attends, dit Rose ; l'enfant répond :

Mauvais, bon Dié, pas vlé droumi ;
Moi vlé danser …
LA MAMAN
Ça vous dit là, zami !
Paix bouche à vou, n'a pas fait moi la peine,
Fermé grands yeux, tendé coulé fontaine…

– Rose ! Rose !
– Attends donc, ce n'est pas fini ; l'enfant reprend :

Mauvais, bon Dié ! pas vlé droumi ;
Moi vlé danser…
LA MAMAN
Ça vous di là, zami !
Fourré dans fleurs pitis bras, piti tête ;

Me voir là-bas cherché vous méchant bête ;

Ça chien la mer qui rodé dans bois nous.

Si vous pas bon, li caler nanan vous.

Ti monde à moi ! n'a pas fait moi la peine ;

Fermé grands yeux, tendé coulé fontaine.

L'ENFANT

Maman, bon Dié ! moi vlé droumi,

Pas vlé danser.

LA MAMAN

Cuis nanan pour zami ;

Li va grandi ! li va droumi, droumi !...

Et Rose s'arrêta.

Ludovic était demeuré haletant.

– C'est tout, dit l'enfant.

– Rentre, rentre, dit Ludovic, nous reparlerons de tout cela plus tard. Oui, oui, tu te souviens, chère Rose à moi ; oui, comme tu le disais tout à l'heure, nous avons déjà vécu avant de voir le jour.

Et Ludovic sauta à bas de sa borne.

– Je t'aime ! lui jeta Rose en refermant sa fenêtre.

– Je t'aime ! lui renvoya Ludovic assez vivement pour que les deux mots charmants pussent encore passer par la fenêtre entrebâillée. – Oh ! se dit-il ensuite à lui-même, l'étrange chose ! c'est bien une chanson Créole qu'elle m'a chantée là. D'où venait donc la pauvre enfant quand la Brocante l'a recueillie !... Dès demain, je consulterai là-dessus Salvator... Ou je me trompe, ou Salvator en sait sur Rose-de-Noël beaucoup plus qu'il n'en dit.

En ce moment, trois heures sonnaient, et une légère lueur blanchâtre, qui se répandait à l'orient, annonçait que le jour ne tarderait pas à paraître.

– Dors bien, chère enfant de mon cœur, dit Ludovic. À demain !

Et, comme si Rose-de-Noël avait entendu et que ces mots eussent eu un écho dans son cœur, la fenêtre s'entrouvrit de nouveau, et l'enfant jeta à Ludovic :

– À demain.

CCLVII

Le boulevard des Invalides.

La scène qui se passait à la même heure boulevard des Invalides, hôtel de Lamothe-Houdon, quoique semblable, au fond, aux deux scènes que nous venons de raconter, était toute différente dans la forme.

Chez Rose-de-Noël, l'amour était en bouton.

Chez Régina, il entrouvrait sa corolle.

Chez madame de Marande, il était en pleine fleur.

Quel est le moment le plus délicieux de l'amour ? Toute ma vie, j'ai cherché cette énigme sans la pouvoir trouver. Est-ce l'heure où il naît ? est-ce l'heure où il grandit ? est-ce l'heure où, près de s'arrêter, fruit savoureux et suave, il va tomber dans la robe d'or de la maturité ?

Quel est le moment où le soleil a ses rayons les plus beaux ? Est-ce à son aurore ? est-ce à son midi ? est-ce à l'heure où, incliné vers le couchant, il trempe l'extrémité de son disque de pourpre dans les flots tiédis de la mer ?

Oh ! qu'un autre le dise, qu'un autre prononce, qu'un autre décide ; nous craindrions trop de nous tromper sur une si grave question.

Et voilà pourquoi nous ne saurions dire quel était le plus heureux, de Jean Robert, de Ludovic ou de Pétrus, et laquelle savourait le plus délicieusement les joies d'amour, de madame de Marande, de Rose-de-Noël ou de Régina.

Mais, pour qu'on envie et que l'on compare, disons quels mots, quels regards, quels sourires d'ivresse les deux amants, ou plutôt les deux amoureux… – trouvez-moi donc un mot, chers lecteurs, trouvez-moi donc un mot, belles lectrices, pour peindre ma pensée ; les deux amoureux ? non : les deux *aimants* ! – quels mots, quels regards, quels sourires d'ivresse les deux *aimants* échangèrent pendant cette lumineuse et resplendissante nuit.

Pétrus était arrivé vers minuit et demi devant la grille de l'hôtel.

Après avoir fait, en long et en large, sept ou huit tours sur le boulevard des Invalides, pour voir si personne ne l'observait, il

était revenu se blottir dans l'angle que formait le pan de mur en retour dans lequel était scellée la grille.

Il était là depuis dix minutes environ, les yeux fixés avec une certaine tristesse sur les persiennes fermées et à travers lesquelles il n'apercevait aucune lumière ; il commençait à trembler que Régina n'eût pu venir au rendez-vous, quand il entendit un petit *hum ! hum !* bien bas qui indiquait, de l'autre côté de la muraille, la présence d'une seconde personne.

Pétrus répondit par un *hum ! hum !* semblable.

Et, comme si ces deux monosyllabes eussent été doués du même pouvoir magique que le mot *sésame*, la petite porte percée à dix pas de la grille s'ouvrit mystérieusement sans que l'on aperçût même la main qui la tirait.

Pendant ce temps, Pétrus s'était glissé le long de la muraille, de la grille à la porte.

– C'est vous, ma bonne Nanon ? demanda Pétrus à voix basse, en apercevant, avec ses yeux d'amoureux, à travers l'obscurité de la sombre allée de tilleuls qui venait jusqu'à la porte, une vieille femme que tout autre que lui eût prise pour un fantôme.

– C'est moi, répondit Nanon du même ton ; car c'était, en effet, la bonne vieille nourrice de Régina.

Oh ! les nourrices ! depuis la nourrice de Phèdre jusqu'à celle de Juliette, depuis la nourrice de Juliette jusqu'à celle de Régina !

– Et la princesse ? demanda Pétrus.

– Elle est ici.

– Elle nous attend ?

– Oui.

– Mais il n'y a de lumière ni à la fenêtre de sa chambre, ni à celle de sa serre.

– Elle est au rond-point du jardin.

Non, elle n'était plus là ; elle était au bout de l'allée, où elle apparaissait comme une blanche vision. Pétrus s'envola vers elle. Deux mots se confondirent entre quatre lèvres.

– Chère Régina !

– Cher Pétrus !

– Vous m'avez donc entendu ?

– Je vous ai deviné.

– Régina !

– Pétrus !

On eût dit l'écho du premier baiser qui se répétait.

Puis Régina entraîna vivement Pétrus.

– Au rond-point, dit-elle.

– Où vous voudrez, mon amour.

Et les deux jeunes gens, rapides comme Hippomène et Atalante, silencieux comme ces sylphes et ces ondines qui passent, sans les courber, sur les hautes herbes du Brumenthal, arrivèrent en un instant à la partie du jardin que l'on appelait le rond-point.

Le rond-point dans lequel venaient de s'abattre Pétrus et Régina était bien le plus doux nid d'amoureux qui se pût imaginer : fermé de toutes parts, en apparence, par des charmilles, comme le rond-point d'un véritable labyrinthe, on ne comprenait point par où on pouvait y entrer, et, une fois entré, par où on pouvait en sortir ; les arbres, déjà fort serrés à leur base, étaient si inextricablement enchevêtrés à leur cime, qu'on eût dit les mailles d'un filet de soie verte ; ce qui donnait aux deux amants qui étaient dessous l'apparence de deux papillons pris dans un immense réseau.

Et, cependant, les feuilles n'étaient pas tellement serrées que les rayons des étoiles ne pussent y pénétrer ; mais avec quelle timidité ils semblaient traverser ces feuilles, avec quelles précautions infinies ils avaient l'air d'égrener des émeraudes sur le sable doré !

Dans ce rond-point, il faisait plus sombre encore qu'ailleurs.

Régina était délicieusement habillée tout en blanc comme une fiancée.

Il y avait eu soirée à l'hôtel, mais Régina avait eu le temps de quitter sa toilette de salon pour un grand peignoir de batiste brodée, aux larges manches laissant sortir ses magnifiques bras nus ; seulement, pour ne pas faire attendre Pétrus, elle avait gardé ses bijoux.

Son cou était entouré d'un fil de perles fines qui semblaient autant de gouttes de lait durci ; deux diamants, de la grosseur d'un pois chacun, étincelaient à ses oreilles ; une rivière de brillants était tordue dans ses cheveux ; enfin, des bracelets d'émeraudes, de rubis, de saphirs, sous toutes les formes, chaînes, fleurs et serpents, étreignaient ses bras.

Elle était adorable ainsi ! blanche à la fois d'une blancheur éclatante et pure, comme la blancheur de la lune, et, comme elle, toute constellée !

Lorsque Pétrus put s'arrêter, respirer, voir, il fut ébloui. Nul mieux que le jeune homme, peintre, poète et amoureux, ne pouvait se rendre compte du tableau féerique qu'il avait sous les

yeux : ce bois lumineux et frissonnant, ce sol moussu, jonché de violettes et de vers luisants, les unes répandant leur parfum, les autres répandant leur lumière ! sur une branche voisine, un rossignol chantant sa cantilène nocturne et égrenant son chapelet de notes mélodieuses ! et elle, Régina ! elle ! debout, appuyée à son bras ! enivrante et enivrée ! centre de ce ravissant tableau ! statue d'albâtre rose !

C'était, on en conviendra, plus qu'il n'en eût fallu pour rendre amoureux un indifférent, et fou un amoureux ; c'était bien véritablement le *songe d'une nuit d'été* – songe d'amour et de bonheur.

Pétrus en subit tous les enivrements.

Et, chose terrible pour lui, pauvre Pétrus, au milieu de ces enivrements, était celui de la richesse.

Certes, sans perles, sans diamants, sans rubis, sans émeraudes, sans saphirs, Régina eût été belle toujours, car elle restait femme ; mais, avec son nom de Régina, était-ce assez pour elle que d'être femme, et ne lui fallait-il pas être un peu reine ?

Hélas ! ce fut ce que se dit Pétrus en soupirant à la fois d'amour et de tristesse : il se rappelait l'aveu qu'il avait à faire à sa bien-aimée.

Il ouvrait la bouche pour tout lui dire, mais il lui sembla que bien d'autres paroles que celles de cet humiliant aveu se tenaient sur ses lèvres, se pressaient au seuil de son cœur.

– Plus tard, plus tard, murmura-t-il tout bas.

Et, comme Régina s'asseyait sur un banc de mousse, lui se coucha à ses pieds, baisant ses mains et cherchant, entre les pierreries qui chargeaient ses bras, une place où appuyer ses lèvres.

Régina vit bien que tous ces bracelets gênaient Pétrus.

– Excusez-moi, mon ami, dit-elle, je suis venue comme j'étais. Je tremblais de vous faire attendre ; puis j'avais hâte de vous voir. Aidez-moi à me débarrasser de tous ces bijoux.

Et alors elle se mit à presser, les uns après les autres, les ressorts de ses bracelets et à laisser tomber autour d'elle, comme une pluie scintillante, tous ces rubis, toutes ces émeraudes, tous ces saphirs enchâssés d'or.

Pétrus voulut les ramasser.

– Oh ! laisse, laisse, dit-elle avec cette aristocratique insouciance de la richesse, c'est l'affaire de Nanon. Tiens, mon

Pétrus, mon bien aimé, voici mes bras et mes mains ; ils sont bien à toi, maintenant : plus de chaînes, même d'or ; plus d'entraves, même de diamants !

Que dire à cela ? S'agenouiller et adorer.

Pétrus se laissa aller, comme l'Indien, à la délicieuse rêverie, à la contemplation muette de la beauté, à une ivresse, enfin, qui ressemblait à celle du hachich.

Puis, après un instant de silence, pendant lequel son regard semblait s'être absorbé dans le regard de Régina, pendant lequel son âme semblait s'être ravivée dans l'âme de la jeune fille :

– Ah ! ma bien aimée Régina ! s'écria-t-il dans un élan passionné, Dieu peut maintenant me rappeler à lui, car j'ai touché à la fois des mains et des lèvres cette fleur inconnue que l'on appelle la félicité humaine, et j'ai vécu. Jamais, même en espérance, mon rêve le plus doux ne m'avait donné une parcelle des joies que vous répandez en moi comme une divinité bienfaisante. Je vous aime, Régina, au-delà de toute expression, au-delà du temps, au-delà de la vie, et l'éternité me semble à peine suffisante pour vous répéter : Je t'aime, Régina, je t'aime !

La jeune femme laissa d'elle-même tomber sa main sur ses lèvres.

Régina, nous l'avons dit, était assise, et Pétrus était couché à ses pieds ; mais, en baisant la main de Régina, il se releva à demi ; mais, en passant son bras autour du cou de Régina, il se releva tout à fait.

Il en résulta qu'il se trouva debout, et elle assise.

De cette façon, il la dominait de toute la hauteur de sa taille.

Alors la pensée lui revint de sa pauvreté, et il poussa un soupir.

Régina tressaillit : elle comprit que, celui-là, c'était un soupir de douleur, et non d'amour.

– Qu'avez-vous donc, mon ami ? demanda-t-elle avec une espèce d'effroi.

– Moi ? Rien ! dit Pétrus en secouant la tête.

– Si fait, dit Régina ; vous êtes triste, Pétrus ; parlez, je le veux.

– J'ai eu de profonds chagrins, mon amie.

– Vous ?

– Oui.

– Quand ?

– En ces temps derniers.

– Et vous ne m'en avez rien dit, Pétrus ? Voyons, que vous est-il arrivé ? Parlez, parlez !

Et Régina releva la tête pour mieux voir Pétrus.

Ses beaux yeux étaient chargés d'amour et brillaient comme ces diamants épars dans sa chevelure.

S'il n'y eût eu que les yeux de Régina, Pétrus eût peut-être parlé.

Mais il y avait les diamants.

Les diamants le fascinèrent.

Oh ! n'était-ce pas, en effet, une cruelle confidence que celle qui consistait à révéler à cette grande dame, aussi riche que belle, qu'elle avait pour amoureux un pauvre diable de peintre dont on allait, dans quatre ou cinq jours, vendre les meubles à l'encan ?

Et puis, ce pauvre diable de peintre, en avouant sa pauvreté à la femme riche, n'était-il pas forcé d'avouer en même temps, à son amie sans défauts, qu'il avait failli être un mauvais fils.

Cette fois encore, le courage lui faillit.

– Mauvaise, dit-il, n'est-ce point un chagrin profond que d'être forcé de quitter Paris et de demeurer six jours sans vous voir ?

Régina l'attira vers elle en lui présentant son front. Pétrus y appuya ses lèvres avec un frissonnement de joie qui fit rayonner son visage. En ce moment, la lumière naissante de la lune arrivait directement sur le front de Pétrus. En le voyant si splendidement éclairé par cette double lumière, Régina ne put retenir un cri d'admiration.

– Vous me dites quelquefois que je suis belle, Pétrus.

Le jeune homme l'interrompit.

– Je vous le dis toujours, Régina ! s'écria-t-il, quand ce n'est pas avec mes lèvres, c'est avec mon cœur.

– Eh bien, laissez-moi vous dire une fois que vous êtes beau !

– À moi ? fit Pétrus tout étonné.

– Laissez-moi vous dire que vous êtes beau et que je vous aime, mon noble Van Dyck ! Tenez, je voyais hier au Louvre le portrait du grand peintre dont Dieu vous a donné le talent, et dont, moi, je vous ai donné le nom ; eh bien, en me souvenant d'avoir entendu raconter à Gênes les amours de Van Dyck avec la comtesse de Brignoles, j'étais prête à vous dire – vois comme c'est heureux, mon Pétrus, que je ne t'aie pas rencontré dans ce moment-là ! – j'étais prête à te dire : « Je vous appartiens comme elle lui a appartenu, car vous êtes beau comme lui, et je l'aime, certes, plus

qu'elle ne l'aimait. »

Pétrus jeta un cri de joie.

Alors, se laissant tomber près d'elle et l'enlaçant par la taille, il l'attira doucement à lui.

Régina plia comme un palmier sous la brise du soir, et, inclinant sa tête sur la poitrine de Pétrus, elle écouta en souriant les battements précipités de son cœur, dont chaque battement lui disait : « Régina, je t'aime ! »

En vérité, c'était un groupe ravissant que celui de ces beaux jeunes gens, et l'ange du bonheur eût dû les pétrifier dans cette extase.

La parole s'arrêta sur leurs lèvres. Qu'avaient-ils à se dire ? L'haleine de Pétrus caressait doucement les cheveux de la jeune femme et la faisait frissonner comme une sensitive au souffle d'un oiseau.

Elle avait fermé les yeux et jouissait intérieurement de ces délices ineffables que la religion fait espérer aux mourants, lorsqu'ils se réveilleront dans un autre monde sous le regard du Seigneur.

Une heure se passa ainsi dans cette enivrante léthargie, chacun jouissant de son côté du bonheur qu'il donnait à l'autre et le savourant en silence, comme si le témoignage trop éclatant d'une pareille félicité devait rendre jaloux les astres qui les éclairaient.

Mais ni l'un ni l'autre n'échappaient à l'influence de l'étreinte amoureuse ; leur haleine devenait plus pressée, leur regard plus humide ; leur souffle semblait une plainte ; leur sang, comme une marée qui monte, semblait avoir submergé le cœur et battait dans les artères de leur front.

Régina se réveilla en sursaut comme un enfant qui échappe à un mauvais songe, et, tremblant de tous ses membres, les lèvres presque collées à celles du jeune homme, elle murmura :

– Pars… va-t'en… quitte-moi, Pétrus !

– Déjà !… dit le jeune homme, déjà !… Et pourquoi te quitter, mon Dieu ?

– Je te dis de partir, mon bien-aimé ; va-t'en… va-t'en !

– Un danger nous menace-t-il, mon ange adoré ?

– Oui, un grand, un terrible !

Pétrus se leva et regarda autour de lui.

Régina le fit rasseoir, et, avec un sourire qui n'était pas exempt d'effroi :

– Non, dit Régina, le danger n'est point où tu le cherches, ami.

– Où est-il donc ? demanda Pétrus.

– Il est en nous, il est dans nos cœurs, il est sur nos lèvres, il est dans l'étreinte de tes bras, dans les chaînes des miens… Aie pitié de moi, Pétrus… je t'aime trop !

– Régina ! Régina ! s'écria Pétrus en pressant entre ses mains la tête de la jeune fille et en la baisant avec passion.

L'étreinte dura un temps indicible. Dans ce baiser ardent, et cependant chaste comme celui de deux anges, leurs âmes se confondirent. Une étoile glissa du ciel et sembla tomber à quelques pas d'eux.

Régina, par un effort suprême, s'arracha des bras du jeune homme.

– Ne tombons pas du ciel comme elle, mon bien-aimé Pétrus, dit Régina en le regardant avec ses deux beaux yeux noyés des larmes de l'amour.

Pétrus lui prit la main, l'attira à lui, et déposa sur son front un baiser qui n'eût pas été plus pur sous les lèvres d'un frère.

– À la face de Dieu qui nous regarde, dit-il, à la face des étoiles qui sont ses yeux, je vous donne ce baiser comme la marque de la plus haute estime et du plus profond respect.

– Merci, ami, dit Régina. Ton front ?

Pétrus obéit, et la jeune femme lui rendit le baiser qu'elle venait de recevoir. En ce moment, trois heures sonnèrent, et Nanon parut.

– Dans une demi-heure, il fera jour, dit-elle.

– Tu le vois, Nanon, fit Régina, nous nous disons adieu.

Ils se séparèrent.

Mais, au moment où leurs deux mains allaient se quitter, la main de Régina retint la main de Pétrus.

– Ami, dit-elle, demain, je l'espère, tu recevras une lettre de moi.

– Je l'espère bien aussi, dit le jeune homme.

– Mais une bonne lettre.

– Toutes tes lettres sont bonnes, Régina ; seulement, la dernière est toujours la meilleure.

– Celle-là sera meilleure que la meilleure.

– Oh ! mon Dieu ! je suis si heureux, que j'ai presque peur.

– N’aie pas peur, et sois heureux, dit Régina.

– Que me diras-tu donc dans cette lettre, mon amour chéri ?

– Oh ! aie la patience d’attendre ; ne faut-il pas nous garder du bonheur pour les jours où nous ne nous voyons pas.

– Merci, Régina ; tu es un ange.

– Au revoir, ami !

– À toujours, n’est-ce pas ?

– Tenez, fit Nanon, quand je vous disais. Voici le jour.

Pétrus secoua la tête et s’éloigna, le regard constamment tourné vers la jeune femme.

Que disait donc Nanon et que parlait-elle du jour ?

En ce moment, au contraire, aux yeux des deux amants, le ciel se couvrait d’un crêpe, le rossignol cessait de chanter, les étoiles s’effaçaient du ciel, et toute cette féerie créée pour eux semblait s’éteindre avec leur dernier baiser.

CCLVIII

La rue de Jérusalem.

Salvator, en quittant les trois jeunes gens, avait dit : « Je vais tâcher de sauver M. Sarranti, que l'on exécute dans huit jours. »

Après avoir laissé les jeunes gens s'engager chacun de son côté, Salvator descendit rapidement la rue d'Enfer, prit la rue de la Harpe, traversa le pont Saint-Michel, longea le quai, et, au même moment, à peu près, où chacun de ses amis arrivait à son rendez-vous, il arrivait, lui, devant l'hôtel de la Préfecture.

Comme la première fois, le concierge arrêta Salvator en lui demandant :

– Où allez-vous ?

Comme la première fois, Salvator se nomma.

– Pardon, monsieur, dit le concierge, je ne vous avais pas reconnu.

Salvator passa.

Puis il traversa la cour, entra sous la voûte, monta deux étages, et arriva dans l'antichambre où se tenait le garçon de bureau de service.

– M. Jackal ? demanda Salvator.

– Il vous attend, répondit l'huissier en ouvrant la porte du cabinet de M. Jackal. Salvator entra et aperçut le chef de police enfoui au fond d'un immense fauteuil Voltaire.

En voyant apparaître le jeune homme, M. Jackal se leva et alla à lui avec empressement.

– Vous voyez que je vous attendais, cher monsieur Salvator, lui dit-il.

– Je vous remercie, monsieur, répondit Salvator avec assez de hauteur et de dédain, selon son habitude.

– Ne m'avez-vous pas dit, lui demanda M. Jackal, qu'il s'agissait tout simplement d'une petite expédition aux environs de Paris ?

– En effet, répondit Salvator.

– Faites atteler, dit M. Jackal au garçon de bureau.

L'huissier sortit.

– Asseyez-vous, cher monsieur Salvator, dit M. Jackal en montrant au jeune homme un siège. Dans cinq minutes, nous pourrons partir. J'avais donné l'ordre de tenir les chevaux tout harnachés.

Salvator s'assit, non pas sur le siège que lui indiquait M. Jackal, mais sur un autre plus éloigné. On eût dit que le jeune homme aux purs instincts fuyait le contact du limier de police.

M. Jackal remarqua ce mouvement, mais n'indiqua que par un léger mouvement de sourcils qu'il l'eût remarqué.

Puis il tira sa tabatière de sa poche, bourra son nez de tabac, et, se renversant dans son fauteuil en relevant ses lunettes :

– Savez-vous à quoi je pensais quand vous êtes entré, monsieur Salvator ?

– Non, monsieur, je n'ai pas le don de deviner, et ce n'est pas mon état.

– Eh bien, je me demandais où vous pouviez prendre cette puissance d'amour pour l'humanité.

– Dans ma conscience, monsieur, répondit Salvator ; et j'ai toujours admiré avant tout, même avant les vers de Virgile, ce vers du poète de Carthage, qui ne l'a fait peut-être que parce qu'il avait été esclave :

Homo sum, et nil humani a me alienum puto(1).

– Oui, oui, dit M. Jackal, je connais le vers : il est de Térence, n'est-ce pas ?

Salvator fit de la tête un signe approbatif.

M. Jackal continua.

– En vérité, cher monsieur Salvator, dit-il, si le mot philanthrope n'était pas inventé, il faudrait le créer pour vous. Le journaliste le plus croyable de la terre – si un journaliste était croyable – écrirait demain que vous êtes venu à minuit me trouver pour m'associer à une bonne action, qu'on ne le croirait pas ; bien plus, on vous soupçonnerait un intérêt quelconque à un acte désintéressé. Vos amis politiques ne manqueraient pas de vous désavouer et crieraient tout haut que vous êtes vendu au parti bonapartiste ; car, enfin, vous acharner à sauver la vie à ce M. Sarranti, qui arrive de l'autre monde, que vous n'avez peut-être jamais vu que le jour où il a été arrêté place de l'Assomption ; mettre cette persistance à vouloir prouver à une cour de justice

qu'elle s'est absolument trompée et qu'elle a condamné un innocent, n'est-ce pas, diraient vos amis politiques, faire preuve de bonapartisme ?

– Sauver un innocent, monsieur Jackal, c'est faire preuve d'honnêteté. Un innocent n'est d'aucun parti, ou, plutôt, il est du parti de Dieu.

– Oui, oui, sans doute, et cela est clair et suffisant pour moi qui vous connais de longue date, et qui sais depuis vieux temps que vous êtes, comme on dit, *un libre penseur*. Oui, je sais que l'on serait mal venu à vouloir entamer des opinions si profondément enracinées. Aussi n'entreprendrai-je point cette tâche. Mais enfin, si quelqu'un l'entreprenait, si l'on essayait de vous calomnier ?

– Ce serait peine perdue, monsieur : personne ne le croirait.

– J'ai eu votre âge, dit avec une légère teinte de mélancolie M. Jackal ; j'ai eu de mes semblables la même opinion que vous en avez. Je m'en suis amèrement repenti depuis, et je me suis écrié comme Méphistophélès – vous avez fait votre citation, cher monsieur Salvator, permettez-moi de faire la mienne –, je me suis écrié comme Méphistophélès : « Crois-en l'un des nôtres : ce grand tout n'est fait que pour un dieu ; pour lui les lumières éternelles ! il nous a créés, nous, pour les ténèbres… »

– Soit ! dit Salvator ; alors je vous répondrai comme le docteur Faust : « Mais je veux ! »

– « Le temps est court, l'art est long ! » continua M. Jackal poursuivant la citation jusqu'aux extrêmes limites(1).

– Que voulez-vous ! répondit Salvator, le ciel m'a ainsi fait. Les uns sont naturellement poussés au mal ; moi, au contraire, par un instinct naturel, par une puissance irrésistible, je me sens poussé au bien. C'est vous dire, monsieur Jackal, que tous les philosophes les plus pédants et les plus bavards, réunis ensemble, ne parviendraient pas à m'ébranler.

– Oh ! jeunesse ! jeunesse ! murmura avec une sorte de découragement M. Jackal en hochant tristement la tête.

Salvator crut que le moment était venu de donner un autre cours à la conversation. Selon lui, M. Jackal mélancolique déshonorait la mélancolie.

– Puisque vous m'avez fait l'honneur de me recevoir, monsieur Jackal, dit-il, permettez-moi de vous rappeler en quelques mots le but de l'expédition que je vous ai proposée avant-hier.

– Je vous écoute, cher monsieur Salvator, répondit M. Jackal.

Mais, à peine achevait-il ces mots, que l'huissier rouvrit la porte

et annonça que la voiture était attelée.

M. Jackal se leva.

– Nous causerons en route, cher monsieur Salvator, dit-il en prenant son chapeau et en faisant signe au jeune homme de passer devant lui.

Salvator s'inclina et passa.

Arrivé dans la cour, M. Jackal, après avoir fait entrer le jeune homme dans la voiture, mit à son tour le pied sur le marchepied en demandant :

– Où allons-nous ?

– Route de Fontainebleau, à la Cour-de-France, répondit Salvator.

M. Jackal répéta l'ordre.

– En passant par la rue Mâcon, ajouta le jeune homme.

– Par la rue Mâcon ? interrogea M. Jackal.

– Oui, par chez moi ; nous avons à y prendre un compagnon de route.

– Diable ! fit M. Jackal, si j'avais su cela, j'aurais ordonné la berline au lieu du coupé.

– Oh ! dit Salvator, soyez tranquille, celui-là ne vous gênera point.

– Rue Mâcon, no 4, dit M. Jackal.

La voiture partit.

Quelques secondes après, elle s'arrêtait devant la porte de Salvator.

Salvator entra en ouvrant la porte de l'allée avec la clef.

À peine avait-il mis le pied sur la première marche de l'escalier tournant, que l'extrémité supérieure s'éclaira. Fragola parut, une bougie à la main et pareille à une étoile que l'on voit du fond d'un puits :

– C'est toi, Salvator ? dit-elle.

– Oui, chérie.

– Rentres-tu ?

– Non, je ne serai ici que demain à huit heures du matin.

Fragola poussa un soupir.

Salvator devina ce soupir plutôt qu'il ne l'entendit.

– Ne crains rien, dit-il, il n'y a aucun danger.

– Prends toujours Roland.

– Je venais le chercher.

Et Salvator appela Roland.

Comme s'il n'eût attendu que cet appel, le chien bondit par les escaliers et vint jeter ses deux pattes au cou de son maître.

– Et moi ? demanda Fragola attristée.

– Viens, dit Salvator.

Nous avons tout à l'heure comparé la jeune fille à une étoile.

Une étoile qui glisse au ciel, et qui, en quelques secondes, parcourt la distance qui s'étend d'un horizon à l'autre, n'y glisse pas plus rapidement que ne fit Fragola le long de la rampe de l'escalier.

Elle se trouva dans les bras du jeune homme.

Là, le sourire calme et l'œil limpide de Salvator la rassurèrent.

– À demain, ou plutôt, à aujourd'hui huit heures ? dit-elle.

– À aujourd'hui huit heures.

– Va, mon Salvator, dit-elle ; Dieu est avec toi !

Et elle suivit des yeux le jeune homme jusqu'à ce que la porte fût refermée. Salvator reprit sa place près de M. Jackal, et, par la portière :

– Suis-nous, Roland, dit-il.

Et, comme si Roland savait où l'on allait, non seulement il suivit, mais encore il prit les devants en s'élançant dans la direction de la barrière de Fontainebleau.

CCLIX

Le château de Viry.

Pour ceux de nos lecteurs qui ignoreraient le but de l'expédition de Salvator, de M. Jackal et de Roland, nous allons dire quelques mots de ce qui s'était passé la surveille.

Salvator, en voyant le délai fixé par le roi pour le retour de l'abbé Dominique arriver à pas de géant, Salvator était venu trouver M. Jackal et lui avait dit :

– Vous m'avez autorisé, monsieur, à venir vous trouver toutes les fois que j'aurais à vous signaler une injustice ou un mal quelconque à réparer.

– En effet, mon cher monsieur Salvator, avait répondu M. Jackal, je me rappelle vous avoir dit cela.

– Eh bien, je viens vous parler de la condamnation de M. Sarranti.

– Ah ! vous venez pour me parler de cette condamnation ?

– Oui.

– Parlons-en donc, avait dit M. Jackal en abaissant ses lunettes.

Salvator continua :

– Monsieur, si vous aviez la conviction que M. Sarranti est innocent, feriez-vous pour le sauver tout ce qui est en votre pouvoir ?

– Naturellement, cher monsieur Salvator.

– Eh bien, vous allez me comprendre alors : j'ai cette certitude.

– Malheureusement, avait fait M. Jackal, je ne l'ai pas, moi.

– Aussi viens-je chez vous pour vous la donner ; j'ai non seulement la certitude, mais même la preuve de l'innocence de M. Sarranti.

– Vous, cher monsieur Salvator ? Ah ! tant mieux !

Salvator confirma ce qu'il avait dit par un signe de tête.

– Vous avez cette preuve ?

– Oui.

– Eh bien, que ne la montrez-vous, en ce cas ?

– Je viens précisément pour vous prier de m’aider à la mettre au jour.

– Tout à votre disposition, cher monsieur Salvator ; parlez donc vite.

– Non, je ne viens point vous parler ; les paroles ne sont pas des preuves : je viens pour agir.

– Agissons.

– Pouvez-vous disposer de la nuit prochaine ?

M. Jackal lança de côté sur Salvator un regard rapide comme l’éclair.

– Non, dit-il.

– Et de la nuit qui suivra la nuit prochaine ?

– Parfaitement ; seulement, il faut que je sache pour combien de temps vous m’enlevez.

– Pour quelques heures seulement.

– Si l’expédition est dans Paris ou hors Paris ?

– Hors Paris.

– À combien de lieues, à peu près ?

– À quatre ou cinq lieues.

– Bien !

– Alors vous serez prêt ?

– Je serai à vos ordres.

– À quelle heure ?

– À partir de minuit, corps et âme.

– À après-demain donc, à minuit ?

– À après-demain, à minuit.

Et Salvator avait quitté M. Jackal.

Il était huit heures du matin.

Sous la voûte, il s’était croisé avec un homme tellement enveloppé dans une longue redingote à collet droit, qu’elle semblait faite exprès pour lui cacher le visage.

Il n’y avait pas fait grande attention.

Les gens qui rendaient visite à M. Jackal avaient quelquefois de graves raisons pour ne pas rendre les visites à visage découvert.

L’homme était monté chez M. Jackal.

On avait annoncé M. Gérard.

M. Jackal avait laissé échapper une espèce d'exclamation de joie, et la porte s'était refermée sur eux.

La conférence avait duré près d'une heure.

Peut-être saurons nous plus tard ce qui s'était passé dans cette conférence ; mais, pour le moment, nous sommes obligés de suivre sur la route de Fontainebleau Salvator, M. Jackal et Roland.

La route se fit rapidement.

Arrivé devant le pont Godeau, Salvator dit au cocher d'arrêter, et l'on descendit.

– Je crois, dit M. Jackal, que nous avons perdu votre chien ; ce serait dommage, car il a l'air d'un animal bien intelligent.

– D'une intelligence extraordinaire, dit Salvator ; au reste, vous allez voir.

M. Jackal et Salvator suivirent cette route de pommiers que nos lecteurs connaissent déjà et qui aboutissait à la grille du parc.

En avant de la grille, ils trouvèrent Roland, qui les attendait, étendu tout de son long au clair de la lune, la tête haute et dans l'attitude des grands sphinx d'Égypte.

– C'est ici ! dit Salvator.

– Belle propriété ! dit M. Jackal en relevant ses lunettes et en plongeant son regard à travers la grille dans la profondeur du parc.

– Et comment pénètre-t-on là-dedans ?

– Oh ! bien facilement, comme vous allez voir, répondit Salvator. – Houp ! Brésil !

Le chien se dressa d'un seul mouvement sur les quatre pattes.

– Je croyais que vous appeliez votre chien Roland, dit M. Jackal.

– À la ville, oui ; mais, à la campagne, je l'appelle Brésil ; c'est toute une histoire que je vous conterai en son lieu et place. – Ici, Brésil !

Salvator avait gagné la portion du mur qu'il avait l'habitude d'escalader. Brésil, sur l'injonction de son maître, s'était approché. Salvator le prit et l'enleva à bras tendus – comme nous l'avons vu faire à la première expédition à laquelle nous avons assisté – jusqu'au chaperon du mur, sur lequel Brésil se cramponna avec ses deux pattes de devant, et, lui posant les deux pattes de derrière sur ses épaules :

– Saute ! dit-il.

Le chien sauta et retomba de l'autre côté.

– Ah ! ah ! fit M. Jackal, je commence à comprendre ; c'est une manière de nous montrer le chemin.

– Justement ! À notre tour, dit Salvator en s'enlevant à la force des poignets jusqu'au chaperon du mur et en s'asseyant à califourchon sur l'arête.

Puis, de là, tendant les deux mains à M. Jackal :

– À vous, dit-il.

– Ah ! dit celui-ci, c'est inutile. Et il s'enleva à son tour comme avait fait Salvator, avec une agilité que le jeune homme était bien loin de soupçonner chez lui.

Il est vrai que, maigre comme il l'était, les mains n'avaient pas un grand poids à porter.

– Alors, dit le jeune homme, je ne m'inquiète plus de vous.

Et il sauta de l'autre côté du mur.

M. Jackal en fit autant avec une légèreté et une dextérité qui révélaient une grande habitude de la gymnastique.

– Maintenant, dit Salvator tout en contenant Brésil du geste, savez-vous où nous sommes ?

– Non, dit M. Jackal ; mais j'espère que vous me ferez la grâce de me le dire.

– Nous sommes au château de Viry.

– Ah ! ah ! Viry !… Qu'est-ce que cela ?

– Je vais aider votre mémoire : au château de Viry, chez l'honnête M. Gérard.

– Chez l'honnête M. Gérard ? Hum !… le nom ne m'est pas inconnu.

– Non, je crois du moins ; c'est cette propriété qu'il n'habitait plus depuis de longues années, et qu'il avait louée à M. Lorédan de Valgeneuse pour y cacher Mina.

– Mina ?… Quelle Mina ? demanda M. Jackal.

– C'est la jeune fille qui avait été enlevée à Versailles.

– Ah ! bon ! Et qu'est-elle devenue ?

– Voulez-vous me permettre de vous raconter une petite anecdote, monsieur Jackal ?

– Racontez, cher monsieur Salvator ; vous savez le plaisir que j'ai à vous entendre.

– Eh bien, un de mes amis, en Russie (il était à Saint-

Pétersbourg), eut l'imprudence, en jouant chez un grand seigneur, de mettre sur la table de jeu une fort belle tabatière garnie en diamants ; la tabatière disparut. Il tenait beaucoup à sa tabatière.

– Cela se comprend, dit M. Jackal.

– C'était moins à cause des diamants qu'à cause de la personne qui la lui avait donnée.

– J'y eusse tenu pour les deux raisons.

– Eh bien, comme il y tenait autant pour une seule que vous eussiez tenu pour les deux, il confia sa mésaventure au maître de la maison, employant toute sorte de circonlocutions pour en arriver à lui dire qu'il avait un voleur chez lui. Mais, à sa grande stupéfaction, le maître de la maison ne parut pas autrement étonné.

« – Donnez-moi le signalement bien exact de votre tabatière, lui dit-il.

« Mon ami le lui donna.

« – Vous allez vous adresser à la police, alors ?

« – Oh ! pas du tout ; ce serait le moyen que vous ne la revissiez jamais. Ne dites pas un mot du vol, au contraire.

« – Mais quel moyen emploierez-vous ?

« – C'est mon affaire ; je vous dirai cela en vous rendant la tabatière.

« Au bout de huit jours, le grand seigneur se présenta chez mon ami.

« – Est-ce celle-là ? lui demanda-t-il en lui montrant une tabatière.

« – Justement, dit celui-ci.

« – C'est votre tabatière ?

« – Mais certainement.

« – Eh bien, la voici ; mais ne la posez plus sur les tables de jeu ; je comprends qu'on vous l'ait volée ; elle vaut dix mille francs comme un kopek.

« – Comment diable avez-vous pu la rattraper ?

« – C'était un de mes amis qui vous l'avait prise : le comte un tel.

« – Et vous avez osé la lui redemander ?

« – La lui redemander ? Oh ! non pas, il se serait blessé de la réclamation.

« – Comment avez-vous fait, alors ?

« – Comme il avait fait lui-même : je la lui ai volée. »

– Ah ! ah ! fit M. Jackal.

– Comprenez-vous l'apologue, cher monsieur Jackal ?

– Oui ; M. de Valgeneuse avait enlevé Mina à Justin.

– C'est cela ? et moi, j'ai enlevé Mina à M. de Valgeneuse.

M. Jackal bourra son nez de tabac.

– Je n'ai rien su de cela, dit-il.

– Non.

– Comment donc M. de Valgeneuse n'est-il pas venu se plaindre à moi ?

– Nous avons arrangé la chose ensemble, cher monsieur Jackal.

– Si la chose est arrangée… dit l'homme de police.

– Jusqu'à nouvel ordre, du moins.

– N'en parlons plus.

– Non, parlons de M. Gérard.

– J'écoute.

– Eh bien, M. Gérard, comme je vous le disais, avait donc quitté le château depuis de longues années.

– Quelque temps après le vol de M. Sarranti et la disparition de son neveu et de sa nièce ; ces faits sont à ma connaissance ; ils ont été établis par les débats, devant la cour d'assises.

– Maintenant, la façon dont le neveu et la nièce de M. Gérard ont disparu est-elle à votre connaissance ?

– Non ; vous savez que M. Sarranti a constamment nié sa participation à ce fait.

– Il avait raison ; car, lorsque M. Sarranti quitta le château de Viry, les deux enfants étaient parfaitement vivants et jouaient tranquillement sur la pelouse.

– Il l'a dit, du moins.

– Eh bien, moi, monsieur Jackal, dit Salvator, je sais ce que ces deux enfants sont devenus.

– Bah !

– Oui.

– Dites, cher monsieur Salvator ; vous m'intéressez vivement !

– La jeune fille a été tuée d'un coup de couteau par madame Gérard, et le petit garçon noyé par M. Gérard.

– Dans quel but ? demanda M. Jackal.

– Vous oubliez que M. Gérard était à la fois tuteur et héritier des enfants.

– Oh ! que me dites-vous là, cher monsieur Salvator ! Je n'ai point connu madame Gérard…

– Qui n'a jamais été madame Gérard, mais qui était simplement Orsola.

– C'est possible ; mais j'ai connu M. Gérard, l'honnête M. Gérard, comme on l'appelle.

Et la lèvre de M. Jackal se crispa sous un sourire qui n'appartenait qu'à lui.

– Eh bien, dit Salvator, l'honnête M. Gérard noyait le petit garçon, tandis que sa femme égorgeait la petite fille.

– Et vous pouvez me donner la preuve de cela ? dit M. Jackal.

– Certainement.

– Quand ?

– Tout de suite… si toutefois vous consentez à me suivre.

– Puisque je suis venu jusqu'ici… dit M. Jackal.

– Autant aller jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

M. Jackal fit de la tête et des épaules un signe d'assentiment.

– Venez donc, dit Salvator.

Et tous deux, suivant le mur du parc, s'acheminèrent vers la maison, tandis que Salvator, de la voix et du geste, retenait Brésil, qui semblait attiré vers un point du parc par quelque puissance inconnue et invisible.

CCLX

Où M. Jackal déplore que Salvator soit honnête homme.

Tous deux arrivèrent ainsi jusqu'au perron du château.

Le château était parfaitement sombre ; pas une fenêtre n'était éclairée ; il était évident qu'il était désert.

– Arrêtons-nous un instant ici, cher monsieur Jackal, dit Salvator ; je vais vous raconter comment la chose s'est passée.

– Selon vos conjectures ?

– Selon mes certitudes. Nous avons devant nous l'étang où l'on a noyé le petit garçon, et, derrière nous, le caveau où l'on a égorgé la petite fille. Commençons par le caveau.

– Oui ; mais, pour commencer par le caveau, il faut entrer dans la maison.

– Que cela ne vous inquiète pas : la dernière fois que j'y suis venu, pensant que j'y reviendrais un jour ou l'autre, j'ai pris la clef de la porte. Entrons.

Roland voulut suivre les deux hommes.

– Tout beau, Brésil ! dit Salvator ; restons là jusqu'à ce que le maître nous appelle.

Brésil s'assit sur son derrière et attendit. Salvator entra le premier.

M. Jackal le suivit. Salvator referma la porte derrière eux.

– Vous voyez dans les ténèbres comme les chats et les lynx, n'est-ce pas, monsieur Jackal ? demanda Salvator.

– Grâce à mes lunettes, dit M. Jackal en les relevant jusqu'au sommet du front ; oui, cher monsieur Salvator… j'y vois assez, du moins, pour qu'il ne m'arrive pas d'accident.

– Eh bien, alors, suivez-moi.

Salvator prit le corridor à gauche.

M. Jackal continua de le suivre.

Le corridor, en descendant une douzaine de marches, conduisait, on se le rappelle, à la cuisine, et la cuisine au cellier, où s'était passée la scène terrible que nous avons racontée.

Salvator traversa la cuisine sans s'arrêter ; mais, arrivé au cellier :

– C'est ici, dit-il.

– Quoi, ici ? demanda M. Jackal.

– C'est ici que madame Gérard a été étranglée.

– Ah ! c'est ici ?

– Oui. – N'est-ce pas, Brésil, que c'est ici ? dit Salvator en élevant la voix.

On entendit comme une trombe qui se précipitait ; et, passant à travers un carreau de la fenêtre, le chien tomba en grondant aux pieds de son maître et de M. Jackal.

– Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda l'homme de police en se reculant.

– C'est Brésil qui vous montre comment la chose s'est passée.

– Oh ! oh ! fit M. Jackal, est-ce que ce serait, par hasard, Brésil qui aurait étranglé la pauvre madame Gérard ?

– Lui-même.

– Mais, alors, Brésil est un misérable assassin qui mérite une boulette.

– Brésil est un honnête chien qui mérite le prix Montyon.

– Expliquez-vous.

– Brésil a étranglé madame Gérard parce qu'elle était en train d'assassiner la petite Léonie ; il adorait l'enfant, il l'a entendue crier, il est venu. – N'est-ce pas, Brésil ?

Brésil fit entendre un hurlement lugubre et prolongé.

– Maintenant, continua Salvator, si vous doutez que ce soit ici, allumez une bougie et regardez les dalles.

Comme si c'était la chose la plus simple que d'avoir sur soi un briquet, des allumettes et une bougie, M. Jackal tira de la poche de sa redingote un briquet phosphorique et un rat de cave.

Cinq secondes après, le rat de cave était allumé et jetait une lueur qui fit clignoter les paupières de M. Jackal.

On eût dit que, pareilles aux oiseaux de nuit, c'étaient les ténèbres qui étaient son jour.

– Baissez-vous, dit Salvator.

M. Jackal se baissa. Une légère teinte rougeâtre colorait la dalle.

Salvator lui indiqua du doigt la teinte.

On eût pu nier que cette tache, tant elle était peu apparente, fût une tache de sang ; mais M. Jackal, sans doute, la reconnut pour telle, car il ne contesta point.

– Eh bien, dit-il, que prouve ce sang ? Il peut être aussi bien le sang de madame Gérard que celui de la petite Léonie.

– Celui-ci, dit Salvator, est, en effet, le sang de madame Gérard.

– Comment le reconnaissez-vous ?

Salvator appela Brésil.

– Brésil ! dit-il, chaud ! là ! chaud !

Et il montrait au chien la trace du sang.

Le chien approcha son nez de la dalle ; mais il releva les lèvres en grondant et essaya de mordre la pierre.

– Vous le voyez ! dit Salvator.

– Je vois que votre chien est enragé ; voilà ce que je vois.

– Attendez !… Maintenant, je vais vous montrer le sang de la petite Léonie.

M. Jackal regardait Salvator avec un profond étonnement.

Salvator prit le rat de cave des mains de M. Jackal, et, passant dans la pièce qui suivait le bûcher, et montrant sur les dalles, dans la direction de la porte qui conduisait au jardin, d'autres taches rougeâtres :

– Tenez, dit-il, voici le sang de la petite fille. – N'est-ce pas, Brésil ?

Cette fois, Brésil approcha doucement ses lèvres de la dalle, comme s'il eût voulu la baiser. Il poussa un hurlement douloureux et effleura la dalle du bout de la langue.

– Vous le voyez ! dit Salvator, la petite fille n'était point égorgée tout à fait : tandis que Brésil étranglait Orsola, elle se sauvait du côté du jardin.

– Hum ! hum ! fit M. Jackal ; après ?

– Eh bien, voilà pour la petite fille. À présent, nous allons nous occuper du petit garçon.

Et, éteignant le rat de cave, il le rendit à M. Jackal. Puis tous deux passèrent au jardin.

– Là, dit Salvator, nous sommes à la seconde partie du drame. Voici l'étang où M. Gérard noyait le petit Victor, tandis que madame Gérard assassinait la petite fille.

En quatre pas, on fut au bord de l'étang.

– Voyons, Brésil, reprit Salvator, dis-nous un peu comment tu as tiré de l'eau le cadavre de ton jeune maître.

Brésil, comme s'il eût parfaitement compris ce qu'on attendait de lui, ne se le fit point dire à deux fois : il s'élança dans l'eau, nagea jusqu'au tiers du lac à peu près, plongea, reparut, puis s'en alla se coucher, avec un lugubre hurlement, sur le gazon.

– Voilà un chien, dit M. Jackal, qui eût bien certainement battu Munito aux échecs.

– Attendez, attendez, répliqua Salvator.

– J'attends, fit M. Jackal.

Salvator conduisit M. Jackal au pied d'un massif d'arbres.

Là, il invita M. Jackal à rallumer son rat de cave.

M. Jackal obéit.

– Tenez, fit Salvator en montrant à l'homme de police une cicatrice profondément creusée dans le tronc d'un des arbres formant le massif, regardez, et dites-moi ce que c'est que cela !

– Il me semble que c'est un trou de balle, dit M. Jackal.

– Et moi, j'en suis sûr, dit Salvator.

Prenant alors un couteau mince et effilé, qui tenait à la fois du couteau, du poignard et du scalpel, il creusa la blessure de l'arbre et fit tomber une parcelle de plomb.

– Vous voyez ! la balle y est encore, dit-il.

– Je ne dis pas non, fit M. Jackal ; mais que prouve une balle dans le tronc d'un arbre ? Il faudrait voir par où elle a passé avant d'arriver là.

Salvator appela Brésil.

Brésil accourut.

Salvator prit le doigt de M. Jackal et l'appuya alternativement sur le flanc droit et sur le flanc gauche de Brésil.

– Ne sentez-vous pas ? demanda-t-il.

– En effet, je sens.

– Quoi ?

– Quelque chose comme deux cicatrices.

– Eh bien, dit Salvator, vous demandiez par où avait passé la balle : vous le savez, maintenant.

M. Jackal regarda Salvator avec une admiration croissante.

– Maintenant, venez ! dit Salvator.

– Où allons-nous ? demanda M. Jackal.

– Où Horace dit qu'il faut se hâter d'arriver, au dénouement : *Ad eventum festina*.

– Ah ! cher monsieur Salvator, s'écria M. Jackal, quel malheur que vous soyez honnête homme !

Et il suivit Salvator.

CCLXI

Buisson creux.

– Maintenant, dit Salvator en longeant l'étang, vous comprenez tout, n'est-ce pas ?

– Pas encore tout à fait, dit M. Jackal.

– Eh bien, tandis que l'on tenait la petite fille dans le cellier, on noyait le petit garçon dans l'étang, Brésil accourait aux cris de la petite fille, étranglait Orsola ou madame Gérard, comme vous voudrez ; puis, après avoir étranglé madame Gérard, il se mettait en quête de son autre ami, le petit garçon, le retrouvait au fond de l'étang, le ramenait sur le gazon, recevait à travers le corps une balle qui, après lui avoir traversé le corps, allait s'enfoncer dans le tronc de l'arbre où nous l'avons retrouvée. Le chien, cruellement blessé, se sauvait en hurlant. Alors le meurtrier prenait le cadavre du petit garçon, l'emportait, et allait l'enterrer.

– L'enterrer ! dit M. Jackal ; et où cela ?

– Où vous allez voir.

M. Jackal secoua la tête.

– Où je l'ai vu moi-même, dit Salvator.

M. Jackal secoua la tête de nouveau.

– Mais enfin, si vous le voyez ?... dit Salvator...

– Dame, si je le vois... fit M. Jackal.

– Que direz-vous.

– Je dirai qu'il y est.

– Allons donc, alors ! dit le jeune homme.

Et il doubla le pas.

Nous connaissons le chemin qu'ils suivent : une fois nous y avons vu passer M. Gérard, une autre fois Salvator ; la première fois le crime, la seconde fois la justice. Brésil marchait à dix pas devant eux, se retournant de cinq en cinq minutes pour voir s'il était suivi.

– Nous y voici, dit Salvator en entrant dans le fourré.

M. Jackal marcha sur ses traces.

Mais, arrivé là, Brésil s'arrêta comme désappointé.

Au lieu de piquer le nez en terre et de gratter le sol avec ses pattes, il restait debout, humant l'air de tous côtés et grondant.

Salvator, qui semblait lire dans toutes les pensées de Brésil aussi facilement que Brésil semblait lire dans les siennes, comprit qu'il se passait quelque chose d'insolite.

Il regarda autour de lui. Son regard s'arrêta sur M. Jackal : la lune l'éclairait en ce moment. L'homme de police avait sur les lèvres un étrange sourire.

– Vous dites que c'est ici ? demanda M. Jackal.

– C'est ici, répondit Salvator.

Puis, s'adressant au chien :

– Cherche, Brésil.

Brésil rapprocha son nez de la terre ; puis, relevant la tête, laissa échapper un lugubre hurlement.

– Oh ! oh ! dit Salvator, nous sommes-nous trompés, mon bon Brésil ? Cherche !... cherche !...

Mais Brésil secoua la tête comme pour répondre qu'il était bien inutile de chercher.

– Bah ! dit Salvator au chien, est-ce que ?... Et lui-même, se jetant à genoux, fit ce que le chien refusait de faire, c'est-à-dire qu'il plongea profondément sa main dans le sol.

La chose était d'autant plus facile que la terre était et semblait avoir été nouvellement retournée.

– Eh bien ? demanda M. Jackal.

– Eh bien, dit Salvator d'une voix rauque, car sa suprême espérance lui échappait, le cadavre a été enlevé.

– C'est fâcheux, dit M. Jackal. Diable ! diable ! diable ! c'eût été une preuve... Cherchez bien.

Malgré la répugnance visible qu'il éprouvait à mettre sa main en contact avec cette terre, Salvator plongea son bras jusqu'à l'épaule dans la fosse, et, se relevant, le visage pâle, le front en sueur, l'œil en feu, il répéta pour la seconde fois :

– Le cadavre a été enlevé !

– Bon ! dit M. Jackal, par qui ?

– Par celui qui avait intérêt à le faire disparaître.

– Êtes-vous sûr qu'il y avait un cadavre ? demanda M. Jackal.

– Je vous dis, moi, qu'ici, à cette place, conduit par Roland, par Brésil, comme vous voudrez, j'ai retrouvé le squelette du petit Victor, qui y avait été enterré, après avoir été noyé par son oncle

et tiré de l'eau par Roland. – N'est-ce pas, Roland, qu'il était là ?

Roland se dressa, appuya ses deux pattes sur la poitrine de Salvator, et fit entendre une longue et lugubre plainte.

– Mais quand était-il là ? demanda M. Jackal.

– Avant-hier encore, dit Salvator ; c'est donc dans la nuit d'hier qu'il a été enlevé.

– Naturellement !... naturellement ! reprit M. Jackal sans qu'on pût remarquer aucune altération dans sa voix ni sur son visage, puisque vous prétendez qu'il y était encore avant-hier.

– Je ne prétends pas, dit Salvator, j'affirme.

– Diable ! diable ! diable ! répéta M. Jackal.

Salvator regarda en face l'homme de police.

– Avouez, lui dit-il, que vous saviez d'avance que nous ne trouverions rien ici.

– Monsieur Salvator, je crois tout ce que vous me dites, et, comme vous me disiez que nous y trouverions quelque chose...

– Avouez que vous vous doutez qui a enlevé ce cadavre.

– En vérité, mon cher monsieur Salvator, je ne m'en doute pas.

– Sacrebleu ! mon cher monsieur Jackal, s'écria le jeune homme, vous n'êtes pas en veine de perspicacité, ce soir.

– J'avoue, répondit M. Jackal avec une bonhomie parfaite, que cette scène de nuit, dans un parc désert, au bord d'une fosse, n'est point faite pour donner de l'esprit, même au plus malin, et j'ai beau chercher, je ne devine pas qui a pu enlever ce squelette.

– Ce n'est pas M. Sarranti, du moins, puisqu'il est en prison.

– Non, dit M. Jackal ; mais ce pourraient être ses complices ; car, enfin, qui dit que ce cadavre n'a pas été déposé ici par M. Sarranti ? qui dit que ce n'est pas M. Sarranti qui a noyé l'enfant, tiré sur le chien ?

– Moi ! moi ! moi ! fit Salvator, c'est moi qui le dis ! et la preuve... Mais non, Dieu merci ! j'espère en trouver une meilleure que celle-là... Vous admettez, n'est-ce pas, que celui qui a enlevé le corps est le meurtrier ?

– Vous allez bien loin.

– Ou tout au moins son complice.

– Il y aurait matière à soupçon, en effet.

– Roland, ici ! dit Salvator.

Le chien arriva.

– Holà ! Roland, il est venu ici quelqu'un pendant la nuit dernière, n'est-ce pas, mon chien ?

Le chien gronda.

– Cherche, Roland ! cherche ! dit Salvator.

Roland traça un cercle, parut reconnaître une piste, et s'élança du côté de la grille.

– Tout beau, Roland ! tout beau ! dit Salvator, n'allons pas trop vite. – Monsieur Jackal, suivons Roland.

Et M. Jackal suivit Roland, en disant :

– Fameux limier, monsieur Salvator ! fameux limier ! Si jamais vous vous en défaites, je connais quelqu'un qui vous en donnera un bon prix.

Le chien suivait sa piste en grognant. Au bout de vingt autre pas, il fit un crochet, puis tourna à gauche.

– Tournons à gauche, monsieur Jackal, dit Salvator.

M. Jackal obéit comme un automate.

Au bout de vingt autres pas, le chien tourna à droite.

– Tournons à droite, monsieur Jackal, dit Salvator.

Et M. Jackal obéit avec la même ponctualité.

Au bout de dix pas, le chien s'arrêta au milieu d'un massif.

Salvator marcha dans le massif après lui.

– Ah ! dit-il, celui qui emportait les os de l'enfant a eu l'idée de les déposer ici ; il a même donné en terre les deux premiers coups de bêche ; mais il n'a pas trouvé la place assez sûre et a continué son chemin, n'est-ce pas, Roland ?

Roland poussa une plainte et reprit le chemin de la grille. À la grille, il s'arrêta, mais faisant un effort pour essayer de passer.

– Il est inutile que nous cherchions davantage dans l'intérieur du parc, dit Salvator : le cadavre est sorti par là.

– Diable ! diable ! fit M. Jackal, la grille est fermée et la serrure me paraît solide.

– Oh ! dit Salvator, nous trouverons bien quelque levier, quelque pince pour la faire sauter. Le pis aller, d'ailleurs, serait d'escalader le mur comme nous avons fait pour entrer. Nous reprendrons la piste de l'autre côté de la grille.

Et Salvator s'avança vers la muraille dans l'intention de l'escalader.

– Bon ! fit M. Jackal en l'arrêtant par le pan de sa redingote, je

sais quelque chose de plus court encore.

Et, tirant de sa poche un petit trousseau de rossignols, il en essaya trois, et, au troisième, la porte s'ouvrit comme par magie. Brésil passa le premier, et, comme l'avait prévu Salvator, retrouva immédiatement la piste. La piste longeait le mur, et, à travers terres, par la ligne la plus directe, rejoignait le grand chemin.

En traversant une terre labourée, on revit jusqu'à la trace des pas.

– Tenez, dit Salvator, voyez-vous ! voyez-vous !

– Oui, je vois, dit M. Jackal. Par malheur, ces pas-là ne sont pas signés.

– Bah ! dit Salvator, peut-être trouverons-nous la signature au bout de la piste.

Mais la piste aboutissait au grand chemin, route royale, large de soixante-quatorze pieds et pavée. Roland alla jusqu'au pavé, puis leva la tête et hurla.

– Une voiture attendait ici, dit Salvator ; l'homme y est monté avec le cadavre.

– Alors ? demanda M. Jackal.

– Alors il me reste à chercher où il est descendu.

M. Jackal secoua la tête.

– Ah ! cher monsieur Salvator, dit-il, j'ai grand-peur que vous ne vous donniez bien du mal pour rien.

– Et moi, monsieur Jackal, dit Salvator piqué au jeu, je suis sûr d'arriver à quelque chose.

M. Jackal fit avec la bouche ce petit bruit qui indique le doute.

– La piste perdue, reprit-il, madame Gérard étranglée, les deux enfants morts…

– Oui, fit Salvator ; mais les deux enfants ne sont pas morts.

– Comment ! les deux enfants ne sont pas morts ? s'écria M. Jackal en feignant le plus vif étonnement ; vous m'avez dit que le garçon avait été noyé ?

– Oui ; mais je vous ai montré la trace du sang de la petite fille qui se sauvait.

– Eh bien ?

– Eh bien, pendant que Brésil étranglait cette bonne madame Gérard, la petite fille se sauvait… et… elle est sauvée.

– Ah ! fit M. Jackal ; et vit-elle toujours ?

– Elle vit toujours.

– Voilà, en effet, qui va jeter un grand jour sur l'affaire, surtout si elle se rappelle.

– Elle se rappelle.

– Ce sera un souvenir bien pénible pour cette enfant, dit en secouant la tête M. Jackal.

– Oui, dit Salvator ; mais, si pitoyable que vous soyez, cher monsieur Jackal ; quelque émotion que ce souvenir puisse lui causer, comme il s'agit de la vie d'un homme, vous l'interrogerez, n'est-ce pas ?

– Sans doute ; c'est mon devoir.

– Voilà tout ce que je veux savoir pour le moment. Maintenant, voici le jour qui commence à poindre ; quand vous voudrez revenir à Paris, cher monsieur Jackal, je ne vous retiens plus.

Et Salvator fit un mouvement pour repasser le fossé.

– Où allez-vous ? demanda M. Jackal.

– Rejoindre la voiture que nous avons laissée au pont Godeau.

– Bon ! dit M. Jackal, c'est à la voiture de nous rejoindre.

Et il tira de son immense poche un sifflet qui, approché de ses lèvres, rendit un son tellement aigu, qu'on devait l'entendre à une demi-lieue.

Ce son fut répété trois fois.

Cinq minutes après, on entendit le bruit d'une voiture roulant sur la grande route.

Cette voiture était celle de M. Jackal.

Les deux hommes y montèrent.

Roland, qui semblait infatigable, partit en courrier.

À huit heures du matin, la voiture franchissait la barrière de Fontainebleau.

– Laissez-moi vous déposer chez vous, monsieur Salvator, c'est notre chemin, dit M. Jackal.

Salvator n'avait aucune raison pour refuser cette politesse de M. Jackal. Il acquiesça en silence. La voiture s'arrêta sur Mâcon, no 4.

– Allons, dit M. Jackal, une autre fois, nous serons plus heureux, cher monsieur Salvator.

– Je l'espère, dit Salvator.

– Au revoir ! dit M. Jackal.

– Au revoir ! répondit Salvator.

Salvator sauta hors de la voiture ; la portière se referma, et le coupé partit au grand trot.

– Oh ! démon ! dit Salvator, je te soupçonne de mieux savoir que moi où est le cadavre du pauvre enfant !

Et, sur ces mots, il ouvrit la porte et rentra chez lui.

– N'importe, dit-il, reste Rose-de-Noël.

Et il commença de monter l'escalier, que déjà avait escaladé Roland.

– Est-ce toi, ami ? dit une voix du haut du palier.

– Oui, c'est moi, s'écria Salvator.

Et il se jeta dans les bras de Fragola.

Un instant, il oublia le terrible désappointement de la nuit dans cette douce étreinte qui lui faisait tout oublier. Fragola revint à elle la première.

– Rentre, Salvator, dit-elle ; depuis sept heures du matin, il y a là une vieille femme qui t'attend et se désole sans vouloir dire ce qui la fait pleurer.

– Une vieille femme ! s'écria Salvator ; c'est la Brocante.

Et, s'élançant dans l'appartement :

– Rose-de-Noël ? cria-t-il, Rose-de-Noël ?

– Hélas ! répondit la Brocante, ce matin, quand je suis entrée dans sa chambre, la fenêtre était ouverte et la pauvre petite n'y était plus.

– Ah ! s'écria Salvator en se frappant la tête du point, j'aurais dû me douter que, du moment où je ne trouvais plus le cadavre du frère, on ferait, en même temps, disparaître la sœur !

CCLXII

Vive l'ampleur !

Expliquons maintenant comment manquait le cadavre qu'étaient venus chercher inutilement, dans le parc de Viry, Salvator et M. Jackal.

On se rappellera que Salvator, en sortant de chez ce dernier, avait rencontré – quoique la rigueur du temps ne nécessitât point encore une pareille précaution – un individu engoncé dans une énorme houppelande dont le collet semblait destiné à lui servir de masque.

Cet homme, auquel Salvator n'avait prêté qu'une médiocre attention, avait monté l'escalier derrière lui et s'était fait annoncer sous le nom bien connu de M. Gérard.

C'était M. Gérard, en effet.

À voir la précipitation avec laquelle il avait arpenté la cour et s'était engagé sous la voûte qui conduisait au cabinet du chef de la police secrète, à examiner le soin minutieux avec lequel il baissait vers la terre la partie de sa figure que laissait à découvert la solution de continuité existant entre son chapeau et le collet de sa redingote, un observateur n'eût pas manqué de tourner la tête avec dégoût en reconnaissant dans cet homme un *mouchard* dans toute l'acception du mot.

Comme nous l'avons dit, on annonça M. Gérard.

La porte du cabinet de M. Jackal s'ouvrit, et le visiteur s'y engouffra.

– Ah ! ah ! dit M. Jackal, c'est l'honnête M. Gérard ! Venez, mon cher monsieur, venez !

– Je vous dérange peut-être ? demanda M. Gérard.

– Comment donc ! vous, me déranger ? Jamais !

– Vous êtes trop bon, monsieur, fit M. Gérard.

– Il y a plus, j'allais vous envoyer chercher… Vous, me déranger, par exemple ! vous mon féal, mon héros, mon favori ? Allons, allons, monsieur Gérard, vous ne me dites pas cela sérieusement.

– Il m'avait semblé que vous étiez debout ?

– Oui, certainement ; je viens de reconduire un de vos amis.

– Un de mes amis… Lequel ?

– M. Salvator.

– Je ne le connais pas, dit M. Gérard étonné.

– Oui ; mais lui vous connaît, j'en ai peur du moins.

– Et j'ai cru que vous alliez sortir.

– Si bien que vous espériez esquiver notre petite causerie, ingrat !

– Monsieur Jackal !…

– Voyons, posez votre chapeau ; vous avez toujours l'air d'avoir envie de fuir… Là, bien… Et maintenant asseyez-vous. Où diable trouveriez-vous, cher monsieur Gérard, un plus joyeux compagnon, un plus aimable boute-en-train que moi ? Ingrat ! Sans compter que, tandis que vous veillez sur le roi, je veille sur vous, moi. Oui, j'allais sortir, en effet ; mais vous voilà, je reste… Sortir ! ah bien, oui ! je sacrifierais mes affaires personnelles les plus intéressantes pour avoir la joie de causer un moment avec vous. Eh bien, que me conterez-vous de nouveau, honnête monsieur Gérard ?

– Peu de chose, monsieur.

– Tant pis, tant pis.

M. Gérard secoua la tête à la manière d'un homme qui dit : « La conspiration ne donne pas. »

– Mais encore ? demanda M. Jackal.

– On a dû hier vous amener un homme que j'ai fait arrêter dans le café de Foy.

– Qu'y faisait-il ?

– Une propagande napoléonienne démesurée.

– Contez-moi cela, cher monsieur Gérard.

– Imaginez-vous…

– D'abord, son nom ?

– Je l'ignore, monsieur… Vous comprenez qu'il eût été imprudent à moi d'aller le lui demander.

– Son signalement ?

– Mais c'était un homme grand, fort, vigoureux, vêtu d'une longue redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, avec un ruban rouge à sa boutonnière.

– Quelque officier en retraite.

– C’est ce que je me suis dit, surtout en voyant son chapeau à larges bords enfoncé sur sa tête et résolument penché sur l’oreille.

– Pas mal, monsieur Gérard, pas mal, pour un commençant, murmura M. Jackal ; vous verrez que nous ferons quelque chose de vous. Continuez.

– Il entra au café, et, sa tournure m’ayant paru suspecte, je le suivis.

– Bien, monsieur Gérard, bien !

– Il s’installa à une table et demanda une demi-tasse de café et un carafon d’eau-de-vie, en disant tout haut : « Je ne puis boire mon café qu’au gloria, moi ; j’aime le gloria ! »

Et il regarda autour de lui comme pour voir si personne ne lui répondrait.

– Et personne ne lui répondit ?

– Personne… Alors, pensant qu’il n’en avait pas dit assez : « Vive le gloria ! » continua-t-il.

– Diable ! diable ! diable ! fit M. Jackal, voilà qui est passablement séditieux. « Vive le gloria ! » c’est comme si l’on disait : *Vive la gloire !*

– C’est justement ce que j’ai pensé, et, comme, sous le gouvernement paternel qui nous régit, il n’y a aucun motif de crier : « Vive la gloire ! » cet homme me devint tout à fait suspect.

– Très bien !… brigand de la Loire…

– Je m’installai à la table en face de la sienne, résolu à tenir mes oreilles et mes yeux tout grands ouverts.

– Bravo, monsieur Gérard !

– Il demanda un journal…

– Lequel ?

– Ah ! je ne sais.

– Voilà une faute, monsieur Gérard.

– Je crois que c’était *le Constitutionnel.*

– C’était *le Constitutionnel*.

– Vous croyez ?

– J’en suis sûr.

– Si vous en êtes sûr, monsieur Jackal…

– Il demanda *le Constitutionnel*… Continuez.

– Il demanda *le Constitutionnel* ; mais je vis bien que c’était par pure forfanterie ; car, soit hasard, soit dédain, il le tint

constamment à l'envers, jusqu'au moment où l'un de ses amis entra dans le café.

– À quoi vîtes-vous que c'était un de ses amis, monsieur Gérard ?

– À ce qu'il était vêtu exactement comme lui des pieds à la tête ; seulement, il était infiniment plus râpé.

– Retour du Champ-d'Asile… Continuez, monsieur Gérard ; c'était son ami, je n'en doute plus.

– La chose est d'autant moins douteuse que celui qui venait d'entrer alla droit à celui qui était assis et lui présenta la main.

« – Bonjour, dit le premier d'un ton rude.

« – Bonjour, répondit le second du même ton. Tu as fait un héritage ?

« – Moi ?

« – Oui, toi.

« – Pourquoi cela ?

« – Parbleu ! te voilà tout flambant neuf.

« – C'est mon épouse qui m'a équipé ainsi pour ma fête.

« – J'ai cru qu'on avait reçu la paye ?

« – Non, et il faudra, je crois, que nous continuions à faire encore, pendant quelque temps, crédit à notre correspondant de Vienne. »

– Le duc de Reichstadt, fit M. Jackal.

– C'est ce que je me suis dit, répliqua M. Gérard.

« – Tu sais, continua le premier militaire, que le susdit correspondant de Vienne a failli venir à Paris.

« – Je le sais, répondit l'autre, mais il a été empêché.

« – Ce qui est différé n'est pas perdu. »

– Hum ! hum ! monsieur Gérard, que disiez-vous donc, pas grand-chose ? mais je trouve que c'est déjà beaucoup, ce que vous avez dit là, et, quand il n'y en aurait pas davantage…

– Il y a davantage, monsieur.

– Bon ! poursuivez, poursuivez, monsieur Gérard.

Et, en signe de satisfaction, M. Jackal tira sa tabatière et se bourra le nez de tabac.

M. Gérard reprit :

– Le premier venu continua :

« – Une belle redingote, ma foi !

« Et il passait sa main sur le drap.

« – Très belle, répondit orgueilleusement le second.

« – Un poil magnifique.

« – De l'elbeuf, tout simplement.

« – Un peu large, peut-être.

« – De quoi, un peu large ?

« – Je dis : ta redingote, je la trouve un peu large, pour un soldat…

– Ce qui prouve bien, observa M. Jackal, que c'était un militaire, et que vous ne vous étiez pas trompé, monsieur Gérard.

– « Pourquoi un peu large ? répondit l'officier. Les habits ne sauraient jamais être trop larges : je suis pour toutes les grandes choses ; j'aime tout ce qui est large, moi. "Vive l'empereur !"

– Vive l'empereur ! Comment, vive l'empereur ! à propos d'une redingote !

– Je sais bien que cela n'a pas grand rapport, répliqua M. Gérard un peu embarrassé ; mais j'ai entendu : « Vive l'empereur ! »

M. Jackal aspira bruyamment une seconde prise.

– Mettons qu'il ait crié : « Vive l'empereur ! » dit-il.

– Oui, mettons cela, dit M. Gérard, que la discussion embarrassait visiblement. Vous comprenez bien qu'en entendant pousser ce cri séditieux, qui fit retourner plusieurs personnes, je suis sorti du café ?

– Je comprends.

– À la porte, je trouvai deux agents ; je leur signalai mon homme et je ne m'éloignai que lorsque je les vis lui mettre la main sur le collet.

– Bravo, monsieur Gérard ! mais, c'est étonnant, je n'ai point vu votre homme, et il ne m'a pas été fait de rapport.

– Je vous affirme pourtant que l'homme a été arrêté, monsieur Jackal.

M. Jackal sonna. L'huissier parut.

– Faites appeler Gibassier, dit M. Jackal.

L'huissier sortit.

Cinq minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles M. Jackal fouilla tous les dossiers de son bureau.

– Je ne vois rien, dit-il, absolument rien !

L'huissier entra.

– Eh bien ? demanda M. Jackal.

– M. Gibassier attend.

– Qu'il entre.

– Il dit que vous n'êtes pas seul.

– C'est juste… M. Gibassier est comme vous, monsieur Gérard, un homme modeste et qui n'aime pas à être vu ; si on l'en croyait, il en serait de lui comme de la violette ; il ne se révélerait que par son parfum… Passez dans cette chambre, M. Gérard.

M. Gérard, qui, en effet, ne se souciait pas plus d'être vu que M. Gibassier, passa promptement dans la chambre voisine, dont il referma avec soin la porte sur lui.

– Entrez, Gibassier ! cria M. Jackal ; je suis seul.

Gibassier entra, le visage souriant, comme toujours.

– Qu'est-ce à dire, Gibassier ! fit M. Jackal, il se fait des captures importantes et je n'en sais rien !

Gibassier tendit le cou et ouvrit les yeux comme un homme qui dit : « Expliquez-vous. »

– Hier, continua M. Jackal, on a arrêté un homme qui avait crié : « Vive l'empereur ! »

– Où cela, monsieur Jackal ?

– Au café de Foy, monsieur Gibassier.

– Au café de Foy ! Ce n'était pas « Vive l'empereur ! » que cet homme avait crié.

– Qu'avait-il donc crié ?

– C'était « Vive l'ampleur ! »

– Vous vous trompez, monsieur Gibassier.

– Me permettez-vous d'affirmer que je suis sûr de ce que j'avance ?

– Et comment pouvez-vous être sûr de cela ?

– C'était moi, dit Gibassier.

M. Jackal releva ses lunettes et regarda Gibassier avec un de ces sourires silencieux qui lui étaient habituels.

– Voilà ce que c'est, dit enfin M. Jackal, que d'avoir double police ! Il ne faut plus qu'une pareille mystification se représente.

Et, allant à la porte de la chambre où s'était enfermé M.

Gérard :

– Hé ! monsieur Gérard, dit-il, vous pouvez rentrer !

– Vous êtes donc seul ? demanda M. Gérard à travers la porte.

– Seul ou à peu près, répliqua M. Jackal.

M. Gérard rentra avec sa timidité habituelle. Aussi, en apercevant Gibassier, fit-il un pas en arrière.

– Oh ! dit-il, qu'est-ce là ?

– Monsieur ?

– Oui, monsieur.

– Vous le reconnaissez ?

– Je crois bien !

Puis, se penchant à l'oreille de M. Jackal :

– C'est mon officier du café de Foy.

M. Jackal prit M. Gérard par la main.

– Mon cher monsieur Gérard, dit-il, je vous présente M. Gibassier, mon sous-chef de brigade.

Puis, s'adressant à Gibassier :

– Mon cher Gibassier, continua-t-il, je vous présente M. Gérard, un de nos agents les plus dévoués.

– Gérard ? fit Gibassier.

– Oui, l'honnête M. Gérard, de Vanves, celui que vous savez.

Gibassier s'inclina avec un certain air de respect et sortit presque à reculons.

– Comment, celui que vous savez ? demanda M. Gérard en pâlissant. M. Gibassier sait donc ?

– Tout, mon cher monsieur Gérard !

L'assassin devint livide.

– Mais que cela ne vous inquiète aucunement, dit M. Jackal ; Gibassier est un autre moi-même.

– Oh ! monsieur, balbutia l'espion, pourquoi m'avez-vous présenté à cet homme ?

– D'abord, parce qu'il est bon de se connaître quand on est engagé dans le même régiment.

Puis, avec une voix dont chaque syllabe s'enfonça jusqu'au fond du cœur de M. Gérard :

– Ensuite, ajouta M. Jackal, n'est-il pas important qu'il vous connaisse, pour vous faire relâcher dans le cas où quelque

maladroit vous arrêterait à votre tour ?

À l'idée qu'il pouvait être arrêté, M. Gérard tomba dans le fauteuil à la Voltaire de M. Jackal.

Mais M. Jackal n'était point susceptible ; il laissa M. Gérard sur son trône et s'assit en face de lui sur une simple chaise.

CCLXIII

Un bon avis.

M. Jackal donna quelques secondes à M. Gérard pour se remettre. Puis, enfin, M. Gérard leva lentement les yeux sur lui.

M. Jackal fit un mouvement d'épaules.

– Que voulez-vous ! lui dit-il avec une apparence de parfaite bonhomie, c'est encore une affaire manquée pour cette fois-ci.

– Laquelle ? demanda M. Gérard.

– Dame, la croix de la Légion d'honneur.

Le pauvre M. Gérard, il faut l'avouer, n'y pensait plus.

– Voyons, dit M. Jackal, n'avez-vous rien de nouveau et de plus sérieux à me dire ?

– Rien, monsieur, je vous l'avoue.

– Diable ! diable ! diable !... Eh bien, alors, c'est donc à moi à vous dire quelque chose qui vous intéressera peut-être.

Et M. Jackal, relevant ses lunettes, fixa ses yeux de lynx sur son interlocuteur, qui se sentit pâlir malgré lui sous ce regard lancinant.

M. Gérard lui était sacré par ordre supérieur ; mais l'homme de police n'avait point pour cela abdiqué son droit de torture morale : il ne pouvait rien sur l'âme sereine et stoïque de M. Sarranti, emprisonné dans le cachot des condamnés et attendant la mort d'un moment à l'autre ; il pouvait tout sur M. Gérard, libre et considéré.

Voilà ce que sentait bien M. Gérard ; voilà pourquoi il pâlissait sous le regard de M. Jackal. Chaque fois qu'il sortait de l'hôtel de la rue de Jérusalem, il en sortait comme le patient sort de la question. La différence était du plus au moins, de la question ordinaire à la question extraordinaire.

Tout en pâlissant, M. Gérard prêtait une oreille attentive à ce qui devait l'intéresser.

Mais le chat tenait la souris sous sa griffe, et il se donnait le plaisir de jouer avec elle.

M. Jackal tira sa tabatière de sa poche, puis il y inséra les deux doigts et en tira une énorme prise qu'il huma avec volupté.

M. Gérard n'osait presser l'homme de police de parler, et il écouta avec une résignation qui n'était point exempte d'une certaine impatience.

– Vous savez, cher monsieur Gérard, dit enfin M. Jackal, que c'est dans huit jours qu'expire le délai accordé par le roi Charles X à Sarranti ?

– Je le sais, murmura M. Gérard en jetant sur M. Jackal un regard plein d'inquiétude.

– Vous savez également que l'abbé Dominique peut être de retour après-demain… demain… aujourd'hui, peut-être ?

– Oui, oui, je sais encore cela, répondit le philanthrope en tremblant de tous ses membres.

– Oh ! mais, si vous tremblez ainsi au premier mot que je vous adresse, cher monsieur Gérard, vous vous évanouirez incontestablement quand vous saurez de quoi il est question ; et, une fois évanoui, vous n'entendrez plus ce qui me restera à vous dire, et qui sera probablement le plus intéressant.

– Que voulez-vous ! dit M. Gérard, c'est plus fort que moi.

– Voyons, qu'avez-vous à craindre du côté de l'abbé Dominique, puisque je vous ai dit que le pape rejetterait sa demande ?

M. Gérard respira.

– Vous croyez ? dit-il.

– Nous connaissons Sa Sainteté Grégoire XVI : c'est une barre de fer.

M. Gérard respirait de plus en plus.

M. Jackal lui donna tout le temps de remplir d'air ses poumons.

– Non, dit-il, non, ce n'est point cela que vous avez à craindre.

– Ah ! mon Dieu ! murmura M. Gérard, j'ai donc quelque chose à craindre ?

– Oh ! cher monsieur Gérard, êtes-vous si peu philosophe que vous ne sachiez pas que l'homme, créature faible, sans cesse en lutte avec tout ce qui l'entoure, n'aurait pas un instant de repos s'il voyait les dangers incessants à travers lesquels il passe, et auxquels il n'échappe que par miracle ?

– Hélas ! murmura M. Gérard, c'est une grande vérité que vous dites là, monsieur Jackal.

– Ceci reconnu par vous, reprit M. Jackal en s'inclinant, je désire vous faire une question.

– Faites, monsieur, faites.

– Les poètes, monsieur Gérard… vilaine engeance, n'est-ce pas ?

– Je ne les connais point, monsieur ; je crois n'avoir pas à me reprocher d'avoir lu quatre vers dans ma vie.

– Eh bien, les poètes prétendent que les morts sortent quelquefois du tombeau. En croyez-vous quelque chose ?

M. Gérard murmura cinq ou six mots inintelligibles et recommença de trembler plus fort que jamais.

– Je n'y avais pas cru jusqu'ici, reprit M. Jackal ; mais un fait arrivé récemment à ma connaissance m'a tellement édifié en cette matière, que je pourrais maintenant soutenir une thèse là-dessus ; non, ils n'en sortent pas d'eux-mêmes, mais on peut les en faire sortir.

M. Gérard continua de blêmir.

– Voici l'anecdote ; je vous laisse à l'apprécier. Un homme de votre tempérament, de votre caractère, de votre humeur, enfin, un philanthrope, a, dans un mauvais moment – on n'est point parfait, hélas ! cher monsieur Gérard, je sais cette vérité mieux que personne ! –, noyé son neveu ; et, ne sachant que faire du cadavre – on ne sait jamais que faire des cadavres ! c'est généralement même ce qui perd ceux qui les font… –, et ne sachant que faire du cadavre, il l'a enterré dans un massif de son parc.

M. Gérard poussa un gémissement et baissa la tête.

– Là, il le croit bien caché. Il l'est en effet ; mais la terre n'a pas toujours la discrétion qu'on lui suppose. Ne voilà-t-il pas que ce matin – eh ! mon Dieu, cet homme sortait, comme vous entriez ! – un homme est venu me trouver, et, en propres termes, m'a dit ces paroles :

« – Monsieur Jackal, dans huit jours, on va exécuter un innocent.

« Vous comprenez que j'ai nié, cher monsieur Gérard, que j'ai répondu qu'il n'y avait plus d'innocent quand la justice avait prononcé le mot coupable ; mais lui m'a imposé silence en disant :

« – Celui qu'on va exécuter est innocent, et le vrai coupable, je le connais.

M. Gérard cacha sa tête dans ses mains.

– J'ai nié de plus belle, continua M. Jackal ; mais cet homme m'a arrêté en me disant :

« – Pouvez-vous disposer d'une nuit ?

« – Oui, certainement, lui ai-je répondu.

« – De la nuit prochaine ?

« – Non, la nuit prochaine est prise.

« – Eh bien, la nuit suivante ?

« – Parfaitement… Pour une excursion ? ai-je hasardé.

« – Pour une excursion.

« Vous comprenez que je désirais savoir où l'on m'emmènerait.

« – Dans Paris ou hors Paris ?

« – Hors Paris.

« – Bien.

« Et il a été arrêté que, non pas cette nuit, mais l'autre, la preuve me serait donnée que ce n'était pas celui que l'on allait exécuter qui était coupable, mais, tout au contraire, un homme qui est en liberté.

– Ainsi, balbutia M. Gérard, vous avez accepté cette excursion ?

– Pouvais-je faire autrement ? je vous le demande, à vous qui êtes un homme de sens. Vous savez quelle est ma mission. Prudhon a fait un tableau là-dessus : *la Justice poursuivant le Crime* ; vous savez quelle est ma devise, celle du philosophe de Genève : *Vitam impendere vero*. J'ai été obligé de dire : « J'irai. »

– Et vous irez ?

– Parbleu ! il le faut bien, je suis requis ; mais, je vous l'ai dit, je n'irai pas la nuit prochaine ; je n'irai que l'autre nuit… l'autre nuit, vous entendez ?

– Oui, répondit M. Gérard, qui entendait en effet, mais sans comprendre, et dont les dents claquaient comme des castagnettes.

– Ah ! je savais bien, fit M. Jackal, que je vous intéresserais par ce récit.

– Mais enfin, monsieur, le but de ce que vous me dites, le résultat de la confidence que vous me faites, balbutia M. Gérard avec un effort sur lui-même, quel est-il ?

– Quel est-il ? Comment ! vous ne le voyez pas ?… Je me suis dit : « M. Gérard est un philanthrope ; quand il saura qu'un pauvre diable court un danger pareil à celui que je lui expose, il va se mettre au lieu et place de ce pauvre diable, de ce malheureux meurtrier, de cet assassin infortuné ; il va ressentir ses tortures comme s'il était le coupable lui-même. » Je ne me suis pas trompé, à ce qu'il me semble, n'est-ce pas, cher monsieur Gérard ?

– Oh ! non… oh ! non !… s'écria celui-ci.

– Eh bien, ce premier résultat m'engage à continuer. Demain, à minuit, je pars donc avec cet autre philanthrope… ah ! qui ne vous

ressemble pas, monsieur Gérard ; car on peut bien dire qu'il y a philanthrope et philanthrope, comme Molière disait qu'il y avait fagots et fagots ; je pars avec lui ; j'ignore de quel côté se dirigera notre course, il ne m'en a rien dit, mais, avec une perspicacité que je dois à ma longue expérience, je devine que ce sera du côté de la Cour-de-France.

– De la Cour-de-France ?

– Oui… Arrivés là, nous prenons à droite ou à gauche, à droite, probablement ; nous entrons – comment ? je n'en sais rien –, mais, enfin, nous entrons probablement dans un parc ; nous y constatons la présence d'un squelette dans un trou ; nous verbalisons et nous venons apporter le fruit de ces pénibles travaux à M. le procureur du roi, qui se trouve forcé, sur de nouveaux renseignements, de demander à M. le ministre de la justice de surseoir à l'exécution de M. Sarranti.

– De M. Sarranti ? s'écria M. Gérard.

– Ai-je dit de M. Sarranti ? Le nom m'a échappé ; j'ai, je ne sais pourquoi, éternellement le nom de ce diable d'homme à la bouche… On sursoit donc à l'exécution ; on décrète d'arrestation le véritable coupable, et une nouvelle instruction commence… Vous comprenez bien, n'est-ce pas ?

– Parfaitement, répondit M. Gérard.

– Voilà donc une situation épouvantable pour ce pauvre assassin, pour ce malheureux meurtrier, dit M. Jackal ; car, enfin, le voyez-vous, ce brave homme : il se promène au soleil du bon Dieu, les deux mains dans ses poches, libre comme l'air ; tout à coup, il voit venir des misérables gendarmes qui l'arracheront du soleil pour le mettre à l'ombre, qui lui tireront les mains de ses poches pour les enchaîner ; il va voir son innocente tranquillité détruite, sa sérénité coutumière perdue ; et cela, par ne je sais quelle banale formalité, par quelque détail minutieux ; alors il se repentira de n'avoir pas profité de la voie de salut que je lui avais ouverte.

– Mais il y en a donc une ?

– En vérité, cher monsieur Gérard, dit l'homme de police, il faut que vous ayez le crâne bien dur, le cerveau bien obtus et la mémoire bien courte.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria l'honnête M. Gérard, j'écoute pourtant de toutes mes oreilles.

– Et voilà, fit M. Jackal, ce qui prouve que le résultat n'est pas toujours en raison de la capacité. Ne vous ai-je pas dit que j'avais

refusé de faire l'expédition la nuit prochaine ?

– Si fait.

– Que je l'avais remise à la nuit de demain à après-demain ?

– Vous l'avez dit.

– Eh bien ?

M. Gérard resta la bouche ouverte et attendant.

– En vérité, dit M. Jackal en haussant les épaules devant une pareille stupidité, c'est cependant l'A B C de l'art, et il faut être aussi honnête homme que vous l'êtes pour n'avoir pas déjà compris.

M. Gérard fit de la tête et des mains quelques mouvements désespérés qui, joints aux sons rauques qui sortaient de son gosier, voulaient dire : « Continuez. »

– Je sais bien que cela ne vous regarde pas, mon Dieu ! continua M. Jackal ; que vous n'avez nul intérêt à cacher le meurtre d'un autre. Mais, enfin, supposez un instant – ce qui est insupportable – qu'au lieu d'avoir été commis par un autre, le crime ait été commis par vous ; qu'au lieu d'avoir été enterré par un autre, le cadavre ait été enterré par vous. Supposez que le théâtre du drame soit une propriété qui vous ait appartenu… le château de Viry, par exemple ; supposez que vous connaissiez le massif et l'arbre à l'ombre mystérieuse desquels a été confié le cadavre ; supposez que vous sachiez que, dans la nuit de demain ou d'après-demain, une descente de justice doit être opérée dans le château de Viry et une exploration exécutée dans le parc ; voyons : que vous resterait-il à faire pendant la nuit que vous aurait ménagée un ami, pendant la nuit d'aujourd'hui à demain, par exemple ?

– Ce qui me resterait à faire ?…

– Oui…

– Pour qu'on ne trouvât point ?…

– Le cadavre, oui.

– Il me resterait à l'en…

M. Gérard essuya la sueur qui roulait en grosses gouttes sur son front.

– Voyons, achevez donc ! Il vous resterait ?…

– Il me resterait à l'en…

– À l'en ?…

– À l'enlever, à le faire disparaître.

– Allons donc !… Ah ! cher monsieur Gérard, que vous avez l'imagination paresseuse ! Vous avez besoin de l'activer par l'air des champs, par la brise de la nuit. Je vous donne donc congé pour aujourd'hui et demain. Il va faire une journée splendide ; c'est une bonne fortune pour un amant de la belle nature. Allez donc à la campagne, allez, et qui sait, si, dans les bois de Meudon ou de Vanves – les bois sont le refuge des pécheurs comme lui –, qui sait si vous ne trouverez pas ce pauvre diable d'assassin, qu'avec votre charité accoutumée vous préserverez du petit danger qu'il court ?

– Je vous comprends ! s'écria M. Gérard en baisant la main de l'homme de police. Merci !

– Fi ! dit M. Jackal en repoussant dédaigneusement l'assassin, croyez-vous donc que c'est en vue de sauver votre misérable carcasse que je fais tout cela ? Allez, allez, vous voilà prévenu ; le reste vous regarde.

M. Gérard s'élança hors du cabinet de M. Jackal.

– Pouah ! fit celui-ci en regardant la porte qui se refermait derrière lui.

CCLXIV

Un cocher qui prend ses précautions.

M. Gérard sortit précipitamment de l'hôtel de Jérusalem. Arrivé sur le quai, il se jeta dans une voiture et cria au cocher :

– À l'heure et à dix francs l'heure, si tu fais deux lieues à l'heure.

– C'est convenu… Où allons-nous, bourgeois ?

– À Vanves.

Au bout d'une heure, on était à Vanves.

– Me gardez-vous, bourgeois ? demanda le cocher, qui trouvait la condition bonne.

M. Gérard réfléchit un instant. Il avait dans sa maison chevaux et voitures ; mais il craignait quelque indiscrétion de la part de son cocher ; il pensa que le mieux valait un étranger, un homme auquel il n'aurait plus jamais affaire, une fois qu'il aurait réglé son compte avec lui.

Il résolut donc de garder son Limousin.

Seulement, il craignait, en le gardant au même prix, de lui inspirer quelque soupçon. Le désir d'aller plus vite lui avait fait commettre une imprudence ; il ne fallait pas en commettre une seconde.

– Merci, dit-il ; j'ai manqué de quelques minutes la personne après laquelle je courais. Elle était partie pour Viry-sur-Orge.

– Tant pis, notre bourgeois, dit le cocher, tant pis !

– Je voudrais pourtant bien la voir aujourd'hui, murmura M. Gérard comme s'il se parlait à lui-même.

– On peut vous conduire à Viry-sur-Orge, notre bourgeois ; sept lieues, c'est bien vite avalé.

– Ah ! oui ; mais, vous comprenez, dit M. Gérard, par les petites voitures, j'irai pour trois francs à Viry-sur-Orge.

– Le fait est que je ne vous y conduirai pas pour trois francs ; mais, dans les petites voitures, faites-y attention, vous serez avec toute sorte de gens, tandis qu'avec mon fiacre vous êtes chez vous.

– Je sais bien, je sais bien, dit M. Gérard, qui désirait surtout

être bien chez lui, et cela mérite considération.

– Eh bien, voyons, notre bourgeois, combien lui donnerez-vous, à ce pauvre Barnabé, pour vous conduire à Viry ?

– Il faudrait me ramener aussi.

– On vous ramènera.

– Et puis m'attendre.

– On vous attendra.

– Eh bien, ce sera ?… Voyons, soyez raisonnable.

– Pour aller et revenir, trente francs.

– Et pour m'attendre ?

– Vous mettrez les heures d'attente à quarante sous. Ah ! j'espère qu'il n'y a rien à dire ?

Il n'y avait, en effet, trop rien à dire. Pour avoir l'air de débattre, M. Gérard diminua cinq francs, et le marché fut conclu pour vingt-cinq francs, aller et retour, quarante sous les heures d'attente.

Ce prix convenu et arrêté, M. Gérard prit chez lui la clef du château de Viry, et, ayant laissé souffler les deux chevaux de maître Barnabé, remonta dans la voiture.

– Par Fromenteau ? demanda le cocher.

– Par Fromenteau si vous voulez, répondit M. Gérard, à qui peu importait le chemin que l'on suivrait, pourvu que l'on arrivât.

La voiture partit au grand trot.

Maître Barnabé était un honnête homme, qui tenait à gagner loyalement son argent.

Aussi, quand M. Gérard arriva à Viry, il faisait encore grand jour, et l'on ne pouvait en vérité songer à se livrer, en plein soleil, à cette triste exhumation qui le ramenait au château.

M. Gérard, plus que jamais enfoui dans son chapeau, descendit de voiture, et, laissant le cocher à l'auberge, lui ordonna de se reposer jusqu'à onze heures.

À onze heures précises, il devait être à la porte du château.

M. Gérard ouvrit cette porte et la referma sur lui, après avoir échappé aux regards d'une douzaine d'enfants et de quelques vieilles femmes que le bruit d'une voiture avait attirés.

On comprend l'émotion du philanthrope en remettant le pied dans la demeure de son frère, où il avait assassiné un des enfants de son frère.

Aussi n’essayerons-nous point d’exprimer le serrement de cœur avec lequel il monta le perron et remit le pied dans la fatale maison.

En passant près du lac, il avait détourné la tête.

Après avoir refermé derrière lui la porte du vestibule, il fut obligé de s’appuyer contre la muraille ; la force lui manquait.

Il monta dans sa chambre.

Les fenêtres de cette chambre, on se le rappelle, donnaient sur l’étang.

C’était des fenêtres de cette chambre qu’il avait vu Brésil plonger et rapporter le cadavre du petit Victor.

Il alla tirer les rideaux pour ne pas voir l’étang.

Mais les rideaux tirés faisaient la chambre sombre.

Il n’osa rester dans cette chambre sombre.

Deux moitiés de bougies étaient plantées sur les deux chandeliers qui ornaient la cheminée.

M. Gérard avait eu le soin d’apporter un briquet phosphorique. Il alluma les bougies.

Là, un peu plus tranquille, il attendit la nuit.

Vers neuf heures, la nuit étant tout à fait tombée, il pensa qu’il était temps de se mettre en campagne. Il s’agissait d’abord de se procurer une bêche. Il devait y avoir une bêche dans la serre aux outils du potager.

M. Gérard descendit, se retrouva en face de l’étang, qui brillait dans l’obscurité comme un miroir d’acier poli ; puis il se glissa dans la petite ruelle qui conduisait au jardin potager et se mit à la recherche de l’instrument dont il avait besoin.

La serre aux outils était fermée à clef. La clef n’était point sur la porte.

Il y avait, par bonheur, une fenêtre.

M. Gérard s’approcha de la fenêtre dans l’intention de briser un carreau, d’ouvrir l’espagnolette, et de pénétrer dans la serre par la fenêtre.

Au moment de casser le carreau, il s’arrêta, effrayé du bruit que le carreau allait faire en se brisant.

Le malheureux s’effrayait de tout !

Il demeura donc hésitant et la main sur son cœur.

Son cœur battait à lui briser les côtes.

Il perdit ainsi plus d'un quart d'heure.

Enfin, il se rappela qu'il avait un diamant au petit doigt.

Le précieux caillou glissa en grinçant sur les quatre côtés de la vitre, et M. Gérard n'eut plus qu'à pousser la vitre pour qu'elle tombât. Il attendit un instant encore, poussa la vitre, et, du même coup, passa son bras dans l'ouverture. L'espagnolette tourna sur elle-même et la fenêtre s'entrebâilla.

M. Gérard regarda tout autour de lui pour s'assurer que la nuit était bien solitaire et enjamba par-dessus l'appui de la fenêtre. Une fois dans l'intérieur du petit bâtiment, il alla tâtonnant et cherchant l'ustensile dont il avait besoin. Il tomba sur deux ou trois manches d'instrument avant de rencontrer le manche d'une bêche.

Enfin, il y arriva.

Il prit la bêche et repassa par le même chemin.

Dix heures sonnaient.

Il réfléchit alors qu'il aurait bien plus court chemin de sortir par la grille du parc donnant sur le pont Godeau que de repasser par ce maudit étang qui lui tirait l'œil, et qui, certainement, le lui tirerait bien davantage encore après l'effroyable opération qu'il allait accomplir.

Il prit en même temps une autre résolution.

C'était de prévenir le cocher d'aller l'attendre à la grille du parc donnant sur la plaine, au lieu de venir l'attendre, comme il le lui avait dit, à la porte d'entrée donnant sur le village.

M. Gérard rouvrit cette dernière porte, posa sa bêche dans un coin, et se glissa le long des maisons afin d'arriver au cabaret.

En route, il changea encore d'avis.

Une voiture stationnant à la porte du parc pouvait être remarquée, tout le monde sachant que la maison était inhabitée.

Il était plus prudent que le cocher attendit sur la grande route de Fontainebleau, à une centaine de pas au-dessus de la Cour-de-France.

Arrivé au cabaret, M. Gérard regarda à travers les carreaux. Il vit son homme qui buvait bouteille et jouait aux cartes avec des rouliers.

M. Gérard avait bonne envie de ne pas se montrer dans le cabaret, où il pouvait être reconnu, quoiqu'il fût bien horriblement changé depuis qu'il avait quitté Viry.

Cependant, comme Barnabé ne pouvait deviner qu'il était là

derrière la vitre et qu'il désirait lui parler, force fut à M. Gérard d'ouvrir la porte et de faire signe au cocher de venir à lui.

Un quart d'heure s'écoula avant que M. Gérard eût pris cette résolution.

Il espérait toujours que quelqu'un sortirait et qu'il chargerait ce quelqu'un de dire à Barnabé que son voyageur avait besoin de lui parler.

Personne ne sortit.

M. Gérard fut donc obligé d'entrer.

Quand nous disons *d'entrer*, nous commettons une erreur : M. Gérard n'entra point : M. Gérard entrebâilla la porte et appela, d'une voix tremblante :

– Monsieur Barnabé !

M. Barnabé était tout entier à ses cartes ; M. Gérard fut obligé de répéter trois fois le même nom, en haussant le ton à chaque fois. Enfin, maître Barnabé releva le nez.

– Ah ! ah ! dit-il, c'est vous, bourgeois !

– Oui, c'est moi, dit M. Gérard.

– Vous voulez partir ?…

– Pas encore.

– À la bonne heure ! les pauvres bêtes ne sont pas encore reposées.

– Non, ce n'est point cela.

– Qu'est-ce alors ?

– Deux mots à vous dire.

– C'est votre droit, je suis à l'heure.

Et, se levant, il vint à la porte, en dérangeant sur son chemin autant de joueurs que cela lui fut possible.

Tous les visages des buveurs dérangés se tournèrent vers la porte.

M. Gérard se rejeta dans l'ombre du corridor.

– Oh ! oh ! dit un des commensaux de l'hôtellerie, est-ce qu'il se croirait déshonoré d'entrer dans une auberge, votre bourgeois ?

– C'est un amoureux en bonne fortune ! dit un autre en riant.

– Alors c'est son genou qu'il a passé par la porte, et non sa tête, dit un troisième.

– Imbécile ! répliqua le premier, puisqu'il a parlé.

– Eh bien ?

– On ne parle pas avec le genou.

– Me voilà, bourgeois, dit Barnabé ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

M. Gérard lui expliqua le changement survenu dans le programme, et comme quoi il le priait de l'attendre sur la grande route, au lieu de l'attendre à la porte d'entrée du château.

L'exposition de M. Gérard fut coupée par de fréquents « Hum ! hum ! »

M. Gérard comprit qu'il y avait dans ces changements apportés au premier plan quelque chose qui contrariait maître Barnabé. Enfin, lorsqu'il eut bien exposé son désir :

– Mais, dit Barnabé, si nous ne nous retrouvons pas sur la grande route ?

– Comment voulez-vous que nous ne nous retrouvions pas ?

– Si vous passez sans me voir, par exemple ?

– Il n'y a pas de danger, j'ai de bons yeux.

– C'est que, voyez-vous, il y a des gens dont la vue s'affaiblit quand ils ont une voiture depuis quatorze heures et qu'ils doivent cinquante francs au cocher. J'ai connu des bourgeois, par exemple – je ne dis pas cela pour vous, Dieu merci ! qui avez l'air du plus honnête homme que la terre ait jamais porté ! – je disais donc que j'avais connu des bourgeois qui, après m'avoir gardé toute la journée, se faisaient conduire, vers cinq heures du soir, au passage Dauphine ou au passage Véro-Dodat, et qui disaient : « Attendez-moi là, cocher ; je reviens. »

– Eh bien ? demanda M. Gérard.

– Eh bien… et qui ne revenaient pas.

– Oh ! dit M. Gérard, incapable, mon ami…

– Je vous crois, je vous crois ; mais, voyez-vous, cependant…

– Mon cher ami, dit M. Gérard, n'est-ce que cela ? Et, tirant deux louis de sa poche, il les donna à maître Barnabé. Maître Barnabé profita d'un rayon de lumière qui filtrait à travers la porte entrebâillée pour s'assurer que les louis étaient bons.

– On vous attendra à cent pas au-dessus de la Cour-de-France, et cela, à partir de onze heures, comme c'est convenu. Du moment où l'on est payé d'avance, plus d'objection.

– Mais, moi, j'en ai une.

– Laquelle ?

– Si… si…

M. Gérard n’osait pas achever.

– Si quoi ?

– Si je n’allais pas vous trouver, moi ?

– Où ?

– Sur la grande route ?

– Pourquoi ne m’y trouveriez-vous pas ?

– Parce qu’étant payé d’avance…

– Ah çà ! vous vous défiez donc de Barnabé ?

– Vous vous défiez bien de moi, vous !

– Vous n’avez pas de numéro, vous, et j’en ai un… et un fameux ! un numéro qui porte bonheur à ceux qui le regardent passer, le numéro 1.

– J’aimerais mieux, dit M. Gérard, qu’il portât bonheur à ceux qui sont dedans.

– Il leur porte bonheur aussi ; il porte bonheur à tout le monde, le numéro 1.

– Tant mieux, tant mieux, dit M. Gérard en tâchant de calmer l’enthousiasme de son cocher pour son numéro.

– Et l’on vous attendra à partir de onze heures, sur la grand-route, puisque vous le désirez comme cela.

– C’est bien, dit M. Gérard à voix basse.

– À cent pas au-dessus de la Cour-de-France. Est-ce bien cela ?

– Oui, oui, dit M. Gérard, c’est bien cela, mon ami ; mais il est inutile de le crier si haut.

– C’est juste, motus ! et puisque vous avez des raisons de vous cacher…

– Mais je n’en ai pas ! dit M. Gérard. Pourquoi voulez-vous que j’aie des raisons de me cacher ?

– Oh ! ça ne me regarde pas. Du moment où je suis payé, ni vu ni connu. À onze heures, on sera à l’endroit en question.

– Je tâcherai de ne pas vous faire attendre.

– Oh ! faites-moi attendre, je ne m’en plaindrai pas. Vous m’avez pris à l’heure ; je vous mènerai, si vous voulez, comme cela jusqu’à la vallée de Josaphat, et vous serez probablement le seul qui serez venu au jugement dernier en fiacre.

Et, tout joyeux de son mot, maître Barnabé rentra en riant dans le cabaret, tandis que, essuyant la sueur qui lui coulait du front,

M. Gérard reprenait le chemin du château.

CCLXV

Un objet difficile à placer.

M. Gérard retrouva la porte entrouverte et sa bêche appuyée au mur. Il referma la porte à clef et mit la clef dans sa poche. Tout à coup, il tressaillit et s'arrêta, les yeux fixés sur les fenêtres du château. La fenêtre était éclairée. Un moment de terreur fit frissonner le misérable de la tête aux pieds. Tout à coup, il se rappela les deux bougies qu'il avait laissées allumées. Il comprit l'imprudence qu'il avait commise. Cette lueur qu'il avait vue, d'autres pouvaient la voir : on savait le château inhabité, et cette lueur devait donner lieu à bien des conjectures.

M. Gérard s'avança donc d'un pas précipité vers le château, détournant toujours ses regards de l'étang, remonta rapidement le perron, et se précipita par les degrés.

Il souffla une bougie, et s'apprêtait à souffler l'autre, quand il songea qu'il lui faudrait traverser le corridor et descendre l'escalier sans lumière.

Il n'y avait pas songé un instant auparavant, préoccupé qu'il était par la crainte qu'on ne vît la lumière. Cette crainte matérielle passée, la crainte idéale était revenue. Que pouvait craindre M. Gérard dans les corridors et les escaliers d'une maison déserte ? Ce que craignent, si peu de ressemblance qu'il y ait entre eux, l'enfant et le meurtrier : les fantômes. Dans l'obscurité, M. Gérard tremblait d'entendre marcher derrière lui sans savoir qui marchait.

Il craignait de se sentir arrêté par sa redingote sans savoir qui l'arrêtait.

Il lui semblait qu'au détour du corridor, il se trouverait tout à coup en face de quelque spectre, spectre d'enfant ou spectre de femme.

N'y avait-il pas eu deux meurtres, et peut-être trois, dans cette maison maudite ?

Voilà pourquoi M. Gérard avait conservé une bougie allumée.

Il pouvait sortir par deux portes : la porte du perron, la porte du cellier.

Arrivé dans le vestibule, il hésita.

En face de la porte du perron, était l'étang, le terrible étang !

Avant d'arriver à la porte du cellier, il fallait traverser le caveau voûté où avait été étranglée Orsola.

M. Gérard se rappelait les taches de sang des dalles. Il préféra cependant sortir par le cellier ; il n'était pour rien dans ce sang-là.

Il tenait la bougie d'une main ; il prit sa bêche de l'autre, descendit l'escalier, traversa la cuisine, hésita un instant avant de pousser la porte du cellier, secoua sa tête pour en faire tomber la sueur – ses deux mains étaient occupées, il ne pouvait s'essuyer le front.

Enfin, il poussa du pied la porte du cellier ; le vent s'engouffra par le châssis brisé, la bougie s'éteignit.

Il demeura dans l'obscurité, prisonnier en quelque sorte des ténèbres.

Un cri lui échappa en même temps que la flamme mourait ; puis il frissonna et se tut ; il avait peur que le son de sa voix n'éveillât les morts.

Il lui fallait traverser le cellier ou retourner en arrière.

Retourner en arrière : et si le spectre d'Orsola le suivait !...

Il préféra continuer son chemin.

Ce qui se passa dans cette âme, plus tremblante que la feuille du peuplier, pendant les cinq secondes que le meurtrier mit à traverser la voûte sombre, serait impossible à décrire.

Enfin, il atteignit le bûcher.

Là, il se crut presque sauvé.

Mais la porte qui donnait sur le parc était fermée, la clef n'était pas à la serrure ; le pêne était rouillé, ne glissait plus dans la gâche, et résista à sa première secousse.

Les forces furent près de manquer au malheureux.

Il lui semblait qu'il ne repasserait pas à travers le cellier sans mourir de terreur.

Il réunit toutes ses forces.

La serrure céda ; la porte s'ouvrit.

Le vent frais de l'extérieur vint frapper son front humide et glaça la sueur sur son visage.

Mais cette impression lui parut d'une douceur infinie après l'atmosphère étouffante du souterrain.

Il respirait donc l'air pur de la nuit !

Ses poumons se dilatèrent.

Il ouvrit la bouche pour remercier Dieu : il n'osa.

S'il y avait un Dieu, comment lui, Gérard, était-il libre, et M. Sarranti en prison ?

Il est vrai que, selon toute probabilité, M. Sarranti dormait de ce sommeil calme qui donne au juste la force de monter sur l'échafaud, tandis que lui veillait, le remords et la terreur dans l'âme, les genoux tremblants, les mains tremblantes, le front ruisselant de sueur.

Et dans quel but terrible veillait-il ? quelle était l'œuvre effroyable qui lui restait à accomplir ?

Il lui fallait exhumer et cacher les os de sa victime.

En aurait-il le courage ? en aurait-il surtout la force ?

Il allait le tenter du moins.

Il traversa d'un pas rapide et presque ferme tout l'espace qui se trouvait à découvert et éclairé du château au parc.

Mais, lorsqu'il se trouva sous l'ombre des grands arbres, lorsque la mystérieuse et murmurante obscurité du bois s'étendit à sa droite et à sa gauche, la main glacée de la terreur le saisit de nouveau aux cheveux.

D'ailleurs, il était dans l'allée qui conduisait au massif.

Il commençait à voir le grand chêne ; il commençait à distinguer le banc.

L'angoisse avait beau le tirer en arrière, il fallait aller en avant.

Il était aussi fatalement entraîné que le patient forcé d'aller à l'échafaud.

Un instant, il se demanda si l'échafaud n'était pas préférable à ce qu'il allait faire.

Un coup qui l'eût frappé sans qu'il s'y attendit, et qui l'eût tué roide et sans souffrance, il l'eût béni.

Mais l'agonie d'un jugement, mais le cachot, suant et froid vestibule du sépulcre, mais le bourreau et sa sombre toilette, mais l'échafaud peint en rouge dont on aperçoit de loin les deux bras décharnés, mais les degrés qu'il faut monter, soutenu par les valets de la guillotine, quand les forces manquent, mais la bascule qui vous enlève, mais le fer triangulaire qui glisse dans la double rainure : voilà ce qui fait la mort cruelle, hideuse, impossible !

Voilà ce qui faisait qu'aux yeux de l'assassin, il valait encore mieux déterrer ce cadavre, mourir de terreur peut-être en le déterrant, que de mourir de la mort des Castaing et des Papavoine.

Il entra résolument dans le massif et se mit à l'œuvre.

D'abord, il fallait retrouver le trou exact.

Il s'agenouilla et tâta avec la main.

Un frisson mortel lui passa dans les veines, non point à cause de ce qu'il faisait – c'était bien terrible, cependant ! –, mais quelque chose de bien autrement terrible l'impressionnait.

Il lui semblait qu'à cette place, bien connue de lui, la terre avait été remuée il n'y avait pas longtemps.

Arriverait-il trop tard ?

Une crainte fit place à l'autre.

Il plongea, avec la frénésie de l'effroi, sa main dans le sol mouvant, et jeta un cri de joie.

Le squelette y était toujours.

Il avait senti cette douce et soyeuse chevelure d'enfant qui avait tant épouvanté Salvator.

Elle le rassurait, lui…

Il se mit à creuser.

Détournons les yeux de la hideuse besogne.

Respirons l'air pur.

Regardons les belles étoiles du ciel, poussière d'or qui jaillit sous les pas de Dieu.

Écoutons si, par cette nuit sereine, ne descendraient pas jusqu'à nous, à travers les espaces incommensurables de l'éther, quelques notes du cantique céleste que chantaient les anges en adorant le Seigneur.

Il sera bien temps de ramener nos regards sur la terre quand l'homme maudit sortira pâle et frissonnant du massif sombre, tenant la bêche d'une main, et, de l'autre, quelque chose d'informe dans son manteau.

Maintenant, que cherche-t-il de son œil hagard et clignotant ?

Il cherche un endroit sûr pour lui confier le funèbre dépôt qu'il vient de reprendre à celui qui ne l'est plus.

M. Gérard marcha sans s'arrêter jusqu'à l'autre extrémité du parc, déposa son manteau à terre, et commença à creuser.

Mais, au troisième ou quatrième coup de bêche, il secoua la tête en murmurant :

– Non, non, pas ici !

Et il reprit son manteau, fit cent pas sous l'épaisseur des arbres,

s'arrêta une seconde fois, hésita… Puis, secouant encore la tête :

– Trop près de l'autre ! dit-il.

Enfin, une illumination lui traversa le cerveau.

Une seconde fois, il ramassa son manteau, et, de la même course fiévreuse dont il avait déjà fait deux étapes, il se remit en chemin.

Cette fois, il se dirigeait vers l'étang ; cette fois, il n'avait plus peur de voir un spectre glisser à la surface.

Le spectre, il le tenait enfermé dans son manteau.

Arrivé sur le bord de l'étang, il déposa le manteau sur le gazon et commença à le dénouer.

En ce moment, un hurlement lointain et lugubre se fit entendre.

C'était celui de quelque chien pleurant dans une ferme voisine.

– Oh ! non ! non ! dit-il, pas là ! pas là ! un chien l'en a déjà tiré… Puis, si l'on vidait l'étang, on trouverait ce squelette… mais que faire ?… Mon Dieu, inspirez-moi.

Cette prière sembla avoir monté au ciel, comme si elle n'eût pas été un blasphème.

– Oui, oui, murmura le misérable, c'est cela ! c'est cela !

Ces ossements, si bien cachés qu'ils fussent dans le parc de Viry, pouvaient y être découverts une seconde fois, y ayant été découverts une première.

M. Gérard les emporterait avec lui et les enfouirait dans son jardin de Vanves. À Vanves, M. Gérard était, plus que partout ailleurs, l'honnête M. Gérard. Il reprit le manteau, mais laissa la bêche, et se dirigea rapidement vers la grille du parc donnant sur le pont Godeau.

Il avait la clef de cette grille et il l'ouvrit sans difficulté.

Chose étrange ! depuis qu'il tenait ce squelette dans son manteau, la terreur des choses surnaturelles avait disparu.

Il est vrai qu'une autre terreur avait succédé à la première, et que l'honnête M. Gérard n'avait rien perdu au change.

La grille refermée, M. Gérard coupa à travers les terres pour arriver le plus vite possible à la grande route. Roland nous a montré le chemin qu'il avait suivi. Barnabé avait tenu parole : il attendait avec son fiacre à l'endroit indiqué.

Il faisait même mieux qu'attendre : il dormait sur son siège ; mais, si bien qu'il dormît, M. Gérard, en ouvrant la portière, donna à la voiture une secousse qui le réveilla.

– Hum ! fit Barnabé, c’est vous, notre bourgeois ?

– Oui, c’est moi, fit M. Gérard ; ne vous dérangez pas.

– Voulez-vous, dit le cocher en avançant la main, que je mette sur mon siège ce paquet-là, qui paraît vous embarrasser ?

Et maître Barnabé désignait le manteau.

– Non pas ! non pas ! s’écria M. Gérard effrayé ; ce sont des plantes rares et qui demandent à être préservées de tout cahot ; je les porterai sur mes genoux.

– Comme vous voudrez… Et nous retournons ?

– À Vanves, dit M. Gérard.

– En route pour Vanves ! dit le cocher en fouettant ses chevaux.

Et la lourde voiture repartit.

Voilà comment il s’était fait que Salvator n’avait pas trouvé, sous le grand chêne et près du massif, le squelette qu’il était venu y chercher.

CCLXVI

Un amateur de peinture.

L'affluence des amateurs qui visitaient l'atelier de Pétrus, les uns par curiosité pure et simple, les autres avec le désir réel d'acheter, était si grande, que l'on faisait littéralement queue à la porte.

C'était le dimanche suivant que devait commencer la vente, c'est-à-dire dans trois jours.

On était au jeudi.

Vers onze heures du matin, l'atelier présentait donc l'aspect d'une marée montante.

C'était le mouvement des vagues toujours plus pressées, toujours montant plus haut, c'était leur bruit.

Tout, dans la chambre attenante, était, au contraire, immobilité, solitude, silence.

Nous aurions dû dire isolement, car la solitude n'était point complète : la chambre était occupée par Pétrus.

Il était assis près de la fenêtre et accoudé à un petit guéridon sur lequel était une lettre tout ouverte, qu'il n'avait relue qu'une fois, mais dont chaque mot avait pénétré au plus profond de son cœur.

Il était facile de voir que le jeune homme était brisé.

De temps en temps, il appuyait ses mains sur ses oreilles pour ne pas entendre le bruit qui se faisait dans la chambre voisine.

De temps en temps aussi, de grosses larmes roulaient sur ses joues et tombaient sur la lettre ouverte devant lui.

Pourquoi donc Pétrus, qui, à la voix de Salvator, avait pris résolument son parti, pourquoi donc Pétrus était-il redevenu plus pâle et plus plein d'hésitation que jamais ?

C'est qu'il venait de recevoir une lettre de Régina, et que cette lettre avait brisé comme verre la résolution du jeune homme.

On se rappelle qu'au moment où il avait quitté Régina, celle-ci lui avait fait une douce promesse pour le lendemain – une lettre.

Seulement, elle n'avait point voulu lui dire ce que contiendrait cette lettre.

Elle avait voulu, avec une délicatesse toute féminine, qu'un parfum de bonheur, d'autant plus suave qu'il était inconnu, suivît celui qu'elle aimait.

Cette lettre, Pétrus l'avait reçue.

C'était celle sur laquelle se fixaient ses yeux ; c'était celle sur laquelle tombaient ses larmes.

Et, en effet, vous allez voir qu'elle promettait bien du bonheur, et que l'on pouvait longuement et tristement pleurer sur pareil bonheur perdu.

La voici :

« Mon bien-aimé Van Dyck,

« Je vous ai promis, hier, en vous quittant, une heureuse nouvelle.

« Cette nouvelle, la voici :

« C'est dans un mois la fête de mon père, et il a été décidé entre ma tante et moi que le cadeau que nous ferions au maréchal serait le portrait de la petite Abeille.

« En outre, hier, M. le comte Rappt a été chargé par le château d'une mission pour la cour de Saint-Pétersbourg, mission qui doit l'éloigner pendant six semaines…

« Vous devinez, n'est-ce pas ?

« Une fois ce point décidé, que le présent à faire au maréchal serait le portrait de sa petite favorite, il ne fut pas difficile d'arrêter que le peintre qui ferait ce portrait serait M. Pétrus Herbel de Courtenay.

« Vous savez que ce dernier nom a une influence énorme sur la marquise de la Tournelle, qui est à genoux devant les couronnes fermées.

« Or, voici ce qui me reste à vous apprendre :

« À partir de dimanche prochain, à midi, il y aura séance tous les jours à l'atelier de M. Pétrus Herbel de Courtenay.

« La petite Abeille sera conduite chez son peintre ordinaire par la marquise de la Tournelle, sa grand-tante, et par la comtesse Régina, sa grande sœur.

« Il y aura des jours où la marquise de la Tournelle sera empêchée par son régime d'hygiène ou ses devoirs de dévotion.

« Sa sœur Régina la conduira donc seule.

« Selon l'habileté du peintre, le portrait sera fait en quelques

séances ou durera un mois.

« Pourvu que le portrait soit ressemblant, on ne se plaindra point du temps que le peintre aura mis à le faire.

« Afin qu'il n'y ait point de discussion sur le prix, ce prix a été fixé d'avance à deux cents louis.

« Seulement, comme M. Pétrus Herbel de Courtenay sera peut-être trop fier pour les accepter, il est convenu d'avance que cette somme sera employée à faire des aumônes, à acheter des potiches et à donner à la petite Rose-de-Noël une robe couleur de ciel pareille à celle que désirait tant la pauvre Peau-d'Âne.

« Ainsi, mon bien cher Van Dyck, attendez dimanche à midi la petite Abeille, la marquise de la Tournelle et votre bien tendre

« RÉGINA. »

Or, c'était cette lettre qui, malgré la bonne nouvelle, et surtout à cause de la bonne nouvelle qu'elle contenait, faisait Pétrus désespéré.

Dimanche, à midi, Régina viendrait avec sa tante et sa sœur, et que trouveraient les trois femmes ?

Le commissaire-priseur vendant les tableaux et les meubles de Pétrus !

Et Pétrus n'avait rien dit !

Comment supporterait-il cette honte ?

Il eut un instant l'idée de fuir, de s'exiler, de ne plus revoir Régina.

Mais ne plus revoir Régina, c'était renoncer à la vie.

C'était bien plus que cela : c'était la mort du cœur dans un corps vivant.

Un instant, Pétrus regretta, non pas d'avoir sauvé son père de la ruine – disons-le, cette mauvaise pensée ne se présenta pas même à son esprit –, mais de ne pas avoir accepté l'offre de Jean Robert.

Pétrus, en effet, n'avait qu'à travailler ardemment comme il travaillait autrefois pour rendre à Jean Robert, dans un bien court espace de temps, l'argent que celui-ci lui aurait prêté.

Son repos momentané, son luxe, ses chevaux, sa voiture avaient même produit, commercialement parlant, un excellent effet.

On avait cru qu'il avait hérité de quelque oncle inconnu, qu'il n'avait point besoin d'argent, et, de ce moment-là, ses tableaux avaient doublé de prix.

Seulement, tout à son amour, Pétrus ne faisait pas de tableaux.

Mais, s'il trouvait seulement à emprunter une somme de dix mille francs, il en ferait, des tableaux, et, en trois mois, il rendrait la somme, à quelque taux qu'elle lui fût prêtée.

Pourquoi ne demanderait-il pas à Salvator de lui faire prêter cette somme ?

Non : le visage sévère de Salvator interdirait une pareille demande.

D'ailleurs, la voix de Salvator, pareille à un écho de l'inexorable loyauté, n'avait-elle pas répondu : « Le 4 avril ! »

Pétrus secoua donc la tête, et, comme s'il répondait lui-même à sa propre pensée :

– Non, non, dit-il ; tout, plutôt que de m'adresser à Salvator !

Il est vrai qu'il ajouta :

– Mais aussi tout, plutôt que de perdre Régina !... En ce moment même, un nouveau visiteur faisait son entrée dans l'atelier.

Comme ce nouveau visiteur est destiné à jouer un grand rôle dans les scènes qui vont suivre, que nos lecteurs nous permettent d'abandonner Pétrus à ses sombres pensées pour jeter un regard sur le nouveau venu.

C'était un homme de quarante-huit à cinquante ans, d'assez haute taille, aux épaules carrées, au cou robuste, à la poitrine large.

Sa tête était couverte d'une forêt de cheveux roux, frisés, et presque crépus ; ses sourcils, d'un noir de jais – contraste étrange avec ses cheveux –, étaient épais et rudes, et semblaient armés de longs poils roides et piquants comme des aiguilles.

Ses favoris, qu'il portait en collier, étaient d'un brun qui tirait sur le roux et mêlés de quelques poils gris et blancs qui, les émaillant çà et là, ne permettaient pas d'en indiquer franchement la couleur.

En somme, le visage de cet inconnu indiquait la franchise, la rudesse même, mais non la méchanceté.

Tout au contraire, le sourire qui semblait en permanence sur ses lèvres dénonçait une sorte de débonnaireté joviale, une manière d'humeur rude à la surface, mais douce et bonne au fond.

À la première vue, on se fût éloigné de lui.

À la seconde, on lui eût tendu la main, tant l'expression hilare dont sa figure était empreinte donnait de sympathie pour lui.

Nous avons dit l'âge qu'il paraissait avoir.

Cet âge était constaté, ou à peu près, par une double ride assez profonde creusée en accent circonflexe sur son front, immédiatement au-dessus du nez.

Quant à la profession du personnage, elle était facile à déterminer d'après plusieurs indices.

D'abord, sa marche trahissait l'allure du marin par ce déhanchement particulier aux gens qui ont longtemps voyagé sur mer et qui, même sur l'élément solide, conservent cet écartement de jambes à l'aide duquel les fils de Neptune, comme dirait un membre de l'Académie française, ont l'habitude de lutter contre le roulis et le tangage.

En outre, à défaut de reconnaissance de ce signe, l'investigation des curieux eût pu être guidée par un autre non moins significatif.

L'inconnu portait à ses oreilles deux petites ancres d'or.

Son costume était assez recherché, quoiqu'il eût semblé, même aux gens les moins difficiles, d'un goût un peu équivoque.

Il consistait en un habit bleu à boutons de métal, démesurément ouvert pour laisser voir un gilet de velours sur lequel flottait en sautoir une énorme chaîne d'or.

Le reste du corps était vêtu d'un pantalon large à plis se rétrécissant sur la botte et connu à cette époque sous le nom de pantalon à la cosaque.

Enfin, les bottes elles-mêmes, au contraire du pantalon, qui se rétrécissait sur elles, s'élargissaient sous lui pour dessiner le contour d'un pied que la nature, dans sa maternelle prévoyance, avait évidemment formé pour maintenir son propriétaire en équilibre au milieu des mouvements les plus fantasques de l'Océan irrité.

À l'autre extrémité, son visage s'épanouissait dans une cravate blanche surmontée d'un large col, comme aurait pu le faire un bouquet de pivoines dans un cornet de papier blanc.

Un foulard à carreaux rouges et verts, attaché autour du cou par un de ces nœuds que l'on appelle à la marinière, et un chapeau de feutre noir, à larges bords et à long poil, complétaient ce costume.

Ajoutons qu'il tenait à la main un énorme rotin cueilli par lui sans doute dans les Indes orientales ou occidentales, qui, toutes deux, ont l'avantage de voir pousser ce végétal intéressant ; et qu'en l'honneur d'un souvenir quelconque que lui rappelait cette canne, il y avait fait adapter une pomme d'or proportionnée à sa taille gigantesque.

Qui pouvait attirer à une vente de tableaux ce singulier personnage ?

Si Pétrus eût été un peintre de marine, la visite de quelque riche marin retiré et voulant faire l'acquisition d'une galerie maritime n'eût rien eu de surprenant.

Mais un marin dans l'atelier d'un peintre d'histoire, et même d'un peintre de genre, avait de quoi étonner à bon droit les véritables amateurs.

Aussi, à l'arrivée du marin dans l'atelier, l'attention des personnes présentes, uniquement concentrée jusque-là sur les tableaux, se tourna-t-elle en grande partie sur le nouveau venu.

Lui, sans se déconcerter, s'arrêta juste au milieu de l'escalier, jeta un regard investigateur tout autour de lui, tira un étui de sa poche, tira de l'étui une paire de lunettes à branches d'or, appliqua les lunettes sur son nez, et marcha droit à un tableau de Chardin qui, au moment où il l'avait aperçu, sembla l'attirer tout particulièrement.

Ce tableau représentait une ménagère ratissant les légumes qu'elle va mettre dans son pot-au-feu.

Le feu, le pot et les légumes étaient peints avec une telle vérité, que le marin, à la vue du pot-au-feu dont le couvercle était sur le fourneau, s'écria tout haut en approchant son nez de la toile et en aspirant bruyamment :

– Hum ! hum !...

Puis, faisant clapper sa langue :

– Le bouillon vous en vient à la bouche, continua-t-il.

Ensuite, levant la main gauche en l'air avec un mouvement qui dénotait la plus complète admiration :

– Magnifique ! dit-il toujours sur le même ton élevé et absolument comme s'il eût été seul, magnifique de tout point !

Quelques visiteurs, qui partageaient l'opinion du nouveau venu sur le tableau de Chardin, se rapprochèrent de lui, tandis que s'en éloignaient ceux qui ne la partageaient point.

Après avoir longuement et minutieusement regardé le tableau en élevant et en abaissant tour à tour ses lunettes, il le quitta, quoique avec un air de profond regret, et, apercevant une des premières marines de Gudin :

– Oh ! oh ! dit-il, voici de l'eau ; regardons un peu cela de plus près.

Et, en effet, il s'avança jusqu'à toucher le tableau du bout du

nez.

– Oui, mille sabords ! dit-il, c'est de l'eau, et de l'eau salée même… Oh ! oh ! mais de qui est donc ce tableau ?

– D'un jeune homme, monsieur, d'un jeune homme, dit un vieux monsieur qui savourait une prise de tabac devant la marine que contemplait l'homme de mer.

– Gudin, reprit l'amateur, qui venait de découvrir la signature du tableau. En effet, j'avais entendu prononcer ce nom-là en Amérique ; mais c'est la première fois que je vois un tableau de ce maître ; car, tout jeune que vous dites qu'il est, monsieur, à mon avis, celui qui a fait cette barque-là et cette vague-là est un maître. Je suis moins content des matelots qui la montent ; mais on ne peut exceller en tout. Ah ! voyons, voyons…

Et le marin se mit à regarder de plus près.

– Et que dites-vous de ce brick qu'on voit là-bas, dans le fond ?

– Monsieur, ne vous en déplaise, je dis que c'est une corvette et non un brick… une corvette qui court devant le vent, bâbord amures, sous sa grande voile, sa misaine et ses deux huniers ; ce qui est bien modeste de sa part, car, avec une pareille brise, elle pourrait hisser ses perroquets et même ses bonnettes. Moi, par ce temps-là, j'avais l'habitude de crier : « Toutes voiles dehors ! »

Et, selon l'habitude qu'il avait eue, et qu'il conservait, le marin prononça ce commandement du plus haut de sa voix.

Tout le monde se retourna. Quelques amateurs continuèrent leurs investigations particulières ; mais la plus grande partie des auditeurs se rallia autour du marin, et, pour nous servir d'un terme emprunté à la profession poétique à laquelle il appartenait, marcha de conserve avec lui.

L'inconnu, comme on voit, n'avait point parlé pour les sourds. Aussi le vieux monsieur qui avait déjà échangé quelques mots avec lui, ramassant ses paroles au bond :

– Ah ! ah ! monsieur, dit-il, il paraît que vous avez commandé un navire ?

– J'ai eu cet honneur, monsieur, répondit l'étranger.

– Un trois-mâts, un brick, une corvette ?

– Une corvette.

Puis, comme s'il ne désirait pas pousser plus loin la conversation, en matière nautique du moins, le marin abandonna les vagues, la barque et la corvette de Gudin pour s'occuper d'un Boucher.

Mais le vieil amateur, qui, sans doute, désirait savoir ce qu'un homme si expert en art pensait du peintre ordinaire de madame du Berry, ne l'abandonna point dans la courbe qu'il décrivait.

Comme un astre entraîne ses satellites dans son tourbillon, tous les auditeurs du marin l'accompagnèrent.

– Quoique celui-ci ne soit point signé, dit notre homme regardant le tableau du successeur de Carle Vanloo, il n'est pas besoin de demander de qui il est : c'est *la Toilette de Vénus* de Boucher. Le peintre, par flatterie, a donné à sa Vénus les traits de la malheureuse courtisane qui, à cette époque, déshonorait la monarchie française… Mauvaise peinture ! mauvais peintre ! je n'aime pas Boucher ! Et vous, messieurs ?

Et, sans attendre que ceux auxquels il s'adressait lui répondissent :

– C'est un coloriste estimable, ajouta-t-il toujours à haute voix, je le sais ; mais c'est un peintre prétentieux et maniéré comme les personnages de son temps… Vilaine époque ! mesquine imitation des manières de la renaissance ! Ce n'est ni de la chair comme Titien, ni de la viande comme Rubens.

Puis, se retournant vers ses auditeurs :

– Et voilà précisément, messieurs, dit-il, pourquoi j'aime Chardin : c'est le seul véritablement fort, parce qu'il est véritablement simple au milieu de l'afféterie et de la convention de ce siècle… Oh ! la simplicité, messieurs, la simplicité ! vous avez beau dire, il faudra toujours en revenir là.

Personne ne contesta la vérité de l'axiome.

Bien plus, l'amateur qui avait déjà dialogué avec le marin regarda autour de lui, comme pour demander la parole, et, voyant que personne ne la lui contestait :

– Parfaitement juste, monsieur, dit-il, parfaitement juste.

L'amateur commençait à s'engouer singulièrement de ce marin brusque mais franc, brutal mais philosophe.

– Si je vis assez longtemps pour réaliser mon rêve, continua le capitaine d'un ton mélancolique, je mourrai le plus heureux des hommes, car j'aurai attaché mon nom à une grande œuvre.

– Et serait-on indiscret, monsieur, demanda le vieil amateur, de chercher à connaître ce rêve ?

– Nullement, monsieur, nullement, répondit le capitaine. Je veux fonder une école gratuite de dessin où les maîtres n'auront d'autre mission que d'enseigner la simplicité en art.

– Grande idée, monsieur !

– N’est-ce pas ?

– Très grande, très grande, et tout à fait philanthropique. Monsieur habite la capitale ?

– Non, mais j’espère m’y fixer ; je commence à me lasser de faire le tour du monde.

– Vous avez fait le tour du monde ? s’écria le monsieur avec admiration.

– Six fois, monsieur, répondit simplement le capitaine.

L’amateur recula d’un pas.

– Mais c’est donc pire que M. de la Pérouse, dit-il.

– M. de la Pérouse ne l’avait fait que deux fois, répondit le marin avec la même simplicité.

– Je parle peut-être à un marin illustre ? répliqua l’amateur.

– Peuh ! fit l’inconnu avec modestie.

– Enfin, monsieur, puis-je vous demander votre nom ?

– Je me nomme Lazare-Pierre Berthaut, dit *Monte-Hauban*.

– Seriez-vous parent du fameux Berthaut de Montauban, neveu de Charlemagne ?

– Renaud de Montauban, vous voulez dire ?

– Ah ! c’est vrai. – Renaud… Berthaut…

– Oui, l’on confond facilement l’un avec l’autre ; je ne crois pas avoir cet honneur, à moins que ce ne soit par les femmes. Puis il y a dans notre nom une H que les Renaud de Montauban n’ont jamais eu l’honneur de porter.

L’amateur, qui ne comprenait pas à quel endroit de son nom le capitaine Monte-Hauban mettait l’H, essaya vainement de prononcer *Montauban* en mettant l’H avant l’M.

Mais, après de vains efforts, il y renonça, se persuada qu’il avait mal entendu et que c’était au blason du marin et non pas à son nom qu’il fallait faire honneur de cette arme et non plus de cette lettre.

Alors, tirant de sa poche une carte de visite, il la remit au capitaine en lui disant :

– Capitaine, on me trouve chez moi les lundis, les mercredis et les vendredis, de trois à cinq heures du soir. À cinq heures, je dîne, et, si vous voulez me faire parfois l’honneur d’accepter mon modeste repas, j’ai une femme qui raffole des combats maritimes : vous ferez son bonheur et le mien en nous en narrant quelques-

uns.

– Avec plaisir, monsieur, dit le capitaine en mettant la carte dans sa poche ; les combats, à mon sens, ne sont faits que pour être racontés.

– Très juste, monsieur, très juste, dit l'amateur en saluant et en se retirant.

Cet amateur conquis par le capitaine, celui-ci recommença de plus belle ses exclamations devant chaque tableau et fit la conquête de deux ou trois autres amateurs qu'il étonna comme le premier par la justesse de ses jugements et son enthousiasme passionné pour la peinture simple.

Au bout de deux heures, il faisait l'admiration générale. On le suivait dans les différentes courbes qu'il décrivait à travers l'atelier, et on l'écoutait avec cette attention et ce recueillement qui sont le propre des écoliers studieux lorsqu'ils se trouvent en face d'un célèbre professeur.

Ce manège – et c'en était un dans toute l'acception du mot – dura jusqu'à cinq heures, heure à laquelle, comme nous l'avons dit, les visiteurs se retiraient.

Au moment où le domestique de Pétrus ouvrait la porte pour signifier que l'heure de sortir était arrivée, le capitaine venait de retourner un tableau posé contre la muraille et qui, par sa position, comme on le voit, ne paraissait pas destiné à être vendu avec les autres.

En effet, ce tableau était une esquisse de combat de *la Belle-Thérèse* contre *la Calypso,* esquisse que, d'après un récit animé de son père, Pétrus s'était amusé un jour à jeter sur la toile.

– Par le dieu des mers, s'écriait-il, est-ce croyable ?

Malgré l'invitation du domestique, les assistants se groupèrent autour du capitaine.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? demandèrent vingt voix en même temps.

– Oh ! messieurs, s'exclama le capitaine en s'essuyant les yeux, excusez mon émotion ; mais, en voyant, aussi fidèlement représenté, un des premiers combats auxquels j'ai pris part, et une part glorieuse, je puis le dire, les larmes, malgré moi, s'échappent de mes yeux.

– Pleurez, capitaine ! pleurez ! dirent les assistants.

– Un seul homme, ajouta le capitaine, aurait pu peindre avec cette fidélité extraordinaire le combat de *la Calypso* et de *la Belle-*

Thérèse, et cet homme n'a jamais tenu un pinceau.

– Mais, enfin, demandèrent les auditeurs, dont la curiosité était au dernier point éveillée par cet épisode dramatique, quel est cet homme ?

– C'est le capitaine qui commandait *la Belle-Thérèse*.

– Et le capitaine de *la Belle-Thérèse,* dirent plusieurs voix, c'était vous, n'est-ce pas, monsieur ?

– Non, ce n'était pas moi, reprit Monte-Hauban avec un geste superbe ; non : c'était mon fidèle ami, le capitaine Herbel. Qu'est-il devenu depuis que nous nous sommes séparés à Rochefort, après avoir vainement tenté de sauver l'empereur… je veux dire Bonaparte ?

– Oh ! dites l'empereur, dites l'empereur, affirmèrent quelques assistants plus hardis que les autres.

– Eh bien, oui, l'empereur, s'écria le capitaine ; car, enfin, on a beau lui contester ce titre, il l'a porté, et glorieusement même. Pardonnez à un ancien serviteur cet enthousiasme peut-être irréfléchi.

– Oui, oui, dirent plusieurs voix ; mais enfin, pour revenir au capitaine Herbel ?…

– Dieu sait où il est maintenant, le pauvre vieux, continua le capitaine en levant les yeux et les bras au ciel.

– Monsieur, dit le domestique, que cette scène touchante empêchait de renvoyer les visiteurs, je ne sais pas où est le capitaine Herbel aujourd'hui, mais ce que je sais, c'est qu'il y a huit jours à peine il était ici.

– Le capitaine Herbel ? s'écria l'amateur d'une voix de tonnerre.

– Lui-même, répondit le domestique.

– Et vous dites que vous ignorez où il est maintenant ?

– Quand je dis cela, monsieur, c'est une manière de parler : il doit être à Saint-Malo.

– Je cours le rejoindre ! s'écria le capitaine en se précipitant vers la porte, toujours suivi de son flot d'amateurs.

Puis, s'arrêtant tout à coup en occasionnant un reflux parmi ceux qui le suivaient :

– Mais ne vous trompez-vous pas ? dit-il au domestique ; vous avez vu le capitaine ?

– Ici même.

– Dans cet atelier ?

– Dans cet atelier.

– Et vous êtes sûr de ce que vous dites ?

– Je crois bien que j'en suis sûr ! c'est moi qui l'ai fait monter, ou plutôt c'est lui qui m'a fait descendre.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que je l'empêchais de monter.

– Et à propos de quoi, demanda le capitaine, mon vieil ami se trouvait-il dans l'atelier d'un peintre ?

– Mais à propos de ce que ce peintre est son fils, répondit le domestique.

– Eh quoi ! s'écria le capitaine en faisant deux pas en avant, le célèbre peintre Pétrus est le fils de l'illustre capitaine Herbel ?

– Oui, monsieur, son propre fils, dit le domestique, et le propre neveu du général de Courtenay.

– Bon ! bon ! je suis un marin, moi, et ne connais pas les généraux de terre, surtout quand ils sont devenus généraux dans l'armée de Condé.

Mais, se reprenant aussitôt :

– Pardon, messieurs, pardon, dit-il ; peut-être ma brusque franchise heurte-t-elle quelque susceptibilité ; mais c'est sans intention aucune, je vous le proteste.

– Non, capitaine, non, rassurez-vous, reprirent plusieurs voix.

– Mais alors, dit le capitaine, dont le visage sembla s'inonder de joie, alors… si ce jeune Pétrus… est le fils de mon ami Herbel ?…

– Mais alors ?… répétèrent les assistants vivement intéressés.

– Faites-moi venir ce jeune homme, dit brusquement le capitaine.

– Excusez, répondit le domestique, mais monsieur ne reçoit personne.

La figure du capitaine se décomposa et les muscles de sa face s'émurent de façon à imiter le mouvement des vagues.

– Mais tu me prends donc pour personne… ou pour tout le monde ? s'écria le capitaine d'une voix tonnante en s'avançant vers le pauvre diable, comme s'il s'apprêtait à le prendre au collet.

Le domestique se souvint de l'entrée du capitaine Herbel chez son fils, et, n'ayant aucune raison de croire que le capitaine Monte-Hauban était d'humeur plus douce que son confrère, il pria poliment les amateurs de descendre, afin que le capitaine pût jouir d'un tête-à-tête avec celui qu'il désirait tant voir.

À leur grand regret, les visiteurs évacuèrent l'atelier.

Ils eussent voulu jouir de la joie qu'allait éprouver le brave capitaine en embrassant le fils d'un ancien ami.

Lorsque le domestique se trouva seul avec le capitaine :

– Qui annoncerai-je, monsieur ? demanda-t-il à celui-ci.

– Annonce un des héros de *la Belle-Thérèse,* dit le capitaine en se rengorgeant.

Le domestique entra chez Pétrus.

CCLXVIII

Le parrain d'Amérique.

Resté seul, le capitaine Berthaut dit Monte-Hauban s'enfonça dans une causeuse, passa la main dans ses cheveux et dans son collier de favoris ; puis, croisant une de ses jambes sur l'autre et s'accoudant sur le sommet de son genou, il resta ainsi plongé en apparence dans les réflexions les plus profondes jusqu'au moment où Pétrus, soulevant la portière, apparut sur le seuil de l'atelier, sortant de sa chambre.

Il aperçut le capitaine dans la posture que nous venons de dire.

L'entrée silencieuse de Pétrus ne fut point remarquée sans doute du capitaine, car il resta le front appuyé sur sa main et dans la position d'un homme complètement absorbé.

Pétrus le regarda un moment, puis toussa pour tirer le visiteur de sa méditation.

Le capitaine frissonna en entendant cette voix, et, soulevant la tête, il ouvrit les yeux, comme un homme qui se réveille, regardant Pétrus sans sortir de la causeuse ni se lever.

– Vous désirez me parler, monsieur ? demanda Pétrus.

– C'est la voix, la véritable voix de son père ! s'écria le capitaine en se relevant et en allant au jeune homme.

– Vous avez connu mon père, monsieur ? dit Pétrus en s'avançant.

– C'est la démarche, la véritable démarche de son père ! s'écria une seconde fois le capitaine. – Si j'ai connu ton père… votre père ? Je le crois morbleu bien !

Puis, se croisant les bras :

– Mais regarde-moi donc, dit-il.

– Je vous regarde, monsieur, dit Pétrus étonné.

– En vérité, c'est tout le portrait de son père au même âge, continua le capitaine en regardant le jeune homme avec amour, ou, pour nous servir d'une expression populaire qui rend encore mieux notre pensée – en le mangeant des yeux –. Oui, oui, et, à quiconque me dira le contraire, je répondrai simplement qu'il en a menti. Tu ressembles à ton père comme deux gouttes d'eau. –

Embrasse-moi donc, mon gars !

– Mais à qui donc ai-je l'honneur de parler ? demanda Pétrus de plus en plus surpris de l'air, du ton et des façons familières de cet inconnu.

– À qui tu parles, Pétrus ?… continua le capitaine en ouvrant les deux bras. Et tu m'as regardé et tu ne m'as pas reconnu ! Il est vrai, ajouta-t-il mélancoliquement, que, la dernière fois que tu m'as vu, tu n'étais pas plus haut que cela.

Et le capitaine, avec la main, mesura un bambin de cinq ou six ans.

– J'avoue, monsieur, dit Pétrus, de plus en plus décontenancé, que, malgré les nouvelles indications que vous venez de me donner… non… je ne vous reconnais pas.

– Je te pardonne, dit d'un air de bonté le capitaine ; et cependant, continua-t-il avec une légère nuance de tristesse dans la voix, j'aurais préféré que tu me reconnusses : on n'oublie pas d'ordinaire un second père.

– Que voulez-vous dire ? demanda Pétrus en regardant fixement le marin, car il se croyait enfin sur la voie.

– Je veux dire, ingrat, répondit le capitaine, qu'il faut que les travaux de la guerre et le soleil des tropiques m'aient bien changé, puisque tu ne reconnais pas ton parrain.

– Comment ! vous seriez l'ami de mon père, Berthaut, surnommé Monte-Hauban, qui vous êtes séparé de lui à Rochefort et qu'il n'a jamais revu depuis ?

– Eh ! pardieu, oui ! Ah ! vous y voilà donc, mille sabords ! ce n'est pas sans peine. Allons, viens donc m'embrasser, mon petit Pierre ; car tu t'appelles Pierre, comme moi, puisque c'est moi qui t'ai donné mon nom.

C'était une vérité incontestable, quoique le nom de baptême du jeune homme eût subi une légère modification.

– De grand cœur, mon parrain, répondit en souriant Pétrus.

Et, comme le capitaine lui ouvrait ses deux bras, il s'y jeta avec une effusion toute juvénile. De son côté, le capitaine le serra sur sa poitrine à l'étouffer.

– Oh ! morbleu ! que cela fait de bien ! s'écria ce dernier. Puis, l'écartant de lui, mais sans le lâcher :

– C'est que c'est son père tout craché, dit-il en le contemplant avec admiration. Ah ! ton père avait juste ton âge quand je l'ai connu… Mais, non, non, j'ai beau être partial pour lui, non,

sacrebleu ! il n'était pas aussi beau que toi. Ta mère y a mis du sien, mon petit Pierre, et cela n'a rien gâté. Ah ! ton jeune visage me rajeunit de vingt-cinq ans, mon gars. Allons, assieds-toi, je te verrai plus à mon aise.

Et, s'essuyant les yeux avec le revers de sa manche, il le fit asseoir sur le canapé.

– Ah çà ! je ne te gêne pas, dit-il avant de s'asseoir lui-même, et j'espère que tu as quelques instants à me donner ?

– Tout le reste de la journée, si vous voulez, monsieur ; je n'aurais pas les quelques instants que vous me demandez, que je les prendrais.

– *Monsieur*… qu'est-ce que c'est que cela, *monsieur* ? Ah ! oui, la civilisation, la ville, la capitale. Si tu étais un paysan, tu m'appellerais ton parrain Berthaut tout court. Vous êtes un *caballero,* et vous m'appelez monsieur.

Le capitaine poussa un soupir.

– Ah ! dit-il, si ton père, mon pauvre vieil Herbel, savait que son fils m'appelle monsieur !

– Promettez-moi de ne pas lui dire que je vous ai appelé monsieur, et je vous appellerai parrain Berthaut tout court.

– À la bonne heure, voilà qui est parler. Quant à moi, que veux-tu ! c'est une vieille habitude de marin ; mais il faut que je te tutoie : je tutoyais ton pauvre père, qui était mon ancien et mon chef. Juge donc ce que ce serait si un gamin comme toi, car tu es un gamin, m'imposait l'obligation de dire vous.

– Mais je ne vous impose aucunement cette obligation, dit en riant Pétrus.

– Et tu fais bien. D'ailleurs, je ne saurais plus, en disant vous, comment te dire ce qu'il me reste à te dire.

– Il vous reste donc quelque chose à me dire ?

– Sans doute, monsieur mon filleul.

– Alors, parrain, dites.

Pierre Berthaut regarda un instant Pétrus en face.

Puis, comme s'il faisait un effort :

– Eh bien, mon pauvre garçon, accoucha-t-il enfin, nous sommes donc dans la panne ?

Pétrus tressaillit en rougissant.

– Comment, dans la panne ? Qu'entendez-vous par là ? demanda Pétrus, qui ne s'attendait aucunement à la question et

surtout à la brusquerie avec laquelle elle était faite.

– Sans doute, dans la panne, répéta le capitaine ; autrement dit, les Anglais ont jeté le grappin d'abordage sur notre mobilier ?

– Hélas ! mon cher parrain, dit Pétrus en recouvrant son sang-froid et en essayant de sourire, les Anglais de terre sont bien plus terribles que les Anglais de mer !

– J'avais toujours entendu dire le contraire, fit avec une fausse bonhomie le capitaine ; il paraît que l'on m'a trompé.

– Cependant, dit vivement Pétrus, il faut que vous sachiez tout : je ne suis aucunement forcé de vendre mon mobilier.

Pierre Berthaut secoua la tête en manière de dénégation.

– Comment, non ? dit Pétrus.

– Non, répéta le capitaine.

– Cependant, je vous assure…

– Voyons, filleul, espères-tu me faire accroire que, lorsqu'on a fait une collection comme la tienne ; que, lorsqu'on a réuni à ton âge ces potiches du Japon, ces bahuts de Hollande, ces porcelaines de Sèvres, ces figurines de Saxe – moi aussi, je suis un amateur de bric-à-brac –, me feras-tu accroire que l'on se défait de tout cela volontairement et de gaieté de cœur ?

– Je ne vous dis pas, capitaine, répondit Pétrus essayant d'échapper au mot *parrain,* qui lui semblait ridicule, je ne vous dis pas que ce soit volontairement et de gaieté de cœur que je vends tout cela ; mais c'est sans y être forcé, contraint, obligé, dans ce moment du moins.

– Oui, c'est-à-dire que nous n'avons pas encore reçu de papier timbré, qu'il n'y a pas encore de jugement, que c'est une vente à l'amiable pour éviter une vente par autorité de justice ; je comprends parfaitement tout cela. Filleul Pétrus est un honnête homme qui préfère avantager ses créanciers des frais, plutôt que d'enrichir les huissiers ; mais je n'en dis pas moins : il y a de la panne là-dessous.

– Eh bien, pris à ce point de vue, j'avoue qu'il y a du vrai dans ce que vous me dites, répliqua Pétrus.

– Alors, dit Pierre Berthaut, il est bien heureux que je sois entré ici vent arrière. C'est tout bonnement Notre-Dame de la Délivrance qui m'y a conduit.

– Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Pétrus.

– Monsieur !… qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria Pierre Berthaut en se levant et en regardant autour de lui ; où y a-t-il un

monsieur ici, et qui est-ce qui a appelé ce monsieur ?

– Voyons, voyons, asseyez-vous, parrain, c'est un *lapsus linguæ*.

– Ah ! bon ! voilà que tu me parles arabe, la seule langue que je ne sache pas. Morbleu ! parle-moi français, anglais, espagnol, bas breton, je te répondrai, mais pas de *lapsé lingus,* je ne sais pas ce que cela veut dire.

– Je vous disais tout simplement de vous asseoir, parrain.

Et Pétrus appuya sur le titre.

– Je veux bien, mais à une condition.

– Laquelle ?

– C'est que tu vas m'écouter.

– Religieusement.

– Et que tu répondras à mes questions.

– Catégoriquement.

– Alors je commence.

– Et moi, j'écoute.

Et, en effet, Pétrus, très vivement intéressé, quoi qu'il en dît, par cette conversation, ouvrit, pour ainsi dire, ses oreilles à deux battants.

– Voyons, commença le capitaine, ton brave homme de père n'a donc pas le sou ? Cela ne m'étonne pas. Quand je l'ai quitté, il était en train, et le dévouement, cela va plus vite que la roulette.

– En effet, son dévouement à l'empereur lui a enlevé les cinq sixièmes de sa fortune.

– Et le dernier sixième ?

– Les frais de mon éducation le lui ont enlevé, ou à peu près.

– De sorte que, toi, ne voulant pas ruiner tout à fait ton pauvre père, et cependant désirant vivre en gentleman, tu as fait des dettes… C'est cela ? Dis !

– Hélas !

– Mettons quelque amour là-dessous, désir de briller aux yeux de la femme que l'on aime, de passer devant elle au Bois avec un beau cheval, d'aller la rejoindre à un bal dans une belle voiture ?

– C'est incroyable, parrain, quel coup d'œil vous avez pour un marin !

– Pour être marin, mon ami, on n'en a pas moins un cœur et quelquefois deux.

Malheureux que nous sommes,

C'est toujours cet amour qui tourmente les

/ hommes !

– Comment, parrain, vous savez par cœur des vers de Chénier ?

– Pourquoi pas ? Dans ma jeunesse, je vins à Paris ; je voulais voir M. Talma ; on me dit : « Vous tombez bien, il joue dans une tragédie de M. Chénier, *Charles IX*. » Je dis : « Allons voir *Charles IX*. » Pendant la représentation, on se dispute, on se boxe, on se cogne ; la garde entre, on m'emmène au violon, où je reste jusqu'au lendemain matin. Le lendemain matin, on me dit que l'on s'est trompé et l'on me met à la porte ; à la suite de quoi, je repars pour ne revenir à Paris que trente ans après. – Je demande des nouvelles de M. Chénier : « Mort !... » Je demande des nouvelles de *Charles IX* : « Défendu par autorité supérieure !... – Ah ! diable ! fis-je, j'aurais pourtant bien voulu voir la fin de *Charles IX*, dont je n'ai vu que le premier acte. – C'est impossible, me répond-on ; mais, si vous voulez le lire, rien de plus facile. – Que faut-il faire ? – L'acheter. » Rien n'était plus facile, en effet ; j'entre chez un libraire. « Les œuvres de M. Chénier ? – Voici, monsieur. – Bon ! me dis-je, je lirai cela à bord. » Je retourne à bord, j'ouvre mon livre, je cherche : pas de tragédie, rien que des vers ! des idylles, des madrigaux à mademoiselle Camille. Ma foi, je n'ai pas de bibliothèque à bord, j'ai lu mon Chénier, je l'ai relu, et voilà comment j'ai fait cette imprudente citation. Seulement, j'ai été floué : j'avais acheté Chénier pour lire *Charles IX*, et *Charles IX* n'était pas de Chénier, à ce qu'il paraît. Oh ! les libraires ! les libraires ! quels flibustiers !

– Pauvre parrain, dit Pétrus en riant, ce n'est pas la faute des libraires.

– Comment ! ce n'est pas la faute des libraires ?

– Non, c'est la vôtre.

– Ma faute, à moi ?

– Oui.

– Explique-moi cela.

– La tragédie de *Charles IX* est de Marie-Joseph Chénier, le conventionnel.

– Bon !

– Et le livre que vous avez acheté est d'André Chénier, le poète.

– Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! fit le capitaine accentuant cette

exclamation sur cinq tons différents.

Puis, après un moment de profonde réflexion :

– Alors cela s'explique, dit Pierre Berthaut ; mais les libraires n'en sont pas moins des flibustiers.

Pétrus, voyant que son parrain tenait à son opinion sur les libraires, et n'ayant aucun motif de défendre cette honorable corporation, résolut de ne point la combattre plus obstinément et attendit que Pierre Berthaut reprit, où il l'avait quittée, une conversation qui ne laissait point que de lui paraître intéressante.

– Enfin, reprit le marin, nous disions donc que tu as fait des dettes – car nous en étions là, n'est-ce pas, filleul Pétrus ?

– Nous en étions là, en effet, dit le jeune homme.

Il se fit un instant de silence, pendant lequel Pierre Berthaut fixa sur son filleul un regard qui semblait vouloir lire dans le plus profond de son âme.

– Et à combien s'élèvent nos dettes… à peu près ?

– À peu près ? demanda Pétrus en souriant.

– Oui ; les dettes, mon gars, c'est comme les défauts, dit le capitaine : on n'en sait jamais le chiffre exact.

– Je sais pourtant celui des miennes, dit Pétrus.

– Toi ?

– Oui, moi.

– Eh bien, cela prouve que tu es un homme d'ordre, filleul. Voyons le chiffre.

Et Pierre Berthaut se renversa dans son fauteuil, cligna des yeux, et tourna ses pouces l'un autour de l'autre.

– Mes dettes s'élèvent à trente-trois mille francs, dit Pétrus.

– À trente-trois mille francs ! s'écria le capitaine.

– Ah ! ah ! fit Pétrus, qui commençait à s'amuser des originalités de son second père, comme s'était intitulé le marin, vous trouvez le chiffre exorbitant, n'est-ce pas ?

– Exorbitant ! mais c'est-à-dire que je ne m'explique pas comment tu n'es pas mort de faim, mon pauvre garçon !… Trente-trois mille francs ! mais, à ton âge, si j'eusse vécu sur terre, j'aurais dû dix fois cette somme. Et c'eût été bien peu encore auprès de ce que devait César !

– Nous ne sommes César ni l'un ni l'autre, mon cher parrain ; de sorte que vous me permettrez, comme je l'ai déjà dit, de trouver le chiffre exorbitant.

– Exorbitant ! quand on a cent mille francs dans chaque poil de sa brosse ; car j'ai vu tes tableaux, et je m'y connais, moi qui ai vu les Flamands, les Italiens et les Espagnols. Eh bien, ta peinture est tout simplement de la peinture de la grande école.

– Tout beau, tout beau, parrain ! répondit modestement Pétrus.

– C'est de la grande peinture, te dis-je, insista le marin. Eh bien, quand on a l'honneur d'être un grand peintre, on ne peint pas à moins de trente-trois mille francs de dettes par an. C'est un chiffre fixe, cela ; le talent représente bien un capital d'un million, que diable ! et, avec la réduction de M. de Villèle, eh bien, trente-trois mille francs font juste la rente d'un million.

– Ah ! ah ! mon parrain, dit Pétrus, savez-vous une chose ?

– Laquelle, filleul ?

– C'est que vous avez de l'esprit.

– Peuh ! fit Pierre Berthaut.

– N'en faites pas fi ; je connais de très honnêtes gens qui s'en contenteraient.

– Des gens de lettres ?

– Oh ! oh ! encore !

– Non, c'est fini ; revenons à tes dettes.

– Vous y tenez donc bien ?

– Oui ; car j'ai une proposition à te faire.

– Relativement à mes dettes ?

– Relativement à tes dettes.

– Voyons, faites ; vous êtes un si singulier homme, parrain, que, de votre part, je m'attends à tout.

– Eh bien, voici ma proposition : je t'offre de devenir à l'instant même ton unique créancier.

– Plaît-il ?

– Tu dois trente-trois mille francs, et c'est pour les payer, n'est-ce pas, que tu vends tes meubles, tes tableaux, tous tes bric-à-brac ?

– Hélas ! fit Pétrus, l'Évangile n'est pas plus vrai.

– Eh bien, je paie les trente-trois mille francs, et tu gardes les bric-à-bras, les tableaux et les meubles.

Pétrus regarda sérieusement le marin.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? lui demanda-t-il.

– Bon ! il paraît que j'ai pris mon filleul à rebrousse-poil, dit

Pierre Berthaut. Excusez-moi, monsieur le comte de Courtenay : je croyais parler au fils de mon vieil ami Herbel.

– Eh bien, oui, oui, oui, dit vivement Pétrus, oui, cher parrain, vous parlez au fils de votre bon ami Herbel, et c'est lui qui vous répond et qui vous dit : Ce n'est pas le tout que d'emprunter trente-trois mille francs, même à son parrain, il faut savoir comment on les lui rendra.

– Comment tu me les rendras, filleul ? C'est bien facile : tu me feras un tableau d'après cette esquisse.

Et il montrait à Pétrus le combat de *la Belle-Thérèse* contre *la Calypso*.

– Un tableau de trente-trois pieds de long sur seize et demi de hauteur, reprit-il. Tu me mettras sur le pont près de ton père, au moment où je lui dis : « Je serai le parrain de ton premier, Herbel, et nous serons quittes. »

– Mais où mettrez-vous un tableau de trente-trois pieds de long ?

– Dans mon salon.

– Mais vous ne trouverez jamais une maison avec un salon de trente-trois pieds de long.

– J'en ferai bâtir une exprès.

– Alors vous êtes donc millionnaire, parrain ?

– Si je n'étais que millionnaire, mon enfant, dit Pierre Berthaut d'un ton dédaigneux, j'achèterais du trois pour cent, je me ferais quarante à cinquante mille livres de rente, et je vivoterais.

– Oh ! oh ! oh ! fit Pétrus.

– Mon cher ami, reprit le capitaine, laisse-moi te dire en deux mots mon histoire.

– Dites.

– Au moment où je me suis séparé de ton brave homme de père à Rochefort, je me suis dit : « Voyons, Pierre Berthaut, il n'y a plus rien à faire en France avec l'honnête état de la piraterie ; faisons le commerce. » En conséquence, je fis du lest avec mes canots, et je me mis à vendre du bois d'ébène.

– C'est-à-dire que vous fîtes la traite, cher parrain.

– Cela s'appelle-t-il faire la traite ? demanda naïvement le capitaine.

– Mais je crois que oui, répondit Pétrus.

– Ce petit commerce me fit vivre pendant trois ou quatre ans,

et, en outre, me mit en relation avec l'Amérique du Sud ; de sorte que, lorsque l'insurrection éclata, désespérant de la fortune de l'Espagne, nation vermoulue et décrépite, je me mis au service de Bolivar. J'avais deviné le grand homme.

– Alors, cher parrain, dit Pétrus, vous êtes un des libérateurs du Venezuela et de la Nouvelle-Grenade, un des fondateurs de la Colombie ?

– Je m'en vante, filleul ! Seulement, comme l'abolition de l'esclavage fut proclamée, je résolus de faire fortune d'une autre façon. J'avais cru remarquer, aux environs de Quito, un terrain orné de pépites d'or ; j'étudiai scrupuleusement l'endroit, je reconnus une mine, et j'en demandai la concession. En vertu des services rendus par moi à la République, la susdite concession me fut accordée. Au bout de six ans d'exploitation, j'avais réalisé la modique somme de quatre millions, et je cédais ladite exploitation moyennant cent mille piastres, autrement dit cinq cent mille livres par an. Cette cession faite, je suis revenu en France, où mon intention est de me faire un établissement confortable avec mes quatre millions et de vivre de mes cinq cent mille livres de rente. Approuves-tu le projet, filleul ?

– Parfaitement.

– Or, je n'ai pas d'enfants, pas de parents… ou des arrière-cousins que je ne connais pas même de vue ; je ne me marierai jamais ; que veux-tu que je fasse de ma fortune, si, toi à qui elle appartient de droit…

– Capitaine !

– Encore !… si toi à qui elle appartient de droit, tu commences par refuser les trente-trois mille francs que je t'offre ?

– J'espère que vous comprendrez ma répugnance, cher parrain.

– Non, j'avoue que je ne la comprends pas ; je suis célibataire, je suis démesurément riche, je suis ton second père, je t'offre une bagatelle, et tu refuses ! Mais sais-tu, garçon, que, pour la première fois que nous nous revoyons, tu me fais là une mortelle injure ?

– Ce n'est point mon intention.

– Que ce soit ou que ce ne soit pas ton intention, dit le capitaine d'un ton pénétré, tu ne m'en as pas moins fait un profond chagrin ! tu ne m'en as pas moins blessé au cœur !

– Pardonnez-moi, cher parrain, dit Pétrus alarmé ; mais je m'attendais si peu à cette offre, que je n'ai pas été maître de moi lorsque je vous ai entendu la faire, et que je ne l'ai peut-être pas

reçue avec toute la reconnaissance que je vous dois. En ce cas, je vous en fais toutes mes excuses.

– Et tu acceptes ?

– Je ne dis pas cela.

– Si tu refuses, sais-tu ce que je vais faire ?

– Non.

– Eh bien, je vais te le dire.

Pétrus attendit.

Le capitaine tira de la poche de côté de son habit un portefeuille qui paraissait grassement garni et l'ouvrit. Le portefeuille était bourré de billets de banque.

– Je prends trente-trois billets de banque dans ce portefeuille, où il y en a deux cents, je les roule en tampon, j'ouvre la fenêtre, et je les jette dans la rue.

– Et pour quoi faire ? demanda Pétrus.

– Pour te prouver le cas que je fais de mes chiffons de papier. Et le capitaine se mit à rouler en tampon une douzaine de billets de banque, comme s'il avait affaire à du simple papier Joseph. Après quoi, il se leva pour aller le plus sérieusement du monde à la fenêtre.

Pétrus l'arrêta.

– Voyons, dit-il, pas de folie, et transigeons.

– Trente-trois mille francs ou la mort ! dit le capitaine.

– Non pas trente-trois mille francs, attendu que je n'ai pas besoin de trente-trois mille francs.

– Trente-trois mille francs ou…

– Eh ! sacrebleu ! écoutez-moi donc à votre tour, ou je vais jurer comme un matelot ; je vous prouverai que je suis fils de corsaire, mille sabords !

– L'enfant a dit papa, s'écria Pierre Berthaut : Dieu est grand ! écoutons ses propositions.

– Oui, écoutez. Je suis gêné parce que, comme vous l'avez dit, cher parrain, j'ai fait de folles dépenses.

– Il faut bien que jeunesse se passe.

– Mais je n'eusse point été gêné en faisant ces folles dépenses si, en même temps que je les faisais, je n'eusse été un paresseux.

– On ne peut pas toujours travailler.

– Mais je suis décidé à me remettre à la besogne.

– Et les amours ?

– Pétrus rougit.

– Les amours et le travail peuvent aller de pair ; je suis donc décidé à piocher, comme on dit.

– Soit, piochons ; mais les Anglais, autrement dit les créanciers, en attendant que nous ayons tiré parti de notre pinceau, il faudra les arroser, comme on dit en termes de jardinage.

– C'est justement cela.

– Eh bien, dit le capitaine en présentant son portefeuille à Pétrus, voilà l'arrosoir, mon garçon ; je ne te force pas la main, prends ce que tu voudras.

– À la bonne heure ! dit Pétrus, vous devenez raisonnable et je vois que nous allons nous entendre.

Pétrus prit dix mille francs et remit le portefeuille à Pierre Berthaut, qui le suivait du coin de l'œil.

– Dix mille francs, fit le capitaine, le premier marchand de peaux de lapin venu t'aurait prêté cette somme à six du cent… À propos, pourquoi ne me parles-tu pas d'intérêts ?

– Faites.

– Je suis arrivé d'hier à Paris avec l'intention d'acheter une maison et de l'*aménager* du mieux qu'il me sera possible.

– Bien.

– Mais, avant que j'ai trouvé une coque à ma convenance, il faut bien compter huit jours.

– C'est le moins.

– Avant que cette maison soit meublée, il faut bien en compter huit autres.

– Mettons-en quinze.

– Mettons-en quinze, je ne veux pas te contrarier ; cela fait trois semaines.

– Vingt-deux jours.

– Oh ! ne vas-tu pas me chicaner pour un tour de cadran ! alors, je retire ma proposition.

– Quelle proposition ?

– Celle que j'allais te faire.

– Et pourquoi la retirez-vous ?

– Parce que je vois bien qu'avec un caractère aussi taquin que le tien, aussi têtu que le mien, nous ne pourrions pas vivre ensemble.

– Vous comptiez donc vivre avec moi ? demanda Pétrus.

– Ma foi ! je trouve, dit le capitaine, qu'arrivé depuis hier à l'hôtel du *Havre*, j'en ai déjà par-dessus la tête. Je comptais donc te dire : Pétrus, mon cher filleul, mon brave garçon, as-tu une chambre, un cabinet, une mansarde, un endroit grand comme cela, où l'on puisse suspendre un hamac ? as-tu cela pour le pauvre capitaine Berthaut Monte-Hauban ?

– Comment donc !... s'écria Pétrus enchanté de pouvoir faire à son tour quelque chose pour un homme qui mettait avec tant de simplicité une fortune à sa disposition.

– Oui, reprit le capitaine ; mais, tu comprends, si cela te gênait le moins du monde... dame, il faudrait le dire.

– Comment diable pouvez-vous supposer cela ?

– Ah ! c'est que, vois-tu, avec moi, c'est oui ou non ; la franchise sur les lèvres, le cœur sur la main.

– Eh bien, le cœur sur la main ! la franchise sur les lèvres, je vous dis, cher parrain : Rien ne peut m'être plus agréable que la proposition que vous me faites ; seulement...

– Seulement, quoi ?

– Dame, les jours où j'aurai modèle, les jours où j'aurai séance...

– Compris... compris... Liberté ! *libertas !*

– Bon ! voilà que vous parlez arabe à votre tour.

– Je parle arabe ! c'est donc sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose.

– Bon ! voilà que vous citez Molière maintenant. En vérité, cher parrain, vous êtes quelquefois d'une érudition qui m'épouvante. J'ai peur que l'on ne vous ait changé en Colombie. Mais revenons, s'il vous plaît, à votre désir.

– Eh bien, oui, à mon désir, et à mon désir bien vif. Je ne suis point accoutumé à la solitude : j'ai toujours eu autour de moi une douzaine de gaillards bon vivants et bien vivants, et je me soucie peu de m'assombrir dans ton hôtel du *Havre*. J'aime la société, et surtout celle de la jeunesse. Tu dois recevoir ici des artistes et des savants. J'adore les savants et les artistes : les premiers parce que je ne les comprends pas ; les autres parce que je les comprends. Vois-tu, filleul, un marin qui n'est pas tout à fait un imbécile sait un peu de tout. Il a appris l'astronomie avec la grande Ourse et l'étoile polaire ; la musique avec les sifflements du vent dans les cordages ; la peinture avec les soleils couchants. Eh bien, nous parlerons astronomie, musique, peinture, et tu verras que, sur ces

différents points, je ne suis pas plus bête que ceux qui en font leur état ! Oh ! sois tranquille, à part quelques termes de marine, tu n'auras pas trop à rougir de moi. Au reste, quand je me lancerai par trop, nous conviendrons d'un pavillon que tu arboreras, et je mettrai ma langue au capot.

– Que dites-vous donc là ?

– La vérité ; voyons, une dernière fois, la chose te convient-elle ainsi ?

– C'est-à-dire que je l'accepte avec joie.

– Bravo ! alors, me voilà le plus heureux homme de la terre ; mais, dame, tu sais, quand tu auras besoin d'être seul, quand viendront les jolis modèles et les grandes dames, je vire de bord.

– C'est convenu.

– Bon !

Le capitaine tira sa montre.

– Ah ! ah ! six heures et demie, fit-il.

– Oui, dit Pétrus.

– Eh bien, où dînes-tu d'habitude, garçon ?

– Un peu partout.

– Tu as raison, il ne faut mourir nulle part ; dîne-t-on toujours bien au Palais-Royal ?

– Comme on dîne au restaurant… vous savez.

– Véfour, Véry, les Frères-Provençaux, cela existe-t-il toujours ?

– Plus que jamais.

– Allons dîner par là.

– Alors, vous me donnez à dîner ?

– Je te donne à dîner aujourd'hui ; tu me donneras à dîner demain, et ainsi nous serons quittes, monsieur le susceptible.

– Laissez-moi changer de redingote et de gants.

– Change, garçon, change.

Pétrus s'avança vers sa chambre.

– À propos…

Pétrus se retourna.

– Tu me donneras l'adresse de ton tailleur ; je veux me faire habiller au goût du jour.

Puis, voyant le chapeau de Pétrus à travers la porte de sa chambre entrouverte.

– Ah ! ah ! fit le capitaine, on ne porte donc plus les chapeaux à la Bolivar ?

– Non, on les porte à la Murillo.

– Je garderai cependant le mien, en souvenir du grand homme auquel je dois ma fortune.

– C'est d'un bon cœur et d'un grand esprit, mon cher parrain.

– Ah ! tu te moques de moi ?

– Pas le moins du monde.

– Va, va, va… oh ! j'ai bon dos, moi, et j'en puis porter plus que tu n'en mettras jamais dessus. Mais voyons d'abord, où me loges-tu ?

– Au-dessous de moi, si vous voulez ; j'ai là tout un appartement de garçon qui vous ira à ravir.

– Garde ton appartement de garçon pour une maîtresse qui te demandera à être dans ses meubles ; moi, je n'ai besoin que d'une chambre, et, pourvu que, dans cette chambre, il y ait un cadre, des livres, quatre chaises et une mappemonde, je n'ai pas besoin d'autre chose.

– Je commence par vous dire, mon très cher parrain, que je n'ai aucune maîtresse à mettre en chambre et que vous ne me privez en rien en prenant un appartement que je n'habite pas et qui est destiné à servir de retraite à Jean Robert le jour de ses premières représentations.

– Ah ! ah ! Jean Robert, un poète à la mode… Oui, oui, oui, connu.

– Comment, connu ? Vous connaissez Jean Robert ?

– J'ai vu jouer son drame, traduit en espagnol, à Rio de Janeiro ; je le connais… Mais, mon cher filleul, tout loup de mer que je suis, il faut que tu saches ceci : c'est que je connais infiniment de gens et de choses. Sous mon air de marin du Danube, je t'étonnerai plus d'une fois, va ! Ainsi l'appartement au-dessous du tien ?…

– Est à vous.

– Cela ne te gêne en rien ?

– En rien.

– Va donc pour l'appartement de dessous.

– Et quand voulez-vous en prendre possession ?

– Demain… ce soir.

– Voulez-vous y coucher ce soir ?

– Dame, garçon, si cela ne te dérange pas trop…

– Bravo, parrain ! dit Pétrus en tirant le cordon de la sonnette.

– Que fais-tu ?

– J'appelle mon domestique pour qu'il prépare votre appartement.

Le domestique entra et Pétrus lui donna les ordres nécessaires.

– Où faut-il que Jean aille prendre vos malles ? demanda Pétrus au capitaine.

– Je m'en charge, dit le marin.

Puis, à demi-voix :

– J'ai des adieux à faire à mon hôtesse, dit-il en regardant Pétrus d'un air significatif.

– Parrain, dit Pétrus, vous savez que vous pouvez recevoir qui vous voulez ; la maison n'est pas un cloître.

– Merci !

Puis, à demi-voix, à son tour :

– Il paraît, ajouta Pétrus, que vous n'avez pas tout à fait perdu votre temps à Paris ?

– Je ne t'avais pas encore retrouvé, mon cher enfant, dit le capitaine : il fallait bien me faire une famille.

Le domestique remonta.

– L'appartement est tout prêt, dit-il, et il n'y a que des draps à mettre au lit.

– À merveille ! – Attelle, en ce cas.

Puis, au capitaine :

– En passant devant la porte de votre appartement, voulez-vous entrer ? dit-il.

– Je ne demande pas mieux, quoique, je le répète, nous soyons assez peu difficiles, nous autres vieux écumeurs de mer.

Pétrus passa le premier pour montrer le chemin à son hôte, et, ouvrant la porte de l'entresol, il le fit entrer dans un appartement qui était bien plutôt un nid de petite-maîtresse qu'un logis d'étudiant ou de poète.

Le capitaine parut demeurer en extase devant les mille curiosités qui émaillaient les étagères.

– Ah çà ! c'est un appartement de prince royal que tu m'offres là.

– Bon ! dit Pétrus, qu'est-ce qu'un appartement de prince royal

pour un nabab comme vous ?

Au bout de dix minutes, pendant lesquelles le capitaine ne cessa point de s'extasier, le domestique vint annoncer que le cheval était à la voiture.

Le parrain et le filleul descendirent bras dessus, bras dessous. Arrivé devant la loge du concierge, le capitaine s'arrêta.

– Avance ici, lascar ! dit-il au portier.

– Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda celui-ci.

– Fais-moi le plaisir d'arracher toutes les affiches qui annoncent la vente pour dimanche et de dire aux amateurs qui viendront demain…

– Eh bien ? demanda le concierge…

– Tu leurs diras que mon filleul garde ses meubles. – En route !

Et, sautant dans le coupé, qui faillit s'effondrer sous son poids :

– Aux Frères-Provençaux ! cria-t-il.

Pétrus monta derrière le capitaine, et la voiture partit rapidement.

– Par la carcasse de *la Calypso,* que nous avons trouée, ton père et moi, comme une écumoire, tu as là un joli cheval, Pétrus, et c'eût été dommage de le vendre !

CCLXVIII

Où le capitaine Berthaut Monte-Hauban prend des proportions gigantesques.

Le parrain et le filleul s'installèrent dans un des cabinets des Frères-Provençaux, et, sur la demande du capitaine Monte-Hauban, qui prétendait ne pas s'y connaître, Pétrus commanda le dîner.

– Tout ce qu'il y aura de meilleur dans l'établissement, garçon, tu entends ? dit-il à Pétrus. Tu dois être familiarisé avec les soupers coquets, mon drôle ! Les mets les plus chers, les vins les plus généreux. J'ai entendu parler d'un certain vin de Syracuse que l'on buvait ici autrefois. Assure-toi, Pétrus, si ce vin existe toujours ; je suis las du madère : j'ai mis cinq ans à en boire tout un chargement, et cela m'en a dégoûté.

Pétrus demanda du vin de Syracuse.

Nous ne donnerons point la carte du dîner que Pétrus commanda, sur les pressantes instances de son parrain.

Ce fut un véritable dîner de nabab, et le capitaine avoua au dessert qu'il n'avait pas trop mal dîné.

Pétrus le regarda avec étonnement ; car, de sa vie, même chez le général, qui s'y connaissait assez cependant, il n'avait festoyé de cette luxueuse façon.

Ce n'était point, au reste, le premier étonnement que le capitaine eût causé à Pétrus.

Il lui avait vu jeter une piastre au gamin qui avait ouvert la portière en arrivant aux Frères-Provençaux ; en passant devant le Théâtre-Français, il lui avait vu louer une loge, et, comme il avait dit au capitaine que le spectacle était mauvais :

– Eh bien, avait répondu simplement celui-ci, nous sommes libres de n'y point aller ; mais j'aime à m'assurer un endroit où dormir après mes repas.

Enfin, la carte commandée, il lui avait vu donner un louis au garçon pour que le vin de Bordeaux fût tiède, le vin de Champagne glacé, et que le service se continuât sans interruption.

En un mot, depuis que le marin avait adressé la parole à Pétrus, celui-ci avait marché de surprises en surprises et d'étonnements en

éblouissements.

Le capitaine Monte-Hauban prenait les proportions du Plutus antique : l'or lui sortait de la bouche, des yeux, des mains, comme les rayons du soleil.

Il semblait qu'il n'eût qu'à secouer ses habits pour en faire pleuvoir des pièces d'or.

C'était enfin le véritable nabab classique.

Aussi Pétrus, à la fin du dîner, Pétrus, le cerveau un peu excité par les vins différents que, sur les instances de son parrain, il avait bus, lui qui d'ordinaire ne buvait que de l'eau, Pétrus crut avoir fait un rêve, et il fut obligé d'interroger son parrain pour s'assurer que tous les événements qui se succédaient depuis cinq heures n'étaient nullement les péripéties d'une féerie du Cirque ou du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Emporté par ce qu'il voyait dans le pays irisé des chimères, Pétrus se laissa aller à une douce rêverie à laquelle le parrain, qui le regardait du coin de l'œil, permit volontairement qu'il s'abandonnât pendant quelques instants.

Le ciel noir et bas au-dessous duquel il errait depuis quelques jours s'éclairait peu à peu, et finit, grâce à l'imagination brillante du jeune peintre, par s'illuminer tout à coup des feux les plus éclatants. Cette vie de luxe, qui lui paraissait la condition nécessaire de son amour princier, lui envoyait ses parfums les plus doux, ses souffles les plus caressants. Qu'allait-il lui manquer, en effet ? N'avait-il point, comme la couronne fermée de quatre diadèmes des dauphins de France, n'avait-il point cette quadruple couronne de la jeunesse, du talent, de la richesse et de l'amour ?

C'était à n'y pas croire.

Tombé si bas la veille, toucher tout à coup aux sommets les plus élevés !

Cependant, cela était.

Il fallait donc s'accoutumer au bonheur, si imprévu, si improbable qu'il fût.

Mais, s'écrieront les délicatesses et les susceptibilités, Pétrus allait donc désormais faire dépendre son bonheur, son génie, sa fortune, du caprice d'un inconnu ; il allait donc recevoir l'aumône de la richesse d'une main étrangère ? Ce n'est point ainsi que vous nous aviez, monsieur le poète, présenté votre jeune ami.

Eh ! mon Dieu, messieurs les puritains, je vous ai présenté un cœur et un tempérament de vingt-six ans ; je vous ai présenté un homme de génie aux passions ardentes ; je vous ai dit qu'il

ressemblait à Van Dyck jeune. Rappelez-vous les amours de Van Dyck à Gênes, rappelez-vous Van Dyck cherchant la pierre philosophale à Londres.

Avant d'accepter l'intervention du marin dans sa vie, Pétrus s'était fait à lui-même toutes les objections que vous nous faites ; mais il s'était dit que cet homme n'était pas un étranger, que cette main n'était pas une main inconnue : cet homme était l'ami de son père ; cette main était celle qui, en versant sur son front l'eau du baptême, avait pris l'engagement de veiller à son bonheur dans ce monde et dans l'autre.

D'ailleurs, l'aide que lui offrait le capitaine était momentanée.

Pétrus acceptait, mais à la condition de rendre.

Nous l'avons dit, ses tableaux avaient acquis une grande valeur par son repos même ; Pétrus pouvait, en travaillant d'une façon raisonnable, gagner ses cinquante mille francs par an ; il aurait, avec cette somme, bientôt rendu au parrain les dix mille francs que celui-ci lui avait prêtés, et à ses créanciers les vingt ou vingt-cinq mille francs qu'il leur redevait peut-être.

Puis, voyons, supposez un instant que ce parrain inattendu, mais dont on connaissait cependant l'existence, supposez qu'il fût mort là-bas, à Calcutta, à Valparaiso, à Bogota, aux îles Sandwich ; supposez qu'en mourant il eût laissé toute sa fortune à Pétrus, Pétrus eût-il dû la refuser ?

En pareille circonstance, lecteur sévère, si sévère que vous soyez, refuseriez-vous quatre millions de capital et cinq cent mille livres de rente que vous laisserait, à vous, un parrain, si inconnu, si étranger, si inattendu qu'il fût ?

Non, vous les accepteriez.

Eh bien, puisque vous accepteriez quatre millions de capital et cinq cent mille livres de rente d'un parrain mort, pourquoi n'accepteriez-vous pas dix, quinze, vingt, trente, cinquante, cent mille francs d'un parrain vivant ?

Autant vaudrait trouver mauvais tous les dénouements antiques, parce qu'ils sont descendus du ciel dans une machine !

Vous me direz que le capitaine Monte-Hauban n'était pas un dieu.

Si l'or n'est pas un dieu, les dieux sont d'or.

Puis joignez à tout cela une passion, c'est-à-dire un folie, tout ce qui remue le cœur, tout ce qui trouble la raison.

Aussi quel avenir Pétrus rêva-t-il pendant ces quelques minutes

de silence ! quels horizons dorés se développèrent à ses yeux ! comme il se berça doucement sur les nuages d'azur de l'espérance !

Le capitaine finit par le tirer de sa rêverie.

– Eh bien ? lui demanda-t-il.

Pétrus tressaillit, fit un effort et retomba du ciel sur la terre.

– Eh bien, dit-il, je suis à vos ordres, mon parrain.

– Même pour aller au Théâtre Français ? demanda celui-ci en riant.

– Pour aller où vous voudrez.

– Ton dévouement est si grand, qu'il mérite d'être récompensé. Eh bien, non, nous n'irons pas au Théâtre Français : des vers tragiques après boire, et même avant boire, ne sauraient être que d'un médiocre intérêt. Je vais aller chercher ma valise, remercier mon hôtesse, et, dans une heure, je suis chez toi.

– Vous accompagnerai-je ?

– Non, je te rends ta liberté ; va à tes affaires, si tu as des affaires nocturnes – tu dois en avoir, mon gaillard ! car, avec une tournure et une physionomie comme les tiennes, toutes les femmes doivent être folles de toi.

– Oh ! oh ! dit Pétrus, vous me voyez en véritable parrain, c'est-à-dire en second père.

– Et gageons, continua le capitaine avec son gros rire moitié vulgaire, moitié narquois, que tu les aimes toutes, ou tu ne seras pas le fils de ton père. N'y a-t-il pas un empereur romain qui désirait que tous les hommes n'eussent qu'une seule tête pour décapiter l'univers d'un seul coup ?

– Oui, Caligula.

– Eh bien, ton brave homme de père, tout au contraire de désirer comme ce bandit-là la fin du monde, aurait voulu avoir cent bouches pour embrasser cent femmes à la fois.

– Je ne suis pas si gourmand que mon père, dit Pétrus en riant, et une seule bouche me suffit, à moi.

– Alors, nous sommes amoureux ?

– Hélas ! fit Pétrus.

– Bravo ! je t'eusse déshérité si tu n'avais pas été amoureux… Et nous sommes payés de retour, cela va sans dire ?

– Oui… Oh ! je suis bien aimé, et j'en remercie le ciel.

– Tout est pour le mieux… Et belle ?

– Belle comme un ange !

– Eh bien, mon garçon, j'arrive comme marée en carême – car, en ma qualité d'enfant de la mer, je sais qu'on dit *marée en carême* et non pas *mars en carême,* comme vous dites, vous autres terriens –. Était-ce la dot qui empêchait le mariage de se faire ? J'en apporte une, deux, s'il le faut.

– Merci cent fois, mon parrain : *elle* est mariée.

– Comment ! malheureux, tu aimes une femme mariée ! et la morale donc ?

– Mon cher parrain, des circonstances font que, toute mariée qu'elle est, je puis l'aimer sans que la morale soit offensée le moins du monde.

– Allons, allons, tu me raconteras ce roman. Non ? N'en parlons plus ; garde ton secret, mon garçon ; tu me le raconteras quand nous nous connaîtrons davantage, et tu n'auras peut-être pas tout à fait perdu ton temps ; je suis un homme de ressources, va ! Nous autres vieux loups de mer, nous avons du loisir de reste pour étudier toutes les ruses de guerre ; je pourrais t'être utile dans l'occasion ; mais, provisoirement motus, n'en parlons plus. « Il est plus aisé de se taire tout à fait que de ne point commencer de parler du moment où l'on a ouvert la bouche », comme il est dit dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, livre Ier, chap. XX.

Cette citation faillit faire tomber à la renverse Pétrus, qui venait de se lever.

C'était décidément un puits de science que le parrain Pierre, et, si le fameux Puits-qui-parle avait véritablement parlé, il ne se serait certes pas permis de parler mieux que le capitaine Berthaut dit Monte-Hauban.

Il parlait de tout, voyait tout, savait tout comme le Solitaire : astronomie et gastronomie, peinture et médecine, philosophie et littérature ; il avait des connaissances universelles, et il était facile de soupçonner qu'il cachait encore plus de choses qu'il n'en disait.

Pétrus passa une de ses mains sur son front pour essuyer la sueur qui commençait à y perler, et l'autre main sur ses yeux pour voir, s'il était possible, plus clair dans cette aventure.

– Oh ! oh ! fit le marin en tirant un immense chronomètre de son gousset, il est six heures ; il est temps d'appareiller, mon garçon.

Les deux dîneurs prirent leurs chapeaux et descendirent.

La carte du dîner montait à cent soixante-dix francs.

Le capitaine donna deux cents francs et laissa les trente francs pour le garçon.

La voiture de Pétrus stationnait à la porte.

Pétrus engagea le capitaine à y monter ; mais celui-ci refusa, disant qu'il avait envoyé chercher une voiture par le garçon, pour ne pas priver Pétrus de la sienne.

Pétrus eut beau résister, le capitaine fut inébranlable.

La voiture arriva.

– À ce soir, mon garçon, dit Pierre Berthaut en sautant dans le sapin que lui avait amené le garçon ; mais ne te gêne pas pour rentrer : si je ne te dis pas bonne nuit ce soir, je te dirai bonjour demain matin. – Cocher, Chaussée d'Antin, hôtel du *Havre,* dit-il.

– À ce soir ! répondit Pétrus en jetant de la main un adieu au capitaine.

Puis, se penchant à l'oreille du cocher :

– Où vous savez, dit-il.

Et les deux voitures partirent en sens inverse, la voiture du capitaine remontant la rive droite, la voiture de Pétrus traversant la Seine au pont des Tuileries et remontant la rive gauche jusqu'au boulevard des Invalides.

Le lecteur le moins perspicace s'était bien douté, nous l'espérons, que c'était là qu'allait le jeune homme.

La voiture l'arrêta à l'angle du boulevard et de la rue de Sèvres, laquelle, comme on sait, est parallèle à la rue Plumet.

Arrivé là, Pétrus ouvrit lui-même son coupé et sauta légèrement à terre. Puis, laissant au cocher le soin de refermer la portière, il commença sous les fenêtres de Régina sa promenade accoutumée.

Toutes les persiennes étaient fermées, excepté les deux persiennes de la chambre à coucher. C'était l'habitude de Régina de laisser ses persiennes ouvertes, afin que les premiers rayons du jour vinssent la réveiller. Les doubles rideaux étaient baissés ; mais la lampe qui était pendue à la rosace du plafond éclairait les rideaux de façon qu'il pût voir passer et repasser la silhouette de la jeune femme, comme on voit sur les draps blancs les personnages de verre des lanternes magiques.

Le front de la jeune femme était penché et elle se promenait lentement dans la chambre, le coude droit dans sa main gauche et le bas de la figure appuyé dans sa main droite.

C'était l'attitude de la rêverie dans son expression la plus gracieuse.

À quoi rêvait-elle ?

Oh ! la chose est bien facile à deviner.

À l'amour qu'elle avait pour Pétrus, à l'amour que Pétrus avait pour elle.

À quoi peut rêver, en effet, une jeune femme quand cet ange en prières qu'on appelle un amant étend vers elle ses deux bras protecteurs ?

Et lui, que venait-il lui dire, à cette belle rêveuse qui ne le savait point là ?

Il venait lui raconter les féeries de la soirée, lui dire sa joie, lui faire part en pensée, sinon en paroles, de sa bonne fortune, accoutumé qu'il était, ne vivant qu'en elle, que par elle et pour elle, à rapporter à elle tout ce qui lui arrivait de gai ou de triste, d'heureux ou de malheureux.

Il se promena une heure environ et ne s'éloigna qu'après avoir vu s'éteindre la lampe de Régina.

Puis, l'obscurité s'étant faite, il lui envoya à deux mains toute sorte d'heureux rêves et reprit le chemin de la rue de l'Ouest, le cœur rempli des émotions les plus douces.

En arrivant chez lui, il trouva le capitaine Pierre Berthaut déjà carrément installé dans son appartement.

CCLXIX

Les rêves de Pétrus.

En rentrant chez lui, Pétrus eut la curiosité de voir comment son hôte était aménagé, comme lui-même disait en termes de marine.

Il frappa doucement à la porte, ne voulant pas tirer son parrain du sommeil si celui-ci dormait ; mais sans doute il ne dormait pas, ou avait le sommeil bien léger, car à peine les trois coups d'usage, également espacés, eurent-ils retenti sur la porte, qu'une vigoureuse voix de basse-taille cria :

– Entrez !

Le capitaine était déjà dans son cadre, coiffé d'un foulard qui, après lui avoir enveloppé la tête, lui passait sous le cou. Cette précaution nocturne était sans doute prise pour imprimer aux cheveux et à la barbe le pli qu'ils avaient à adopter le jour. Il tenait à la main un livre pris à la bibliothèque et dont il paraissait faire ses délices.

Pétrus jeta un coup d'œil à la dérobée sur le volume, afin de se faire une idée des goûts littéraires de son parrain et de se rendre compte lui-même de ce problème : à savoir, si Pierre Berthaut était pour la vieille ou la nouvelle école.

Le livre que lisait Pierre Berthaut, c'étaient les *Fables* de La Fontaine.

– Ah ! ah ! fit Pétrus, déjà couché, cher parrain ?

– Oui, répondit celui-ci, et crânement couché, comme tu vois, filleul.

– Vous trouvez le lit bon ?

– Non.

– Comment, non ?

– Nous autres vieux loups de mer, nous sommes habitués à coucher sur la dure : c'est te dire, mon filleul, que je serai peut-être un peu trop douillettement ici ; mais bah ! je m'y habituerai : on s'habitue à tout, même au bien.

Pétrus fit à part lui cette réflexion que son parrain employait un peu trop fréquemment peut-être cette locution : « Nous autres

vieux loups de mer. »

Mais, comme, dans la conversation, Pierre Berthaut était, ainsi qu'on l'a pu voir, d'une certaine sobriété sur les autres termes de marine, il passa par là-dessus, et, en vérité, c'était justice, car ce tic était racheté par tant et de si bonnes qualités, que Pétrus eût eu mauvaise grâce à faire, sous ce rapport, la moindre récrimination.

En conséquence, chassant le léger nuage qui venait de passer sur son esprit :

– Alors il ne vous manque rien ? demanda Pétrus.

– Absolument rien ! la cabine d'un vaisseau amiral n'est pas, à beaucoup près, aussi bien aménagée que ce prétendu appartement de garçon, et cela me rajeunit de quatre ou cinq lustres.

– Libre à vous, cher parrain, dit en riant Pétrus, de vous y rajeunir jusqu'à la fin de vos jours.

– Ma foi ! maintenant que j'en ai tâté, je ne dis pas non, quoique, nous autres vieux loups de mer, nous aimions assez le changement.

Pétrus ne put réprimer une légère grimace.

– Ah ! oui, fit le capitaine, mon tic ; oui, *nous autres vieux*... Mais sois tranquille, je m'en corrigerai.

– Oh ! vous êtes parfaitement libre.

– Non, non, je connais mes défauts, va ! d'ailleurs, tu n'es pas le premier qui me reproche cette mauvaise habitude.

– Remarquez que je ne vous reproche, au contraire, absolument rien.

– Mon garçon, un homme habitué à lire dans le ciel l'orage vingt-quatre heures d'avance, se rend compte du moindre nuage. Sois donc tranquille, encore une fois ; à partir de ce moment, je me surveillerai, surtout quand il y aura du monde.

– Mais, en vérité, je suis confus...

– De quoi ? de ce que ton parrain, tout capitaine qu'il se vante d'être, n'est qu'un matelot mal dégrossi dans sa forme ? Mais le cœur est bon, et l'on t'en donnera la preuve, entends-tu, garçon ?... Maintenant, va te coucher ; demain, il fera jour, et nous parlerons de tes petites affaires d'intérêt ; seulement, avoue que tu ne t'attendais guère ce matin à voir arriver ton parrain à cheval sur un galion.

– Vous m'en voyez abasourdi, ébloui, fasciné ; j'avoue que, si je ne vous voyais pas devant moi en chair et en os, je me soutiendrais à moi-même que j'ai rêvé.

– N’est-ce pas ? dit sans l’ombre d’orgueil le capitaine.

Puis, baissant tristement la tête et devenant pensif, il prononça les mots suivants avec une profonde mélancolie :

– Eh bien, mon filleul, tu me croiras si tu veux, mais j’aimerais mieux avoir un talent, quel qu’il fût, ou – puisque je suis en train de souhaiter, souhaitons l’impossible – un talent comme le tien, que de posséder ces trésors inépuisables. Je ne pense pas une seule fois à cette immense fortune sans me dire à moi-même ces vers du bon La Fontaine…

Et, montrant son livre posé sur la table de nuit :

– *Ni l’or ni la grandeur ne nous rendent*

/ heureux !

Ces deux divinités n’accordent à nos vœux

Que des biens peu certains, qu’un plaisir peu

/ tranquille.

– Heu ! heu ! fit Pétrus, indiquant qu’il était assez disposé à combattre l’opinion du capitaine.

– Heu ! heu ! répéta celui-ci avec la même inflexion ; c’est-à-dire que, si je ne t’avais pas retrouvé, j’étais empêtré positivement ; je ne savais que faire de toute cette fortune ; j’eusse fondé sans doute quelque pieuse institution, quelque maison de retraite pour les marins infirmes ou les rois exilés ; mais je t’ai retrouvé et je puis dire comme Oreste :

Ma fortune va prendre une face nouvelle(1) *!*

Et, sur ce, va te coucher !

– Ma foi, je vous obéis, et de grand cœur même ; car demain, il faut que je me lève de bonne heure : la vente est annoncée pour dimanche, et je dois prévenir le commissaire-priseur ; sans quoi, samedi, il viendrait tout enlever.

– Enlever quoi ?

– Les meubles.

– Les meubles ! répéta le capitaine.

– Oh ! rassurez-vous, fit en riant Pétrus, votre appartement est réservé.

– N'importe ! enlever tes meubles, mon garçon ! dit le capitaine en fronçant énergiquement le sourcil ; je voudrais bien voir qu'un particulier quelconque, fût-ce le mousse d'un commissaire-priseur, vint enlever quelque chose ici sans ma permission ! Mille sabords ! je ferais de sa peau une jolie toile à voile.

– Vous n'aurez pas cette peine, mon parrain.

– Ce n'en serait pas une, ce serait un plaisir. Allons ! bonne nuit et à demain ! Attends-toi, du reste, à ce que j'aille te réveiller ; car, nous autres vieux loups… – allons, bon ! voilà que je retombe dans mon tic ! – car, nous autres marins, nous avons l'habitude de nous lever à la fine point du jour. Embrasse-moi donc et va te coucher.

Cette fois, Pétrus obéit. Il embrassa chaleureusement le capitaine et monta chez lui.

Il va sans dire que, toute la nuit, il rêva Potose, Golconde, Eldorado.

Dans son rêve, ou plutôt dans la première partie de son rêve, le capitaine lui apparut dans un nuage étincelant, comme le génie des diamants et des mines !

Aussi passa-t-il la première partie de la nuit dans un songe ravissant, féerique, accidenté comme un conte arabe ; mais ce qui domina toute cette fantasmagorie, l'étoile qui rayonna dans ce ciel lumineux, ce fut Régina, dans les cheveux de laquelle lui, Pétrus, égrenait, fleurs étincelantes, les diamants des deux Indes.

Disons, toutefois, que la locution familière de son parrain, « nous autres vieux loups de mer », ne lui revenait point du tout, ou plutôt lui revenait incessamment à la pensée comme une vilaine tache dans un diamant de la plus belle eau.

Le lendemain de cette journée fantastique, à la plus fine pointe du jour, ainsi qu'il l'avait annoncé, le capitaine Monte-Hauban ouvrait l'œil à la lueur d'un rayon matinal qui filtrait à travers les persiennes ; il consulta son chronomètre.

Il n'était pas encore quatre heures du matin.

Il se fit un scrupule sans doute d'aller réveiller son filleul à cette heure encore plus nocturne que matinale, et, décidé à lutter contre ce triomphant rayon de soleil qui entrait ainsi chez lui sans se faire annoncer, il tourna le nez le long de la muraille et ferma les yeux avec une espèce de grognement qui annonçait une profonde détermination de reprendre son sommeil.

L'homme propose et Dieu dispose.

Soit que ce fût son heure habituelle de s'éveiller, soit qu'il ne jouît pas d'une conscience sereine, le capitaine ne put se

rendormir, et, au bout de dix minutes, avec un juron des mieux accentués, il sauta à bas du lit.

Les soins de sa toilette le préoccupèrent d'abord assez longuement.

Il donna le tour à ses cheveux, le pli à sa barbe ; puis il s'habilla de pied en cap.

Il était quatre heures et demie lorsque le capitaine eut mis le dernier coup de main à sa toilette.

Sa toilette finie, il parut retomber dans le même embarras.

Que faire en attendant une heure moins excentrique ?

Se promener.

Le capitaine se promena donc pendant un quart d'heure environ : il fit dix ou douze fois le tour de sa chambre en long et en large comme le malade imaginaire ; puis, fatigué sans doute de cet exercice, il ouvrit la fenêtre qui donnait sur le boulevard Montparnasse et aspira l'air frais du matin en écoutant le ramage des oiseaux qui faisaient, en chantant, leur toilette du matin dans les arbres.

Mais il fut bientôt rassasié de la brise matinale, bientôt blasé sur le chant des oiseaux.

Il arpenta de nouveau sa chambre ; mais il épuisa bien vite encore cette distraction qu'il connaissait.

Se mettre à cheval sur son siège lui parut sans doute un divertissement nouveau ; car, apercevant une haute chaise de chêne, il l'enfourcha et siffla un de ces airs maritimes comme ceux, probablement, qui ravissaient l'équipage de sa corvette ; aussi les oiseaux du boulevard, ni plus ni moins que les oiseaux de mer, se turent pour l'écouter.

Une fois cette gymnastique labiale épuisée, le capitaine fit clapper sa langue, comme si la symphonie eût desséché son palais.

Enfin, après avoir répété cet exercice cinq ou six fois de suite, il prononça d'un ton mélancolique ces quatre syllabes :

– Il fait très soif !

Alors il sembla réfléchir et chercher un moyen de remédier à cet inconvénient qu'il venait de signaler.

Tout à coup, se frappant assez vigoureusement le front pour être un instant étonné lui-même de la force du coup qu'il se portait :

– Mais, se dit-il, suis-je assez brutal d'un côté et assez bête de l'autre ! Comment, mon capitaine, il y a une heure que tu es sur le

pont, et tu as oublié que la soute aux vins, autrement dit le cellier, se trouvait juste au-dessous de toi.

Il ouvrit doucement la porte et descendit sur la pointe du pied les douze ou quinze marches qui conduisaient au cellier. C'était, pour un cellier de garçon, un fort beau cellier, ma foi, bien garni… sinon d'un choix très varié. Il y avait trois ou quatre crus de bordeaux et de bourgogne, mais des plus fins.

Il suffit au capitaine de jeter, à la lueur du rat de cave qu'il tira de sa poche, un rapide coup d'œil sur une pile de bouteilles, pour reconnaître, à leurs cous allongés, un choix de vins de Bordeaux.

Il tira délicatement un flacon, l'éleva à la hauteur de son œil, porta son rat de cave derrière, et reconnut du vin blanc.

– Bon pour tuer le ver ! dit-il.

Puis, tirant une seconde bouteille du même tas, il referma doucement la porte du cellier et remonta chez lui à pas de loup.

– Si le vin est bon, dit le capitaine en fermant la porte de sa chambre et en posant avec une précaution infinie les bouteilles sur sa table, je pourrai un peu plus patiemment attendre le réveil de mon filleul.

Il prit sur la toilette le verre qui lui avait servi à se rincer la bouche, l'essuya avec la plus minutieuse attention, afin que l'odeur de l'eau de Botot ne vînt pas neutraliser le parfum du bordeaux, et, rapprochant une chaise, il s'assit devant la table.

– Un autre, dit-il en fourrant la main dans la poche de son immense pantalon à la cosaque et en tirant un couteau à manche de corne, orné de plusieurs lames et renforcé de toutes sortes d'accessoires, un autre serait bien empêché, ayant deux bouteilles devant lui, de ne pouvoir, comme l'antique Tantale, les déguster faute d'un tire-bouchon ; mais, *nous autres vieux loups de mer,* continua le capitaine en souriant d'un air goguenard, nous ne sommes embarrassés de rien, et nous avons l'habitude de nous embarquer avec armes et bagages.

Ce disant, il attira à lui, avec un soin et un respect infinis, l'immense bouchon hors de la bouteille ; puis, rapprochant son nez de l'orifice du goulot :

– Ah ! bigre ! s'écria-t-il, parfumé, ma foi ! il est parfumé ! Si son ramage ressemble à son plumage, nous allons avoir ensemble une conversation qui ne manquera pas de charmes !

Il se versa un demi-verre et le flaira encore un moment avant de le porter à ses lèvres.

– Parfum tout à fait exquis ! murmura-t-il en l'avalant.

Puis, posant le verre sur la table, il ajouta :

– C'est véritablement du graves première !... Oh ! oh ! si le vin rouge ressemble au vin blanc, j'ai là, par ma foi, un filleul dont je n'aurai aucunement à rougir. Je lui dirai, dès son réveil, d'emmagasiner quelques paniers de ce riche vin dans ma chambre ; de cette façon, je pourrai en boire à mon coucher comme à mon lever ; car, enfin, je ne vois pas, puisque le vin blanc tue le ver le matin, pourquoi il ne l'enterrerait pas le soir.

Et le capitaine absorba ainsi, sans paraître y songer, en moins d'une heure, les deux bouteilles de bordeaux, ne se reposant de boire que pour faire sur le vin blanc en particulier les plus judicieuses réflexions.

Ce soliloque et cette *solibeuverie,* si l'on nous permet de forger un mot pour représenter l'action d'un homme qui boit tout seul, conduisirent le capitaine jusqu'à six heures du matin.

Arrivé là, il s'impatienta et recommença à arpenter sa chambre de plus belle.

Il regarda sa montre.

Elle marquait six heures et demie.

Juste en ce moment, l'horloge du Val-de-Grâce sonnait six heures. Le capitaine secoua la tête.

– Il est six heures et demie, dit-il, et c'est l'horloge du Val-de-Grâce qui doit avoir tort.

Puis, philosophiquement, il ajouta :

– Au reste, que peut-on attendre de bon de l'horloge d'un hôpital ?

Enfin, après quelques instants d'attente :

– Allons, allons, dit-il, mon filleul m'a dit qu'il désirait être réveillé de bonne heure ; ce sera donc agir selon ses intentions que d'entrer dans sa chambre. Sans doute vais-je le troubler au milieu d'un rêve d'or ; mais, ma foi, tant pis !

Ayant dit, il monta, en sifflant un air, l'étage qui séparait l'entresol du premier.

La clef était sur la porte et de l'atelier et de la chambre à coucher.

– Oh ! oh ! fit le capitaine en voyant cette sécurité, jeunesse ! imprudente jeunesse !

Puis, tout doucement, il ouvrit d'abord la porte de l'atelier, passa sa tête par l'entrebâillement, et regarda.

L'atelier était vide.

Le capitaine respira bruyamment et referma la porte aussi doucement que possible. Mais, si doucement qu'il la refermât, les gonds crièrent.

– Voilà une porte qui a besoin d'être huilée, murmura le capitaine.

Puis il alla à celle de la chambre de Pétrus et l'ouvrit avec les mêmes précautions.

Celle-là ne faisait pas le moindre bruit en s'ouvrant et en se fermant, et, comme le plancher était garni d'un excellent tapis de Smyrne sourd et moelleux, *le vieux loup de mer* put pénétrer dans la chambre à coucher et arriver jusqu'au lit de Pétrus sans que celui-ci se fût réveillé.

Pétrus était couché les bras et les jambes hors du lit, comme si, dans le rêve qui l'agitait, il avait tenté des efforts pour se lever.

Or, dans cette position, Pétrus avait une ressemblance incontestable avec l'enfant de la fable qui dort auprès d'un puits.

Le capitaine, qui, dans certains moments, était savant jusqu'au pédantisme, saisit la situation au collet, et, secouant le bras de son filleul comme si celui-ci était l'enfant et qu'il fût, lui, la Fortune :

Mon mignon, lui dit-il, je vous sauve la vie.

Soyez une autre fois plus sage, je vous prie !

Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à

/ moi...

Peut-être allait-il poursuivre plus loin la citation ; mais, réveillé en sursaut, Pétrus ouvrit de grands yeux effarés, et, voyant le capitaine debout devant lui, il étendit la main vers un trophée d'armes qui faisait au fond de son lit un ornement et une défense, en arracha un yatagan, et sans doute en eût frappé le marin sans autre explication, si celui-ci ne lui eût arrêté le bras.

– Tout beau, garçon ! tout beau ! comme dit M. Corneille. Peste ! comme tu y vas quand tu as le cauchemar ; car tu as le cauchemar, avoue-le.

– Ah ! parrain, s'écria Pétrus, que je suis content que vous m'ayez réveillé !

– Vraiment ?

– Oui, vous l'avez dit, j'avais le cauchemar, et un terrible

cauchemar, allez !

– Que rêvais-tu donc, garçon ?

– Ah ! c'est absurde.

– Bon ! je parie que tu rêvais que j'étais reparti pour les Indes ?

– Non : si j'eusse rêvé cela, j'eusse été fort content, au contraire.

– Comment, fort content ? Sais-tu que ce n'est point galant, ce que tu me dis là ?

– Ah ! si vous saviez ce que je rêvais ! continua Pétrus en essuyant la sueur qui lui coulait du front.

– Voyons, conte-moi cela en t'habillant, dit le capitaine avec cet accent de bonhomie qu'il savait si bien prendre dans l'occasion : cela me divertira.

– Oh ! non, ma foi ! mon rêve est par trop stupide.

– Bon ! est-ce que tu crois, garçon, que *nous autres loups de mer,* nous ne sommes point de taille à tout entendre ?

– Aïe ! dit tout bas Pétrus, voilà ce diable de *loup de mer* qui revient.

Puis, tout haut :

– Vous le voulez ?

– Sans doute, je le veux, puisque je te le demande.

– À votre guise ; mais j'eusse préféré garder cela pour moi seul.

– Je suis sûr que tu as rêvé que je mangeais de la chair humaine, dit en riant le marin.

– Si ce n'était que cela…

– Tribord et bâbord ! s'écria le capitaine ; mais ce serait cependant déjà un joli petit rêve.

– C'est pis que cela.

– Va donc !

– Eh bien, quand vous m'avez réveillé…

– Quand je t'ai réveillé ?

– Je rêvais que vous m'assassiniez.

– Tu as rêvé que je t'assassinais ?

– À la lettre.

– Parole d'honneur ?

– Parole d'honneur.

– Eh bien, tu peux dire que tu as une fière chance, toi, garçon.

– Comment cela ?

– « Rêve de mort, rêve d'or », disent les Indiens, qui se connaissent en or et en mort. Tu es véritablement un garçon privilégié, Pétrus.

– Vraiment ?

– J'ai rêvé cela une fois aussi, garçon ; et sais-tu ce qui m'est arrivé le lendemain ?

– Non, ma foi.

– Eh bien, le lendemain de la nuit où j'étais assassiné en songe – et c'était ton père qui m'assassinait, vois ce que c'est que les rêves ! – j'aidai ton père à capturer *le Saint-Sébastien*, vaisseau portugais venant de Sumatra et tout chargé de roupies. Ton père seul, pour sa part de prise, a touché six cent mille livres, et moi cent mille écus. Voilà ce qui arrive trois fois sur quatre, garçon, lorsqu'on a la chance de rêver que l'on vous assassine.

CCLXX

Pétrus et ses hôtes.

Pétrus se leva et sonna même avant de s'habiller.

Le domestique entra.

– Qu'on attelle, dit Pétrus ; je sortirai ce matin avant de déjeuner.

Puis le jeune homme se mit à sa toilette. À huit heures, on vint le prévenir que le cheval était à la voiture.

– Vous êtes chez vous, dit Pétrus au capitaine : chambre à coucher, atelier, boudoir sont à votre disposition.

– Oh ! oh ! garçon, même l'atelier ? dit le capitaine.

– L'atelier surtout. – C'est bien le moins que vous jouissiez par la vue des bahuts, des potiches et des tableaux que vous m'avez conservés.

– Eh bien, je te demande, tant que cela ne te gênera point, de me tenir dans l'atelier.

– Tenez-vous dans l'atelier, excepté au moment… vous savez ?

– Oui, où tu auras modèle ou séance. Convenu !

– Convenu ; merci. Ainsi, à partir de dimanche, j'ai un portrait à faire qui me prendra bien une vingtaine de séances.

– Oh ! oh !… quelque grand dignitaire de l'État ?

– Non, une petite fille.

Puis, affectant la plus grande indifférence :

– La fille cadette du maréchal de Lamothe-Houdon, dit-il.

– Ah !

– La sœur de madame la comtesse Rappt.

– Je ne connais pas, dit le capitaine. Et tu as des livres ici ?

– Ici et en bas. – Je vous ai trouvé, hier, un La Fontaine à la main ?

– C'est vrai ; La Fontaine et Bernardin de Saint-Pierre, voilà mes deux auteurs de prédilection.

– Vous trouverez, en outre, tous les romans modernes et une assez bonne collection de voyages.

– Tu me parles justement là des deux sortes d'ouvrages que je ne puis pas lire.

– Pourquoi donc ?

– Parce que, des voyages, j'en fais, et que, comme j'ai été à peu près dans tous les coins des quatre parties du monde et même de la cinquième, j'enrage en voyant les contes que nous font les voyageurs. Quant aux romans, cher ami, je les méprise profondément, ainsi que ceux qui les font.

– Pourquoi cela ?

– Mais parce que je suis quelque peu observateur, et qu'à force d'observer, j'ai remarqué que jamais l'imagination n'allait aussi loin que la réalité. Or, pour lire des mensonges moins intéressants que les événements qui se déroulent tout simplement, tout naïvement sous nos yeux, je déclare que ce n'est point la peine, et que je ne suis pas assez bourreau de mon temps pour l'employer à ces niaiseries-là. Donc, cher filleul, de la philosophie, à la bonne heure – Platon, Épictète, Socrate, chez les anciens ; Malebranche, Montaigne, Descartes, Kant, Spinoza, chez les modernes –, voilà mes lectures favorites, à moi !

– Mon cher parrain, dit Pétrus en riant, je vous avoue que j'ai beaucoup entendu parler des messieurs qui font vos délices, mais qu'à part Platon et Socrate, chez les anciens, et Montaigne, chez les modernes, je n'ai eu aucune relation avec les autres. Cependant, comme j'ai un libraire qui achète les pièces de mon ami Jean Robert et qui me vend les *Odes et Ballades* d'Hugo, les *Méditations* de Lamartine et les *Poèmes* d'Alfred de Vigny, je lui dirai, en passant, de vous envoyer une collection des philosophes. Je ne les lirai pas plus que je ne les lis ; mais je les ferai relier, et leurs noms brilleront dans ma bibliothèque comme des étoiles fixes au milieu des nébuleuses.

– Eh bien, va, garçon ! et donne dix livres de ma part au commis pour couper les pages ; j'ai les nerfs d'une telle susceptibilité, que je n'ai jamais pu m'astreindre à cette besogne-là.

Pétrus jeta un dernier signe de la main au parrain Pierre et s'élança hors de l'appartement.

Le parrain Pierre resta à la même place, l'œil fixe et l'oreille au guet, jusqu'à ce qu'il eût entendu le roulement de la voiture qui s'éloignait.

Alors, relevant et secouant la tête, il enfonça ses deux mains dans ses poches et passa en fredonnant de la chambre à coucher dans l'atelier.

Là, en véritable amateur qu'il était, chaque meuble devint l'objet de son investigation particulière.

Il ouvrit tous les tiroirs d'un vieux secrétaire Louis XV et les sonda pour savoir s'ils n'avaient pas de double fond.

Un chiffonnier de bois de rose subit le même inventaire, et, comme il paraissait fort adroit à découvrir les secrets, le capitaine, en appuyant dans ce chiffonnier ou plutôt sous ce chiffonnier d'une certaine façon, fit jaillir de sa base un tiroir parfaitement invisible, si invisible, que, selon toute probabilité, ni le marchand qui l'avait vendu à Pétrus, ni Pétrus lui-même, n'en avaient jamais soupçonné l'existence.

Ce tiroir contenait des papiers et des lettres.

Les papiers étaient des rouleaux d'assignats.

Il y en avait pour cinq cent mille francs à peu près, qui pouvaient peser une livre et demie valant quatre sous.

Les lettres étaient une correspondance politique et portaient la date de 1793 à 1798.

Il paraît que le capitaine avait le plus grand mépris pour les papier et pour les lettres aux dates révolutionnaires ; car, après s'être assuré de l'identité des uns et des autres, il repoussa le tiroir du pied avec une telle adresse, que le tiroir se ferma pour n'être peut-être ouvert que quinze ou trente ans après, comme cela venait de lui arriver.

Mais le meuble auquel le capitaine attacha une attention toute particulière fut le bahut dans lequel Pétrus renfermait les lettres de Régina.

Ces lettres, comme nous l'avons dit, étaient déposées dans un petit coffre de fer, merveilleux ouvrage du temps de Louis XIII.

Ce coffre était scellé à l'intérieur du bahut et ne pouvait s'enlever ; bonne précaution, pour le cas où un amateur eût pu être tenté par ce chef-d'œuvre de serrurerie.

Le capitaine était sans doute un grand amateur de ces sortes de bijoux ; car, après avoir tenté de le soulever – sans doute pour le rapprocher de la lumière –, et s'être aperçu qu'il était inamovible, il en examina les différentes parties et surtout la serrure avec le plus grand soin.

Ce soin l'occupa jusqu'au moment où il entendit la voiture de Pétrus s'arrêter devant la porte.

Il referma alors vivement le bahut, prit le premier livre venu dans la bibliothèque, et s'enfonça dans une causeuse.

Pétrus rentrait au comble de la joie : il avait été chez tous ses fournisseurs pour porter à chacun un acompte selon sa créance, et chacun avait été touché de la peine que prenait M. le vicomte Herbel de venir lui-même apporter un argent qu'on aurait très bien été chercher chez M. le vicomte, dont, d'ailleurs, on n'était point inquiet.

Quelques-uns hasardèrent un mot de cette vente dont ils avaient entendu parler ; mais Pétrus, en rougissant légèrement, répondit qu'il y avait du vrai là-dedans, qu'un instant il avait eu l'intention de renouveler son mobilier en vendant l'ancien ; mais qu'au moment de se séparer de meubles qu'il aimait comme de vieux amis, il avait eu des regrets qui ressemblaient à des remords.

On s'extasia sur le bon cœur de M. le vicomte, et ce fut à qui lui offrirait ses services pour le cas où il reviendrait sur sa résolution de garder un vieux mobilier.

Pétrus rapportait près de trois cents francs et s'était créé un nouveau crédit de quatre ou cinq mois.

D'ici à quatre ou cinq mois, il gagnerait quarante mille francs.

Admirable puissance de l'argent !

Pétrus, grâce à la liasse de billets qu'on lui avait vus dans les mains, pouvait maintenant acheter pour cent mille francs de meubles à trois ans de crédit ! Pétrus, les mains vides, n'eût pas obtenu quinze jours pour ceux qu'il avait achetés.

Le jeune homme tendit les deux mains au capitaine ; il avait le cœur plein de joie et ses derniers scrupules s'étaient endormis.

Le capitaine parut sortir d'une profonde rêverie, et, à tout ce que put lui dire son filleul, ne répondit que ces mots :

– À quelle heure déjeune-t-on ici ?

– À l'heure que l'on veut, cher parrain, répondit Pétrus.

– Alors déjeunons, dit Pierre Berthaut.

Mais, auparavant, Pétrus avait une question à faire.

Il sonna son domestique.

Jean entra.

Pétrus échangea avec lui un coup d'œil.

Jean fit un signe affirmatif.

– Eh bien, alors ? demanda Pétrus.

Jean désigna le marin du coin de l'œil.

– Bah ! dit Pétrus, donne ! donne !

Jean s'approcha de son maître, et, d'un petit portefeuille de cuir

de Russie qui paraissait fait exprès pour l'office qu'il remplissait en ce moment, tira une petite lettre coquettement pliée.

Pétrus la prit avidement, la décacheta et la lut.

Puis, de sa poche, il tira un portefeuille semblable, y prit une lettre, de la veille probablement, l'y remplaça par celle qu'il venait de recevoir, et, allant au bahut, il ouvrit, avec une petite clef qu'il portait à son cou, le coffret de fer dans lequel, après l'avoir furtivement baisée, il laissa tomber la lettre dont il se séparait.

Alors, refermant le coffret avec soin, il se retourna vers le capitaine, qui l'avait suivi du regard avec l'attention la plus profonde.

– Maintenant, lui dit-il, quand vous voudrez déjeuner, parrain…

– À dix heures du matin, je veux toujours, répondit celui-ci.

– Eh bien, alors, la voiture est en bas, et, à mon tour, je vous offre un déjeuner d'étudiant au café de l'Odéon.

– Chez Risbecq ? répondit le marin.

– Ah ! ah ! vous connaissez cela ?

– Mon cher ami, dit le marin, les restaurants et les philosophes sont les deux choses que j'aie le plus profondément étudiées, et je t'en donnerai une preuve en faisant cette fois la carte moi-même.

Les deux hommes montèrent en voiture et s'arrêtèrent au café Risbecq. Le marin prit l'escalier sans hésitation, monta au premier, et dit au garçon, en repoussant la carte que celui-ci lui présentait :

– Douze douzaines d'huîtres, deux biftecks aux pommes de terre, deux turbots à l'huile, poires, raisins et chocolat à l'eau.

– Vous avez raison, parrain, dit Pétrus, vous êtes un grand philosophe et un vrai gourmand.

Ce à quoi le capitaine ajouta avec le même sang-froid :

– Sauterne première avec les huîtres, beaune première avec le reste du déjeuner.

– Une bouteille de chaque ? demanda le garçon.

– On verra, selon le cru.

Pendant ce temps, le concierge de Pétrus renvoyait les nombreux amateurs désappointés, en leur disant que son maître avait changé d'avis et que la vente n'avait plus lieu.

CCLXXI

Quelles furent les opinions des trois amis sur le capitaine.

Après le déjeuner, le capitaine envoya chercher par le garçon une voiture de remise, et, comme Pétrus lui demandait :

– Nous ne rentrons pas ensemble ?

– Bon ! dit le capitaine, et cet hôtel qu'il faut que j'achète.

– C'est juste, répondit Pétrus ; voulez-vous que je vous aide dans vos recherches ?

– J'ai mes affaires et tu as les tiennes – ne fût-ce que de répondre à la petite lettre que tu as reçue ce matin – ; d'ailleurs, je suis un esprit assez fantasque, je ne sais pas même si un hôtel bâti sur mes plans me plairait huit jours ; juge ce que serait un hôtel acheté au goût d'un autre… Je n'y ouvrirais même pas mes malles.

Pétrus commençait à connaître assez intimement son parrain pour comprendre qu'il fallait, pour rester bien avec lui, le laisser maître absolu de sa volonté.

Il se contenta de lui dire :

– Allez, parrain ; vous savez qu'à quelque heure que vous reveniez, vous serez le bienvenu.

Le capitaine fit un petit signe de tête qui voulait dire : « Pardieu ! » et sauta dans son remise(1).

Pétrus rentra chez lui, le cœur léger comme une plume.

Il rencontra Ludovic, et reconnut à l'instant même, à la tristesse de son visage, qu'il devait lui être arrivé quelque malheur. En effet, Ludovic venait annoncer à son ami la disparition de Rose-de-Noël. Pétrus commença par plaindre le jeune docteur ; puis ces mots s'échappèrent naturellement de sa bouche :

– As-tu vu Salvator ?

– Oui, répondit Ludovic.

– Eh bien ?

– Eh bien, j'ai trouvé Salvator calme et sévère comme toujours ; il savait déjà la nouvelle que je venais lui apprendre.

– Que t'a-t-il dit ?

– Il m'a dit : « Je retrouverai Rose-de-Noël, Ludovic ; mais ce sera pour la mettre dans un couvent où vous ne la verrez que comme médecin ou quand vous serez décidé à la prendre comme femme. L'aimez-vous ? »

– Et que lui as-tu répondu ? demanda Pétrus.

– La vérité, ami : c'est que j'aime cette enfant de toute mon âme ! Je me suis attaché à elle, non pas comme le lierre au chêne, mais comme le chêne au lierre ; je n'ai donc pas hésité. « Salvator, ai-je répondu, si vous me rendez Rose-de-Noël sur ma parole, le jour où elle aura quinze ans, Rose-de-Noël sera ma femme ! – Riche ou pauvre ? » a ajouté Salvator. J'hésitai. Ce n'était pas le mot pauvre qui m'arrêtait, c'était le mot riche… « Comment ! riche ou pauvre ? répétai-je. – Oui, riche ou pauvre, reprit Salvator. Vous savez bien que Rose-de-Noël est une enfant perdue ou une enfant trouvée ; vous savez bien qu'en d'autres temps, elle a connu Roland ; or, Roland est un chien d'aristocrate ; il se pourrait donc que Rose-de-Noël reconnût un jour qui elle est, et il y a autant de chance pour qu'elle soit riche que pour qu'elle soit pauvre ; la prenez-vous les yeux fermés ? – Mais les parents de Rose-de-Noël, en supposant le cas où elle les retrouverait, voudront-ils de moi ? – Ludovic, me dit Salvator, cela me regarde. Prenez-vous Rose-de-Noël, riche ou pauvre, telle qu'elle sera à quinze ans ? » J'ai tendu la main à Salvator, et me voilà fiancé, mon cher ; seulement, Dieu sait où est la pauvre enfant !

– Et Salvator, où est-il ?

– Je l'ignore ; il quitte Paris, je crois ; il m'a demandé sept ou huit jours pour s'occuper des recherches que nécessite la disparition de Rose-de-Noël et m'a donné rendez-vous chez lui, rue Mâcon, jeudi prochain. Mais, toi, voyons, que fais-tu ? que t'est-il arrivé ? Tu as changé d'avis, à ce qu'il paraît ?

Pétrus, dans l'enthousiasme, raconta à Ludovic l'événement de la veille dans tous ses détails ; mais ce dernier, sceptique comme un médecin, ne s'en rapporta pas à la simple parole de son ami, il voulut des preuves.

Pétrus lui montra les deux billets de banque qui lui restaient, des dix que lui avait prêtés le capitaine.

– Eh bien, demanda Pétrus, est-ce qu'il serait apocryphe, par hasard ? et la signature Garat serait-elle fausse ?

– Non, répondit Ludovic ; quoique j'aie, dans ma vie, peu vu et peu touché de billets de banque, celui-ci me paraît de bon aloi.

– Eh bien, après ?

– Je te dirai, cher ami, que je crois peu aux oncles qui arrivent d'Amérique et encore moins aux parrains ; il faudrait raconter cela à Salvator.

– Mais, répliqua vivement Pétrus, ne viens-tu pas de me dire que Salvator sera absent de Paris pendant quelques jours et ne rentrera que jeudi prochain ?

– C'est vrai, répondit Ludovic ; mais tu nous le feras connaître, n'est-ce pas, ton nabab ?

– Pardieu ! c'est de droit, fit Pétrus. Maintenant, qui de nous deux verra le premier Jean Robert ?

– Moi, dit Ludovic : je vais à sa répétition.

– Eh bien, raconte-lui le capitaine.

– Quel capitaine ?

– Le capitaine Pierre Berthaut Monte-Hauban, mon parrain.

– En as-tu écrit à ton père.

– De qui ?

– De ton parrain.

– Tu comprends bien que ç'a été ma première idée ; mais Pierre Berthaut veut lui faire une surprise et m'a supplié de me taire de ce côté-là.

Ludovic secoua la tête.

– Tu continues de douter ? demanda Pétrus.

– La chose me paraît si extraordinaire !

– Elle m'a paru bien plus extraordinaire qu'à toi ; il m'a semblé et il me semble encore que je fais tout simplement un rêve. Chatouille-moi, Ludovic ! quoique, je te l'avoue, j'aie grand-peur de me réveiller.

– N'importe, reprit Ludovic, esprit plus positif que ses deux compagnons, c'est malheureux que Salvator ne soit pas là !

– Oui, sans doute, dit Pétrus en posant la main sur l'épaule de son ami, oui, c'est malheureux ; mais, que veux-tu, Ludovic ! il ne peut pas y avoir pour moi de malheur plus grand que celui auquel j'étais condamné. Je ne sais où les nouveaux événements me mèneront ; mais je sais une chose : c'est qu'ils me détournent de la pente où me faisaient rouler les anciens. Or, au bas de la pente était le malheur. L'autre pente est-elle aussi rapide ? se termine-t-elle par un précipice ? Je n'en sais rien ; mais, sur celle-là, au moins, je roule les yeux fermés, et, si je me réveille au fond de l'abîme, j'aurai, avant d'arriver là, traversé du moins le pays de

l'espérance et du bonheur.

– Allons, soit ! Te rappelles-tu Jean Robert, qui, le soir du mardi gras, demandait du roman à Salvator ? En voilà ! Comptons : d'abord Salvator et Fragola – passé inconnu mais roman dans le présent – ; Justin et Mina, roman ; Carmélite et Colomban, roman, roman sombre et triste, mais roman ; Jean Robert et madame de Marande, roman, le plus gai de tous, roman aux yeux de saphir et aux lèvres de rose, mais roman ; toi et…

– Ludovic !

– C'est vrai… roman mystérieux, sombre et doré tout à la fois, mais roman, mon cher, roman ! Enfin, moi et Rose-de-Noël, moi, fiancé à une enfant trouvée, reperdue, et que Salvator promet de me retrouver, roman, mon cher, roman ! Il n'y a pas jusqu'à la princesse de Vanves, jusqu'à la belle Chante-Lilas qui, elle aussi, ne file son roman.

– Comment cela ?

– Je l'ai vue passer avant-hier sur les boulevards dans une calèche à quatre chevaux, conduite à la Daumont(1) par deux jockeys à culotte blanche et à veste de velours cerise. Je ne voulais pas la reconnaître, tu comprends bien, et je m'étonnais de la ressemblance ; mais elle m'a fait un signe de la main, et cette main, gantée chez Pivat ou chez Boivin, tenait un mouchoir de trois cents francs… roman, Pétrus, roman ! Maintenant, lesquels de tous ces romans finiront bien ou finiront mal ? Dieu le sait ! Adieu, Pétrus ; je vais à la répétition de Jean Robert.

– Ramène-le.

– Je tâcherai ; mais pourquoi n'y viens-tu pas avec moi ?

– Impossible ! il faut que je range l'atelier ; j'ai séance dimanche.

– Alors, dimanche ?…

– Dimanche, porte close, cher ami, de midi à quatre heures ; tout le reste du temps, la porte, le cœur, la main, tout ouvert.

Les deux jeunes gens échangèrent encore un adieu et se séparèrent. Pétrus se mit à ranger l'atelier. C'était une grande affaire pour lui que de recevoir Régina. Régina n'était pas venue chez le jeune homme depuis la seule fois qu'elle y fût venue, c'est-à-dire depuis sa visite avec la marquise de la Tournelle. Il est vrai que ce jour-là avait décidé de la vie de Pétrus. Au bout d'une heure, tout était prêt. Au bout d'une heure, non seulement la toile était posée sur le chevalet, mais encore le portrait esquissé.

La petite Abeille, sous un musa(1), contre un latanier, au milieu

de la végétation tropicale de la serre si bien connue de Pétrus, assise sur un frais gazon, s'amusait à faire un bouquet de ces fleurs fantastiques comme les enfants en cueillent en rêve, et cela, tout en écoutant chanter un oiseau bleu à moitié perdu dans le feuillage d'un mimosa.

Si Pétrus se fût laissé aller à sa verve, l'esquisse faite, il eût pris sa palette, et, le jour même, il eût commencé le tableau, qui, huit jours après, eût été fini.

Mais il comprit qu'en procédant ainsi, il escomptait son bonheur, et effaça tout.

Seulement, il s'assit en face de sa toile blanche et vit son tableau complètement terminé, comme parfois le poète, avant qu'un mot de son drame soit écrit, le voit représenter depuis la première jusqu'à la dernière scène.

C'est ce qu'à bon droit on pourrait appeler le mirage du génie.

Le capitaine ne rentra qu'à huit heures du soir.

Il avait couru tous les quartiers neufs pour trouver une maison à acheter ; il s'était informé à tous les écriteaux.

Il n'avait rien rencontré qui lui convînt.

Il se proposait de continuer les mêmes courses le lendemain.

À partir de ce moment, le capitaine Monte-Hauban s'installa chez son filleul comme s'il eût été chez lui.

Pétrus le présenta à Ludovic et à Jean Robert.

Les trois jeunes gens passèrent avec lui la soirée du samedi, et il fut convenu que, tant qu'il resterait chez Pétrus, on lui consacrerait une soirée par semaine.

Quant à la journée, il n'y fallait pas songer.

Sous prétexte de chercher un logement, ou plutôt une maison, le capitaine décampait dès le matin après déjeuner et souvent au petit jour.

Où allait-il ?

Dieu ou le diable le savait sans doute ; mais, quant à Pétrus, il l'ignorait absolument.

Il avait cependant cherché à l'apprendre, et, une ou deux fois, pour le savoir, il avait interrogé son parrain.

Mais celui-ci lui avait fermé la bouche en lui disant :

– Ne me questionne pas, garçon ; car je ne puis te répondre : c'est un secret. Cependant je dois te dire que l'amour n'est pas tout à fait étranger à l'histoire. Ne t'inquiète donc pas de me voir

absent pendant des journées entières ; je puis disparaître tout à coup pour un jour, pour une nuit, pour plusieurs jours ou pour plusieurs nuits. Comme tous les vieux loups de mer en général, quand je suis bien quelque part, j'y reste. « Où tu vois ton bien, attache ton lien », dit le proverbe. C'est une façon comme une autre de te dire que, si d'aventure je me trouvais bien un de ces soirs chez certaine connaissance, je ne rentrerais que le lendemain matin.

– Je vous comprends parfaitement, avait dit Pétrus ; mais vous faites fort bien de me donner ce renseignement.

– C'est donc convenu, garçon : nous ne nous sommes à charge ni l'un ni l'autre ; mais, par contre, il se peut que je passe des journées entières à la maison ; j'ai, à certaines heures, besoin de me recueillir et de méditer. Tu serais donc tout à fait gracieux de faire porter dans mon appartement quelques livres de stratégie si tu en as, ou tout simplement d'histoire et de philosophie, en y ajoutant une douzaine de bouteilles de ton graves.

– Tout cela sera chez vous dans une heure. Les conventions ainsi arrêtées, l'affaire marcha comme sur des roulettes. Au reste, l'opinion des trois jeunes gens sur le capitaine était bien différente.

Il était profondément antipathique à Ludovic, soit que Ludovic, partisan du système de Gall et de Lavater(1), n'eût pas trouvé les lignes de son visage et les protubérances de son front en rapport direct avec ses paroles ; soit que, le cœur rempli des plus chastes pensées, la conversation du capitaine, tout homme de mer qu'il était, le rejetât trop vivement sur la terre. En somme, comme il avait dit à la première vue, il ne pouvait pas digérer ce compagnon.

Jean Robert, fantaisiste à tous crins, amateur passionné du pittoresque, lui avait trouvé un certain cachet d'originalité dans le caractère, et, sans l'adorer précisément, il éprouvait pour lui un certain intérêt.

Quant à Pétrus, il était payé pour l'aimer.

Il eût été assez mal venu, on en conviendra, de disséquer, comme le faisait Ludovic, un homme qui ne lui demandait pas autre chose que de se laisser combler de richesses.

Disons toutefois que certaines locutions familières au capitaine, et surtout celle de *loup de mer*, lui agaçaient horriblement les oreilles.

En somme, comme on le voit, le capitaine n'avait pas excité chez les trois jeunes gens une sympathie absolue ; et, en effet, même pour Jean Robert et Pétrus, les plus disposés à fraterniser

avec lui, il était difficile de se livrer complètement à un personnage si fantastique, si complexe que l'était le capitaine Pierre Berthaut Monte-Hauban, naïf en apparence, admirant tout, aimant tout, se laissant aller franchement à toutes ses impressions.

Certains mots cependant révélaient un homme profondément blasé, n'aimant rien et ne croyant à rien ; jovial par instants, on eût dit, en d'autres occasions, un conducteur de pompes funèbres ; c'était un composé des éléments les plus hétérogènes, un mélange inexplicable des qualités les plus brillantes et des plus immondes défauts, des sentiments les plus nobles et des plus basses passions ; savant, comme nous l'avons dit, parfois jusqu'au pédantisme, il paraissait par moments l'être le plus ignorant de la création ; il parlait admirablement peinture et ne savait pas faire une oreille ; il parlait admirablement musique et ne connaissait pas une note ; il avait, un matin, demandé qu'on voulût bien, le soir, lui lire *Les Guelfes et les Gibelins*, et, après la lecture, il avait indiqué à Jean Robert le défaut principal du drame avec tant de justesse et de netteté, que celui-ci avait dit :

– Est-ce à un confrère que j'ai l'honneur de parler ?

– Un aspirant confrère tout au plus, avait modestement répondu le capitaine, quoique je puisse revendiquer ma part de collaboration dans quelques tragédies représentées vers la fin du siècle dernier, et notamment la tragédie de *Geneviève de Brabant*, faite en collaboration avec le citoyen Cécile et représentée pour la première fois au théâtre de l'Odéon, le 14 brumaire an VI(1).

Huit jours se passèrent ainsi. On conduisit le capitaine dans tous les théâtres de Paris ; on l'emmena faire une promenade à cheval au bois de Boulogne, exercice dans lequel il se montra un écuyer consommé ; enfin on imagina pour lui tous les genres de divertissements possibles, et le capitaine, touché jusqu'aux larmes, fit entendre à Pétrus qu'avant peu ses deux amis recevraient des marques certaines de sa reconnaissance et de son amitié.

CCLXXII

Les cabinets particuliers.

Le dimanche où devait avoir lieu la première séance du portrait de la petite Abeille, Pétrus attendait dans l'atelier dès huit heures du matin, quoique ses visiteuses ne dussent arriver qu'à midi.

À dix heures, il fit demander au capitaine s'il voulait déjeuner avec lui.

Mais Jean lui annonça d'un petit air discret que le capitaine n'était pas rentré depuis la veille.

Pétrus éprouva un sentiment de bien-être à l'annonce de cette absence.

Il craignait que Régina ne rencontrât le capitaine.

Si des natures comme celle de Ludovic, comme celle de Jean Robert, comme la sienne même, éprouvaient parfois de la répugnance devant cet homme, qu'en serait-il donc de l'aristocratique organisation de Régina ?

Il lui semblait maintenant qu'il aimerait autant dire qu'il était ruiné et obligé de vendre ses meubles, que d'avouer qu'il avait chance de devenir quatre fois millionnaire en héritant de son parrain.

Aussi donna-t-il l'ordre à Jean, si le susdit parrain rentrait pendant que Régina serait dans son atelier, de dire au capitaine qu'il était en séance.

Ces précautions prises, il déjeuna les yeux fixés sur la pendule.

À onze heures, il fit sa palette le plus lentement possible.

À onze heures et demie, il se mit à tracer sa composition au crayon blanc sur la toile.

À midi, une voiture s'arrêta devant la porte.

Pétrus posa sa palette sur une chaise et courut au haut de l'escalier.

Dès le premier jour, le hasard le favorisait.

Régina accompagnait seule le petite Abeille.

Nous avons dit que Régina, pour le premier jour, avait choisi un dimanche.

La marquise de la Tournelle n'avait pas cru pouvoir se dispenser d'entendre la grand-messe à sa paroisse de Saint-Germain-des-Prés.

Régina, *pour cette fois*, était venue seule avec Abeille.

La petite Abeille courut à son ami Pétrus avec toute sorte de démonstrations d'amitié.

Il y avait fort longtemps qu'elle ne l'avait vu.

Régina tendit la main au peintre.

Pétrus prit cette main, écarta avec les lèvres la manche du gant, et, par l'ouverture, la baisa longuement, tendrement, avec ce murmure joyeux dont le bonheur est si grand, qu'il ne saurait demeurer muet.

Puis il leur montra les préparatifs faits.

Régina adopta complètement la disposition du tableau.

Quant à Abeille, elle fut enchantée des fleurs qui l'attendaient.

La veille, pour se les procurer, Pétrus avait dépouillé les serres du Luxembourg et du Jardin des Plantes.

On entra en séance.

Faire le portrait avait été une joie.

Faire celui d'Abeille fut un enivrement !

Pour le premier, Régina avait été le modèle.

Pour le second, elle était la conseillère.

Ce titre de conseillère lui donnait le droit de s'approcher de Pétrus, de s'appuyer sur son épaule, de disparaître avec lui derrière la toile.

Et alors, dans ces moments rapides comme l'éclair, mais brûlants comme lui, les cheveux de la jeune femme effleuraient le visage de Pétrus ; ses yeux lui racontaient toutes les féeries de l'amour ; ses lèvres le caressaient de ce souffle qui, mourant, l'eût rendu à la vie, qui, vivant, le transportait au ciel.

Puis, le conseil donné, Pétrus reprenait son travail d'une main tremblante et en regardant Régina.

Mais qu'avait-il besoin de voir Abeille ? n'eût-il pas fait le portrait de la petite fille les yeux fermés ?

Puis il fallait bien dire quelque chose, non pas que les jeunes gens en comprissent la nécessité : il leur eût suffi de se regarder et de sourire éternellement ; leurs regards et leurs sourires en disaient bien plus que leurs paroles.

Cependant il fallait parler.

Alors Pétrus raconta la disparition de Rose-de-Noël, le désespoir de Ludovic, la promesse de Salvator de la retrouver, le serment étrange fait par Ludovic de l'épouser, fût-elle riche !

À son tour, Régina raconta que Carmélite s'était fait entendre chez elle à M. Sosthène de la Rochefoucault, y avait eu un succès d'enthousiasme, et avait obtenu son ordre de début à l'Opéra.

Puis Pétrus demanda des nouvelles de madame de Marande.

Madame de Marande était toujours la plus heureuse femme de la terre.

Il est vrai que M. de Marande faisait toute sorte de folies pour une nouvelle maîtresse ; mais il était en même temps si plein d'égards pour sa femme, il la laissait si parfaitement libre de ses actions, que, dans la situation de cœur et d'esprit où se trouvait madame de Marande, elle ne pouvait lui en avoir qu'une profonde reconnaissance.

Au reste, les affaires pécuniaires et politiques du banquier marchaient à merveille : il allait partir pour Londres afin de contracter pour l'Espagne un emprunt de soixante millions, et il était évident qu'au premier retour que ferait le roi vers l'opinion libérale, il serait nommé ministre.

Puis Régina demandait des nouvelles de Fragola.

Elle voyait rarement la jeune fille ; comme le fruit dont elle portait le nom se cache sous l'herbe, de même Fragola semblait se cacher dans son bonheur. Pour la voir, il fallait que Régina allât la trouver chez elle. Mais aussi, quand elle y allait, elle en revenait le cœur tranquille et le visage souriant, comme une ondine qui vient de se mirer dans un lac, comme un ange qui vient de se mirer dans le ciel.

Pétrus, par Salvator, en avait de fréquentes nouvelles.

Il n'était donc pas étonnant que ce fût Régina qui s'informât de Fragola à Pétrus.

On comprend avec quelle rapidité passait le temps dans cette douce occupation.

Peindre un ravissant visage d'enfant, regarder un ravissant visage de jeune femme, échanger avec l'enfant des sourires, avec la jeune femme des regards, des paroles, presque des baisers !

La pendule, en sonnant, attira l'attention de Régina.

– Quatre heure ! s'écria-t-elle.

Les jeunes gens se regardèrent.

À peine leur semblait-il qu'ils fussent l'un près de l'autre depuis

vingt minutes.

Il fallut se séparer.

Mais il y avait séance pour le surlendemain, et, dans la soirée du lundi au mardi, c'est-à-dire du lendemain au surlendemain, Régina croyait pouvoir donner à Pétrus une heure dans la serre du boulevard des Invalides.

Régina sortit avec la petite Abeille.

Pétrus les regarda, penché sur l'escalier, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu sous la grande porte.

Puis il courut à la fenêtre pour les voir encore une fois au moment où elles montaient en voiture.

Enfin il suivit la voiture des yeux tant qu'il put la voir.

Alors il referma la porte et la croisée de l'atelier, comme s'il eût craint que le parfum de la visite charmante ne s'évaporât.

Il toucha tous les objets qu'avait touchés Régina, et, retrouvant son mouchoir de batiste garni de point de Bruxelles, son mouchoir qu'elle avait laissé par oubli ou à dessein peut-être, il le prit à deux mains et y plongea son visage pour en respirer le parfum.

Il était tout entier absorbé dans ce doux rêve, lorsque le capitaine entra brusquement et avec de grands éclats de joie.

Il avait enfin trouvé dans la nouvelle Athènes une maison qui lui convenait.

Le lendemain du surlendemain, on en passait l'acte de vente chez le notaire, et, la semaine suivante, on pendait la crémaillère.

Pétrus fit au capitaine ses compliments bien sincères.

– Ah ! garçon, dit le marin, il paraît que tu es content de me voir déménager ?

– Moi ? dit Pétrus. Tout au contraire, et la preuve, c'est que vous pouvez conserver votre appartement en garni chez moi, à titre de maison de campagne.

– Ma foi, je ne dis pas non, fit le capitaine ; mais à condition que je te paierai loyer et que je fixerai moi-même le prix de ce loyer.

L'arrangement fut accepté de part et d'autre.

Les trois amis avaient rendez-vous ensemble pour dîner.

Jean Robert et Ludovic arrivèrent à cinq heures.

Ludovic était fort triste ; on n'avait aucune nouvelle positive de Rose-de-Noël ; Salvator n'avait reparu chez lui qu'à de rares et rapides instants pour donner de ses nouvelles à Fragola, qui ne

l'attendait que le lendemain au soir ou le surlendemain au matin.

Pour distraire Ludovic, à la peine duquel le capitaine paraissait prendre le plus vif intérêt, il fut résolu que l'on irait dîner chez Legriel, à Saint-Cloud.

Ludovic et Pétrus iraient dans le coupé ; Jean Robert et le capitaine à cheval.

À six heures, on se mit en route ; à sept heures moins un quart, les quatre compagnons étaient installés dans un cabinet chez Legriel.

Il y avait nombreuse et joyeuse compagnie dans le restaurant ; le cabinet attenant au leur, surtout, laissait déborder les paroles bruyantes et les rires étincelants.

D'abord les nouveaux venus n'y firent point attention.

Ils avaient faim, et le bruit des cuillers et des assiettes couvrait presque le bruit des voix et des rires.

Mais bientôt Ludovic écouta plus attentivement.

C'était, par conséquent, le plus triste et le moins distrait des trois.

Il sourit faiblement.

– Bon ! dit-il, voilà une voix, je pourrais même dire voilà deux voix que je connais !

– Est-ce que ce serait la voix de la charmante Rose-de-Noël ? demanda le capitaine.

– Non, par malheur, répondit Ludovic avec un soupir ; c'est une voix plus joyeuse, mais moins pure.

– Et quelle voix est-ce donc ? demanda Pétrus.

Un éclat de rire qui parcourut tous les tons de la gamme fit irruption d'un cabinet dans l'autre.

Il est vrai que tous ces cabinets qui, en cas de grande réunion, étaient destinés à former une seule chambre, n'étaient séparés que par des panneaux couverts de papier collé sur toile.

– Dans tous les cas, le rire est franc, dit Jean Robert ; j'en répondrais.

– Oh ! tu peux en répondre, cher ami ; car les deux femmes qui sont dans le cabinet voisin, c'est la princesse de Vanves et la comtesse du Battoir.

– Chante-Lilas ? dirent ensemble les voix des deux amis.

– Chante-Lilas elle-même. Écoutez plutôt.

– Messieurs, dit Jean Robert, qui paraissait légèrement

embarrassé, nous est-il bien permis d'écouter ce qui se dit dans la chambre voisine ?

– Pardieu ! dit Pétrus, du moment où on le dit assez haut pour que nous l'entendions, c'est que ceux qui parlent n'ont pas de secrets.

– Parfaitement jugé, mon filleul, dit Pierre Berthaut, et j'ai là-dessus une théorie exactement semblable à la tienne. Seulement, avec la voix des deux femmes, j'ai cru entendre une voix d'homme.

– Vous n'êtes pas sans savoir, mon cher capitaine, dit Jean Robert, que toute voix a son écho ; seulement, en général, l'écho de la voix d'une femme est une voix d'homme, tandis que l'écho de la voix d'un homme est une voix de femme.

– Puisque tu es si habile à reconnaître les voix, dit Pétrus à Ludovic, sais-tu quelle est celle de l'homme ?

– Il me semble, dit Ludovic, que je pourrais nommer le cavalier sans plus me tromper que quand j'ai nommé les femmes, et vous-mêmes, si vous vouliez bien écouter, je crois que vous ne conserveriez pas plus de doute que moi.

Les jeunes gens écoutèrent.

– Laisse-moi te donner le démenti le plus poli qu'il soit possible de faire, princesse, dit la voix.

– Mais quand je te jure que c'est la vérité pure, la vérité du bon Dieu !

– Que m'importe que ce soit la vérité, si la vérité est invraisemblable ! Dis-moi un mensonge croyable, et je te croirai.

– Demande plutôt à Pâquerette, et tu verras.

– Oh ! la bonne caution ! Sophie Arnould qui répond de madame du Barry ! la comtesse du Battoir qui répond de la princesse de Vanves ! Pâquerette, de Chante-Lilas !

– Vous entendez ? dit Ludovic.

– Nous tirons donc toujours des pétards, monsieur Camille ? dit Chante-Lilas.

– Plus que jamais, princesse ! et, cette fois-ci, j'ai une raison : c'est en l'honneur de votre hôtel de la rue de la Bruyère, de vos quatre chevaux alezan brûlé et de vos deux jockeys cerise, le tout donné gratuitement.

– Ne m'en parle pas, je crois qu'il cherche des rosières et que son intention est de me faire couronner.

– Mais non, il te réserve peut-être pour le mariage.

– Imbécile ! puisqu'il est marié.

– Fi ! princesse ! vivre avec un homme marié ! c'est bien immoral.

– Bon ! qu'est-ce que vous êtes donc, vous ?

– Oh ! moi, je le suis si peu ! et puis je ne vis pas avec toi.

– Non, vous dînez avec moi, voilà tout. Oh ! monsieur Camille, vous eussiez mieux fait d'épouser la pauvre Carmélite, ou plutôt de lui écrire à temps que vous ne l'aimiez plus ; elle aurait épousé M. Colomban et ne serait pas vêtue de deuil comme elle est aujourd'hui.

Et Chante-Lilas poussa un profond soupir.

– Et qui diable voulais-tu qui se doutât de cela ? répondit l'insoucieux Créole ; on fait la cour à une femme, on est son amant, on n'est pas obligé de l'épouser pour cela.

– Les monstres ! fit la comtesse du Battoir.

– Je n'avais pas pris Carmélite de force, continua le jeune homme, pas plus que toi, Chante-Lilas ; voyons, sois franche, t'ai-je prise de force ?

– Oh ! monsieur Camille, ne nous comparez pas l'une à l'autre : mademoiselle Carmélite est une honnête fille.

– Eh bien, et toi donc ?

– Oh ! moi, je ne suis qu'une bonne fille.

– Oui, tu as raison, une bonne, une excellente fille.

– Et encore, si je n'étais pas tombée de mon âne et si je n'étais pas restée évanouie sur le gazon, ça ne se serait point passé comme cela.

– Et avec ton banquier ?

– Mais, avec mon banquier, puisque ça ne s'est pas passé du tout.

– Allons ! tu y tiens… Tu sais que Salomon dit qu'il y a trois choses en ce monde qui ne laissent pas de traces : le passage de l'oiseau dans l'air, le passage du serpent sur la pierre, et… le…

– Je sais, interrompit Chante-Lilas, qu'avec tout votre esprit vous êtes un sot, monsieur Camille de Rozan, et que j'aime deux fois mieux mon banquier, quoiqu'il m'ait donné cent mille francs, que vous qui ne m'avez rien donné du tout.

– Comment ! je ne t'ai rien donné du tout, ingrate ?… Et mon cœur, pour quoi donc le comptes-tu ?

– Oh ! votre cœur, dit Chante-Lilas en se levant et en repoussant

sa chaise, c'est comme le poulet de carton que j'ai vu servir l'autre jour au théâtre de la Porte-Saint-Martin : on le sert à toutes les représentations et personne ne l'entame jamais. Voyons, demandez si ma voiture est prête.

Camille sonna.

Le garçon accourut.

– L'addition d'abord, fit le Créole, et ensuite demandez si la voiture de madame la princesse est prête.

– Elle attend à la porte.

– Me reconduis-tu à Paris, princesse ?

– Pourquoi pas ?

– Et bon banquier ?

– Mon banquier me donne toute liberté ; d'ailleurs, à cette heure-ci, il doit être en route pour l'Angleterre.

– Alors tu profiteras de cela pour me montrer ton hôtel de la rue de la Bruyère.

– Avec plaisir.

– Eh bien, comtesse du Battoir, dit Camille, j'espère que voilà une chance qui doit te donner bon espoir.

– Ah ! ouiche ! fit Pâquerette, est-ce qu'il y a deux Marande au monde !

– Comment ! s'écrièrent ensemble Pétrus et Ludovic, c'est M. de Marande qui fait ces folies-là pour la princesse de Vanves ! Est-ce vrai, Jean Robert ?

– Ma foi ! dit Jean Robert en riant, je ne voulais pas vous le nommer ; mais, puisque Pâquerette en a fait l'indiscrétion, je dois dire que j'ai entendu raconter la chose par quelqu'un qui doit être parfaitement informé.

En ce moment, la princesse de Vanves, en toilette ébouriffante, passa devant la fenêtre du cabinet, donnant le bras à Camille de Rozan et suivie par Pâquerette, le chemin n'étant point assez large pour donner passage à la fois aux robes bouffantes des deux femmes.

CCLXXIII

Catastrophe.

Le lendemain soir, à dix heures, dans l'espérance de la bonne promesse faite par Régina, Pétrus était embusqué derrière le plus gros arbre du boulevard des Invalides qui se trouvât dans le voisinage de la petite porte de l'hôtel du maréchal de Lamothe-Houdon.

À dix heures cinq minutes, la porte s'ouvrit doucement et la vieille Nanon parut.

Pétrus se glissa dans la grande allée de tilleuls.

– Eh bien ! eh bien ! s'écria la vieille nourrice.

– Au rond-point, n'est-ce pas ?… n'est-elle pas au rond-point ?

– Oh ! vous n'irez pas jusque-là sans la rencontrer !

Et, en effet, avant que Pétrus fût au fond de l'allée, son bras était enlacé au bras de Régina.

– Oh ! que vous êtes bonne, que vous êtes charmante, ma belle Régina, d'avoir tenu votre promesse ! et que je vous remercie et que je vous aime ! s'écria le jeune homme.

– Eh bien, dit la jeune femme, n'allez-vous point crier cela tout haut !

Elle lui mit sur la bouche une belle main que Pétrus baisa avec fureur.

– Oh ! mon Dieu ! qu'avez-vous ce soir ? fit Régina.

– J'ai que je suis fou d'amour, Régina ; j'ai qu'à cette espérance de bonheur que vous m'avez donnée d'avoir un mois de liberté, de vous voir tous les deux jours chez moi, de vous voir le soir ici…

– Pas tous les deux jours.

– Le plus souvent possible, Régina… Voyons, aurez-vous le courage, quand mon bonheur sera entre vos mains, de vous en faire un jeu ?

– Eh ! mon Dieu ! reprit la jeune femme, puisque votre bonheur, ami, c'est le mien.

– Eh bien, vous me demandiez ce que j'avais.

– Oui.

– J'ai que j'ai peur ; j'ai que je tremble ! Tout en venant, tout en attendant à la porte…

– Oh ! vous n'avez pas attendu longtemps.

– Non, et je vous en remercie de toute mon âme, Régina !… J'ai qu'en venant, qu'en vous attendant, il me passait des frissons dans le cœur.

– Pauvre ami !

– Et je me disais : « Oh ! je vais la trouver en larmes, désespérée ; elle va me dire : "Pétrus, impossible ! je vous ai reçu pour vous dire ce soir : *Je ne vous verrai pas demain !*" »

– Eh bien, vous le voyez, ami, au lieu d'être désespérée et en larmes, je suis joyeuse et souriante ; au lieu de vous dire : « Je ne vous verrai pas demain », je vous dis : « Demain, à midi précis, Pétrus, je serai chez vous. » Seulement, cette fois, je ne serai pas seule avec la petite Abeille : il y aura la tante ; mais, bah ! la tante voit mal sans ses lunettes, et elle est si coquette, qu'elle ne les met que quand elle y est absolument forcée ; la tante s'endort de temps et temps, et, quand elle dort, elle y voit encore moins que quand elle n'a pas de lunettes : eh bien, nos yeux, nos mains, le frottement de ma robe, mon inclination sur votre épaule pour étudier la ressemblance de plus près, tout cela, Pétrus, n'est-ce pas encore de la joie, du bonheur, de l'enivrement, comparé à la douleur de ne pas nous voir ?

– Oh ! ne pas nous voir, Régina ! ne prononcez pas ce mot-là ! C'est le tourment incessant de mon cœur, qu'un moment puisse arriver où je ne vous verrai plus.

Régina haussa légèrement ses belles épaules.

– Ne plus me voir ! dit-elle ; et quelle puissance au monde peut empêcher que je ne vous voie ? Cet homme ? Mais vous savez bien que je n'ai rien à craindre de lui. Le maréchal, le maréchal seul, s'il apprenait notre amour… Mais qui le lui dira ? Personne ! et, le lui dît-on, je nierais, je mentirais, je dirais que ce n'est pas vrai. Oh ! ce serait bien dur cependant de dire que je ne vous aime pas, mon cher Pétrus, et je ne sais si j'en aurais le courage.

– Chère Régina ! Ainsi rien n'est changé à l'ambassade ?

– Rien.

– Il part toujours à la fin de cette semaine ?

– Il est aux Tuileries à cette heure pour prendre ses dernières instructions.

– Pourvu que cela tienne !

– Cela tiendra ; il paraît que c'est résolu en conseil des ministres ; oh ! si ce n'était pas si ennuyeux de parler politique, je vous dirais la conversation que j'ai entendue entre mon père et M. Rappt, et cela vous rassurerait tout à fait.

– Oh ! dites, dites, chère Régina ! du moment où la politique peut avoir cette influence que je vous voie, la politique devient pour moi l'étude la plus intéressante à laquelle l'esprit humain puisse se livrer.

– Eh bien, l'on est en train dans ce moment-ci de faire un nouveau ministère.

– Ah ! diable ! voilà qui m'explique l'absence de mon ami Salvator, dit gravement Pétrus ; il y travaille.

– Plaît-il ?

– Rien ; continuez, chère Régina.

– Ce ministère se compose de M. de Martignac, de M. Portalis, de M. de Caux, de M. Roy – on avait offert le ministère des finances à M. de Marande, mais il a refusé –, de M. de la Ferronays, et peut-être de mon père… Mais mon père ne veut pas d'un ministère mixte, d'un ministère de transition, comme il l'appelle.

– Oh ! Régina, Régina, la belle chose que le politique, quand c'est vous qui en parlez !… Continuez, je vous écoute.

– M. de Chateaubriand, qui était en disgrâce depuis une lettre écrite par lui au roi, trois jours avant la fameuse revue de la garde nationale où l'on a crié : « À bas les ministres ! » M. de Chateaubriand, qui s'était retiré à Rome, au milieu des ruines, va y recevoir ses lettres d'ambassadeur ; enfin il se fait, comme on dit, un revirement de politique.

– Et vous, chère Régina, qu'êtes-vous nommée dans tout cela ?

– Moi, je suis nommée gardienne de l'hôtel du boulevard des Invalides, tandis que mon père va, probablement, être nommé gouverneur du château, et que M. Rappt est nommé envoyé extraordinaire près Sa Majesté Nicolas Ier.

– Voilà justement ce que je crains : c'est que l'ambassade n'échoue.

– Au contraire, elle est sûre : on veut se détacher de l'alliance anglaise et se rapprocher de l'alliance russe ; le maréchal y pousse de tout son pouvoir ; on y gagnerait les provinces du Rhin, et l'on dédommagerait la Prusse aux dépens de l'Angleterre… Ah ! est-ce clair, tout cela ?

– Vous m'en voyez tout étourdi ! Comment tout cela peut-il contenir dans cette charmante tête, mon Dieu ! et, si vous ne me laissez baiser votre front, ma belle Régina, je croirai qu'il y est venu des rides.

Régina renversa sa tête en arrière pour que Pétrus pût s'assurer que, depuis la veille, elle n'avait pas vieilli de cinquante ans.

Pétrus baisa, non seulement ce beau front de nacre, mais aussi les yeux.

Quelque chose de pareil à un gémissement s'échappa de la bouche du jeune homme.

Régina s'éloigna vivement.

Elle avait senti frémir sur ses lèvres l'haleine de Pétrus.

Pétrus la regarda avec un geste suppliant, et elle revint d'elle-même se suspendre à son cou.

– Ainsi donc, murmura Pétrus, à la fin de la semaine, il partira et vous serez libre ?

– Oui, mon ami.

– Oh ! qu'il y a loin d'ici à la fin de la semaine ! comme, d'ici là, entre les jours, entre les nuits, entre les heures, entre les minutes, comme il y a place pour un malheur !

Et le jeune homme, qu'on eût dit accablé d'un pressentiment terrible, se laissa aller sur un banc de gazon, attirant Régina à ses côtés.

Le groupe charmant s'affaissa mollement sur lui-même, comme si ces deux corps n'en eussent formé qu'un seul. La tête de Régina se trouva sur l'épaule de Pétrus. Elle voulut faire un mouvement pour la retirer.

– Oh ! Régina ! murmura Pétrus.

Et la tête retomba.

Ils étaient si bien là tous deux, que le temps s'écoula sans que ni l'une ni l'autre s'aperçussent de sa fuite. Tout à coup, le roulement d'une voiture se fit entendre. Régina releva la tête et prêta l'oreille. On entendit la voix du cocher qui criait :

– La porte !

La grille s'ouvrit.

La voiture entrait dans la cour.

– Les voilà ! dit Régina ; il faut que j'aille au-devant de mon père. À demain, cher Pétrus !

– Oh ! mon Dieu ! murmura Pétrus, que je voudrais pouvoir

rester ici jusqu'à demain !

– Mais qu'avez-vous donc ?

– Je ne sais ; je sens un malheur.

– Enfant !

Et Régina tendit une seconde fois son front à Pétrus.

Pétrus l'effleura des lèvres, et la jeune femme disparut dans les allées sombres en jetant, comme une consolation, ces deux mots à celui qu'elle abandonnait :

– À demain !

– À demain ! murmura tristement Pétrus, comme si, au lieu d'être une promesse d'amour, ce mot était une menace de malheur. Cinq minutes après, Pétrus entendit des pas qui venaient à lui et une voix qui l'appelait doucement. C'étaient les pas et la voix de Nanon.

– La petite porte est ouverte, disait-elle.

– Oui, oui, ma bonne Nanon, répondit Pétrus en faisant un effort pour s'arracher de sa place.

Et, tout en envoyant son cœur, sa vie, son âme à Régina dans un baiser, il regagna cette petite porte et sortit sans être vu. Sa voiture l'attendait à cent pas de là. En rentrant, il demanda à son domestique des nouvelles du capitaine.

Le capitaine était venu vers les dix heures, avait demandé des nouvelles de Pétrus, et, ayant appris qu'il était sorti, l'avait attendu plus d'une heure dans l'atelier.

À onze heures et demie, voyant que Pétrus ne revenait pas, il était rentré dans sa chambre. Pétrus, tourmenté d'une vague inquiétude, descendit et frappa à la porte. On ne répondit pas. Il frappa de nouveau. Même silence. Ou le capitaine dormait, ou il était sorti. Pétrus remonta chez lui. Il se promena longtemps de son atelier dans sa chambre. Le capitaine avait laissé sa trace dans l'atelier : la lampe brûlait. Un volume de Malebranche était tout ouvert sur la table. Pétrus se décida à rentrer dans sa chambre. Il étouffait : il ouvrit la fenêtre, respira un instant l'air déjà froid de la nuit. Cette fraîcheur nocturne le calma un peu.

Enfin il se coucha.

Le sommeil fut long à venir, et, une fois venu, intermittent, fiévreux, agité. Vers cinq heures du matin, on frappa à la porte. Pétrus vit entrer son domestique. Il se souleva vivement.

– Qu'y a-t-il, Jean ? demanda-t-il.

– Une dame voilée demande à parler à monsieur, répondit celui-

ci tout effaré.

– Une dame voilée, à moi ?

– Une dame voilée, à vous.

– La connais-tu ? demanda Pétrus.

– Oh ! monsieur, elle n'a pas dit son nom… mais…

– Mais quoi ?

– Je crois bien…

– Que crois-tu ? Voyons, achève.

– Je crois bien que c'est madame la princesse.

– Tu crois que c'est Régina ?

– J'en suis sûr même.

– Régina ! s'écria Pétrus en sautant à bas de son lit et en passant rapidement un pantalon à pieds et sa robe de chambre ; Régina ici ! à cette heure ! Il faut qu'il soit arrivé quelque catastrophe ! Oh ! mes pressentiments ! mes pressentiments !

Pétrus s'était habillé à la hâte.

– Faites monter, dit-il ; j'attends dans l'atelier.

Le domestique descendit.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait Pétrus presque fou, vous m'aviez envoyé le pressentiment d'un malheur ; mais que peut-il être arrivé ?

En ce moment, la femme voilée parut sur le seuil.

Le domestique la suivait.

Il ne s'était pas trompé.

À travers le voile, Pétrus reconnut Régina.

– Sortez, dit-il au domestique.

Jean obéit et ferma la porte sur celle qu'il venait d'introduire.

– Régina ! s'écria Pétrus en s'élançant vers la jeune femme, qui lui paraissait chanceler, Régina ! est-ce bien vous ?

– C'est moi, Pétrus.

Pétrus recula de deux pas en voyant le masque de marbre, le visage pâle jusqu'à la lividité de la comtesse Rappt.

Qu'était-il donc arrivé ?

CCLXXIV

Rome.

Nos lecteurs voudront bien – du moins telle est notre espérance – ajourner pour quelques instants l'explication qui va avoir lieu entre Pétrus et Régina, afin de suivre dans son pèlerinage un des héros de cette histoire, héros abandonné depuis longtemps et auquel il nous a paru qu'ils voulaient bien prendre quelque intérêt.

Comme il nous est impossible de le suivre dans sa longue course à travers les Alpes, le long des Apennins, nous supposerons que six semaines se sont écoulées depuis que frère Dominique a pris congé de Salvator sur la route de Fontainebleau ; qu'il est arrivé depuis huit jours à Rome ; que, soit hasard, soit précaution prise d'avance, il a fait d'inutiles efforts pour parvenir jusqu'au pape Léon XII, et qu'en désespoir de cause, il est résolu à recourir à la lettre que lui a remise à cet effet Salvator.

Le lecteur entrera donc avec nous dans la cour du palais Colonna, situé *via dei Santi-Apostoli* ; il montera *al piano nobile*(1), c'est-à-dire au premier étage ; il se glissera, grâce au privilège que le romancier a de pénétrer partout, par les deux battants d'une porte entrebâillée, et il se trouvera dans le cabinet de l'ambassadeur de France.

Le cabinet est simple, tendu de papier vert, avec des rideaux de damas et des meubles de même étoffe et de même couleur.

Le seul ornement qu'il y ait dans ce cabinet, autrefois l'un des plus riches en tableaux de Rome, est un portrait du roi de France Charles X.

Autour de l'appartement, appuyés aux murailles, sont des tronçons mutilés de colonnes, un bras de femme, un torse d'homme, arrachés à la terre par des fouilles récentes ; près d'eux, un énorme bloc de marbre grec, et, en face du bureau, un modèle de tombeau.

Ce tombeau, d'une forme très simple, est surmonté d'un buste du Poussin.

Le bas-relief représente les *Bergers d'Arcadie*.

Au-dessous du bas-relief, on lit cette inscription :

F.-R. DE CH.

À NICOLAS POUSSIN

Pour la gloire des arts

et l'honneur de la France.

Au bureau, un homme est assis et écrit une dépêche d'une écriture longue et lisible.

Cet homme est âgé de soixante ans, à peu près ; son front large et proéminent est ombragé de quelques cheveux gris ; ses sourcils noirs abritent un œil qui jette des regards pareils à des éclairs ; le nez est mince et long, la bouche est mince et fine, le menton est bien dessiné ; les joues, brunies par le soleil des longs voyages, sont légèrement marquées de petite vérole ; l'ensemble de la physionomie est fier et doux à la fois ; tout indique l'homme de haute intelligence, aux aperçus lumineux et aux décisions rapides ; poète ou soldat, il appartient à la vieille race française, à la race militante.

En effet, cet homme, c'est le poète qui a écrit *René, Atala, les Martyrs* ; c'est l'homme d'État qui a publié le pamphlet intitulé *Bonaparte et les Bourbons*, et qui a critiqué la célèbre ordonnance du 5 septembre dans la brochure *De la monarchie selon la Charte* ; c'est le ministre, qui, en 1823, a déclaré la guerre d'Espagne, le diplomate qui a successivement représenté la France à Berlin et à Londres ; c'est le vicomte François-René de Chateaubriand, ambassadeur à Rome.

Sa noblesse est vieille comme la France.

Jusqu'au XIIIe siècle, ses ancêtres ont eu pour armes un semis de plumes de paon au naturel ; mais, depuis la bataille de Mansourah, Geoffroy, quatrième du nom, qui portait devant saint Louis le drapeau de la France, s'étant enveloppé dans son drapeau plutôt que de le rendre aux Sarrasins, et ayant reçu plusieurs blessures qui déchirèrent à la fois l'étendard et la chair, saint Louis lui accorda le privilège de l'orner de gueules aux fleurs de lis d'or sans nombre, avec cette devise :

Mon sang a teint les bannières de France

Cet homme, c'est le grand seigneur et le poète par excellence ; la Providence l'a placé sur la route de la monarchie comme ce prophète dont parle l'historien Joseph, et qui, pendant sept jours, fit le tour des murailles de Jérusalem en criant : « Jérusalem, malheur à toi ! » et qui, le septième, cria : « À moi malheur ! » puis qu'une pierre partie des murailles coupa en deux.

La monarchie le hait comme tout ce qui est juste et dit la vérité ; aussi l'a-t-elle éloigné d'elle, tout en ayant l'air de récompenser son dévouement. On a spéculé sur l'artiste : on lui a offert l'ambassade de Rome ; il n'a pu résister à l'aimant des ruines, et le voilà ambassadeur à Rome.

Que fait-il à Rome ?

Il suit des yeux la vie de Léon XII, qui s'éteint.

Il écrit à madame Récamier, la Béatrix de cet autre Dante, la Léonor de cet autre poète ; il prépare un monument au Poussin, dont Desprez fera le bas-relief et Lemoyne le buste ; enfin, dans ses moments perdus, il fait des fouilles à Torre-Vergata, non point avec l'argent du gouvernement, mais avec le sien, bien entendu, et les débris d'antiquités que vous apercevez dans son cabinet, ce sont les produits de ses fouilles.

Vous le voyez heureux comme un enfant : la veille, il a gagné à cette *loterie des morts,* comme il l'appelle, un bloc de marbre grec assez considérable pour faire son buste du Poussin. C'est dans ce moment de joie, que la porte s'ouvre, qu'il relève la tête, et qu'il demande à l'huissier qui garde cette porte :

– Qu'y a-t-il, Gaetano ?

– Excellence, répond l'huissier, c'est un moine français qui a fait à pied le voyage de Paris à Rome, et qui désire vous parler pour une affaire, dit-il, de la plus haute importance.

– Un moine ! répéta l'ambassadeur étonné ; et de quel ordre ?

– Dominicain.

– Faites entrer.

Et aussitôt il se leva.

Il avait, comme tous les grands cœurs, comme tous les grands poètes, le respect profond des choses saintes et des hommes religieux.

On put voir alors qu'il était petit de taille, que sa tête était un peu trop grosse pour son corps, et que, comme tous les descendants des races guerrières dont les ancêtres ont trop porté le casque, il avait le cou légèrement rentré dans les épaules.

En apparaissant sur le seuil de la porte, le moine le trouva donc debout.

Les deux hommes n'eurent besoin que d'échanger un regard pour se connaître, disons-mieux, pour se reconnaître.

Certains cœurs et certains esprits sont de la même famille : partout où ils se rencontrent, ils se reconnaissent ; ils ne se sont

jamais vus, c'est vrai ; mais les âmes qui ne se sont jamais vues ne se connaîtront-elles pas au ciel ?

Le plus vieux des deux tendit les mains.

Le plus jeune s'inclina.

Puis le plus vieux dit au plus jeune avec un sentiment de profond respect :

– Entrez, mon père.

Frère Dominique entra.

L'ambassadeur fit de l'œil un signe à l'huissier, afin que celui-ci refermât la porte et veillât à ce que nul ne vînt les déranger.

Le moine tira de sa poitrine une lettre et la remit à M. de Chateaubriand, qui eut à peine jeté les yeux dessus, qu'il reconnut sa propre écriture.

– Une lettre de moi ! dit-il.

– Je n'ai pas trouvé de meilleur introducteur près de Votre Excellence, répondit le moine.

– À mon ami Valgeneuse !… Comment cette lettre est-elle entre vos mains, mon père ?

– Je la tiens de son fils, Excellence.

– De son fils ? s'écria l'ambassadeur ; de Conrad ?

Le moine fit de la tête un signe affirmatif.

– Pauvre jeune homme ! dit mélancoliquement le vieillard ; je l'ai connu beau, jeune, plein d'espérance : il est mort bien malheureusement, bien fatalement !

– Comme les autres, vous croyez qu'il est mort, Excellence ; mais à vous, l'ami de son père, je puis dire : il n'est pas mort, il vit et met son respect à vos pieds.

L'ambassadeur regarda le moine d'un air stupéfait.

Il doutait que ce dernier jouît de sa raison.

Le moine comprit le doute qui venait de naître dans l'esprit de son interlocuteur. Il sourit tristement.

– Je ne suis pas fou, dit-il ; ne craignez rien, et surtout ne doutez pas : vous, l'homme initié à tous les mystères, vous devez savoir que la réalité va au-delà de toutes les fictions.

– Conrad vit ?

– Oui.

– Et que fait-il ?

– Ce n'est pas mon secret, c'est le sien, Excellence.

– Quelque chose qu'il fasse, ce doit être une chose grande ; je l'ai connu, c'était un grand cœur… Maintenant, comment et pourquoi vous a-t-il remis cette lettre ? Que désirez-vous ? Disposez de moi.

– Et Votre Excellence se met ainsi à ma disposition sans savoir à qui elle parle, sans me demander qui je suis !

– Vous êtes un homme : donc, vous êtes mon frère ; vous êtes un prêtre : donc, vous venez de Dieu ; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

– Oui ; mais, moi, je dois tout vous dire. Il est possible que mon contact soit fatal à qui me touchera.

– Mon père, rappelez-vous le Cid… Saint Martin, caché sous les haillons d'un pauvre lépreux, l'appelait à son aide du fond d'un fossé, lui disant : « Seigneur chevalier, prenez pitié d'un pauvre lépreux tombé dans cette fosse, d'où il ne peut sortir ; tendez-lui la main : votre main ne risque rien, couverte qu'elle est d'un gantelet de fer. » Le Cid descendit de cheval, s'approcha du fossé, et, tirant son gantelet de fer : « Avec l'aide de Dieu, dit-il, je te donnerai bien la main nue. » Et il lui donna sa main nue, et le pauvre lépreux se transforma en un saint qui le guida vers la vie éternelle. Voici ma main, mon père ; quand on ne veut pas que j'aille au danger, il ne faut pas me dire : « Le danger est là. »

Le moine garda sa main cachée dans sa longue manche.

– Excellence, dit-il, je suis le fils d'un homme dont le nom est sans doute venu jusqu'à vous.

– Dites ce nom.

– Je suis le fils de… Sarranti, condamné à mort il y a deux mois par la cour d'assises de la Seine.

L'ambassadeur fit malgré lui un mouvement en arrière.

– On peut être condamné à mort et être innocent.

– Pour vol suivi d'assassinat ! murmura l'ambassadeur.

– Rappelez-vous Calas, rappelez-vous Lesurques ; ne soyez pas plus sévère, ou plutôt ne soyez pas plus incrédule que ne l'a été le roi Charles X.

– Le roi Charles X ?

– Oui ; quand j'ai été le trouver, quand je me suis jeté à ses pieds, quand je lui ai dit : « Sire, j'ai besoin de trois mois pour prouver l'innocence de mon père », il m'a répondu : « Vous avez trois mois ; pas un cheveu ne tombera de la tête de votre père avant trois mois. » Et je suis parti, et me voici devant Votre

Excellence, à qui je dis : Sur l'honneur du serment, sur la sainteté de ma robe, sur le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a coulé pour nous, je jure à Votre Excellence que mon père est innocent et que la preuve de son innocence est là.

Le moine frappa sa poitrine.

– Vous avez là, sur vous, contre votre cœur, la preuve de l'innocence de votre père, et vous ne la mettez pas au jour ! s'écria le poète.

Le moine secoua la tête.

– Je ne le puis, dit-il.

– Qui vous en empêche ?

– Mon devoir, la robe que je porte ; le sceau de fer de la confession est posé sur mes lèvres par la main de la fatalité.

– Mais alors il faut voir le saint-père, il faut voir le souverain pontife, il faut voir Sa Sainteté Léon XII. Saint Pierre, dont il est le successeur, a reçu du Christ lui-même le droit de lier et de délier.

– Eh ! s'écria le jeune moine, le front éclairé d'une joie subite, voilà justement ce que je viens chercher à Rome ; voilà pourquoi je suis ici, près de vous, dans votre palais ; je viens vous dire : Depuis huit jours, on multiplie les obstacles sous mes pas ; on me refuse mon entrée au Vatican ; et cependant le temps s'écoule ; le couteau est suspendu sur la tête de mon père ; chaque minute l'en rapproche ; des ennemis puissants veulent sa mort ! Je m'étais promis de ne venir à Votre Excellence qu'à la dernière extrémité ; mais la dernière extrémité est arrivée ; me voici à vos genoux, comme j'ai été aux genoux du roi que vous représentez ; il faut que je voie Sa Sainteté le plus tôt possible, ou, comprenez-vous bien ? quelque diligence que je fasse, j'arriverai trop tard !

– Dans une demi-heure, mon frère, vous serez aux pieds de Sa Sainteté.

L'ambassadeur sonna. L'huissier reparut.

– Qu'on mette les chevaux à la voiture, dit-il, et que l'on vienne dans ma chambre m'aider à m'habiller.

Puis, se retournant vers le moine :

– Je vais passer mon uniforme d'ambassadeur, dit-il ; attendez-moi, mon père, dans votre habit de combat.

Dix minutes après, le moine et l'ambassadeur débouchaient par la *via del Passeggio,* traversaient le pont Saint-Ange, et roulaient vers la place Saint-Pierre.

CCLXXV

Le successeur de saint Pierre.

Léon XII – Annibale della Genga, né près de Spolète, le 17 août 1760, élu pape le 28 septembre 1823 – occupait le trône pontifical depuis près de cinq ans.

C'était donc, au jour où nous sommes arrivés, un vieillard de soixante-huit ans, grand, mince, à l'air triste et serein à la fois ; se tenant d'habitude dans un cabinet pauvre, presque sans meubles, vivant, avec son chat, son compagnon le plus habituel, d'un peu de polenta ; se sachant très malade ; se voyant dépérir avec une résignation presque joyeuse ; ayant déjà reçu le viatique vingt-deux fois, c'est-à-dire ayant déjà été vingt-deux fois en danger de mort, et tout disposé à mettre, comme Benoît XIII, son cercueil sous son lit.

Annibale della Genga avait été nommé sur la désignation de son collègue le cardinal Severoli qui, ayant été écarté du pontificat par l'exclusion de l'Autriche, l'indiqua comme son successeur.

Au moment où trente-quatre votes le firent pape et où les cardinaux qui venaient de le nommer lui adressaient leurs félicitations, il leva sa robe de pourpre, et, montrant aux électeurs du conclave ses jambes enflées :

– Comment, s'écria-t-il, pouvez-vous croire que je consente à me charger du fardeau que vous voulez m'imposer ? Il est trop pesant pour moi ; que deviendra l'Église au milieu de tous ses embarras, lorsque sa direction sera remise aux soins d'un pape infirme et moribond ?

C'était justement cette qualité d'infirme et de moribond qui valait son exaltation à Léon XII.

On n'élit un nouveau pape qu'à la condition qu'il mourra le plus tôt possible, et pas un des deux cent cinquante-quatre successeurs de saint Pierre n'avait encore atteint l'âge du prince des apôtres – c'est-à-dire vingt-cinq ans de pontificat.

Non videbis annos Petri(1) *!* tel est le proverbe ou plutôt la prédiction dont on salue l'élection de chaque nouveau pape.

En s'imposant le nom de Léon XII, Annibale della Genga semblait avoir pris le double engagement de mourir vite.

Le Florentin Léon XI, élu en 1605, n'avait régné que vingt-sept jours.

Et cependant cet homme débile, aux jambes enflées, sembla un instant avoir reçu des mains de saint Paul l'épée de l'Église.

Il fit une terrible guerre au brigandage, enlevant tous les paysans d'un village pour les transporter dans son pays natal, à Spolète. Ces paysans étaient accusés d'avoir des relations avec les bandits et un peu d'être bandits eux-mêmes. À partir de ce moment, on n'entendit pas plus parler d'eux que s'ils eussent été transportés à Botany-Bay(2).

D'un autre côté, il s'était montré fort sévère sur les règlements religieux en défendant les spectacles et les autres amusements pendant l'année du jubilé.

Il avait fait un désert de Rome.

Or, les Romains de la ville n'ont qu'une ressource : le loyer de leurs maisons.

Les Romains de la montagne n'ont qu'un commerce : leurs relations avec les bandits.

Il en résultait que, le pape Léon XII ayant ruiné à la fois les Romains de Rome et les Romains de la montagne, le pape Léon XII était à la fois exécré des habitants de la ville et des habitants de la campagne.

À sa mort, deux habitants d'Ostie, qui avaient commis le crime de manifester leur sympathie pour le défunt, faillirent être égorgés.

Dans sa jeunesse, n'étant pas d'Église et étant appelé *il marchesino* – le petit marquis –, il lui avait été prédit par un astrologue qu'il serait pape un jour.

Ce fut à la suite de cette prédiction, que sa famille le fit entrer dans les ordres.

Quel était le fait qui avait donné lieu à la prédiction ?

Un fait assez étrange et qui ne pouvait découvrir l'avenir qu'à un homme véritablement doué de la double vue.

Étant au collège de Spolète, les enfants faisaient une procession à l'insu de leurs professeurs, portant sur un brancard la statue de la Madone.

Le petit marquis de la Genga – ses ancêtres avaient reçu le titre de marquis et la propriété de la terre de la main de Léon X –, le petit marquis de la Genga, étant le plus beau de tous les enfants, avait été choisi pour remplir le rôle de la Madone.

Tout à coup, on entend venir un professeur ; les élèves qui portaient le brancard prennent la fuite, et la Vierge glisse de leurs épaules et tombe à terre sans pourtant tomber de la litière improvisée pour elle.

Un sorcier prédit alors que l'enfant tombé des épaules de ses camarades en jouant le rôle de la Madone serait pape un jour.

Cinquante ans après, le sorcier mort depuis longtemps, la prophétie se réalisa.

Cette beauté qui avait valu à l'enfant l'honneur de jouer le rôle de la Vierge avait, disait-on, plus d'une fois mis en péril l'âme du prêtre.

On parlait de deux grandes passions qui avaient épuré sa vie, en supposant qu'elles ne l'eussent pas souillée : l'une pour une noble Romaine, l'autre pour une grande dame bavaroise.

Lorsqu'on lui annonça la visite de l'ambassadeur de France, il était occupé à faire la chasse aux petits oiseaux dans le jardin du Vatican.

La chasse était la seule passion – le saint-père l'avouait lui-même –, la chasse était la seule passion qu'il n'eût pas vaincue. Les *zelanti* lui faisaient un crime de cet amusement.

Léon XII aimait fort M. de Chateaubriand.

Lorsqu'on lui annonça la visite de l'ambassadeur de France, il se hâta de remettre aux mains de son valet de chambre le fusil à un coup avec lequel il chassait, et, ordonnant qu'on introduisît l'illustre visiteur sans le faire attendre une seconde, il se rendit à son cabinet.

On introduisit l'ambassadeur et son client à travers un corridor noir jusqu'au sanctuaire de Sa Sainteté.

Lorsqu'ils parurent sur le seuil de la porte, le pape était déjà assis et attendant.

Il se leva et alla au-devant du poète.

Le poète, selon le cérémonial habituel, et sans vouloir se souvenir de la haute charge dont il était revêtu, le poète mit un genou en terre.

Mais Léon XII le releva vivement, ne souffrant point qu'il restât dans cette humble posture, le prit par la main et le conduisit à un fauteuil.

Il n'en fut point de même pour Dominique.

Le pape le laissa s'agenouiller et baiser le bas de sa robe.

Quand le pape se retourna, il vit M. de Chateaubriand debout et

lui fit de nouveau signe de s'asseoir.

Mais celui-ci :

– Très saint-père, dit-il, que Votre Béatitude souffre, non seulement que je reste debout, mais que je me retire. Je vous ai amené ce jeune homme, qui vient en appeler à vous de la vie de son père. Il a fait quatre cents lieues pour venir, il fera quatre cents lieues pour s'en aller. Il est venu dans l'espérance, et, selon que vous direz *oui* ou *non*, il s'en ira dans la joie ou dans les larmes.

Puis, se retournant vers le jeune moine, qui était demeuré à genoux :

– Ayez bon courage, mon père ! lui dit-il ; je vous laisse avec celui qui est autant au-dessus des rois que les rois sont au-dessus du pauvre mendiant qui nous a demandé l'aumône à la porte du Vatican.

– Retournez-vous donc à l'ambassade, demanda le jeune moine, presque effrayé d'être abandonné à ses propres forces, et ne vous reverrai-je pas ?

– Oh ! si fait, dit en souriant le protecteur de frère Dominique ; je ressens un trop vif intérêt à votre égard pour m'éloigner ainsi. Je vais, avec la permission de Sa Sainteté, vous attendre dans les *Stanze*. Ne craignez pas de me faire attendre, j'oublierai le temps devant les œuvres de celui qui l'a vaincu.

Le pape lui tendit la main, et, malgré sa résistance, l'ambassadeur la lui baisa.

Puis il sortit, laissant face à face le plus haut et le plus bas degré de l'échelle religieuse :

Le pape et le moine.

Moïse n'était pas plus pâle et plus tremblant lorsqu'il se trouva sur le Sinaï, aveuglé par les rayons de la gloire divine, que ne le devint frère Dominique lorsqu'il se trouva seul à seul avec Léon XII.

Plus il était venu de loin pour chercher celui qui tenait dans sa main la vie de son père, plus son cœur était plein d'angoisse et de doute en l'abordant.

Le pape n'eut qu'à jeter un regard sur le beau moine pour comprendre qu'il allait s'évanouir. Il lui tendit la main.

– Courage, mon fils ! lui dit-il ; quelque faute, quelque péché, quelque crime que vous ayez commis, la miséricorde de Dieu est plus grande que toute la malice humaine.

– Je suis un pécheur, étant un homme, ô saint-père ! répondit le dominicain ; mais, si je ne suis pas sans péché, j'espère être sans faute et je suis sûr d'être sans crime.

– En effet, il me semble que votre illustre introducteur m'a dit, mon fils, que vous veniez m'implorer pour votre père.

– Oui, Votre Sainteté, c'est en effet pour mon père que je viens.

– Où est votre père ?

– Il est en France, il est à Paris.

– Que fait-il ?

– Condamné par la justice ou plutôt par la méchanceté des hommes, il attend la mort.

– Mon fils, ne nous faisons pas accusateurs de nos juges ; Dieu les jugera sans accusation.

– En attendant, mon père est innocent et mon père va mourir.

– Le roi de France est un prince religieux et bon, mon fils ; pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à lui ?

– Je me suis adressé à lui, et il a fait pour moi tout ce qu'il pouvait faire. Il a suspendu le couteau de la justice pendant trois mois, le temps que je vinsse de Paris à Rome et que je retournasse de Rome à Paris.

– Et qu'êtes-vous venu faire à Rome ?

– Vous le voyez, très saint-père, me jeter à vos pieds.

– Je ne tiens pas dans ma main la vie temporelle des sujets du roi Charles X. Mon pouvoir ne s'exerce que sur la vie spirituelle.

– Je ne demande pas grâce, très saint-père, je demande justice.

– De quoi est accusé votre père, mon fils ?

– Il est accusé de vol et d'assassinat.

– Et vous dites qu'il est innocent de ces deux crimes ?

– Je connais le voleur, je connais l'assassin.

– Mais pourquoi ne révélez-vous pas ce terrible secret ?

– Ce n'est pas le mien : c'est celui de Dieu, c'est celui de la confession. Et, en sanglotant, Dominique, prosterné aux pieds du saint-père, frappa le parquet de son front.

Léon XII regarda le jeune homme avec un air de profonde commisération.

– Et vous êtes venu me dire, mon fils ?…

– Je suis venu vous dire, ô très saint-père, à vous l'évêque de Rome, le vicaire du Christ, le serviteur de Dieu, je suis venu vous

dire : Dois-je laisser mourir mon père quand j'ai là, sur ma poitrine, dans ma main, à vos pieds, la preuve de son innocence ?

Et le moine déposa aux pieds du souverain pontife, mais couverte d'une enveloppe, mais cachetée, la confession de M. Gérard, écrite de la main de M. Gérard, signée de M. Gérard.

Puis, toujours à genoux, les deux mains étendues vers le manuscrit, le regard suppliant, les yeux en larmes, les lèvres tremblantes, le moine attendit la réponse de son juge.

– Vous dites, mon fils, fit Léon XII d'une voix émue, que cet aveu a été remis en vos mains ?

– Par le coupable lui-même, très saint-père.

– À quelle condition ?

Le moine poussa un gémissement.

– À quelle condition ? répéta Léon XII.

– À celle de ne le rendre public qu'après sa mort.

– Alors attendez la mort du coupable, mon fils.

– Mais mon père… mon père !

Le souverain pontife se tut à son tour.

– Mon père va mourir, sanglota le moine, et mon père est innocent !

– Mon fils, répondit le pape d'une voix lente mais ferme, mon fils, périsse un innocent, périssent dix innocents, périsse le monde plutôt qu'un dogme !

Dominique se releva le désespoir dans l'âme, mais, chose étrange, le visage calme. Ses lèvres, relevées par le sourire du dédain, burent ses deux dernières larmes. Ses yeux se séchèrent comme si l'on eût passé un fer rouge devant eux.

– C'est bien, très saint-père, je vois que je n'ai plus rien à espérer en ce monde que de moi-même.

– Vous vous trompez, mon fils, dit le pape, car je viens vous dire : Vous ne révélerez pas la confession du coupable, et cependant votre père vivra.

– Sommes-nous au temps des miracles, très saint-père ? car je ne vois plus maintenant qu'un miracle qui puisse sauver mon père.

– Vous vous trompez, mon fils ; car, sans que vous me révéliez rien – le mystère de la confession est sacré pour moi comme pour les autres –, sans que vous me révéliez rien, je puis écrire au roi de France que votre père est innocent, que je le sais – si c'est un mensonge, je le prendrai sur moi, et j'espère que Dieu me le

pardonnera –, et que je lui demande sa grâce.

– *Sa grâce !* vous n'avez pas trouvé un autre mot à dire, très-saint-père, et, en effet, il n'y a pas d'autre mot que le mot *grâce.* Mais on ne fait grâce qu'aux coupables ; mon père est innocent, et, pour les innocents, il n'y a pas de grâce. Mon père mourra donc.

Et le moine s'inclina respectueusement devant le représentant du Christ.

– Pas encore ! s'écria Léon XII ; ne vous en allez pas encore, mon fils ! réfléchissez.

Mais Dominique, pliant les genoux :

– Une seule faveur, très saint-père, dit-il, votre bénédiction !

– Oh ! de grand cœur, mon enfant ! s'écria Léon XII.

Et il étendit les mains.

– Votre bénédiction *in articulo mortis*(1), murmura le moine.

Le souverain pontife hésita.

– Que comptez-vous donc faire, mon enfant ? demanda-t-il.

– Ceci, très saint-père, c'est mon secret, plus profond, plus muet, plus terrible que celui de la confession.

Léon XII laissa tomber ses deux mains.

– Je ne puis bénir celui qui me quitte, dit-il, avec un secret qu'il ne peut révéler au vicaire de Jésus-Christ.

– Alors, ce n'est plus votre bénédiction que je vous demande, très saint-père, ce sont vos prières.

– Allez, mon fils, elles ne vous manqueront pas.

Le moine s'inclina et sortit d'un pas ferme, lui qui était entré d'un pas tremblant.

Quant au souverain pontife, la force lui manqua, et il se laissa retomber sur son fauteuil de bois en murmurant :

– Ô mon Dieu ! veillez sur cet enfant ; car il est de la race de ceux avec lesquels on faisait autrefois des martyrs.

CCLXXVI

Torre-Vergata.

Le moine sortit d'un pas grave et lent.

Dans l'antichambre, il rencontra un huissier de Sa Sainteté.

– Son Excellence le vicomte de Chateaubriand ? demanda le moine.

– Je suis chargé de vous conduire près de lui, répondit l'huissier.

Et il se mit à marcher devant ; le moine le suivit. Le poète, comme il l'avait dit, attendait dans les *Stanze* de Raphaël, assis en face du *Saint Pierre délivré par l'Ange.* Dès qu'il entendit retentir sur le plancher le claquement d'une sandale, il se retourna. Il avait deviné le moine. En effet, le moine était devant lui. Il jeta sur son visage un regard rapide ; le visage était calme comme un masque de marbre, mais pâle et froid comme lui. L'homme tout de sensation se sentit frissonner en face de l'homme tout de glace.

– Eh bien ? demanda le poète.

– Eh bien, je sais maintenant à quoi m'en tenir, répondit le moine.

– Il a refusé ? balbutia M. de Chateaubriand.

– Oui, et il ne pouvait faire autrement que de refuser. C'est moi qui ai été un insensé de croire un instant que, pour moi, c'est-à-dire pour un pauvre moine, que, pour mon père, c'est-à-dire un serviteur de Napoléon, on faillirait à une loi fondamentale de l'Église, à un dogme sorti de la bouche même de Jésus-Christ.

– Mais, alors, demanda le poète en plongeant son regard dans les yeux du moine, alors votre père mourra ?

Le moine ne répondit point.

– Écoutez, reprit M. de Chateaubriand, voulez-vous m'affirmer que votre père est innocent ?

– Je vous l'ai affirmé une fois. Si mon père eût été coupable, j'eusse donc menti.

– C'est vrai, vous avez raison ; excusez-moi. Voici ce que je voulais vous dire.

Le silence du moine indiqua qu'il écoutait.

– Je connais personnellement Charles X ; c'est un bon et noble cœur. J'allais dire un grand cœur, mais, moi non plus, je ne veux pas mentir ; d'ailleurs, devant Dieu, ceux qui ont été bons l'emporteront peut-être sur ceux qui ont été grands.

– Vous allez, interrompit frère Dominique, m'offrir de demander au roi la grâce de mon père ?

– Oui.

– Je vous remercie. Cette offre m'a déjà été faite par le souverain pontife, et j'ai refusé.

– Et la raison que vous avez donnée à votre refus ?

– C'est que mon père est condamné à mort, que le roi ne peut que faire grâce aux coupables. Gracié par le roi, je connais mon père, le premier usage qu'il ferait de sa main droite serait de se brûler la cervelle.

– Mais alors, demanda le vicomte, que va-t-il arriver ?

– Dieu, qui lit dans l'avenir et dans mon cœur, le sait seul. Si le projet que j'ai conçu déplaît à Dieu, Dieu, qui d'un signe peut m'anéantir, fera ce signe, et je tomberai en poussière. Si, au contraire, Dieu l'approuve, il aplanira la route sur laquelle je marcherai.

– Permettez-moi, mon père, dit l'ambassadeur, de rendre cette route moins rude et moins fatigante.

– En payant mon passage sur quelque bâtiment ou dans quelque voiturin ?

– Vous appartenez à un ordre pauvre, mon père, et ce n'est point vous offenser que de vous offrir une aumône au nom du pays.

– Dans toute autre circonstance, répondit le moine, je recevrais cette aumône au nom de la France ou au vôtre, et je baiserais la main qui me la donnerait. Mais je suis fait à la fatigue, et, dans la situation d'esprit et de cœur où je suis, la fatigue est un bien pour moi.

– Sans doute ; mais, sur un bâtiment ou dans une diligence, vous irez plus vite.

– Pour quoi faire irais-je plus vite ? quel besoin ai-je d'arriver ? Que j'arrive la veille du jour fixé pour l'exécution de mon père, c'est tout ce qu'il me faut. J'ai la parole du roi Charles X pour trois mois, je me fie à sa parole ; que j'arrive à Paris le quatre-vingt-neuvième jour, et j'arrive à temps.

– Alors, puisque vous n'avez point hâte, laissez-moi vous offrir

l'hospitalité au palais de France.

– Que Votre Excellence me pardonne de ne répondre que par des refus à ses bontés ; mais je pars.

– Quand cela ?

– Aujourd'hui.

– À quelle heure ?

– À l'instant même.

– Sans faire votre prière à Saint-Pierre ?

– Ma prière est faite, et, d'ailleurs, je prie en marchant.

– Laissez-moi vous mettre sur la route, au moins.

– Vous quitter le plus tard possible, après les obligations que je vous ai, sera un grand bonheur pour moi.

– Vous me donnerez bien le temps de mettre de côté mon habit d'ambassadeur ?

– À Votre Excellence personnellement, je donnerai le temps qu'elle me fera l'honneur de me demander.

– Alors remontons en voiture et repassons par l'ambassade.

Le moine fit un signe d'assentiment.

La calèche attendait à la porte du Vatican ; le moine et l'ambassadeur y montèrent.

Pas une parole ne fut échangée entre eux pendant le trajet ; on arriva à l'ambassade.

M. de Chateaubriand rentra avec le moine dans son cabinet après avoir adressé quelques mots à l'huissier.

Puis, de son cabinet, il passa dans sa chambre.

À peine la porte de sa chambre était-elle fermée, que l'on apporta une table à deux couverts toute servie. Dix minutes après, M. de Chateaubriand rentra, ayant dépouillé son uniforme et s'étant revêtu de ses habits ordinaires. Il invita frère Dominique à se mettre à table et à manger.

– J'ai fait vœu, en partant de Paris, dit le moine, de prendre mes repas debout, de ne manger que du pain, et de ne boire que de l'eau, jusqu'à mon retour à Paris.

– Pour cette fois, mon père, dit le poète, je partagerai votre vœu ; moi aussi, je ne mange guère que du pain et ne bois guère que de l'eau. Il est vrai que cette eau est l'eau de la fontaine de Trévi !

Tous deux mangèrent debout un morceau de pain et burent un

verre d'eau.

– Partons ! dit le premier le poète au moine.

– Partons ! répéta celui-ci.

La voiture attendait.

– À Torre-Vergata, dit l'ambassadeur.

Puis, se retournant vers le moine :

– C'est ma promenade de tous les jours, dit-il ; je n'ai donc pas même le mérite de me détourner de mon chemin pour vous.

La voiture gagna la rue *del Corso*, la place du Peuple – ou plutôt du Peuplier, car peuple et peuplier se disent de la même façon en italien –, et puis la route de France.

On passa près de la ruine intitulée le *Tombeau de Néron*.

Tout est Néron à Rome.

Voltaire a dit de Henri IV :

Le seul roi dont le peuple ait gardé la

/ mémoire(1).

Néron est le seul empereur dont se souviennent les Romains. « Qu'est-ce que ce colosse ? – C'est la statue de Néron. – Qu'est-ce que cette tour ? – C'est la tour de Néron. – Qu'est-ce que ce tombeau ? – C'est le tombeau de Néron. » Et tout cela est dit sans aucune exécration, sans aucune haine. Les Romains de nos jours lisent peu Tacite.

Qui a pu valoir à l'assassin de son frère Britannicus, de sa femme Octavie et de sa mère Agrippine, cette immense popularité ?

Ne serait-ce point qu'au milieu de tous ses crimes, Néron était artiste ?

– C'est du virtuose et non de l'empereur que le peuple se souvient ; non pas du César à la couronne d'or, mais de l'histrion à la couronne de roses.

À une lieue à peu près du tombeau de Néron, la calèche s'arrêta.

– Voici où je m'arrête, dit le poète ; voulez-vous que la voiture vous conduise plus loin ?

– Où s'arrêtera Votre Excellence, je m'arrêterai moi-même, mais le temps seulement de lui faire mes adieux.

– Alors adieu, mon père, dit le poète, et Dieu vous conduise !

– Adieu, mon illustre protecteur ! dit le jeune homme. Je n'oublierai jamais ce que Votre Excellence a fait pour moi, et surtout ce qu'elle a eu le désir de faire.

Et le moine fit un pas en arrière, les mains croisées sur sa poitrine.

– Ne me donnez-vous point votre bénédiction avant de me quitter ? dit le vieillard au jeune homme.

Le moine secoua la tête.

– Ce matin, dit-il, je pouvais encore bénir ; mais, cette après-dînée, avec les pensées que j'ai au cœur, la bénédiction serait mauvaise et pourrait bien vous porter malheur.

– Soit, mon père, dit le poète. C'est donc moi qui vous bénis. J'use du droit que me donne mon âge. Allez donc, et que Dieu soit avec vous !

Le moine s'inclina une dernière fois et prit le chemin de Spolète.

Il marcha pendant une demi-heure sans se retourner une fois vers Rome, qu'il quittait pour ne la revoir jamais sans doute, et qui ne semblait pas occuper plus de place dans son esprit que le dernier village de France.

Le poète le suivit des yeux, immobile et muet, tant qu'il put le voir, l'accompagnant de son regard au retour, comme avait fait Salvator au départ.

Enfin frère Dominique disparut derrière la petite montée de la Storta.

Pas une seule fois, le pèlerin de la douleur n'avait retourné la tête.

Le poète lui jeta un dernier soupir, et, la tête basse, les bras inertes, il s'en alla rejoindre un groupe d'hommes qui l'attendaient à gauche de la route, près d'une fouille commencée…

Le même soir, il écrivait à madame Récamier :

« J'ai besoin de vous écrire, j'ai le cœur triste.

« Cependant je ne vous parlerai pas de ce qui m'attriste le cœur ; mais je vous parlerai de ce qui m'occupe l'esprit : des fouilles. Torre-Vergata est un bien de moines, situé à une lieue à peu près du tombeau de Néron, sur la gauche en venant de Rome, dans l'endroit le plus beau et le plus désert. Là, est une immense quantité de ruines à fleur de terre recouvertes d'herbes et de chardons. J'y ai commencé une fouille avant-hier mardi, en

cessant de vous écrire ; j'étais accompagné de Visconti, qui dirige la fouille. Il faisait le plus beau temps du monde ; une douzaine d'hommes armés de bêches et de pioches, qui déterraient des tombeaux et des décombres de maisons et de palais dans une profonde solitude, offrait un spectacle digne de vous ; je faisais un seul vœu : c'est que vous fussiez là. Je consentirais volontiers à vivre avec vous, sous une tente, au milieu de ces débris.

« J'ai mis moi-même la main à l'œuvre ; les indices sont excellents ; j'espère trouver quelque chose qui me dédommagera de l'argent que je mets à cette loterie des morts. Dès le premier jour, j'ai trouvé un bloc de marbre grec assez considérable pour faire le buste du Poussin. Hier, nous avons découvert le squelette d'un soldat goth et le bras d'une statue de femme. C'était rencontrer le destructeur avec la ruine qu'il avait faite ; nous avons une grande espérance de retrouver ce matin la statue. Si les débris d'architecture que j'amène au jour en valent la peine, je ne les renverserai pas pour vendre les briques, comme on fait ordinairement : je les laisserai debout, et ils porteront mon nom ; ils sont du temps de Domitien, nous avons une inscription qui nous l'indique. C'est le beau temps de l'art romain.

« Cette fouille va devenir le but de mes promenades ; je vais aller m'asseoir tous les jours au milieu de ces débris, et puis, quand je serai parti avec mes douze paysans à demi nus, tout retombera dans l'oubli et le silence... Vous représentez-vous toutes les passions, tous les intérêts qui s'agitaient autrefois dans ces lieux abandonnés ? Il y avait des maîtres et des esclaves, des heureux et des malheureux, de belles personnes que l'on aimait et des ambitieux qui voulaient être ministres ; il y reste quelques oiseaux, et moi, encore pour un temps fort court ; nous nous envolerons bientôt. Dites-moi, croyez-vous que cela vaille la peine d'être un des membres du conseil d'un petit roi des Gaules, moi barbare de l'Armorique, voyageur chez des sauvages d'un monde inconnu des Romains, et ambassadeur auprès de ces prêtres que l'on jetait aux lions ? Quand j'appelai Léonidas à Lacédémone, il ne me répondit pas ; le bruit de mes pas à Torre-Vergata n'aura éveillé personne, et, quand je serai à mon tour dans le tombeau, je n'entendrai pas même le son de votre voix. Il faut donc que je me hâte de me rapprocher de vous et de mettre fin à toutes ces chimères de la vie des hommes. Il n'y a de bon que la retraite et de vrai qu'un attachement comme le vôtre.

« F. de CHATEAUBRIAND. »

La malle qui part tous les jours à six heures du soir de Rome

emporta cette lettre, et, vers onze heures de la nuit, laissa entre Baccano et Nepi un pèlerin assis sur une pierre au bord de la route.

Ce pèlerin, c'était frère Dominique, qui faisait sa première halte sur le chemin de Rome à Paris.

CCLXXVII

Épître d'un maître chanteur.

Pendant que l'abbé Dominique revient à Paris, le cœur brisé par le sombre résultat de son pèlerinage, que nos lecteurs nous permettent de les conduire rue Mâcon, chez Salvator.

Là, ils apprendront quel terrible événement avait amené, à sept heures du matin, Régina chez Pétrus.

Salvator, absent depuis quelques jours, venait de rentrer chez lui, lorsqu'il fut interrompu, au milieu des tendresses de Fragola et des caresses de Roland, par trois coups frappés à la porte.

À cette manière de frapper, il reconnut un des trois amis ; il alla ouvrir : c'était Pétrus.

Salvator recula de deux pas devant la figure décomposée du jeune homme.

Il lui prit vivement les deux mains.

– Mon ami, lui dit-il, il vient de vous arriver un grand malheur, n'est-ce pas ?

– Un malheur irréparable, répondit Pétrus d'une voix presque inintelligible.

– Je ne connais qu'un malheur irréparable, répondit gravement Salvator : c'est la perte de notre honneur, et je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai autant de foi dans le vôtre que dans le mien.

– Merci, répondit affectueusement Pétrus en serrant énergiquement les mains de son ami.

– Voyons, maintenant ; nous sommes des hommes, parlons en hommes. Que vous est-il arrivé, Pétrus ? demanda Salvator.

– Lisez, répondit le jeune peintre en présentant à son ami une lettre toute chiffonnée et qui avait été profondément mouillée de larmes.

Salvator prit la lettre, la déplia, tout en regardant Pétrus. Puis, reportant ses yeux du jeune homme sur le papier, il lut :

« À la princesse Régina de Lamothe-Houdon, comtesse Rappt.

« Madame,

« Un des plus dévoués et des plus respectueux serviteurs de la noble et antique famille de Lamothe-Houdon a trouvé – par un de ces hasards où se montre visiblement la main de la Providence – l'occasion de vous rendre anonymement le plus signalé service qu'une créature humaine puisse rendre à une autre créature de la même espèce.

« Vous partagerez, j'en suis certain, mon opinion, madame, quand vous saurez qu'il s'agit, non seulement du repos et du bonheur de toute votre existence, mais encore de l'honneur de M. le comte Rappt, et peut-être même d'une chose bien autrement précieuse, de la vie de l'illustre maréchal votre père.

« Je vous demande la permission de vous taire les moyens à l'aide desquels je suis arrivé à la découverte du danger qui vous menace et à l'espoir de vous en préserver à jamais. Les vrais dévouements sont modestes, et, permettez-moi de le répéter, j'ai l'honneur de me dire un des plus dévoués serviteurs de la famille de Lamothe-Houdon.

« Voici, madame, le fait dans toute son horrible vérité :

« Un homme, un scélérat, un misérable, un coquin digne du plus horrible châtiment, a trouvé par hasard, dit-il, chez M. Pétrus, onze lettres signées du nom de Régina, comtesse de Brignoles. Il sait bien, madame, que vous n'êtes pas comtesse de Brignoles ; votre noblesse est bien autrement ancienne que celle de ces dignes marchands de prunes ; mais il dit que, si vous pouvez nier le nom, vous ne pouvez pas nier l'écriture. J'ignore par quelle fatalité ces lettres sont tombées dans ses mains ; mais je suis à même de vous renseigner sur le prix exorbitant qu'il met à leur restitution… »

Salvator regarda Pétrus comme pour lui demander ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce commencement d'épître.

– Oh ! lisez, lisez, dit Pétrus, nous ne sommes pas au bout.

Salvator continua :

« Il ne demande pas moins que la somme insensée de cinq cent mille francs, qui, enlevée d'une fortune comme la vôtre, fera un déficit à peine visible, tandis que, dans ses mains, elle assurera la tranquillité de toute sa vie… »

En voyant ce chiffre, Salvator fronça si durement le sourcil, que Pétrus s'écria, d'une voix étouffée et en cachant son visage entre ses mains :

– N’est-ce pas, c’est horrible ?

– Horrible, en effet ! répondit Salvator en secouant tristement la tête.

Mais, de cette voix calme que semblait ne devoir point troubler la chute du monde, il continua :

« Ce misérable dit, madame, pour justifier le prix exorbitant qu’il met à ces précieuses lettres, que chaque épître, contenant une moyenne de cinquante lignes, ne peut s’estimer, vu la beauté et la condition de la personne qui les a écrites, moins de cinquante mille francs ; ce qui met chaque ligne à mille francs et les onze lettres à cinq cent cinquante mille francs.

« Quelques observations que j’aie pu lui faire, quelques prières, quelques supplications, quelques menaces même que j’aie pu lui adresser, non seulement il a persisté dans son exécrable projet, mais encore il a soutenu que, vu les sentiments de toute nature exprimés dans ces épîtres, et dont la publicité mettrait en péril l’honneur de M. le comte Rappt et les précieux jours de M. le maréchal de Lamothe-Houdon, cinq cent mille livres étaient une véritable bagatelle.

« J’ai essayé de l’effrayer alors sur les dangers qu’il courait lui-même à jouer un pareil jeu : je vous ai montrée à lui apostant des hommes de la police pour le faire arrêter lorsqu’il se présenterait pour toucher cette somme qui paraît lui être si nécessaire, que, sur son chiffre, il ne supporte aucune contestation ; je lui ai dit que toute autre femme que vous, menacée dans ses affections les plus chères, irait encore plus loin, et pourrait le faire assassiner. Mais, à cette observation, que je croyais sérieuse cependant, le drôle s’est mis à rire, disant que, dans l’un ou l’autre cas, il y aurait procès, que les lettres seraient nécessairement produites au procès, citées par le procureur du roi, reproduites par les journaux, et que, par conséquent, plus que jamais, sans compter votre réputation, seraient en péril l’honneur de M. le comte Rappt et les précieux jours de M. le maréchal.

« J’ai été obligé de me rendre à cette péremptoire raison.

« Ah ! madame, il y a de bien grands coquins dans notre pauvre monde !

« J’ai donc la douleur de vous annoncer qu’après avoir cherché inutilement tous les moyens imaginables de parer à cette catastrophe, vous n’avez, à mon avis, qu’un seul moyen d’assurer le repos de votre famille : c’est d’en passer par où veut cet indigne scélérat.

« Donc, voici les propositions qu'il a l'honneur de vous faire, et que j'ai l'honneur de vous transmettre en son nom, souhaitant et espérant, madame, qu'en passant par la bouche d'un loyal et vertueux gentilhomme, les paroles de ce coquin fieffé perdront une partie de leur amertume.

« Il demande donc cinq cent mille francs, et, pour vous prouver sa loyauté et son désintéressement – le cœur humain est un inextricable dédale qui n'a d'équivalent que l'abus que parfois on fait de la langue –, et pour vous prouver, répéterai-je, sa loyauté et son désintéressement, il offre de vous remettre d'abord une première lettre sans conditions, afin que, si vous avez l'aveuglement de conserver quelque doute, ce doute vous soit enlevé, et il me charge, en conséquence, de la joindre à cette épître.

« Voilà comment il ne pousse qu'à cinq cent mille francs une prétention qu'il eût pu élever à cinq cent cinquante mille.

« Il pense, au reste, qu'après vous avoir donné une preuve si éclatante de sa bonne foi, vous ne douterez plus de la franchise ultérieure qu'il mettra dans ses relations avec vous.

« Si ces conditions sont acceptées, ce dont il ne doute pas, il vous prie de mettre, ce soir, en signe de consentement, une bougie à la dernière fenêtre de votre pavillon.

« Il sera sous cette fenêtre à minuit sonnant.

« Ce premier point arrêté, il vous supplie de vous trouver, le lendemain, à la même heure, derrière la grille de votre jardin, du côté du boulevard des Invalides.

« Un homme dont la vue ne devra aucunement vous effrayer, car autant son cœur roule de noires perfidies, autant son visage trompeur porte de douceur et d'innocence, un homme s'approchera de la grille et vous montrera de loin un paquet de lettres.

« Vous, madame, de loin aussi, vous montrerez le premier paquet de cinquante mille francs, en billets de banque, soit de mille, soit de cinq cents francs. Cette démonstration de votre part sera la preuve que vous avez compris. Il fera alors trois pas vers vous, vous ferez trois pas vers lui, et, en même temps qu'il avancera sa main, vous étendrez la vôtre ; alors vous lui remettrez le prix de la première épître, et lui vous remettra l'épître.

« Il sera ainsi fait avec la même régularité pour la deuxième, la troisième, enfin jusqu'à la dixième inclusivement.

« Il croit, madame, que les mauvais jours qu'il traverse en

compagnie de toute la France, la cherté des vivres, l'augmentation exorbitante du prix des loyers, les cris déchirants d'une famille nombreuse et affamée sont autant de motifs, sinon suffisants, du moins spécieux, pour justifier ou tout au moins atténuer la hardiesse de sa requête.

« Quant à celui qui se charge, d'une façon tout à fait désintéressée, d'être l'intermédiaire de ce misérable près de vous, il se prosterne bien humblement à vos pieds, vous suppliant une troisième fois, madame, de le compter au nombre de vos plus dévoués et de vos plus respectueux serviteurs.

« Comte Ercolano ***. »

– Voilà, en effet, un grand misérable ! dit Salvator de sa voix calme et douce.

– Oh ! oui, un infâme coquin ! reprit Pétrus les dents et les poings serrés.

– Et que comptez-vous faire ? demanda Salvator regardant fixement Pétrus.

– Je n'en sais rien, répondit Pétrus désespéré. J'ai cru que j'allais devenir fou ; par bonheur, j'ai tout naturellement pensé à vous, et je suis accouru vous demander conseil et assistance.

– Ainsi, vous n'avez trouvé aucun remède ?

– J'avoue qu'un seul, jusqu'à présent, s'est présenté à mon esprit.

– Lequel ?

– Celui de me brûler la cervelle.

– Ce n'est point un remède, c'est un crime, répondit froidement Salvator, et un crime n'a jamais guéri une douleur.

– Pardonnez-moi, répondit le jeune homme, mais vous devez comprendre que je n'ai point la tête à moi.

– Et cependant, si vous en avez eu jamais besoin, de votre tête, c'est aujourd'hui.

– Ô mon ami, mon cher Salvator, dit le jeune homme en se jetant dans ses bras, tandis que Fragola les regardait les mains croisées, la tête inclinée sur l'épaule, et pareille à la statue de la Pitié, ô mon ami, sauvez-moi !

– J'y tâcherai, dit Salvator ; mais, pour que j'y arrive, il faut que je sache les circonstances dans tous leurs détails. Vous comprenez que ce n'est point par curiosité, n'est-ce pas, que je vous demande vos secrets ?

– Oh ! Dieu me garde d'en avoir pour vous ! Régina en a-t-elle pour Fragola ?

Et Pétrus tendit la main à la jeune fille.

– Alors, dit Fragola, pourquoi n'est-elle pas venue me trouver ?

– Que pouviez-vous faire dans une circonstance pareille ? demanda Pétrus.

– Pleurer avec elle, répondit simplement Fragola.

– Vous êtes un ange ! murmura Pétrus.

– Voyons, dit Salvator, il n'y a pas de temps à perdre. Comment cette lettre, adressée à madame la comtesse Rappt, est-elle entre vos mains ? comment les lettres de madame la comtesse Rappt sont-elles entre celles de ce bandit ? et qui soupçonnez-vous de vous les avoir volées ?

– Je vais tâcher de mettre autant d'ordre dans mes réponses que vous en avez mis dans vos demandes, mon cher Salvator ; mais ne m'en veuillez pas si, n'ayant pas sur moi-même le pouvoir que vous avez sur vous, je m'écarte du chemin que vous me tracez.

– Dites, mon ami, reprit Salvator de sa voix plus douce et la plus encourageante.

– Dites, et ayez confiance en Dieu, ajouta Fragola en faisant un mouvement pour se retirer.

– Oh ! restez, restez, dit Pétrus ; n'êtes-vous pas l'amie de Régina depuis plus longtemps que Salvator n'est le mien ?

Fragola s'inclina en signe d'assentiment.

– Eh bien, ce matin, il y a une demi-heure, dit Pétrus après un moment de silence pendant lequel il avait rassemblé ses idées, Régina est arrivée chez moi la figure bouleversée.

« – Avez-vous mes lettres ? m'a-t-elle demandé.

« J'étais si loin de me douter de ce qui se passait, que je lui demandai moi-même :

« – Quelles lettres ?

« – Les lettres que je vous ai écrites, mon ami, répondit-elle ; onze lettres ! »

« – Elles sont là, répondis-je.

« – Où, là ?

« – Dans ce bahut, dans notre coffre.

« – Ouvrez-le, voyez-y, et montrez-les moi.

« J'avais la clef suspendue à mon cou ; je ne la quitte jamais. Le

coffre était scellé au bahut ; j'avais donc cru pouvoir répondre affirmativement.

« – Montrez-les-moi vite, vite ! répéta-t-elle.

« J'allai au bahut, je tirai la porte, le coffre était à sa place.

« – Voyez ! lui dis-je.

« – En effet, répondit-elle, je vois le coffre ; mais les lettres, les lettres ?

« – Les lettres sont dedans !

« – Montrez-les moi, Pétrus.

« J'ouvris le coffre, plein de confiance et le sourire sur les lèvres. Le coffre était vide ! Je jetai un cri de désespoir, Régina poussa un plainte.

« – Ah ! dit-elle, c'était donc vrai !

« J'étais écrasé, je n'osais pas relever la tête ; je tombai à genoux devant elle.

« Ce fut alors seulement qu'elle me présenta la lettre que vous connaissez. Je la lus… Mon ami, je compris alors combien facilement on peut devenir un meurtrier.

– Soupçonnez-vous quelqu'un ? êtes-vous sûr de votre domestique ?

– Mon domestique est un imbécile ; mais il est en même temps incapable d'une mauvaise action.

– Il est cependant impossible que vous n'ayez point de doute sur quelqu'un.

– J'ai bien un soupçon, mais nulle certitude.

– On procède du connu à l'inconnu. Qui soupçonnez-vous ?

– Un homme que vous eussiez vu chez moi si, depuis quelque temps, vous y étiez venu.

Salvator, au lieu de s'excuser de ne pas avoir été visiter son ami, garda la silence.

– Un homme, répéta Pétrus, qui comprenait la cause du mutisme de Salvator, un homme qui se disait mon parrain.

– Votre parrain ?… Ah ! oui, une espèce de capitaine de vaisseau, n'est-ce pas ?

– Justement.

– Grand amateur de peinture ?

– C'est cela, un vieux camarade de mon père ; le connaissez-vous ?

– Non ; mais, avant mon départ, Jean Robert m'a dit deux mots de lui, et, au signalement qu'il m'a donné, j'ai senti vaguement que vous alliez être dupe de quelque escroquerie, ou tout au moins de quelque mystification ; par malheur, j'étais forcé de m'absenter pendant quelques jours ; mais, aujourd'hui même, j'allais aller chez vous pour faire connaissance avec votre personnage… Et vous dites que cet homme ?…

– S'est présenté chez moi comme un ancien ami de mon père, se nommant d'un nom qui m'était bien connu et que, tout enfant, j'avais appris à respecter comme celui d'un brave et loyal marin.

– Mais celui qui se présentait chez vous avait-il le droit de porter ce nom ?

– Comment en aurais-je douté, et quel eût été son but ?

– Vous le voyez, de vous soustraire ces lettres.

– Pourquoi aurais-je pu supposer cela ? Il se présentait chez moi comme un nabab et a commencé par me rendre un service.

– Un service ! fit Salvator regardant fixement Pétrus. Quel service ?

Pétrus sentit qu'il rougissait jusqu'au blanc des yeux sous le regard de Salvator.

– Il a empêché, balbutia Pétrus, que je ne vendisse mes meubles et mes tableaux, en me prêtant dix mille francs.

– Oui, pour lesquels il en demande cinq cent mille à la comtesse Rappt… Voilà, vous en conviendrez, mon cher Pétrus, un gaillard qui sait faire valoir son argent.

Pétrus ne put s'empêcher de jeter un regard de reproche à Salvator.

– Enfin, dit le jeune peintre, c'est un tort, j'en conviens ; mais, ces dix mille francs, je les ai acceptés.

– De sorte que c'est dix mille francs de plus que vous devez, dit Salvator.

– Oh ! dit Pétrus, sur ces dix mille francs, j'ai payé six ou sept mille francs de dettes pressées.

– La question n'est point là, dit Salvator ; revenons au malheur réel. Cet homme a disparu de chez vous ?

– Oui.

– Depuis quand ?

– Depuis hier matin.

– Vous ne vous êtes point inquiété de cette disparition ?

– Non ; il lui arrivait parfois de coucher dehors.

– C'est cet homme !

– Cependant…

– Je vous dis que c'est lui ; nous ferions fausse route en suivant une autre trace.

– Je le crois comme vous, mon ami.

– Qu'a fait la comtesse en recevant cette lettre ?

– Elle a calculé ses ressources.

– Elle est immensément riche ?

– Oui ; mais elle ne peut vendre ou emprunter qu'avec le consentement de son mari, et elle ne peut lui demander ce consentement, puisqu'il est à huit cents lieues d'elle. Elle a donc réuni ses diamants, ses dentelles, ses bijoux ; mais toutes ces choses, fort chères quand on les achète, perdent plus de la moitié de leur valeur lorsqu'on veut les vendre : elle peut faire soixante-quinze à quatre-vingt mille francs au plus.

– Elle a des amies.

– Madame de Marande… Elle a, en effet, couru chez elle ; M. de Marande est à Vienne ! Ne dirait-on pas que tout est conjuré contre nous ? Madame de Marande lui a donné tout ce qu'elle avait d'argent et une parure d'émeraude ; cela peut monter à soixante autre mille francs. Quant à la pauvre Carmélite, inutile d'y songer, c'était lui faire une douleur sans résultat.

– Et, quand à la pauvre Fragola, dit la jeune fille, elle n'a que cet anneau d'or, qu'elle ne donnerait pas pour cinq cent mille francs, c'est vrai, mais qui, pour un bijoutier, en vaut dix.

– Vous avez votre oncle, insista Salvator ; le général est riche, il vous aime, c'est un vrai chevalier, il donnerait certainement sa vie pour racheter l'honneur d'une femme comme la comtesse Rappt.

– Oui, dit Pétrus, il donnerait sa vie, mais il ne donnerait point la dixième partie de sa fortune. J'ai pensé tout naturellement à lui, comme vous dites ; mais le général est violent et ne connaît que les prompts expédients : il irait s'embusquer derrière un arbre avec sa canne à épée, et il tomberait sur le premier passant équivoque qu'il rencontrerait à cette heure sur le boulevard des Invalides.

– Et, quand ce passant-là, reprit Salvator, serait notre escroc lui-même, il pourrait bien n'avoir pas les lettres dans sa poche ; d'ailleurs, comme le drôle l'a dit lui-même, toute tentative d'arrestation ou de meurtre amènerait un procès, la publicité des lettres ; cette publicité, le déshonneur de la comtesse.

– Peut-être y aurait-il un moyen, dit Pétrus.

– Lequel ? demanda Salvator.

– Vous connaissez M. Jackal…

– Eh bien ?

– Ce serait de le prévenir.

Salvator sourit.

– Oui, en effet, dit-il, c'est le moyen le plus simple et le plus naturel en apparence ; mais c'est le plus dangereux en réalité.

– Comment cela ?

– À quoi nous ont servi nos recherches légales dans l'enlèvement de Mina ? Sans le hasard, je me trompe, sans la Providence, qui a permis que je la retrouvasse d'une façon inespérée, elle serait encore la prisonnière de M. de Valgeneuse. À quoi nous ont servi ces mêmes recherches dans l'affaire de M. Sarranti ? À faire disparaître Rose-de-Noël, comme avait disparu Mina. Sachez bien ceci, cher ami : c'est que notre police de 1828 ne découvre une chose que lorsqu'elle a intérêt à la découvrir ; or, dans l'affaire dont il s'agit, je suis à peu près sûr qu'elle ne découvrira rien, et, bien plus, que, loin de vous venir en aide, elle nous desservira de tout son pouvoir.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, ou je me trompe fort, ou la police n'est étrangère à rien de ce qui nous arrive.

– La police ?

– Ou les policiers ; nous sommes mal notés au livre de M. Delaveau, cher ami.

– Mais quel intérêt la police peut-elle avoir au déshonneur de la comtesse Rappt ?

– J'ai dit la police ou les policiers. Il y a la police et les policiers, comme il y a la religion et les prêtres ; ce sont deux choses fort différentes : la police est une institution salutaire, exercée par des gens fort gangrenés. Vous demandez quel intérêt la police peut avoir au déshonneur de Régina ? Quel intérêt la police pouvait-elle avoir à l'enlèvement de Mina ? quel intérêt a-t-elle à l'exécution de M. Sarranti, dont l'échafaud sera, dans huit jours, dressé en place de Grève ? quel intérêt a-t-elle à ce que M. Gérard passe pour un honnête homme et obtienne le prix Montyon ? quel intérêt a-t-elle, enfin, à ce que Rose-de-Noël disparaisse de chez la Brocante ? La police, cher ami, c'est une tortueuse et ténébreuse déesse qui ne s'avance que par des voies

obscures et souterraines ; vers quel but ? nul ne le sait qu'elle-même, quand elle le sait. Elle a tant d'intérêts, cette digne police, qu'on ignore toujours vers quel but elle agit : intérêt politique, intérêt moral, intérêt philosophique, intérêt humoristique. Il y a des hommes d'imagination comme M. de Sartine, des hommes de fantaisie comme M. Jackal, qui font de la police, tantôt un art, tantôt un jeu ; c'est un homme diablement fantaisiste que M. Jackal, allez ! Vous connaissez sa maxime lors-qu'il veut découvrir un secret quelconque : *Cherchez la femme* ; dans ce cas, la femme n'a pas été difficile à trouver. Il y a, en ce moment-ci, d'ailleurs, police et contre-police : police du roi, police de M. le dauphin, police royaliste, police ultra-royaliste. M. le comte Rappt est envoyé à Saint-Pétersbourg ; le bruit court que c'est pour traiter avec l'empereur, à huis-clos, d'un grand projet qui aurait pour but une alliance contre l'Angleterre, alliance dans laquelle on nous rendrait nos frontières du Rhin. En outre, M. de Lamothe-Houdon a été appelé aux Tuileries ; on veut l'amener à faire partie d'un nouveau ministère, composé de M. de Martignac, de M. Portalis, de M. de Caus, de M. Roy, de M. de La Ferronays, que sais-je ! mais le maréchal ne se laisse point prendre à tous ces marivaudages. Il refuse de faire partie d'un ministère de transition ; peut-être veut-on forcer la main au général et le mettre entre un portefeuille et un scandale. Eh ! mon Dieu, mon cher, par le temps qui court, tout est possible.

– Oui, dit Pétrus avec un soupir, excepté de trouver cinq cent mille francs.

Salvator fit comme s'il n'eût pas entendu. Puis, poursuivant sa pensée :

– Remarquez cependant que je n'affirme rien, dit-il, je cherche avec vous.

– Oh ! moi, dit Pétrus découragé, je ne cherche même pas.

– Alors, dit Salvator avec un sourire qui ne laissa point que d'étonner Pétrus, alors je tâtonne seul. Toutefois, ou je me trompe étrangement, ou il doit y avoir de la police, ou tout au moins du policier là-dessous. Cet homme de mer, qui vient s'installer chez vous, qui vous connaît depuis votre enfance, qui, en sa qualité d'ancien ami du capitaine Herbel, sait tous vos secrets de famille, cet homme me paraît sortir tout vif de la rue de Jérusalem. Il n'y a qu'un père ou une mère, ou la police, cette mère de la société, qui connaisse ainsi la vie d'un homme depuis le berceau jusqu'à l'atelier ; puis j'ai toujours pensé que, par l'écriture, on pouvait connaître le caractère d'un homme ; voyez la main qui a tracé ces lignes…

Salvator montra la lettre à Pétrus.

– La main qui a tracé ces lignes n'a pas tremblé ; l'écriture est large, droite, ferme, aucunement déguisée ; preuve que l'écrivain n'a pas peur qu'on le reconnaisse : elle est l'image de l'esprit qui la dicte. L'homme qui a confectionné cette épître est donc, non seulement un habile homme, mais encore un homme de résolution ; il sait parfaitement qu'il risque les galères ; pourtant pas une lettre n'hésite, pas une ligne ne dévie ; c'est écrit clair et droit comme écrirait un teneur de livres. Nous voilà donc en face d'un compagnon hardi, adroit et résolu ; eh bien, soit, j'aime la lutte autant que je hais la ruse ; nous agirons en conséquence.

– Nous agirons ? dit Pétrus.

– Je veux dire que j'agirai.

– Mais, si vous me promettez d'agir, reprit Pétrus, c'est donc que vous avez quelque espérance ?

– J'ai mieux qu'une espérance, maintenant : j'ai une certitude.

– Salvator ! s'écria Pétrus devenant presque aussi pâle de joie qu'il l'avait été de terreur ; Salvator, faites attention à ce que vous me dites.

– Je vous dis, mon ami, que nous avons affaire à un rude lutteur ; mais vous m'avez vu à la besogne et vous savez que j'ai les reins solides. Où est Régina ?

– Elle est retournée chez elle, où elle attend avec anxiété que Fragola lui porte une réponse.

– Elle a donc compté sur Fragola ?

– Comme j'ai compté sur vous.

– Allons, vous avez eu raison tous deux, et cela fait plaisir d'avoir des amis qui ont une pareille confiance en nous.

– Mon Dieu, mon Dieu, Salvator, je n'ose vous interroger…

– Mets ta mante et ton chapeau, Fragola ; prends une voiture, cours chez Régina, dis-lui de rendre à madame de Marande sa parure et ses billets de banque ; dis-lui de remettre, quant à elle-même, ses diamants dans son écrin et son argent dans sa bourse ; dis-lui surtout d'être tranquille, de ne point se tourmenter, et, ce soir, à minuit, de mettre la bougie demandée à la dernière fenêtre de son pavillon.

– J'y vais, répondit la jeune fille sans paraître aucunement étonnée de la mission que lui donnait Salvator.

Et elle entra dans sa chambre pour prendre sa mante et son chapeau.

– Mais, dit Pétrus, si Régina fait, ce soir, le signal demandé, demain, à la même heure, l'homme se présentera pour réclamer les cinq cent mille francs.

– Sans aucun doute.

– Que fera-t-elle, alors ?

– Elle les lui donnera.

– Et qui les lui donnera, à elle, pour les donner à cet homme ?

– Moi, dit Salvator.

– Vous ? s'écria Pétrus presque épouvanté de cette assurance et près de croire que Salvator était fou.

– Sans doute, moi.

– Mais où les trouverez-vous ?

– Cela doit peu vous importer, pourvu que je les trouve.

– Oh ! mon ami, à moins que je ne les voie, je vous avoue…

– Vous êtes bien incrédule, Pétrus ; vous avez cependant un précédent : saint Thomas ! Eh bien, comme saint Thomas, vous verrez.

– Quand cela ?

– Demain.

– Demain, je verrai les cinq cent mille francs ?

– Tout divisés en dix paquets afin d'épargner à Régina la peine de les diviser elle-même ; chaque paquet, comme il est indiqué, contiendra dix billets de banque de cinq mille francs chacun.

– Mais, balbutia Pétrus, ce ne seront point de vrais billets.

– Bon ! et pour qui donc me prenez-vous ? demanda Salvator ; je n'ai point envie que notre homme m'envoie aux galères : ce seront de beaux et bons billets de cinq mille francs, à l'encre rouge et portant en toutes lettres cette légende : *La loi punit de mort le contrefacteur*.

– Me voici, dit Fragola rentrant, toute prête pour la course.

– Tu te souviens de ce que tu as à dire ?

– « Rends à madame de Marande sa parure et ses billets de banque, remets tes diamants dans ton écrin et ton argent dans ta bourse, et fais, demain, à l'heure dite, le signal convenu. »

– Qui est ?

– Qui est de mettre une bougie allumée derrière la dernière fenêtre du pavillon.

– Hein ! fit Salvator en riant, ce que c'est que d'être la maîtresse

d'un commissionnaire ! voilà comme on fait les commissions. Va, ma colombe de l'arche, va !

Et Salvator regarda sortir Fragola avec un œil plein d'amour. Quant à Pétrus, il eût voulu baiser les petits pieds qui paraissaient se presser de porter une bonne nouvelle à une amie.

– Ah ! Salvator, s'écria Pétrus en se jetant dans les bras de son ami quand la porte se fut refermée derrière Fragola, comment vous remercierai-je jamais du service que vous me rendez ?

– En l'oubliant, répondit Salvator avec son doux et calme sourire.

– Mais, enfin, insista Pétrus, ne puis-je vous être bon à rien ?

– À rien absolument, mon ami.

– Dites-moi cependant ce que je dois faire.

– Vous tenir parfaitement tranquille.

– Où cela ?

– Où vous voudrez ; chez vous, par exemple.

– Oh ! je ne pourrai jamais.

– Promenez-vous, alors ; courez à pied, montez à cheval, allez à Belleville, à Fontenay-aux-Roses, à Bondy, à Montmartre, à Saint-Germain, à Versailles ; allez partout où vous voudrez, excepté au boulevard des Invalides.

– Mais Régina, Régina ?

– Régina va être complètement rassurée par Fragola, et je suis sûr que, plus raisonnable que vous, elle se tiendra chez elle.

– Voyez-vous, Salvator, c'est un rêve !

– Oui, un mauvais rêve, mais qui, espérons-le, finira mieux qu'il n'a commencé.

– Et vous dites que, demain, je verrai les cinq cent mille francs en billets de banque ?

– À quelle heure serez-vous chez vous ?

– Oh ! à l'heure que vous voudrez ; toute la journée, s'il le faut.

– Bon ! vous disiez que vous ne sauriez rester en place.

– Vous avez raison, je ne sais ce que je dis. Eh bien, à demain dix heures, si vous voulez, mon cher Salvator.

– À demain dix heures du soir.

– Vous permettez que je vous quitte ? Il faut que je prenne l'air, j'étouffe !

– Attendez ; j'ai moi-même à sortir, nous allons descendre

ensemble.

– Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit Pétrus en battant l'air de ses bras, suis-je bien éveillé ? est-ce bien réel ? nous sommes sauvés !

Et il remplit ses poumons d'air par une large et bruyante aspiration.

Pendant ce temps, Salvator entrait dans la chambre à coucher et prenait dans le tiroir à secret d'un petit meuble en bois de rose un papier orné d'un double timbre et couvert d'une fine écriture, qu'il mettait dans la poche de côté de sa veste de velours.

Les deux jeunes gens descendirent rapidement l'escalier, laissant à Roland la garde de l'appartement.

À la porte de la rue, Salvator tendit la main à Pétrus.

– Nous ne suivons pas le même chemin ? demanda celui-ci.

– Je ne crois pas, dit Salvator ; vous allez, selon toute probabilité, rue Notre-Dame-des-Champs, tandis que, moi, je vais certainement rue aux Fers.

– Comment ! vous allez ?…

– À ma borne, dit en riant Salvator ; il y a longtemps que les dames de la halle ne m'ont vu, et elles doivent être inquiètes de moi ; puis je vous avouerai une chose, c'est que j'ai besoin de faire une ou deux commissions pour compléter vos cinq cent mille francs.

Et, le sourire sur les lèvres, Salvator salua de la main Pétrus, lequel reprit, en songeant à tout ce qui venait de se passer, le chemin qui conduisait à la rue Notre-Dame-des-Champs.

Comme nous n'avons rien à faire dans l'atelier du peintre, suivons Salvator, non point du côté de la rue aux Fers, où il n'avait nul dessin d'aller, quoi qu'il en eût dit à Pétrus, mais rue de Varennes, où était située l'étude du digne notaire que nous avons déjà eu l'honneur de présenter à nos lecteurs sous le nom de maître Pierre-Nicolas Baratteau.

CCLXXVIII

Le stellio-notaire.

Il en est des notaires comme des poulets, avec cette différence que l'on mange les uns et que l'on est mangé par les autres. Il y a donc de bons et de mauvais notaires, comme il y a de bons et de mauvais poulets.

M. Baratteau appartenait à cette dernière catégorie : c'était un mauvais notaire dans toute l'acception du mot, et d'autant plus mauvais, qu'il jouissait, dans tout le faubourg Saint-Germain, d'une réputation d'intégrité égale au moins à celle dont jouissait, à Vanves, l'honnête M. Gérard.

Il était question, pour le récompenser de cette probité proverbiale, d'en faire un maire, un député, un conseiller d'État ou quelque chose d'approchant.

M. Lorédan de Valgeneuse protégeait fort maître Baratteau. Il avait usé de tout son crédit près du ministre de l'intérieur pour le faire nommer chevalier de la Légion d'Honneur ; on sait que le crédit de M. Lorédan de Valgeneuse était grand ; aussi avait-il obtenu la croix demandée ; l'honnête notaire venait donc d'être décoré, au grand scandale de ses clercs, qui, sachant vaguement qu'il avait hypothéqué un immeuble dont il n'était point parfaitement certain d'être propriétaire, l'accusaient tout bas d'être coupable du crime de stellionat et appelaient ironiquement entre eux leur digne patron le stellio-notaire.

L'accusation n'était point parfaitement juste ; le stellionat consiste, en termes de jurisprudence, à vendre deux fois à deux acquéreurs différents une même chose qui vous appartient. Maître Baratteau, si bien instruite que se crût la chronique scandaleuse, ne s'était pas précisément rendu coupable de ce délit ; il avait hypothéqué une chose qui ne lui appartenait pas ; ajoutons que, lorsqu'il avait commis cette peccadille, il était maître clerc et non pas notaire ; qu'il ne l'avait commise que pour acheter son étude ; que, l'étude achetée sur la dot de sa femme, il avait remboursé la dette et fait disparaître, par bonnes et valables quittances, le délit primitif. Cette qualification de stellio-notaire, que les clercs de maître Baratteau donnaient à leur patron, était donc doublement défectueuse. Mais il faut pardonner quelque chose à de jeunes

praticiens égarés par la vue d'un ruban rouge comme le sont les taureaux d'un cirque par la *capa* écarlate du torero.

C'était chez ce douteux personnage – après ce que nous venons de dire, l'épithète ne paraîtra peut-être pas exagérée –, c'était, répétons-nous, chez ce douteux personnage que se rendait Salvator.

Il arriva au moment où maître Baratteau reconduisait un vieux chevalier de Saint-Louis, devant lequel il s'inclinait de la plus humble façon.

En apercevant Salvator à la place où il venait de saluer, avec tant d'humilité, son noble client, maître Baratteau jeta sur le commissionnaire un regard dédaigneux qui équivalait à cette question : « Quel est ce manant ? »

Puis, comme Salvator faisait semblant de ne point comprendre la dédaigneuse et muette interrogation, maître Baratteau la reproduisit tout haut en s'adressant à l'un de ses clercs, avec cette variante et en passant devant Salvator sans le saluer :

– Que veut cet homme ?

– Je désire vous parler, monsieur, répondit le commissionnaire.

– Vous êtes chargé de me remettre une lettre ?

– Non, monsieur, je viens vous parler pour moi-même.

– Pour vous-même ?

– Oui.

– Vous avez une affaire à conclure à mon étude ?

– J'ai à causer avec vous.

– Dites à mon maître clerc ce que vous avez à me dire, mon ami ; ce sera la même chose.

– Je ne puis le dire qu'à vous.

– Alors repassez un autre jour ; aujourd'hui, je n'ai pas de temps.

– Je vous demande pardon, monsieur, mais c'est aujourd'hui, et non pas un autre jour, qu'il faut que je vous parle de cette affaire.

– À moi-même ?

– À vous-même.

Le ton de fermeté grave avec lequel Salvator avait prononcé les quelques paroles que nous venons de rapporter n'avait point laissé que d'impressionner maître Baratteau.

Il se retourna donc assez étonné, et, comme prenant son parti, mais sans faire entrer Salvator dans son cabinet :

– Eh bien, voyons, que me voulez-vous ? dit-il. Contez-moi votre affaire en deux mots.

– Impossible, dit Salvator : mon affaire n'est point de celles qui se disent entre deux portes.

– Vous serez bref, au moins ?

– J'ai besoin d'un bon quart d'heure d'entretien avec vous, et encore je ne sais pas si, au bout d'un quart d'heure, vous serez décidé à faire ce que je désire.

– Mais alors, mon ami, si la chose que vous désirez est si difficile…

– Elle est difficile, mais faisable.

– Ah çà ! mais vous êtes pressant !… Savez-vous qu'un homme comme moi n'a pas de temps à perdre ?

– C'est vrai ; mais je vous promets d'avance que vous ne regretterez point le temps perdu avec moi ; je viens de la part de M. de Valgeneuse.

– Vous ? demanda le notaire étonné en regardant Salvator d'une façon qui signifiait : « Quel rapport ce commissionnaire peut-il avoir avec un homme comme M. de Valgeneuse ? »

– Moi, répondit Salvator.

– Entrez donc dans mon cabinet, dit maître Baratteau vaincu par la persistance de Salvator, quoique je ne comprenne pas quel rapport peut exister entre M. de Valgeneuse et vous.

– Vous allez le comprendre, dit Salvator en suivant maître Baratteau dans son cabinet et en fermant derrière lui la porte qui séparait le cabinet de l'étude.

Au bruit que fit Salvator, le notaire se retourna.

– Pourquoi fermez-vous cette porte ? demanda-t-il.

– Pour que vos clercs n'entendent pas ce que j'ai à vous dire, répondit Salvator.

– C'est donc bien mystérieux ?

– Vous en jugerez vous-même.

– Hum ! fit maître Baratteau en regardant le commissionnaire avec une certaine inquiétude et en allant s'asseoir à son bureau comme un artilleur se place derrière un retranchement.

Puis, après un instant d'investigation sans résultat :

– Parlez, dit le notaire.

Salvator regarda autour de lui, vit une chaise, la traîna vers le bureau, et s'assit.

– Vous vous asseyez ? demanda le notaire étonné.

– Ne vous ai-je pas prévenu que j'en avais pour un bon quart d'heure ?

– Mais je ne vous avais pas dit de vous asseoir.

– Je le sais bien ; seulement, j'ai présumé que c'était un oubli.

– Pourquoi avez-vous présumé cela ?

– Parce que voici le fauteuil où était assise la personne qui m'a précédé.

– Mais cette personne était M. le comte de Noireterre, chevalier de Saint-Louis.

– C'est possible ; mais, comme il y a dans le code : « Tous les Français sont égaux devant la loi », que je suis Français comme M. le comte de Noireterre, et même peut-être meilleur Français que lui, je m'assieds comme il s'est assis ; seulement, comme j'ai trente-quatre ans, tandis qu'il en a soixante-dix, je m'assieds sur une chaise au lieu de m'asseoir sur un fauteuil.

Le visage du notaire manifestait un étonnement progressif.

Enfin, comme se parlant à lui-même :

– Allons, dit-il, c'est quelque pari. Parlez, jeune homme.

– Justement ! j'ai parié, avec un de mes amis, que vous auriez la complaisance de me prêter pour vingt-quatre heures une somme dont j'ai besoin.

– Ah ! nous y voilà, dit maître Baratteau avec cet insolent ricanement qui échappe aux gens d'affaires lorsqu'on leur communique certaines propositions qui leur paraissent insolites.

– Oui, nous y voilà, dit Salvator, et c'est votre faute si nous n'y sommes pas arrivés plus tôt, convenez-en ; moi, je ne demandais qu'à parler.

– Je comprends cela.

– J'ai donc fait ce pari…

– Et vous avez eu tort.

– Que vous me prêteriez la somme dont mon ami avait besoin.

– Mon cher, je n'ai pas d'argent disponible en ce moment-ci.

– Oh ! vous savez, quand les notaires n'en ont pas, ils en font.

– Et, quand j'en ai, je ne prête que sur immeubles et par première hypothèque. Avez-vous des immeubles non grevés ?

– Moi, en ce moment du moins, je n'ai pas un pouce de terre.

– Eh bien, alors, que diable venez-vous faire ici ?

– Je viens de vous le dire.

– Mon ami, dit maître Baratteau en appelant à son aide toute la majesté qu'il était capable de déployer, terminons cette plaisanterie, je vous prie ; mes clients sont des gens prudents et sensés qui ne prêtent pas leur argent au premier venu.

– Mais aussi n'était-ce point l'argent d'un de vos clients que je venais vous demander, répondit Salvator sans paraître le moins du monde intimidé de la dignité qu'on déployait devant lui.

– C'était le mien peut-être ? demanda le notaire.

– Sans doute.

– Mon bonhomme, vous êtes fou.

– Pourquoi cela ?

– Il est défendu aux notaires de spéculer avec leur propre fortune.

– Bon ! dit Salvator, il y a tant de choses qu'il est défendu de faire, et que cependant les notaires font.

– Ah çà ! mon drôle, fit maître Baratteau en se levant et en marchant vers la sonnette.

– D'abord, je ne suis pas un drôle, fit Salvator en étendant le bras et en lui barrant le passage ; puis, comme je n'ai pas encore dit tout ce que j'avais à vous dire, ayez la bonté de reprendre votre place et de continuer à m'écouter.

Maître Baratteau regarda le commissionnaire avec un œil flamboyant ; mais il y avait, dans tout l'ensemble de celui-ci, dans sa pose, dans sa physionomie, dans son regard, un tel aspect de force et de droit, un tel semblant, enfin, de lion au repos, que le notaire se rassit.

Mais, en se rasseyant, un sourire crispa ses lèvres ; il était évident qu'il préparait un coup qu'il allait être difficile à son adversaire de parer.

– En effet, continua-t-il, vous ne m'avez pas dit comment vous venez de la part de M. Lorédan de Valgeneuse.

– Votre mémoire vous fait défaut, digne maître Baratteau, répondit Salvator ; je ne vous ai point dit que je venais de la part de M. Lorédan de Valgeneuse.

– Ah ! par exemple !

– Je vous ai dit que je venais de la part de M. de Valgeneuse tout court.

– C'est la même chose, il me semble.

– Oui, excepté que c’est tout le contraire.

– Expliquez-vous, car je commence à me lasser.

– J’ai l’honneur de vous répéter, monsieur, que, si je n’en ai pas déjà fini avec vous, c’est votre faute.

– Alors finissons.

– Je ne demande pas mieux. Malgré l’excellente mémoire dont vous me paraissez doué, monsieur, continua Salvator, vous me paraissez avoir oublié qu’il existe deux Valgeneuse.

– Comment, deux Valgeneuse ? répondit le notaire en tressaillant.

– Sans doute, l’un qui s’appelle Lorédan de Valgeneuse, et l’autre Conrad de Valgeneuse.

– Et vous venez de la part ?…

– Je viens de la part de celui qui s’appelle Conrad.

– Bon ! vous l’avez donc connu autrefois ?

– Je l’ai connu toujours.

– Mais je veux dire avant sa mort ?

– Êtes-vous bien sûr qu’il soit mort ?

À cette question, bien simple cependant, M. Baratteau bondit sur son siège.

– Comment ! si j’en suis sûr ? s’écria le notaire.

– Oui, je vous le demande, répondit tranquillement le jeune homme.

– Certainement que j’en suis sûr !

– Regardez-moi bien.

– Que je vous regarde ?

– Oui.

– Pour quoi faire ?

– Dame, je vous dis : « Je crois que M. Conrad de Valgeneuse vit » ; vous me répondez : « Je suis sûr que M. Conrad de Valgeneuse est mort » ; alors je vous dis : « Regardez-moi bien. » Peut-être l’examen tranchera-t-il la question ?

– Mais comment cet examen trancherait-il la question ? demanda le notaire.

– Par la raison infiniment simple que c’est moi qui suis M. Conrad de Valgeneuse.

– Vous ! s’écria M. Baratteau, dont les joues se couvrirent d’une

pâleur livide.

– Moi, répondit Salvator avec le même flegme.

– C'est une imposture ! balbutia le notaire ; M. Conrad de Valgeneuse est mort.

– M. Conrad de Valgeneuse est devant vous.

Pendant cette courte discussion, les yeux hagards de maître Baratteau s'étaient fixés sur le jeune homme, et sans doute avaient, en faisant appel aux souvenirs du notaire, en effet, établi une irrécusable identité ; car celui-ci, cessant tout à coup de nier d'une manière absolue, passa à une autre forme de dialogue.

– Mais, enfin, dit-il, quand ce serait vous ?

– Ah ! dit Salvator, convenez que ce serait déjà quelque chose.

– Qu'y gagneriez-vous ?

– J'y gagnerais de vivre, d'abord, et puis ensuite de vous prouver que je ne mentais pas en vous disant que je venais de la part de M. de Valgeneuse, puisque M. de Valgeneuse c'est moi-même ; enfin j'y gagnerais et j'y gagne déjà d'être écouté par vous avec une politesse plus grande et une attention plus soutenue.

– Mais enfin, monsieur Conrad…

– Conrad de Valgeneuse, insista Salvator.

Le notaire sembla dire : « Puisque vous le voulez », et reprit :

– Mais enfin, monsieur Conrad de Valgeneuse, vous savez mieux que personne ce qui s'est passé à la mort de monsieur votre père.

– Mieux que personne, en effet, répondit le jeune homme d'un ton qui fit passer un frisson dans les veines du notaire.

Celui-ci résolut néanmoins de payer d'audace, et, avec un sourire narquois :

– Et cependant pas mieux que moi, dit M. Baratteau.

– Pas mieux, mais aussi bien.

Il se fit un moment de silence, pendant lequel Salvator fixa sur le magistrat un de ces regards avec lesquels le serpent fascine l'oiseau.

Mais, de même que l'oiseau ne tombe pas sans lutte dans la gueule du serpent, M. Baratteau essaya de lutter.

– Enfin, demanda-t-il, que voulez-vous ?

– D'abord, êtes-vous bien convaincu de mon identité ? demanda Salvator.

– Autant qu'on peut être convaincu de la présence d'un homme

à l'enterrement duquel on a été, dit le notaire espérant rentrer dans le doute.

– C'est-à-dire, reprit Salvator, que vous avez été à l'enterrement d'un corps que j'avais acheté à l'amphithéâtre et fait passer pour mon cadavre, par des motifs que je n'ai aucun besoin de vous expliquer.

Ce fut le dernier coup ; le notaire n'essaya plus de discuter.

– En effet, dit-il, tâchant de se remettre de son trouble et n'étant point fâché que Salvator lui donnât une espèce de répit, en effet, plus je vous regarde, plus je me souviens de votre figure ; mais j'avoue que je ne vous eusse pas reconnu à première vue, d'abord parce que je vous croyais véritablement mort, ensuite parce que vous êtes beaucoup changé.

– On change tant en six ans ! dit Salvator avec une sorte de mélancolie.

– Comment ! il y a déjà six années ? C'est effrayant comme le temps passe ! fit le notaire, engageant, faute de mieux, la conversation dans des lieux communs.

Et, tout en parlant, maître Baratteau étudiait avec inquiétude le costume du jeune homme ; mais, après s'être bien assuré que c'était un costume de commissionnaire auquel rien ne manquait, pas même la médaille, le calme rentra peu à peu dans son esprit, et il crut voir parfaitement clair dans la demande que Salvator risquait près de lui. En effet, de son examen, il conclut naturellement que, quoique le costume fût assez propre, celui qui le portait était dans la misère et venait, comme il le lui avait dit, du reste, lui faire un petit emprunt ; dans ce cas, maître Baratteau était un homme qui se respectait, et il s'était déjà répété à lui-même que, si Salvator était bien gentil, il ne serait pas dit que le notaire de la famille Valgeneuse avait laissé le fils du marquis de Valgeneuse, tout bâtard qu'était ce fils, mourir de faim, faute de quelques louis.

Ainsi rassuré, et amené par son assurance à la bonne disposition, maître Baratteau s'enfonça dans son fauteuil, croisa la jambe droite sur la jambe gauche, prit un des dossiers éparpillés sur son bureau, et commença de le parcourir, comptant mettre à profit le temps que le jeune homme embarrassé emploierait à lui exposer sa demande.

Salvator le laissa faire sans dire un mot ; mais, si le notaire eût levé les yeux sur lui en ce moment, il eût été véritablement effrayé en voyant l'expression de mépris dont était empreint le visage du jeune homme.

Mais le notaire ne leva point les yeux ; il parcourait ou faisait semblant de parcourir une feuille de papier timbré griffonnée du haut en bas, et ce fut les yeux fixés sur le papier qu'il lui dit, avec un accent de compassion toute chrétienne :

– Et vous vous êtes fait commissionnaire, mon pauvre garçon ?

– Eh ! mon Dieu, oui, répondit Salvator en souriant malgré lui.

– Gagnez-vous votre vie, au moins ? continua le notaire sans tourner la tête.

– Mais, continua Salvator en admirant l'aplomb de maître Baratteau, mais oui, je ne me plains pas.

– Et combien cela peut-il rapporter par jour, de faire des commissions ?

– Cinq à six francs ; vous comprenez, il y a les bons et les mauvais jours.

– Oh ! oh ! fit le notaire, mais c'est un bon métier, alors ! mais, avec cinq francs par jour, on peut encore, pour peu que l'on soit économe, mettre quatre ou cinq cents francs de côté par an.

– Croyez-vous ? demanda Salvator en continuant à étudier le notaire, à la manière dont le chat étudie la souris qu'il tient entre ses griffes.

– Mais oui, mais oui, continua maître Baratteau. Tenez, par exemple, moi qui vous parle, étant maître clerc dans cette même étude, j'ai économisé deux mille francs sur mes appointements, qui étaient de quinze cents francs ; ce fut le commencement de ma petite pelote… Oh ! l'économie, mon cher, l'économie ! il n'y a pas de bonheur possible sans économie… J'ai été jeune aussi ; j'ai fait mes farces comme les autres, mon Dieu ; mais jamais je n'ai écorné mon budget, jamais le plus petit emprunt, jamais la moindre dette ; c'est avec des principes semblables qu'on s'assure une retraite pour ses vieux jours. Qui sait ! peut-être, vous aussi, serez-vous un jour millionnaire.

– Qui sait ! fit Salvator.

– Oui ; mais, en attendant, nous sommes gêné, hein ? Nous avons fait nos petites fredaines, et, nous trouvant à sec, nous nous sommes souvenu de ce brave maître Baratteau, et nous nous sommes dit : « C'est un bon garçon qui ne nous laissera point dans l'embarras. »

– Ma foi, monsieur, dit Salvator, je dois avouer que vous lisez dans ma pensée comme avec une loupe.

– Hélas ! fit sentencieusement le notaire, nous sommes

malheureusement habitués à sonder les misères humaines : ce qui m'arrive avec vous m'arrive tous les jours avec cinquante pauvres diables qui, tous, commencent leur antienne sur le même ton, et que je mets à la porte au commencement de leur antienne.

– Oui, dit Salvator, j'ai bien vu, en entrant, que c'était là votre habitude.

– Que voulez-vous ! s'il fallait assister tous ceux qui demandent, eût-on la caisse de Rothschild, on n'y suffirait pas. Mais vous, mon garçon, se hâta d'ajouter maître Baratteau, vous n'êtes pas tout le monde : vous êtes le fils naturel de mon ancien client, le marquis de Valgeneuse ; aussi, pour peu que vous soyez raisonnable, je ne demande pas mieux que de vous rendre service. Combien vous faut-il au juste ? Voyons ! continua le notaire en amenant à lui, au fur et à mesure qu'il se renversait en arrière, le tiroir de son bureau, où il mettait son argent.

– Il me faut cinq cent mille francs, dit Salvator.

Le notaire poussa un cri d'effroi et faillit tomber à la renverse.

– Mais vous êtes fou, mon garçon ! cria-t-il en repoussant le tiroir dans sa gaine et en mettant la clef dans sa poche.

– Je ne suis pas plus fou que je ne suis mort, dit le jeune homme ; il me faut cinq cent mille francs, et il me les faut dans les vingt-quatre heures.

Maître Baratteau tourna un œil hagard sur Salvator ; il s'attendait à le voir menaçant, un poignard ou un pistolet à la main.

Salvator était fort tranquillement assis sur sa chaise, et sa physionomie manifestait la plus complète expression de bienveillance et de tranquillité.

– Oh ! oh ! fit le notaire, bien certainement que vous avez perdu l'esprit, jeune homme.

Mais Salvator continua comme s'il n'eût pas entendu :

– J'ai besoin, d'ici à demain neuf heures du matin, de cinq cent mille francs. Avez-vous entendu ?

Le notaire secoua désespérément la tête, comme un homme qui dirait : « Pauvre garçon, il n'y a plus de ressource ! »

– Vous avez entendu ? répéta Salvator.

– Ah çà ! voyons, mon garçon, dit maître Baratteau, qui ne comprenait pas bien nettement, sinon le but de Salvator, du moins ses moyens d'y arriver, mais qui flairait vaguement un grand danger caché sous le flegme du jeune homme ; voyons, comment

peut-il vous être passé par l'esprit que, même en souvenir de votre père, pour lequel j'avais, il est vrai, une grande amitié et une profonde vénération, un malheureux notaire comme moi pourrait vous prêter une pareille somme !

– C'est vrai, répliqua Salvator, je me suis servi d'un mot impropre, j'aurais dû dire une restitution ; mais qu'à cela ne tienne, je rectifie ma demande : je viens donc réclamer de vous cinq cent mille francs d'abord, à titre de restitution.

– De restitution ?… répéta d'une voix tremblante maître Baratteau, qui commençait à comprendre pourquoi le marquis de Valgeneuse avait fermé la porte derrière lui.

– Oui, monsieur, à titre de restitution, répéta pour la troisième fois et sévèrement Salvator.

– Mais que voulez-vous donc dire ? demanda, d'une voix éteinte, en scandant chaque mot, le notaire, dont le front ruisselait de sueur.

– Écoutez bien, dit Salvator.

– J'écoute, répondit le notaire.

– Le marquis de Valgeneuse, mon père, répondit Salvator, vous fit venir, il y a tantôt sept ans…

– Sept ans ! répéta machinalement le notaire.

– Dame, c'était le 11 juin 1821… Comptez.

Le notaire ne répondit point et ne parut faire aucun calcul. Il attendait.

– C'était, continua Salvator, pour vous remettre un testament par lequel, en m'adoptant pour son fils, le marquis me reconnaissait pour son unique héritier.

– C'est faux ! s'écria le notaire, qui verdissait à vue d'œil.

– J'ai lu ce testament, continua Salvator sans paraître avoir entendu le démenti de maître Baratteau. Il en a été fait deux copies, toutes deux de la main de mon père : une de ces copies vous a été remise ; l'autre a disparu. Je viens vous demander communication de ce testament.

– C'est faux, c'est entièrement faux ! hurla le notaire en frissonnant de tous ses membres. J'ai entendu, en effet, monsieur votre père parler d'un projet de testament ; mais, vous le savez, votre père est mort d'une façon si subite, qu'il est possible que le testament ait été fait sans m'avoir pour cela été remis.

– Vous en jureriez ? demanda Salvator.

– J'en donne ma parole d'honneur ! s'écria le notaire en levant

la main, comme s'il eût eu devant lui le crucifix de la cour d'assises, j'en jure devant Dieu !

– Eh bien, si vous en jurez devant Dieu, monsieur Baratteau, dit Salvator sans paraître ému le moins du monde, vous êtes le plus infâme coquin que j'aie jamais vu.

– Monsieur Conrad ! vociféra le notaire en se levant, comme s'il eût voulu sauter sur Salvator. Mais celui-ci lui prit le bras et le fit rasseoir sur son fauteuil comme il eût fait d'un enfant.

À ce moment, maître Baratteau comprit tout à fait pourquoi Salvator avait fermé la porte derrière lui.

– Une dernière fois, dit d'une voix grave Salvator, je vous somme de me donner communication du testament de mon père.

– Il n'existe pas, je vous dis qu'il n'existe pas ! s'écria le notaire en trépignant comme un enfant.

– Soit, monsieur Baratteau, dit Salvator ; j'admets, pour un instant, mais pour un instant seulement, que vous n'ayez pas eu connaissance de cette pièce.

Le notaire respira.

CCLXXIX

Où maître Pierre-Nicolas Baratteau étudie le Code civil et le Code pénal sous la direction de Salvator.

Le soulagement apporté dans l'état moral et physique du digne maître Baratteau ne fut pas long, car presque aussitôt Salvator reprit :

– Dites-moi, continua Salvator, à quelle peine serait condamné un officier public qui aurait soustrait un testament ?

– Mais je ne sais, je ne me souviens pas, dit le notaire, dont les yeux se fermèrent comme pour échapper aux regards ardents du jeune homme.

– Eh bien, dit Salvator en étendant la main vers un livre dont la tranche était divisée en cinq couleurs différentes, si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre ; si vous ne vous en souvenez plus, je vais vous en rafraîchir la mémoire.

– Oh ! dit vivement le notaire, c'est inutile.

– Je vous demande pardon, dit Salvator prenant le Code, c'est, au contraire, de toute nécessité ; d'ailleurs, ce ne sera pas long : sans être notaire, j'ai fort étudié ce livre et n'aurai besoin que d'un instant pour y trouver ce que je cherche. Article 254 du Code pénal, livre III.

Maître Baratteau essaya d'arrêter Salvator, car il connaissait aussi bien que lui l'article en question ; mais Salvator écarta la main que le notaire étendait pour lui reprendre le Code, et, trouvant enfin l'article qu'il cherchait :

– « Article 254 », dit-il ; c'est cela ; hum ! écoutez bien.

La recommandation était inutile, le notaire écoutait de reste.

– « Quant aux soustraction, destruction, enlèvement de pièces, ou de procédures criminelles, ou d'autres papiers, registres, actes ou effets contenus dans des archives, greffes ou dépôts publics, ou remis à un dépositaire public, en cette qualité, les peines seront contre les greffier, archiviste, notaire, ou autre dépositaire négligent, de trois mois à un an d'emprisonnement, et d'une amende de cent francs à trois cents francs. »

– Peuh ! sembla dire maître Baratteau, supposons le maximum de la peine, c'est-à-dire un an de prison et trois cents francs

d'amende, j'aurais encore fait là une assez bonne affaire.

Salvator lut sur le visage de maître Baratteau comme dans un livre tout grand ouvert.

– Attendez, attendez, honnête monsieur Baratteau, dit-il ; il y a encore un article qui concerne le même sujet.

Maître Baratteau poussa un soupir.

– « Article 255 », continua Salvator.

Et il lut :

– « Quiconque se sera rendu coupable des soustraction, enlèvement ou destruction, mentionnés en l'article précédent, sera puni de la réclusion. »

– Bah ! sembla dire le notaire, appelons la peine emprisonnement ou réclusion, c'est exactement bonnet blanc ou blanc bonnet… en supposant, toutefois, que l'on ait retrouvé l'autre testament, ce qui me paraît impossible, attendu que M. de Valgeneuse m'a assuré l'avoir jeté au feu – j'aurais toujours fait une excellente affaire.

Par malheur pour le digne homme, Salvator ne le laissa pas longtemps dans cette quiétude. En effet, comme on va voir, la position n'était pas tout à fait telle que se la faisait maître Baratteau. Salvator reprit le second paragraphe de l'article 255.

– « Si le crime est l'ouvrage du dépositaire lui même », lut-il, « il sera puni des travaux forcés à temps. »

La figure du notaire se décomposa si rapidement et si complètement, que Salvator eut peur de le voir tomber du haut mal et étendit la main sur la sonnette pour appeler du secours.

Mais le notaire l'arrêta.

– Qu'allez-vous faire ? s'écria-t-il.

– Je vais envoyer chercher un médecin ; vous ne me paraissez pas bien, mon cher monsieur.

– Ce n'est rien, ce n'est rien, dit le notaire, ne faites pas attention ; je suis sujet à des faiblesses d'estomac ; j'ai eu tant d'affaires aujourd'hui, que je n'ai pas pris le temps de déjeuner.

– Et vous avez eu tort, dit le jeune homme ; il est bon de faire des affaires, mais pas au détriment de sa santé, et, si vous voulez déjeuner, j'attendrai patiemment que vous ayez fini ; nous reprendrons notre conversation après.

– Non, non, continuez, dit le notaire ; je suppose que vous n'avez plus grand-chose à me dire ; et remarquez que c'est une observation que je vous fais, et non un reproche, mais voilà une

dizaine de minutes que nous causons pénalité, exactement comme si nous étions, vous un juge d'instruction, et moi un criminel. Abrégeons donc, s'il vous plaît.

– Eh ! cher monsieur Baratteau, s'écria Salvator, ce n'est pas moi qui fais traîner la chose en longueur, je suppose ; c'est vous qui faites toute sorte de difficultés.

– Ah ! vous comprenez, dit le notaire, c'est qu'il vous est échappé tout à l'heure un terme dur à mon égard.

– Je crois avoir dit que vous étiez…

– Inutile de le répéter, interrompit le notaire ; je consens à l'oublier, et même à vous faire encore, en souvenir de votre père, mes offres de service ; mais formulez plus raisonnablement votre demande ! Vous me couperiez en quatre morceaux, que vous ne me feriez pas donner ce que je n'ai pas. Voyons, expliquez-vous catégoriquement.

– Eh bien, c'est ce que je vais faire, répondit Salvator ; et, pour abréger, je passe rapidement, de l'article 255 du Code pénal, aux articles 1382 et 1383 du Code civil, livre III, titre IV, chapitre II. Ne vous impatientez pas, nous y sommes.

Le notaire voulut encore interrompre Salvator ; mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps et reprit :

– « Article 1382. Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer.

« Article 1383. Chacun est responsable du dommage qu'il a causé, non seulement par son fait, mais encore par sa négligence ou son imprudence. »

Salvator releva la tête, et, avec lenteur et gravité, le doigt sur les articles :

– Voilà à quoi, dit-il, la loi condamne les soustracteurs ; je ne parle de la mort civile, de la perte des droits de citoyen que pour mémoire, c'est un détail dans l'ensemble. Et, maintenant que je vous ai rappelé la loi, permettez-moi de vous réitérer ma demande : Voulez-vous être assez bon pour me remettre cinq cent mille francs, d'ici à demain, neuf heures du matin ?

– Mais, s'écria le notaire en faisant semblant de se cogner le front contre son bureau, c'est à se briser la tête contre la muraille ; c'est à en perdre la raison, si toutefois je ne l'ai pas déjà perdue en ce moment, car le langage que vous me tenez me paraît si insensé, qu'il me faut croire à un abominable cauchemar.

– Rassurez-vous, honnête monsieur Baratteau, vous êtes

parfaitement éveillé, et je crois que vous en donnez la preuve.

Le notaire ne savait pas encore ce que Salvator allait lui dire ; mais il tremblait instinctivement comme s'il l'eût su.

– Une dernière fois, dit le jeune homme, me jurez-vous que vous n'avez ni reçu ni vu le testament du marquis de Valgeneuse ?

– Oui, oui, je vous jure devant Dieu et devant les hommes que je n'ai jamais ni reçu ni vu ce testament.

– Eh bien, moi, à mon tour, dit froidement Salvator en tirant un papier de sa poche, je vous répète, afin que vous ne l'oubliiez pas, que vous êtes le plus infâme coquin que j'ai jamais vu. Tenez !

Et Salvator, arrêtant de la main gauche M. Baratteau, qui semblait vouloir, pour la seconde fois, sauter sur lui, lui montra de la droite le testament qu'il avait déjà montré, on s'en souvient, à M. Lorédan de Valgeneuse, dans le cabaret de Châtillon, où Jean Taureau et son ami Toussaint-Louverture avaient si rudement mené le pauvre gentilhomme.

Puis il lut ces lignes, écrites sur la couverture :

« Ceci est le double de mon testament olographe, dont la seconde copie sera déposée entre les mains de M. Pierre-Nicolas Baratteau, notaire, rue de Varennes, à Paris, chacune des copies écrite de ma main, et ayant valeur d'original.

« Ce 11 juillet 1821.

« Marquis de Valgeneuse. »

– Il y a *sera,* s'écria le notaire, il n'y a pas *est !*

– C'est vrai, dit Salvator ; mais voici, caché sous mon pouce, un simple mot qui comble la lacune.

Il démasqua le mot, et maître Baratteau put en effet lire, la sueur de l'agonie au front, ce seul mot, écrit au-dessous des quelques lignes que nous avons citées :

Reçu,

P.-N. Baratteau.

Cette précieuse signature était accompagnée d'un de ces parafes en nœud d'amour comme les notaires seuls savent en faire.

Maître Baratteau essaya de sauter sur le testament comme avait, en pareille circonstance, tenté de le faire Lorédan de Valgeneuse ;

mais Salvator, devinant l'intention et prévenant le mouvement, lui serra si vigoureusement le bras, que celui-ci lui dit d'une voix suppliante :

– Ah ! monsieur Conrad, vous me brisez le bras !

– Misérable ! fit Salvator le lâchant avec dégoût et remettant le papier dans sa poche, jure donc devant Dieu et devant les hommes que tu n'as ni vu ni reçu le testament du marquis de Valgeneuse !

Puis, se reculant, croisant les bras et le regardant :

– En vérité, dit-il, j'admire jusqu'où peut aller l'engourdissement de la conscience humaine ! J'ai là devant moi un misérable qui devait croire que, par suite de son crime, un malheureux jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'était brûlé la cervelle, et ce misérable avait suivi son convoi, vivait sans remords, acceptait la considération publique qui faisait fausse route en entrant chez lui ; il vivait de la vie des autres hommes, avait une femme, des enfants, des amis, riait, mangeait, dormait sans se dire que ce n'était pas dans un cabinet élégant, en face d'un bureau façon de Boule qu'il devrait être, mais au pilori, mais au bagne, mais aux galères ; en vérité, la société qui nous offre de pareilles monstruosités est bien mal faite et a besoin de cruelles réformes !

Puis, changeant de ton :

– Allons, dit-il en fronçant énergiquement le sourcil, finissons-en. Mon père m'a laissé par testament la totalité de ses biens, meubles et immeubles : vous me devez donc, à titre de restitution et de réparation, sans préjudice des peines portées au Code pénal, la totalité des biens de mon père, estimée dans le testament quatre millions ; plus l'intérêt de ces quatre millions pendant sept ans, soit quatorze cent mille francs, non compris les intérêts des intérêts et les dommages auxquels me donnent droit les articles 1382 et 1383 ; vous me devez donc, sans parler quant à présent de ces dommages, clairement et nettement à cette heure, une somme de cinq millions quatre cent mille francs. Vous voyez donc que ma demande est plus raisonnable et plus modeste que vous ne dites, puisque ce que j'exige pour le moment ne constitue pas même le dixième de ma fortune. Remettez-vous donc et terminons au plus tôt cette sale affaire.

Le notaire semblait n'avoir rien entendu : les yeux fixés à terre, la tête penchée sur sa poitrine, les bras roidis et collés le long du corps comme des bras de mannequin, abattu, atterré, anéanti, on eût dit le dernier coupable en présence de l'archange punisseur du jugement dernier.

Salvator lui frappa sur l'épaule pour le tirer de cet

engourdissement, et lui dit :

– Eh bien, à quoi songeons-nous ?

Le notaire tressaillit, comme s'il eût senti la main du gendarme de la cour d'assises ; il leva sur son interlocuteur des yeux effarés, hagards, insensés, puis laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et reprit son attitude morne et désespérée.

– Holà ! maître escroc, dit Salvator, auquel la vue de cet homme n'inspirait que du dégoût ; holà ! maître escroc, parlons peu, mais parlons vite et bien. Je vous ai dit et je vous répète qu'il me faut cinq cent mille francs pour demain à neuf heures du matin.

– Mais c'est impossible ! balbutia tout bas le notaire sans relever la tête, de peur de rencontrer le regard du jeune homme.

– C'est votre dernier mot ? demanda Salvator. Dès qu'il s'agit de prendre, un homme comme vous ne doit pas être embarrassé ; il me les faut.

– Je vous jure… essaya de dire le notaire.

– Ah ! bon ! encore un serment, fit Salvator avec un sourire de suprême mépris ; c'est le troisième depuis une demi-heure, et je ne crois pas plus à celui-là qu'aux deux premiers. Une dernière fois – entendez-vous bien ? c'est la dernière –, voulez-vous ou ne voulez-vous pas me donner les cinq cent mille francs que je demande ?

– Mais alors accordez-moi un mois pour les trouver !

– Je vous ai déjà dit que c'était demain à neuf heures qu'il me les fallait ; j'ai dit à neuf heures, pas à dix, ce serait trop tard.

– Seulement une semaine !

– Pas une heure, vous dis-je.

– Alors c'est impossible ! s'écria le notaire d'une voix désespérée.

– En ce cas, je sais ce qu'il me reste à faire, répliqua Salvator en se dirigeant vers la porte.

En voyant le jeune homme prendre cette direction, le notaire retrouva toutes ses forces, et bondit entre la porte et lui.

– Pour l'amour de Dieu, monsieur de Valgeneuse, ne me déshonorez pas ! dit-il d'une voix suppliante.

Mais, en détournant la tête, comme s'il répugnait à le voir, Salvator l'écarta du bras et continua son chemin.

Le notaire le gagna de vitesse une seconde fois, et, appuyant la main sur le bouton de la serrure :

– Monsieur Conrad, s'écria-t-il, au nom de votre père, qui avait

de l'amitié pour moi, épargnez-moi le déshonneur !

Et il prononça ces mots d'une voix si faible, qu'à peine pouvait-on les entendre. Salvator fut inébranlable.

– Voyons, laissez-moi passer, dit-il.

– Encore un mot, dit le notaire : c'est non seulement la mort civile, mais la mort réelle qui va entrer par cette porte, si vous l'ouvrez avec de si terribles intentions ; je vous préviens que, non seulement je ne survivrai pas à ma honte, mais encore que je ne l'attendrai pas : derrière vous, je me fais sauter la cervelle.

– Vous ? dit Salvator le regardant en face avec un air de défi ; c'est la seule bonne action que vous pourriez faire, et c'est pour cela que vous ne la ferez point.

– Je me tuerai, dit le notaire, et, en mourant, j'emporterai votre fortune avec moi, tandis qu'en accordant du temps…

– Vous êtes un niais, répondit Salvator. Est-ce que mon cousin Lorédan de Valgeneuse ne me répond pas de vous, comme vous me répondez de lui ? Allons, arrière, vous dis-je !

Le notaire se laissa glisser à ses pieds, lui prit en sanglotant les genoux, les couvrit de larmes en criant :

– Pitié, mon bon monsieur Conrad ! pitié !

– Arrière, misérable ! dit le jeune homme en le repoussant du pied.

Et il fit encore un pas vers la porte.

– Eh bien, je consens à tout, à tout ce que vous voudrez ! s'écria le notaire en saisissant la veste du commissionnaire pour l'empêcher de sortir.

Il était temps : Salvator venait de mettre la main sur le bouton de la porte.

– Enfin ! ce n'est pas sans peine, dit Salvator en revenant prendre sa place près de la cheminée, tandis que le notaire reprenait la sienne derrière son bureau.

Une fois assis, le notaire poussa un soupir et parut disposé à retomber dans son apathie. Ce n'était point l'affaire de Salvator.

– Or çà, dépêchons, dit-il ; c'est déjà bien du temps perdu dans une pareille affaire. Avez-vous la somme ou les valeurs représentatives de la somme chez vous ?

– J'ai une centaine de mille francs, dit le notaire, en écus, or et billets.

Et, ouvrant sa caisse, il étala les cent mille francs sur le bureau.

– Et pour les quatre autres cent mille francs ? demanda Salvator.

– J'ai ici pour huit cent mille francs, à peu près, de titres, coupons de rentes, obligations, actions, etc., etc., répondit maître Baratteau.

– Bien ; vous avez toute la journée pour faire argent de cela ; seulement, je vous préviens que j'ai besoin de cet argent en billets de banque de mille ou de cinq mille francs, et non en numéraire.

– Ce sera comme vous voudrez.

– Alors donnez-moi le tout en billets de mille francs.

– Soit.

– Vous diviserez les cinq cent mille francs en dix liasses de cinquante mille francs chacune.

– Ce sera fait ainsi que vous le désirez, dit le notaire.

– Bien.

– Et il vous faut cet argent ?...

– Demain avant neuf heures, je vous l'ai dit.

– Il sera chez vous ce soir.

– Ce sera encore mieux.

– Où faudra-t-il vous porter cela ?

– Rue Mâcon, no 4.

– Voulez-vous me dire sous quel nom je dois vous demander, car je suppose que vous ne portez pas le vôtre, puisque l'on vous croit mort ?

– Vous demanderez le commissionnaire de la rue aux Fers, M. Salvator.

– Monsieur, dit solennellement le notaire, je vous promets que, ce soir, à neuf heures, je serai chez vous.

– Oh ! je n'en doute pas, répondit Salvator.

– Mais puis-je espérer, mon bon monsieur Conrad, qu'après avoir exécuté ponctuellement vos ordres, je n'aurai plus rien à craindre de vous ?

– Je réglerai ma conduite sur la vôtre, monsieur ; selon que vous ferez, je ferai moi-même. Pour le moment, je compte vous laisser en repos ; ma fortune est trop bien placée chez vous pour que je cherche un autre placement ; c'est donc quatre millions neuf cent mille francs que je laisse provisoirement entre vos mains : usez-en si cela vous plaît, mais n'en abusez pas.

– Ah ! monsieur le marquis, vous me sauvez la vie, dit maître Baratteau les yeux baignés des larmes de la joie et de la reconnaissance.

– Provisoirement, dit Salvator.

Et il quitta ce cabinet où son cœur, depuis qu'il y était entré, s'était soulevé tant de fois de honte et de dégoût.

CCLXXX

L'aérolithe.

Le lendemain de la scène que nous venons de raconter, le boulevard des Invalides, désert, silencieux et vigoureusement ombré, présentait, à onze heures et demie du soir, l'aspect d'une forêt touffue des Ardennes. Le touriste qui fût entré à cette heure-là à Paris, par la barrière de Vaugirard ou la barrière des Paillassons – en supposant qu'un voyageur ait eu la fantaisie d'entrer dans la capitale par une de ces deux barrières, qui ne conduisent nulle part et ne ramènent d'aucun endroit –, ce touriste-là, disons-nous, se fût cru certainement à cent lieues de Paris, tant le spectacle de ces quatre longues rangées d'arbres hauts, forts, vigoureux, fantastiquement éclairés par la lune, offraient, avec leur front lumineux et leur pied sombre, l'image d'une armée de soldats géants faisant sentinelle autour des murailles d'une ville babylonienne.

Mais le personnage sur le front duquel se projetait l'ombre immense ne paraissait nullement atteint de la surprise qui eût assailli, à son entrée, un habitant d'une de nos lointaines provinces arrivant à Paris. Tout au contraire, ces ombreuses allées, que nous avons comparées à une forêt des Ardennes, ne paraissaient offrir au personnage qui animait cette mystérieuse solitude qu'un spectacle qui lui était familier, et nous dirons même – à la façon dont il recherchait les ténèbres les plus profondes dans cette obscurité –, qu'un asile qui était favorable à ses desseins.

Il parcourait le boulevard comme un homme contraint, pour une importante raison, à cette promenade nocturne, prêtant une attention toute particulière aux objets qu'il rencontrait sur son chemin, regardant au-dessous et au-dessus de lui, devant et derrière, à droite et à gauche, errant mélancoliquement, et, tout au contraire de l'ami Pierrot, évitant les rares endroits où se faisait le clair de lune.

À première vue, on eût été fort embarrassé pour dire à quelle classe de la société appartenait ce personnage ; mais, en l'étudiant avec attention, en le suivant dans les méandres de sa promenade, en observant ses gestes, en l'accompagnant dans ses allées et venues, en remarquant le soin avec lequel il examinait tel ou tel objet, plutôt que tel ou tel autre, on eût su bientôt à quoi s'en tenir

sur la cause qui l'avait, à cette heure avancée de la nuit, conduit au boulevard des Invalides.

L'objet qu'il paraissait examiner avec le plus d'attention, et vers lequel, bien qu'il s'en éloignât de temps en temps, il semblait invinciblement attiré, était la grille de la comtesse Rappt.

Se glissant le long du mur et avançant la tête avec précaution jusqu'à toucher les barreaux, il plongeait son regard scrutateur dans le petit bois qui formait une espèce de massif à dix pas de l'autre côté de la grille.

Deux hommes seulement pouvaient avoir un motif plausible, ou un intérêt suffisant, pour se promener, à minuit, devant la grille de Régina : un amoureux ou un voleur.

L'amoureux, parce qu'il est au-dessus des lois ; le voleur, parce qu'il est au-dessous.

Or, l'homme en question n'avait nullement l'aspect d'un amoureux.

Ensuite, l'amoureux qui eût eu un motif plausible de se promener là, c'était Pétrus, et l'on sait que Salvator lui avait enjoint, ou de rester chez lui, ou de se promener partout ailleurs.

Disons que Pétrus avait religieusement observé la prescription de Salvator, dans ce qu'elle avait de plus sévère, et était resté chez lui.

Il est vrai qu'il avait été tout à fait rassuré par Salvator, qui était passé à l'atelier dès la veille au soir, et lui avait montré les cinq cent mille francs que, selon sa promesse, lui avait apportés et remis à neuf heures précises maître Baratteau.

Nous avons dit que le promeneur n'avait rien d'un amoureux, ajoutons qu'il n'avait surtout rien de Pétrus.

C'était un homme de moyenne taille, qui, vu de dos ou par-devant, présentait des deux côtés une surface arrondie. Il était habillé d'un long vêtement qui lui descendait jusqu'aux talons et qui, tombant à pic de son col sur ses souliers, ressemblait bien plus à une lévite ou à une robe de Persan qu'à une redingote ordinaire ; il était coiffé d'un chapeau bas de forme et large de bord, ce qui lui donnait l'air d'un ministre protestant ou d'un quaker américain ; enfin, sa figure était emboîtée dans un épais fourré de favoris qui, remontant jusqu'au-dessous des sourcils, ne laissaient à découvert qu'une très minime portion de sa figure.

Puisque ce n'était pas Pétrus, c'était donc le comte Ercolano ***.

Puisque ce n'était pas un amoureux, c'était donc un voleur.

C’était tout à la fois le comte Ercolano et un voleur.

Ce point clairement posé, nos lecteurs devinent ce qu’il attendait et comprennent pourquoi la grille du jardin de la comtesse Rappt attirait plus particulièrement son attention.

En arrivant sur le boulevard dès dix heures et demie, il en avait battu les coins et recoins, les allées et les contre-allées ; puis il s’était tenu à l’écart, après avoir bien étudié les lieux ; enfin, il avait reconduit au loin le dernier passant suspect qui s’était attardé dans ce quartier désert ; dès la nuit tombée, et une fois bien assuré d’être le maître de la place, il était revenu se promener mélancoliquement sur la chaussée dans l’allée contiguë au parc de la comtesse Rappt.

1° On pouvait le surprendre de trois façons différentes, et c’était pour parer à ce triple danger qu’il était venu, dès dix heures du soir, s’embusquer devant la grille, pour étudier de plus près les moyens d’attaque et leur opposer efficacement ses moyens de défense.

On pouvait venir de droite ou de gauche, et lui tomber dessus à l’improviste tandis qu’il échangerait les lettres contre les billets ; mais un compagnon de la trempe de celui que nous mettons en scène n’était point fait pour se laisser tomber dessus, même inopinément. Nous avons dit qu’il avait étudié minutieusement les lieux et s’était assuré que nul coin ne pouvait recéler une embuscade ; d’ailleurs, pour ce cas – car c’était un homme d’une haute prévoyance que le comte Ercolano –, pour ce cas, il avait passé, dans une ceinture complètement cachée sous sa grande lévite, il avait passé une paire de pistolets à deux coups et un poignard long et bien affilé ; il pouvait donc espérer défendre sa fortune ou tout au moins la vendre si chèrement, que ceux que voudraient y porter atteinte auraient à s’en repentir.

Par conséquent, il n’avait rien à craindre de ce premier côté.

2° Il est vrai que, d’autre part, le danger était plus grand.

Le danger était plus grand du côté de la rue Plumet, où était située la grande porte d’entrée de l’hôtel de Lamothe-Houdon, celle devant laquelle s’arrêtaient les voitures : on pouvait avoir fait cacher dans l’hôtel, derrière cette porte, une demi-douzaine de gaillards armés de fusils, de sabres et de hallebardes ; dans sa prévoyance, le comte Ercolano *** rêvait les armes les plus fantastiques, et cette demi-douzaine de gaillards pouvait foncer sur lui tandis qu’il échangerait les lettres contre les billets.

Mais c’était un homme d’une fécondité d’imagination peu commune que le comte Ercolano ***, et un gentilhomme de sa

force ne devait pas être arrêté longtemps par un pareil obstacle.

Il alla donc, à pas de loup, explorer la rue Plumet, comme il avait exploré le boulevard, et, après s'être assuré que la rue était entièrement déserte, il étudia la porte de la rue, qu'il avait déjà laborieusement examinée la veille.

Le but de cette étude était de s'assurer qu'aucun changement dans son économie n'avait été pratiqué depuis vingt-quatre heures.

La porte était dans le même état que la veille.

C'était une immense porte de chêne à deux battants et à quatre panneaux ; de chaque côté, entre le panneau du haut et le panneau du bas, était un bouton de fer de la grosseur d'une orange.

Le comte Ercolano *** commença par toucher les boutons pour s'assurer de leur immobilité ; après quoi, il tira de sa large manche un engin de fer qui aurait eu la forme d'un 8, si les extrémités de ce 8 n'eussent présenté au sommet et à la base un cercle parfait au lieu de l'ovale, et si ces deux cercles, au lieu de se toucher, n'eussent été à une certaine distance l'un de l'autre, ce qui donnait à cet instrument, vu horizontalement, l'apparence suivante o-o ; il appliqua ce 8 ou cette S fermée sur les deux boutons de la porte, c'est-à-dire qu'il enclava chacun des boutons dans chacune des extrémités de l'engin ; l'engin alors s'adapta tellement aux boutons, les serra si étroitement et avec tant de précision, que le maître chanteur fit clapper sa langue d'un air d'orgueilleuse satisfaction.

– Oui, fit-il, songeant à l'illustre forgeron, ami et conseiller du roi Dagobert, et parodiant sans respect le couplet bien connu d'un vaudeville fort à la mode à cette époque :

Du haut des cieux, ta demeure dernière

Grand saint-Éloi, tu dois être content !

En effet, cet ingénieux instrument appliqué à la porte faisait, par devant, le même effet que les barres de fer font par derrière, c'est-à-dire qu'en tirant la porte à quatre chevaux, on n'eût pas même réussi à l'ouvrir.

3° Mais le troisième péril, le plus grand, le plus véritable, tout en venant toujours de l'hôtel, ne venait pas de la rue Plumet.

Le traquenard par lequel pouvait le plus aisément être pris le comte Ercolano ***, c'était, sans contredit, la grille même par laquelle la conférence devait avoir lieu.

Aussi, une fois son engin adapté à la porte de la rue Plumet, le comte Ercolano *** regagna-t-il le boulevard, qu'il inspecta de nouveau avec un soin plus minutieux que jamais ; car l'heure approchait, si lente que fût sa marche.

Onze heures trois quarts venaient de sonner. Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

L'aventurier passa et repassa devant la grille, plongeant son regard aussi avant qu'il pouvait dans le jardin touffu comme un bois.

Mais il n'est pas plus de bois pour la lune que de grand homme pour son valet de chambre. Le comte Ercolano ***, favorisé par ce guide céleste, put donc fureter de l'œil dans les plus épaisses profondeurs du jardin et s'assurer qu'il était aussi désert que le boulevard.

Cependant ce jardin, momentanément désert, pouvait tout à coup, et en un instant, se peupler d'un monde de valets armés jusqu'aux dents. Ce fut du moins la pensée de notre compagnon ; aussi s'empressa-t-il de parer à l'événement.

Il empoigna d'abord un à un, et les uns après les autres, tous les barreaux de la grille, pour s'assurer qu'ils avaient, ainsi que les boutons de fer de la porte, conservé leur immobilité habituelle ; en d'autres termes, il voulut se convaincre qu'à l'aide d'un barreau mobile, enlevé à un moment donné, on n'allait pas s'élancer sur lui et lui faire rendre gorge.

Après un examen approfondi, il acquit cette certitude.

Restait la porte de la grille, qui, remplissant son devoir de porte, pouvait s'ouvrir à la première réquisition d'un ou de plusieurs habitants de l'hôtel.

Notre compagnon l'ébranla d'un bras vigoureux ; la porte parut fermée comme la veille.

Il eut la preuve qu'elle était, non seulement fermée, mais encore fermée à double tour, en passant le bras de l'autre côté de la grille et en s'assurant que le pêne était profondément entré dans la gâche, et que la gâche était solidement scellée dans la muraille.

– C'est égal, dit-il en essayant vainement de passer la tête entre deux barreaux, pour joindre la preuve de la vue à la preuve du toucher, je n'ai qu'une confiance très restreinte dans la solidité des gâches ; hélas ! j'en ai tant vu tomber autour de moi !

Et, ce disant, il tira de la poche de sa lévite une manière de chaîne de tournebroche de quatre ou cinq pieds de long.

Puis il l'enroula autour de la gâche, prenant le bouton du pêne

pour point d'appui ; revint la passer autour d'un des barreaux, en fit autant de l'autre extrémité de la chaîne, repassa un double tour à la gâche et au bouton ; puis, ramenant à lui les deux bouts de la chaîne, il fit un de ces nœuds dits à la marinière, sans songer (on ne songe pas à tout) que ce nœud, fait par le comte Ercolano ***, pouvait, dans un cas donné, compromettre le digne capitaine Monte-Hauban.

– Que Balthasar Casmajou, qui m'a enseigné les premiers éléments de la serrurerie, soit placé, dans le ciel, à la droite de saint Éloi, murmura le reconnaissant aventurier, en passant, pour plus grande sûreté, un cadenas dans les anneaux soudés aux deux extrémités de la chaîne.

Et il leva vers la voûte étoilée un regard reconnaissant.

En baissant les yeux, il aperçut, à trois pas de lui, une ombre blanche.

C'était la comtesse Rappt.

L'ange du repos, qui veille invisiblement autour des tombes, ne foule pas plus doucement le gazon que ne l'avait fait la jeune femme.

En effet, elle était arrivée si doucement à trois pas de la grille, que, quoique l'oreille du comte Ercolano *** fût des plus exercées, celui-ci ne l'avait pas entendue venir.

Bien qu'il fût préparé à cette rencontre, et cela de longue main, la vue inopinée de la jeune femme produisit sur lui tout l'effet d'une apparition. Il ressentit une commotion semblable à celle dont il eût été atteint en touchant le fil d'une pile voltaïque ; instinctivement, il bondit de deux pas en arrière et regarda autour de lui, comme si cette subite apparition devait être le signal d'un danger.

Ne voyant rien que la forme blanche, n'entendant d'autre bruit que le murmure du vent dans les feuilles, il fit un pas pour se rapprocher.

Mais il n'acheva pas même le premier pas.

– Hum ! hum ! fit-il, si c'était un homme déguisé en femme, et que cet homme lâchât sur moi un coup de pistolet bien chargé. Diable ! on a vu des choses semblables, et de pires même !

– Est-ce vous, madame le comtesse ? demanda-t-il en s'effaçant derrière un arbre.

– C'est moi, répondit Régina d'une voix si douce, que le timbre de cette voix dissipa tout soupçon et toute crainte dans l'esprit de l'aventurier.

Aussi s'approcha-t-il aussitôt, et, s'inclinant avec respect :

– Madame, dit-il, je suis votre respectueux serviteur.

Mais, comme Régina n'était point venue dans le but d'échanger des politesses avec le comte Ercolano ***, elle se contenta de répondre par une légère inclination de tête, et, avançant son bras à la portée de la grille :

– Voici, dit-elle, les cinquante premiers mille francs, vous pouvez vérifier si les billets sont bons et si le compte y est.

– Dieu me garde de compter après vous, dit l'escroc en mettant les premiers cinquante mille francs dans sa poche droite.

Puis, regardant autour de lui et tirant une lettre de sa poche gauche :

– Voici la lettre, dit-il.

La princesse, moins confiante que le comte Ercolano ***, prit la lettre, l'éleva sous un rayon de la lune, et, bien assurée que c'était son écriture, elle la mit dans sa poitrine et tendit à l'aventurier une seconde liasse de cinquante mille francs.

– Même confiance, madame, dit celui-ci en lui remettant la seconde lettre.

– Dépêchons, dit Régina en prenant la lettre avec dégoût et en la soumettant, comme la première, à l'épreuve de la lune, épreuve qui continua sans doute de la satisfaire, car elle présenta au comte Ercolano *** une troisième liasse de billets.

– Toujours confiance, répéta celui-ci.

Et la troisième liasse de billets, suivant les deux premières, amena la remise de la troisième lettre.

Arrivé à la sixième, et au moment où il venait de la remettre à la comtesse, l'aventurier crut avoir entendu un bruit pareil au froissement des feuilles ; si léger qu'il fût, ce bruit fit passer un frisson par tout son corps.

Ce bruit l'effraya d'autant plus, qu'il n'en pouvait deviner la cause.

– Un instant, princesse ! s'écria-t-il en bondissant en arrière ; m'est avis qu'il se passe quelque chose autour de moi ; permettez que je m'en assure.

Et, disant cela, il tira et arma un pistolet sur le canon duquel se réfléchit un rayon de la lune.

En voyant le pistolet à la main du bandit, Régina fit elle-même un pas en arrière en poussant un faible cri. Ce cri, si faible qu'il fût, pouvait être un signal. Et l'escroc gagna la chaussée pour voir

de plus loin.

– Oh ! mon Dieu, murmura Régina, s'en irait-il pour ne pas revenir ?

Et elle le suivit des yeux avec anxiété.

Le bandit recommença ses recherches, tenant toujours son pistolet à la main.

Il traversa le boulevard, regarda au loin, aussi loin que son œil put voir, retourna dans la rue Plumet pour s'assurer que la porte était toujours barricadée et ne faisait pas mine de s'ouvrir.

Les choses étaient dans l'état où il les avait laissées.

– C'est égal, dit-il en revenant sur ses pas, j'ai certainement entendu un bruit quelconque. C'est donc un mauvais bruit, puisque je n'en connais pas la source. Si je m'en allais tout bêtement ?… J'ai déjà trois cent mille francs dans ma poche, ce qui est un assez joli denier ; d'un autre côté, les deux cent mille francs restants sont diablement doux à palper…

Puis, regardant autour de lui d'un air qui indiquait qu'il commençait à se rassurer :

– Après tout, continua-t-il, je ne vois pas pourquoi je m'effraie si fort d'un bruit si léger ; l'affaire a trop bien commencé, par ma foi, pour ne pas finir de même. Reprenons la conversation où nous l'avons laissée.

Et l'aventurier, après avoir jeté à droite et à gauche un regard fauve et tortueux comme celui de l'hyène, revint à la grille, où la pauvre Régina, tremblant à l'idée que le misérable allait s'enfuir avec ses quatre dernières lettres, attendait debout, les dents serrées et se tordant les mains de désespoir.

Elle respira en voyant l'aventurier se rapprocher d'elle, et, levant les yeux au ciel avec une profonde expression de reconnaissance :

– Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle, je vous remercie !

– Excusez-moi, madame, dit-il, mais j'avais cru entendre un bruit menaçant. Il n'en est rien ; tout est tranquille autour de nous, et, si vous le voulez bien, nous allons continuer. Voici votre septième lettre.

– Et voici votre septième liasse.

Le comte Ercolano *** la prit, et, tandis qu'il la mettait dans sa poche, à côté des six premières, Régina soumit la lettre au même examen que les précédentes.

– Décidément, pensa l'aventurier en tirant de sa poche la

huitième lettre, cette comtesse Rappt est d'une suspicion outrageante ; je croyais cependant avoir mis dans cette négociation toute la politesse et toute la loyauté imaginables… Enfin !

Et, tirant la neuvième lettre, il dit, en manière de vengeance contre cette suspicion de Régina :

– Neuvième épître de la même au même. Le visage de Régina, pâle comme la lune qui l'éclairait, s'empourpra à cette injure des tons rouges du soleil couchant.

Elle échangea vivement la neuvième lettre contre la neuvième liasse, et, après avoir, non moins soigneusement que les autres, regardé cette lettre, elle la mit dans sa poitrine.

– Elle y tient, pensa l'aventurier en empochant les billets.

Puis, d'un ton gouailleur :

– Dixième et dernière lettre, dit-il, au même prix que ses sœurs aînées, quoiqu'elle les vaille toutes à elle seule ; mais vous savez nos conditions pour celle-ci, donnant, donnant.

– C'est juste, dit Régina en lui tendant la dernière liasse en même temps qu'elle allongeait la main vers la dernière lettre ; donnez et prenez.

– Confiance qui m'honore, dit l'aventurier en donnant la lettre et en prenant les billets ; là !

Et l'aventurier respira joyeusement.

On n'entendit pas même le souffle de Régina ; elle s'assurait que la lettre était bien de sa main comme les neuf autres.

– Et maintenant, continua l'impudent coquin, il est de mon devoir, madame la comtesse, de vous donner, après que vous m'avez enrichi, un conseil de galant homme. Croyez-en l'expérience d'un vieux routier, aimez toujours, n'écrivez jamais !

– Assez, misérable ! nous sommes quittes !… s'écria la comtesse.

Et elle s'éloigna rapidement.

En même temps, et comme si ces mots eussent été un signal convenu entre elle et quelque puissance supérieure, le comte Ercolano *** sentit tomber sur sa tête, pareil à un aérolithe descendu du ciel, un objet d'une telle grosseur et d'une telle pesanteur surtout, que l'aventurier fut étendu sur le sol avant même de s'être aperçu qu'il était tombé.

CCLXXXI

Où il est prouvé que le bien mal acquis ne profite pas.

La chose s'était passée si rapidement, que l'aventurier n'était point tombé : il avait été littéralement précipité.

Aussi ne se rendit-il aucunement compte de l'accident ; il sentit seulement qu'une force irrésistible lui saisissait les mains, les lui ramenait derrière le dos, les réunissait dans une espèce d'écrou qui se fermait sur lui, à peu près de la même façon que l'ingénieux engin de fer, inventé par lui, s'était fermé sur les boutons de la porte de la rue Plumet.

Puis, cette précaution prise, et le comte Ercolano *** devenu aussi inoffensif qu'un enfant, celui-ci se sentit soulever de terre, et, de la position horizontale qu'il occupait, replacé dans sa position verticale, c'est-à-dire sur ses pieds, position naturelle à l'homme, à qui la nature a donné l'*os sublime*(1) destiné à regarder le ciel.

Ce ne fut point le ciel, nous devons le dire, que regarda le comte Ercolano, replacé dans cette position : il essaya de voir celui à qui il avait affaire, et qui venait d'une façon si brusque, nous pouvons même dire d'une si brutale façon, de lui donner la mesure de sa force.

Mais il ne vit absolument rien : l'homme, si c'en était un, s'effaçait complètement derrière lui.

Seulement, comme une des mains de cet homme suffisait à contenir les deux siennes, il sentit l'autre main qui, de la façon la plus indiscrète, s'égarait sur lui.

Cette main s'arrêta à sa ceinture, prit un des pistolets qui y étaient passés et le jeta par-dessus la muraille.

Puis elle en fit ainsi du second.

Puis elle envoya le poignard rejoindre les deux pistolets.

Puis, s'étant assurée que ces deux pistolets et ce poignard étaient les seules armes que le comte Ercolano portât sur lui, elle remonta de la ceinture à sa gorge, qu'elle enveloppa de la même façon que l'autre main enveloppait les deux poignets, et se mit à serrer la gorge à peu près comme aurait pu le faire un écrou vissé par un mouvement égal et continu.

Au fur et à mesure que l'écrou de la gorge se serrait, l'écrou des mains se desserrait, de sorte que, peu à peu, le comte Ercolano retrouva l'usage de ses mains, mais perdit celui de la voix.

Peut-être se demandera-t-on comment cet aérolithe humain, qui mettait le comte Ercolano dans une si embarrassante position, avait pu échapper aux regards investigateurs d'un homme si bien habitué à explorer le terrain sur lequel il exerçait. À ceci, nous répondrons qu'en véritable matérialiste qu'il était, le comte Ercolano s'était occupé de la terre, mais avait complètement négligé le ciel. Or, comme on l'a vu, l'aérolithe était tombé du ciel, ou tout au moins des branches touffues et du feuillage épais d'un des marronniers qui ombrageaient la porte du jardin de Régina.

Maintenant, si nos lecteurs désirent savoir quel était cet aérolithe inopiné, qui, d'une façon si désagréable pour notre aventurier, venait de tomber sur ses épaules, et dont la main emboîtait si exactement son cou, nous leur dirons ce dont ils se doutent déjà peut-être, c'est que cet aérolithe n'était autre que le souffre-douleurs de mademoiselle Fifine, c'est-à-dire notre vieille connaissance, le rude charpentier Barthélemy Lelong, dit Jean Taureau.

En effet, en sortant la veille à dix heures du soir de chez Pétrus, qu'il avait rassuré en lui montrant les cinq cents billets de mille francs, Salvator était entré chez le charpentier, qui, en l'apercevant, avait immédiatement offert, selon son habitude, de lui consacrer deux ou trois journées et même au besoin une semaine de son travail.

– Je ne te demande qu'une de tes soirées, avait répondu Salvator.

Puis, l'ayant informé qu'il avait besoin de son bras, sans lui donner aucune autre explication, il lui avait indiqué pour le lendemain, neuf heures du soir, un rendez-vous sur le boulevard des Invalides.

Là, après lui avoir désigné un épais marronnier qui se trouvait à l'un des côtés de la grille de l'hôtel, il lui avait dit :

– Tu vas monter dans cet arbre ; tu y resteras sans bouger, sans faire le moindre bruit, aussi caché que tu pourras, jusqu'à minuit. À minuit, ou peut-être même plus tôt, tu verras un homme se promener devant cette grille ; tu l'observeras attentivement et tu ne bougeras point, quoi qu'il fasse. À minuit, de l'autre côté de la grille, viendra une dame qui causera d'affaires avec cet homme, et qui, en échange de dix lettres, lui remettra dix liasses de billets de mille francs ; tu la laisseras faire. Arrivé à la dixième liasse, cette

dame lui dira ces mots : *Nous sommes quittes*. À peine ces trois mots seront-ils prononcés, que tu tomberas sur cet homme et que tu le prendras à la gorge, la lui serrant jusqu'à ce qu'il t'ait rendu les billets. Pour le reste, tu agiras selon l'événement ; assomme-le un peu si tu veux ; mais ne l'assomme tout à fait que si tu ne peux pas faire autrement.

On voit que Jean Taureau avait déjà ponctuellement exécuté une partie des ordres de Salvator ; voyons maintenant comment il exécuta le reste.

Nous avons laissé Jean Taureau serrant la gorge du comte Ercolano à lui étouffer la voix ; mais, comme, pendant l'explication que nous venons de donner à nos lecteurs, il a continué de la lui serrer, il la lui serre maintenant à lui faire tirer la langue.

– Là, dit Jean Taureau après avoir commencé prudemment par désarmer son adversaire, maintenant causons.

Le comte Ercolano fit entendre un son étouffé.

– Tu y consens ? Très bien ! dit Barthélemy, qui interprétait à sa façon le grognement du comte ; alors, maintenant, continua-t-il d'une voix de basse sinistre, tu vas me rendre tout ce que vient de te donner cette jeune dame.

L'aventurier tressaillit comme s'il eût entendu la trompette du jugement dernier, et, cette fois, il ne répondit point à Jean Taureau, même par un grognement.

Étouffait-il, ou refusait-il ?

Il étouffait déjà, mais il refusait encore.

Jean Taureau renouvela sa demande en le serrant un peu plus fort.

Le comte Ercolano, libre de ses mains, essaya de saisir à son tour son adversaire au collet.

– À bas les pattes ! dit Jean Taureau. Et, du bout des doigts, il donna sur le poignet du comte une claque qui faillit le lui disloquer. Puis Jean Taureau serra l'écrou d'un tour, et le comte Ercolano tira la langue d'un pouce de plus.

Peut-être le lecteur demandera-t-il pourquoi Jean Taureau, au lieu d'exiger du comte Ercolano une chose aussi pénible et aussi contraire aux habitudes de celui-ci, que de lui rendre ce qu'il avait pris, ne le lui reprenait pas tout simplement dans sa poche ; ce qui n'était pas plus difficile que de lui prendre ses pistolets et son poignard à sa ceinture et de les jeter par-dessus la muraille.

En ce cas, nous répondrons que Salvator avait dit : « Tu lui serreras la gorge jusqu'à ce qu'il *t'ait rendu* les billets », et que Jean Taureau, fidèle observateur de la consigne, ne voulait pas prendre, mais attendait qu'on lui rendît, et serrait de plus en plus la gorge du comte Ercolano pour l'amener de lui-même à ce dénouement.

– Ah çà ! tu ne veux donc pas répondre ? dit Jean Taureau, qui, ne se rendant pas compte de l'impossibilité où était le maître chanteur d'articuler un seul son, s'imaginait que c'était pure mauvaise volonté de sa part, et, pour le contraindre à répondre, serrait d'un cran de plus la gorge de l'escroc.

Malgré cette pression, et surtout à cause de cette pression, celui-ci répondait moins que jamais. Seulement, il faisait de ses deux bras des gestes désespérés qui indiquèrent à Jean Taureau qu'il y avait peut-être moins de mauvaise volonté qu'il ne le croyait dans le silence du comte Ercolano.

Il lui fit faire demi-tour, afin de pouvoir lire sur son visage ce que refusait de lui dire la voix.

Le visage était violacé ; les yeux sanglants sortaient de leur orbite ; la langue pendait, par un coin de la bouche, jusque sur la cravate.

Jean Taureau comprit la situation.

– Faut-il qu'un homme soit entêté ! dit-il.

Et il serra un cran de plus.

À cette fois, mille lueurs funèbres passèrent devant les yeux de l'aventurier ; tant qu'il n'avait été qu'oppressé, il avait résisté assez courageusement ; mais, en sentant l'air extérieur, déjà effroyablement raréfié, lui manquer tout à fait, il porta vivement sa main à sa poche et laissa tomber, plutôt qu'il ne jeta, sur le sol neuf des dix liasses de billets.

Jean Taureau desserra les doigts, sans lâcher cependant le cou de l'aventurier, qui respira bruyamment.

Mais, en même temps que l'air pur de la nuit rentrait dans les poumons du comte Ercolano, une espérance rentrait dans son cœur.

En fouillant dans la large poche où il avait engouffré les billets, le comte Ercolano avait senti, au fond de cette poche, un couteau, couteau ordinaire, qu'il eût méprisé dans toute autre circonstance, mais qui, dans celle-ci, devenait sa dague de miséricorde.

Voici pourquoi il n'avait jeté sur le sol que neuf liasses au lieu de dix :

En fouillant dans sa poche pour y chercher la dixième liasse, il comptait bien ouvrir son couteau, et, une fois le couteau ouvert, rétablir l'équilibre entre ses forces et celles de son adversaire.

Jean Taureau, sans lâcher tout à fait le comte Ercolano, compta les liasses de billets éparses, et, n'en voyant que neuf, il réclama la dixième.

– Laisse-moi au moins fouiller dans ma poche, objecta l'escroc d'une voix étranglée.

– C'est trop juste, dit Jean Taureau, fouille !

– Lâchez-moi, alors.

– Quand j'aurai mon compte, répondit Jean Taureau, je te lâcherai.

– Eh ! tenez, le voilà, votre compte, dit l'escroc en jetant la dixième liasse de billets près des neuf premières, mais en ouvrant en même temps son couteau dans les sombres profondeurs de sa poche.

Jean Taureau n'avait qu'une parole : il avait dit à son adversaire qu'il le lâcherait quand il aurait son compte ; il avait son compte, il le lâcha.

Alors le comte Ercolano rêva que, dans le mouvement que le charpentier allait faire, en se retournant et en se baissant pour ramasser les billets qui étaient à trois pas de lui, il allait d'un bond sauter sur le colosse et le percer, ou du moins le trouer, de son couteau ; mais ce fut une espérance folle, un rêve insensé ; car Jean Taureau, sans avoir précisément inventé la poudre, qui devait sembler un mode de destruction luxueux à un homme si heureusement doué, Jean Taureau avait flairé le méchant dessein de l'aventurier et ne regardait ses billets que d'un œil.

Il va sans dire que, regardant le comte Ercolano de l'autre, il vit briller dans sa main la lame du couteau assez à temps pour allonger de son côté une main large comme un battoir de blanchisseuse, main dans laquelle vint imprudemment s'emboîter le poignet de l'aventurier.

En un instant, par la simple pression des muscles de l'avant-bras, le couteau échappa de la main du comte Ercolano, en même temps que le susdit comte Ercolano pliait sur ses jarrets et tombait à la renverse.

Jean Taureau appuya son genou sur la poitrine du vaincu, laquelle fit entendre un sourd craquement, accompagné d'un râle étranglé ; et, comme il l'avait adroitement fait tomber à la portée des billets, il mit les liasses les unes après les autres dans sa poche.

Il était absorbé dans cette occupation, quand il crut s'apercevoir que, tout en râlant, son ennemi étendait la main dans la direction du couteau.

Jean Taureau vit qu'il fallait en finir, et, d'un coup de point qui eût assommé l'animal son homonyme, il cloua pour ainsi dire la tête du maître chanteur sur le sol, en lui disant avec une sorte d'impatience qui n'eût été que comique si elle n'eût pas été suivie d'un si rude effet :

– Mais nous ne voulons donc pas rester tranquille ? Cette fois, soit qu'il le voulût, soit qu'il ne le voulût pas, l'aventurier resta tranquille.

Il était profondément évanoui.

Jean Taureau compta ses liasses de billets ; il y en avait bien dix.

Il se leva donc aussitôt et attendit que M. le comte Ercolano se levât à son tour.

Au bout de cinq minutes, il s'aperçut qu'il attendait vainement.

Le comte ne donnait pas signe de vie.

Jean Taureau leva son chapeau – c'était un homme très poli que Jean Taureau, sous son apparence grossière – et il salua respectueusement l'aventurier.

Celui-ci, soit qu'il fût moins poli que le charpentier, soit qu'il fût incapable de lui rendre son salut pour cause d'évanouissement, ne bougea pas même le petit doigt.

Jean Taureau le regarda une dernière fois ; et, voyant qu'il persistait dans son immobilité, il jeta sa main gauche en l'air avec un geste qui semblait dire : « Ma foi, tant pis ! c'est toi qui l'as voulu, mon bonhomme. »

Puis il s'éloigna lentement, les deux mains dans ses poches, du pas calme et régulier d'un homme convaincu d'avoir accompli son devoir.

Pour l'aventurier, il ne revint à lui que bien longtemps après le retour de Jean Taureau chez lui, c'est-à-dire à cette heure matinale où la rosée descend du ciel sur la terre.

Cette rosée, si efficace sur les plantes et les fleurs, est, à ce qu'il paraît, non moins efficace sur le genre animal que sur le genre végétal ; car ses premières larmes commençaient à peine à tomber, que le comte Ercolano éternua en homme qui prend un rhume de cerveau.

Cinq minutes après, il s'agita, souleva, puis laissa retomber sa

tête, la souleva encore, et, enfin, après trois ou quatre tentatives inutiles, parvint à reprendre son centre de gravité.

Pendant un instant, il resta assis et immobile en homme qui essaie de recueillir ses idées ; après quoi, il fouilla dans ses poches et poussa un juron épouvantable.

Il était évident que la mémoire lui revenait.

En lui revenant, cette mémoire lui montrait un abîme.

Cet abîme, c'était, béante et vide, la poche qui avait un instant renfermé cinq cent mille francs, c'est-à-dire vingt mille livres de rente.

Mais, comme c'était un grand philosophe que le comte Ercolano, il réfléchit immédiatement que, si énorme que fût la perte qu'il venait de faire, elle avait failli être plus grande encore, puisqu'il s'en était manqué de fort peu qu'avec ses cinq cent mille livres, il ne perdît une chose bien autrement précieuse, c'est-à-dire la vie.

Or, la vie lui restait, un peu écornée, c'est vrai, mais encore robuste.

Ce fut ce dont il s'assura tout d'abord en humant l'air avec ravissement et en respirant coup sur coup comme un homme privé depuis longtemps des jouissances attachées à cet exercice ; après quoi, il fit jouer son cou dans sa cravate, comme ferait certainement un homme pendu qui aurait cassé sa corde ; enfin, s'essuyant le front avec la manche de sa lévite, il se leva chancelant, regarda tout autour de lui d'un air hébété, toussa avec une contraction douloureuse des muscles de la poitrine, secoua la tête comme pour dire qu'il serait longtemps à se remettre de l'assaut qu'il venait de soutenir, enfonça son chapeau sur son front, et, sans regarder, comme il avait fait en arrivant, ni en avant ni en arrière, ni à droite ni à gauche, il s'enfuit à toutes jambes, remerciant le ciel de lui avoir conservé une existence dont il pouvait faire encore un si bon usage pour son bonheur particulier et pour celui de son prochain.

Et, maintenant, nous croirions faire injure à la perspicacité de nos lecteurs, si nous doutions un instant qu'ils eussent reconnu dans l'amateur de peinture qui s'était introduit chez Pétrus, sous le titre de son parrain et sous le nom du capitaine Berthaud Monte-Hauban, dans le comte Ercolano ***, dans le maître chanteur, l'aventurier, l'escroc que Jean Taureau venait d'assommer à moitié, notre vieille connaissance, l'homme qui, à la grande joie de Pétrus, se promenait, le mardi gras de cette année, sur l'esplanade de l'Observatoire, le nez revêtu d'un fourreau de carton de trois ou

quatre pouces de longueur, le nommé Gibassier, enfin, lequel, grâce à la position de confiance qu'il occupait près de M. Jackal, croyait pouvoir, de temps à autre, tenter certaines entreprises lucratives mais hasardeuses.

CCLXXXII

Où mademoiselle Fifine rend, sans le vouloir, un grand service à Salvator.

Le lendemain de ces événements, vers six heures du matin, Salvator franchissait le seuil de la porte basse de la maison qu'habitaient, rue de la Bourbe, Jean Taureau et sa rousse compagne, mademoiselle Fifine.

Bien avant d'arriver au quatrième étage, où était l'appartement du charpentier, Salvator entendit la mélopée singulière qu'il avait déjà, on s'en souvient, entendue bon nombre de fois, mais particulièrement le jour où il était venu prier Barthélemy Lelong de l'accompagner au château de Viry.

Mademoiselle Fifine vomissait contre le charpentier le répertoire de ses imprécations les plus aiguës ; le géant grommelait, comme Polyphème surprenant Acis et Galatée.

Et cependant, ainsi qu'on le verra, cette fois il ne s'agissait point d'amour.

Salvator frappa rudement à la porte.

Mademoiselle Fifine, les cheveux épars, les yeux hors de la tête, les épaules hors de la robe, mademoiselle Fifine, débraillée, haletante, rouge de colère, ouvrit la porte.

– Ah çà ! je ne puis donc venir une seule fois ici sans être témoin de vos disputes ? dit Salvator en regardant sévèrement la maîtresse du charpentier.

– C'est lui *qu'a* tort, dit la grande fille.

– C'est elle qu'est une gueuse ! s'écria Jean Taureau en bondissant sur mademoiselle Fifine et en levant le poing au-dessus de sa tête pour l'assommer.

– Allons, allons, dit Salvator moitié riant, moitié sévère, il est encore trop bon matin pour battre une femme, Jean Taureau ; on n'a pas l'excuse d'être ivre.

– Pour cette fois, monsieur Salvator, rugit le charpentier, je ne puis pas vous obéir ; il y a une heure que le bras me démange, il faut définitivement que je la casse.

Jean Taureau était effrayant à voir ; sa respiration faisait le bruit d'un soufflet de forge ; ses lèvres tremblaient, pâles et

serrées ; ses yeux étaient hagards, injectés de sang, et jetaient des flammes.

Mademoiselle Fifine, qui, depuis longtemps déjà, avait l'habitude de voir le géant en fureur, sentit tout son sang se glacer dans ses veines ; elle vit que c'en était fait d'elle si le commissionnaire n'intervenait pas énergiquement et promptement surtout ; elle s'élança donc vers lui, l'entoura de ses deux longs bras, et, le regardant d'un œil plein de terreur, elle lui dit :

– Sauvez-moi ; au nom du ciel, monsieur Salvator, sauvez-moi !

Salvator se dégagea de cette étreinte avec un geste de visible dégoût. Et, faisant passer derrière lui la grande fille, puis s'avançant vers Jean Taureau et lui saisissant vigoureusement les deux mains :

– Eh bien, demanda-t-il, qu'y a-t-il encore ?

– Il y a, répondit l'hercule, que le regard de Salvator semblait fasciner, il y a que c'est une misérable, une infâme créature digne du bagne et de l'échafaud ; aussi est-ce pour lui épargner l'affront de la place de Grève, que je veux l'exterminer ici.

– Mais que t'a-t-elle donc fait ? demanda Salvator.

– D'abord, c'est une coureuse ; elle a fait je ne sais quelle nouvelle connaissance dans le quartier, de sorte qu'on ne peut plus l'avoir à la maison.

– Quant à cela, mon pauvre Barthélemy, c'est de l'histoire ancienne, et, si elle ne t'a rien fait de plus nouveau, tu devrais y être habitué.

– Oh ! que si, elle m'a fait quelque chose de plus nouveau, dit le charpentier grinçant des dents.

– Que t'a-t-elle fait ? Voyons, parle !

– Elle m'a volé ! hurla Jean Taureau.

– Comment, elle t'a volé ? demanda le jeune homme.

– Oui, monsieur Salvator.

– Que t'a-t-elle volé ?

– Tout l'argent d'hier.

– L'argent de ta journée ?

– L'argent de ma nuit, les cinq cent mille francs de là-bas.

– Les cinq cent mille francs ! s'écria Salvator en se retournant pour interroger mademoiselle Fifine, qu'il croyait toujours derrière lui.

– Elle les a sur elle, et je voulais les lui reprendre lorsque vous

êtes arrivé ; voilà la cause de notre querelle ! cria Jean Taureau, tandis que Salvator se retournait.

Mais alors, tous deux jetèrent un cri en même temps ; car tous deux, en même temps, s'aperçurent de la disparition de mademoiselle Fifine.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Aussi, sans échanger une seule parole, les deux hommes se précipitèrent sur l'escalier. Jean Taureau tomba, plutôt qu'il n'arriva, sur la dernière marche.

– Cours à droite, dit Salvator ; moi, je cours à gauche. Jean Taureau se dirigea à toutes jambes du côté de l'esplanade de l'Observatoire.

Salvator, en deux sauts, se trouva au bout de la rue de la Bourbe, dominant à la fois de trois côtés : le chantier des Capucins à droite, devant lui la rue Saint-Jacques, et, derrière lui, le faubourg.

Il regarda aussi loin que son œil put voir ; mais, à cette heure matinale, la rue était déserte et les boutiques se trouvaient encore fermées ; mademoiselle Fifine s'était sauvée avec une rapidité prodigieuse, ou elle s'était réfugiée dans quelque maison voisine.

Que faire ? où aller ?

Salvator en était là de ses recherches, quand une laitière installée au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue de la Bourbe, devant la boutique d'un marchand de vin, lui cria :

– Monsieur Salvator !

Salvator, s'entendant appeler, se retourna.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il.

– Vous ne me reconnaissez pas, mon cher monsieur Salvator ? demanda la laitière.

– Non, répondit celui-ci en continuant de regarder un peu de côté et d'autre.

– Je suis Maguelonne, de la rue aux Fers, dit la laitière ; le commerce des fleurs n'allait plus, je me suis mise à vendre du lait.

– Je vous reconnais maintenant, dit Salvator ; mais, pour le moment, je n'ai pas le temps de pousser plus loin la reconnaissance. Avez-vous vu passer une grande fille blonde ?

– Courant comme une dératée, oui.

– Quand cela ?

– À l'instant.

– Quel chemin a-t-elle pris ?

– La rue Saint-Jacques.

– Merci ! dit Salvator en prenant son élan dans la direction indiquée.

– Monsieur Salvator ! monsieur Salvator ! cria la laitière en se levant et en courant vers lui.

– Attendez un moment, cria la laitière ; que lui voulez-vous ?

– Je veux la rattraper.

– Et où allez-vous pour cela ?

– Tout droit devant moi.

– Vous n'avez pas loin à aller, alors.

– Vous savez donc où elle est entrée ? demanda Salvator.

– Oui, répondit la laitière.

– Alors dites-vite ! où cela ?

– Là où elle va tous les jours sans que son homme le sache, dit la laitière en désignant du doigt, sous les numéros 297 et 299 de la rue, un corps de bâtiment appelé, dans le quartier, le Petit-Bicêtre.

– Vous en êtes sûre ?

– Oui.

– Vous la connaissez donc ?

– C'est une de mes pratiques.

– Et que va-t-elle faire là ?

– Ne demandez point cela à une honnête fille, monsieur Salvator.

– Mais, enfin, elle va chez quelqu'un.

– Oui, chez un homme de police.

– Que vous nommez ?

– Jambassier, Jubassier…

– Gibassier ! s'écria Salvator.

– C'est justement cela, répondit la laitière.

– Ah ! par ma foi, c'est providentiel, murmura Salvator ; je cherchais justement son adresse, et c'est mademoiselle Fifine qui me la donne. Ah ! monsieur Jackal, que vous avez bien raison de dire : *Cherchez la femme !* Merci, Maguelonne ; votre mère va bien ?

– Oui, monsieur Salvator, merci, et elle vous est bien reconnaissante de l'avoir fait recevoir aux Incurables, la pauvre bonne femme.

– C’est bien ! c’est bien ! s’écria Salvator.

Et il se dirigea vers le Petit-Bicêtre.

Il faut avoir vécu dans le quartier Saint-Jacques et l’avoir exploré en tous sens, pour connaître le dédale obscur, nauséabond, infecte, squalide(1), que l’on appelait alors le Petit-Bicêtre. C’était quelque chose comme les sombres et humides caves de Lille, superposées les unes au-dessus des autres.

Salvator connaissait l’endroit pour l’avoir visité plus d’une fois dans ses investigations philanthropiques ; il lui fut donc facile de se diriger dans ce labyrinthe.

Il s’engagea tout d’abord dans le corps de bâtiment de gauche et monta rapidement les cinq étages.

Arrivé au cinquième, c’est-à-dire sous les toits, il aperçut sept ou huit portes percées sur un sale corridor.

Il colla son oreille à chacune des portes et écouta.

N’entendant aucun bruit, il allait descendre au quatrième, quand, par une ouverture de l’escalier, dont la fenêtre avait été brisée dans des temps déjà reculés et n’avait point été réparée, il aperçut, sur le palier du cinquième étage de l’escalier de droite, la silhouette de mademoiselle Fifine.

Il descendit précipitamment les cinq étages, et, regrimpant à pas de loup l’autre escalier, il arriva si doucement à la dernière marche, que mademoiselle Fifine, qui frappait à coups redoublés avec une impatience croissante, ne l’entendit pas.

Tout en frappant, elle criait :

– Mais ouvrez donc ! c’est moi, Giba, c’est moi.

Mais Gibassier n’ouvrait pas, quelque charme qu’il y eût pour lui à entendre italianiser son nom.

Rentré chez lui à quatre heures du matin, sans doute rêvait-il encore au danger auquel, par le secours de son bon génie, il venait d’échapper, et se réjouissait-il, en songe, d’être sorti sain et sauf d’un péril aussi imminent qu’inattendu.

Il entendit frapper à sa porte.

Mais Gibassier crut qu’il rêvait encore, convaincu que nul ne l’aimait assez tendrement pour lui faire visite à cette heure matinale, sinon le cauchemar en personne ; aussi se retourna-t-il résolument du côté du mur, bien décidé à se rendormir malgré le bruit et en murmurant :

– Frappez ! frappez !

Mais ce n’était point là le compte de mademoiselle Fifine. Elle

continua, en conséquence, à frapper à coups redoublés en appelant le forçant des noms les plus doux.

Elle était au milieu de ses tendres invocations, quand elle sentit une main qui se posait doucement, quoique avec autorité, sur son épaule.

Elle se retourna et vit Salvator.

Elle comprit tout et ouvrit la bouche pour appeler à l'aide.

– Silence, misérable ! lui dit Salvator, à moins que tu n'aimes mieux que je te fasse arrêter et conduire en prison à l'instant même.

– Arrêter, et comme quoi ?

– Comme voleuse, d'abord.

– Je ne suis pas une voleuse, entendez-vous ! je suis une honnête fille ! hurla la drôlesse.

– Non seulement tu es une voleuse et tu as sur toi cinq cent mille francs qui m'appartiennent, mais encore… Il lui dit quelques mots tout bas. La grande fille devint affreusement pâle.

– Ce n'est pas moi, dit-elle, qui l'ai tué ; c'est la maîtresse de Croc-en-Jambe ; c'est Bébé la Rousse.

– C'est-à-dire que tu tenais la lampe, tandis qu'elle l'assommait à coups de chenet ; c'est une chose, au reste, que vous éclaircirez ensemble quand vous serez dans le même cabanon. Et maintenant, est-ce toi qui crieras, ou est-ce moi ?

La grande fille poussa un gémissement.

– Allons, dépêchons, dit Salvator, je suis pressé.

Toute frémissante de colère, mademoiselle Fifine passa sa main sous son fichu et tira de sa poitrine une poignée de billets de banque.

Salvator compta, il y avait six liasses.

– Bien ! dit-il ; encore quatre liasses comme celles-ci et tout sera dit.

Par bonheur pour Salvator, et peut-être bien aussi pour elle-même, car Salvator n'était pas homme à se laisser prendre à l'improviste, mademoiselle Fifine n'avait aucune arme sur elle.

– Voyons, voyons, les quatre dernières liasses, dit Salvator.

Fifine, en grinçant les dents, fourra une seconde fois sa main dans sa poitrine et en tira deux liasses.

– Encore deux, dit Salvator.

La grande fille fouilla une troisième fois et tira une liasse.

– Allons, encore une, la dernière ! fit le jeune homme frappant du pied d'impatience.

– C'est tout, dit-elle.

– Il y avait dix liasses, fit Salvator. Voyons, vite la dernière, j'attends.

– S'il y en a une dixième, dit résolument mademoiselle Fifine, je l'aurai perdue en route.

– Mademoiselle Joséphine Dumont, dit Salvator, prenez garde ! vous jouez là un mauvais jeu.

La grande fille tressaillit en s'entendant nommer de son nom de famille. Elle fit semblant de chercher encore une fois dans sa poitrine.

– Quand je vous jure qu'elle n'y est pas ! dit-elle.

– Allons, vous mentez, fit Salvator.

– Dame, dit-elle impudemment, fouillez vous-même.

– J'aimerais mieux perdre les cinquante mille francs que de me risquer à toucher la peau d'une vipère comme toi, répondit le jeune homme avec une expression d'indicible dégoût ; mais marche devant, et, au prochain corps de garde, on te fouillera.

Et il la poussa du coude vers l'escalier, comme s'il eût craint de la pousser avec la main.

– Oh ! s'écria-t-elle, tenez, reprenez-le donc, votre argent, et damnez-vous avec !

Prenant alors dans sa poitrine la dernière liasse, elle la jeta avec rage sur le palier.

– C'est bien, dit Salvator. Et maintenant, va-t-en demander pardon à Barthélemy, et n'oublie pas qu'à la première plainte qu'il me fait de toi, je te remets entre les mains de la justice.

Mademoiselle Fifine descendit l'escalier en montrant le poing à Salvator.

Celui-ci la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans les détours sombres du gigantesque colimaçon ; puis, lorsqu'il l'eut perdue de vue, il se baissa, ramassa la liasse, en sépara dix billets qu'il mit dans son portefeuille, tandis qu'il fourrait dans sa poche les neuf liasses intactes et la liasse écornée.

CCLXXXIII

Où il est démontré qu'il est dangereux, non pas de recevoir, mais de donner des reçus.

À peine mademoiselle Fifine avait-elle disparu, à peine Salvator avait-il mis dans son portefeuille les dix mille francs, et dans sa poche les neuf liasses intactes et la liasse écornée, que la porte de Gibassier s'ouvrit, et que ce digne industriel parut sur le seuil, vêtu d'un simple pantalon de molleton blanc, la tête coiffée d'un foulard et les pieds chaussés de pantoufles brodées.

Les coups que la grande fille avait frappés à la porte, les tendres appellations dont elle les avait accompagnés, le cri d'alarme qu'elle avait poussé en reconnaissant Salvator, l'espèce de lutte qui avait été la suite de cette rencontre, avaient troublé, comme nous l'avons dit, le sommeil de l'honnête Gibassier, si bien que, voulant se rendre compte de ce qui se passait sur son palier, il avait fini par s'arracher aux douceurs du sommeil, avait sauté à bas de son lit, avait passé son pantalon à pieds, chaussé ses pantoufles, et était venu à pas de loup ouvrir la porte.

N'y entendant plus aucun bruit, il s'attendait à trouver le palier vide.

Il fut donc assez étonné de voir Salvator ; nous devons même dire, à l'éloge de la prudence de Gibassier, qu'en apercevant un inconnu devant sa porte, son premier mouvement fut de la refermer.

Mais Salvator, qui connaissait le forçat, aussi bien de figure que de réputation, qui savait la part qu'il avait prise à l'enlèvement de Mina, qui le surveillait, soit directement, soit indirectement, depuis cette époque, n'avait pas pris tant de peine à le retrouver pour le laisser apparaître et disparaître ainsi.

Il s'opposa donc, en étendant la main, à son intention de refermer la porte, et, l'abordant avec toute la courtoisie dont il était capable :

– C'est bien à M. Gibassier que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, répondit Gibassier en le regardant d'un air aussi soupçonneux que lui permettaient de le faire ses yeux encore tout bouffis. À qui ai-je l'honneur de parler ?

– Vous ne me connaissez pas ? demanda Salvator en poussant doucement la porte.

– Ma foi, non, dit le forçat, quoique bien certainement j'aie vu votre figure quelque part ; mais du diable si je sais où.

– Mon habit vous indique ce que je suis, dit Salvator.

– Commissionnaire, je le vois bien ; mais comment vous nomme-t-on ?

– Salvator.

– Ah ! ah ! ne vous tenez-vous point d'habitude au coin de la rue aux Fers ? demanda Gibassier avec une sorte d'effroi.

– Précisément.

– Et que me voulez-vous ?

– C'est ce que j'aurai l'honneur de vous dire si vous me permettez d'entrer.

– Hum ! fit Gibassier avec hésitation.

– Vous défieriez-vous de moi ? demanda Salvator en se glissant entre la porte et la muraille.

– Moi ! dit Gibassier. À quel propos me défierais-je de vous ? Je ne vous ai jamais rien fait ; pourquoi me voudriez-vous du mal ?

– Aussi ne vous veux-je que du bien, dit Salvator, et je viens pour vous en faire.

Gibassier poussa un soupir ; il croyait aussi peu au bien que les autres lui voulaient faire qu'à celui qu'il voulait faire aux autres.

– Vous doutez ? dit Salvator.

– J'avoue que je n'ai qu'une médiocre confiance, répondit le forçat.

– Vous allez en juger.

– Alors donnez-vous la peine de vous asseoir.

– C'est inutile, dit Salvator, je suis très pressé, et, en deux mots, si l'affaire que je viens vous proposer vous convient, cette affaire sera conclue.

– Comme vous voudrez ; mais, moi, je m'assieds, dit Gibassier, qui se ressentait encore, par une certaine courbature répandue en tout son corps, des mésaventures de la nuit. – Là, ajouta-t-il en s'accommodant sur une chaise. Maintenant, si vous voulez bien me faire connaître ce qui me procure l'honneur de vous voir, j'attends.

– Pouvez-vous disposer d'une semaine ? demanda Salvator.

– Cela dépend de l'emploi qu'on me demandera de faire de cette

semaine ; c'est la dix-sept cent seizième partie de la vie d'un homme, en admettant la dernière statistique qui règle la moyenne de la vie d'un homme à trente-trois ans.

– Mon cher monsieur Gibassier, dit Salvator souriant de son plus doux sourire, en adoptant cette moyenne pour le reste de l'humanité, je vois avec bonheur que vous faites exception à la règle, et, quoique vous ne paraissiez pas beaucoup plus de trente-trois ans, vous avez néanmoins incontestablement dépassé cet âge.

– Dois-je m'en louer ? répondit philosophiquement et mélancoliquement à la fois le digne Gibassier.

– La question n'est pas là, dit Salvator.

– Où est-elle, alors ?

– Elle est dans ce qu'ayant dépassé l'âge fatal, vous irez, selon toute probabilité, jusqu'au double de la moyenne, c'est-à-dire jusqu'à soixante-six ans ; ce qui fait qu'une semaine n'est pour vous que la trois mille quatre centième partie de la vie ; et remarquez que je ne vous dis point cela pour marchander le prix de votre semaine, mais pour rectifier votre jugement sur votre propre longévité.

– Oui, dit Gibassier, qui paraissait convaincu en cet endroit ; mais l'emploi de cette semaine me sera-t-il agréable ?

– Agréable et profitable ; vous aurez réuni, ce qui est si rare ici-bas, le précepte d'Horace, dont il n'est point probable qu'un savant comme vous n'ait cultivé les œuvres : *Utile dulci*.

– De quoi s'agit-il ? demanda Gibassier, qui, artiste en son genre, se laissait entraîner au pittoresque de la conversation.

– Il s'agit de voyages.

– Ah ! bravo !

– Vous aimez les voyages ?

– Je les adore.

– Voyez ! cela tombe à merveille !

– Et quels pays dois-je parcourir ?

– L'Allemagne.

– *Germania mater*... De mieux en mieux ! s'écria Gibassier ; je suis d'autant plus à même de servir en Allemagne, que je connais parfaitement ce pays et que mes voyages y ont toujours été heureux.

– On sait cela, et voilà pourquoi la proposition vous est faite ; la réussite de l'affaire est mise littéralement sous la sauvegarde de

votre bonheur.

– Plaît-il ? demanda Gibassier, qui, encore un peu étourdi de sa lutte avec le charpentier, avait entendu *honneur*.

– Bonheur, accentua Salvator.

– Très bien, dit Gibassier. Eh bien, voyons, tout cela devient possible ; je serai enchanté d'avoir une occasion de quitter la France pour quelques jours.

– Voyez comme cela tombe !

– Ma santé s'altère à Paris.

– En effet, dit Salvator, vous avez les yeux bouffis, le cou violacé ; le sang vous porte à la tête.

– C'est au point, mon cher monsieur Salvator, que, cette nuit, tel que vous me voyez, répondit Gibassier, j'ai failli mourir d'une apoplexie foudroyante.

– Heureusement, demanda naïvement Salvator, vous avez été saigné à temps ?

– Oui, répondit Gibassier, saigné, et copieusement, même.

– Heureuse disposition pour se mettre en voyage ; on est léger.

– Oh ! très léger !

– Je puis donc aborder la question ?

– Abordez, mon cher monsieur, abordez. De quoi s'agit-il ?

– De quelque chose de très simple ; il s'agit de remettre une lettre. Voilà tout.

– Hum ! hum ! grommela entre ses dents Gibassier, dans l'esprit duquel mille soupçons entrèrent de nouveau. Envoyer un homme en Allemagne uniquement pour porter une lettre, quand le service de la poste est si admirablement organisé ! Diable ! diable !

– Vous dites ? demanda Salvator en l'examinant avec attention.

– Je dis, fit Gibassier en hochant la tête, que c'est une diablesse de lettre que vous avez à envoyer là ; car, si c'était une lettre comme toutes les lettres, vous ne l'expédieriez point, je suppose, à si grands frais.

– Vous avez raison, dit Salvator, c'est une lettre de la plus haute importance.

– Politique, j'imagine ?

– Entièrement politique.

– Mission tout à fait délicate ?

– D'un délicatesse toute particulière.

– Dangereuse, par conséquent ?

– Dangereuse, si toutes les précautions n'étaient pas prises.

– Comment entendez-vous les précautions ?

– En ce que cette lettre sera tout simplement un papier blanc tout ouvert.

– Mais l'adresse ?

– On vous la dira de vive voix.

– Alors la lettre est écrite avec une encre sympathique.

– De l'invention de la personne qui l'écrit, invention qui défie MM. Thénard et Orfila eux-mêmes.

– Mais la police est un bien autre chimiste que MM. Thénard et Orfila.

– Cette encre défie la police elle-même, et je suis bien aise de vous dire cela, cher monsieur Gibassier, pour qu'il ne vous prenne pas l'envie d'aller vendre la lettre à M. Jackal, le double de ce que l'on vous aura donné pour la porter.

– Monsieur ! fit Gibassier en se redressant, vous me croyez donc capable ?…

– La chair est faible, répondit Salvator.

– C'est vrai, murmura le forçat avec un soupir.

– Vous voyez donc, continua Salvator, que vous ne risquez absolument rien.

– Me dites-vous cela pour obtenir de moi que j'accomplisse ma mission au rabais ?

– Pas le moins du monde : la mission sera rétribuée en raison de son importance.

– Mais qui en fixera le prix.

– Vous-même.

– Il faut d'abord que je sache où je vais.

– À Heidelberg.

– Très bien. Quand dois-je partir ?

– Le plus tôt possible.

– Demain, est-ce trop tôt ?

– Ce soir serait mieux.

– Je suis bien fatigué pour partir ce soir ; j'ai eu une mauvaise nuit.

– Agitée ?

– Très agitée.

– Eh bien, va pour demain matin. Maintenant, cher monsieur Gibassier, combien demandez-vous ?

– Pour aller à Heidelberg ?

– Oui.

– Y aura-t-il séjour ?

– Le temps de prendre la réponse à la lettre et de revenir.

– Eh bien, mille francs, est-ce trop ?

– Je vous demanderai au contraire : est-ce assez ?

– Je suis économe ; en économisant, j'y arriverai.

– Voilà qui est dit, mille francs pour porter la lettre. Mais pour apporter la réponse ?

– Ce sera le même prix.

– Deux mille, alors : mille francs pour aller et mille francs pour revenir.

– Mille francs pour aller et mille francs pour revenir, c'est bien cela.

– Maintenant, ceci est réglé pour la dépense matérielle du voyage ; reste à régler le côté de confiance, le prix de la mission elle-même.

– Ah ! le prix de la mission n'est pas compris dans les deux mille francs ?

– Vous voyagez pour une maison puissamment riche, mon cher monsieur Gibassier ; ainsi, mille francs de plus ou de moins…

– Est-ce trop de demander deux mille francs ?

– Vous êtes on ne peut plus raisonnable.

– Ainsi donc, deux mille francs pour les dépenses du voyage, deux mille francs pour la mission accomplie…

– En tout quatre mille francs.

Et, en prononçant ces mots, Gibassier poussa un soupir.

– Trouvez-vous que ce soit trop peu ? demanda Salvator.

– Non ; je pense…

– À quoi ?

– À rien.

Gibassier mentait ; il pensait à la peine qu'il allait avoir pour gagner quatre mille francs, quand il en avait, quelques heures auparavant, avec tant de facilité et sans se déranger, gagné cinq

cent mille.

– Cependant, dit Salvator, cœur qui soupire n'a point ce qu'il désire.

– La convoitise de l'homme est insatiable, dit Gibassier, répondant à un proverbe par une sentence.

– Notre grand moraliste La Fontaine a fait une fable là-dessus(1), dit Salvator ; mais revenons à nos moutons. Il fouilla sa poche.

– Avez-vous la lettre ? demanda Gibassier.

– Non : elle ne devait être écrite que si vous acceptiez la mission.

– Eh bien, j'accepte.

– Réfléchissez bien avant de prendre cette mission.

– J'ai réfléchi.

– Vous partirez ?

– Demain, au point du jour.

Salvator tira son portefeuille de sa poche, l'ouvrit, et laissa voir à Gibassier tout un nid de billets de banque.

– Ah ! fit Gibassier, comme si, à cette vue, un poignard lui traversait le cœur.

Salvator parut ne rien remarquer ; il sépara deux billets des autres, et, s'adressant à Gibassier :

– Il n'y a pas de marché sans arrhes ; voici les frais de voyage ; à votre retour, et quand vous rapporterez la réponse à la lettre, vous aurez les deux autre mille francs.

Gibassier hésitait à étendre la main. Salvator laissa tomber les billets sur la table.

Le forçat les prit, les examina avec attention, palpant leur épaisseur entre le pouce et l'index, étudiant leur transparence en les interposant entre la lumière et lui.

– Excellents, dit Gibassier.

– Ah çà ! me croyez-vous capable de vous donner deux faux billets ?

– Non ; mais vous auriez pu être trompé vous-même ; depuis quelque temps, il se fait de tels progrès en industrie !

– À qui le dites-vous ! fit Salvator.

– Alors je vous reverrai ?

– Ce soir ; à quelle heure serez-vous à la maison ?

– Je ne quitterai pas ma chambre.

– Ah ! oui, la courbature…

– Justement.

– Eh bien, sur les neuf heures, si vous voulez.

– Va pour les neuf heures.

Et Salvator s'achemina vers la porte.

Il avait déjà la main sur la clef, lorsque tout à coup :

– Bon ! dit-il, j'allais être obligé de revenir de l'autre bout de Paris.

– Comment cela ?

– J'oubliais une toute petite chose.

– Laquelle ?

– De vous demander un reçu ; vous comprenez bien que cet argent n'est point à moi : un pauvre commissionnaire n'a pas une dizaine de mille francs dans son portefeuille et ne paie pas ses courriers quatre mille francs.

– Cela m'étonnait aussi.

– C'est-à-dire que je ne comprends pas comment cela ne vous a point inspiré de défiance.

– Je commençais à en avoir, dit Gibassier.

– Allons, donnez-moi un petit reçu de deux mille francs, et tout sera dit.

– Rien de plus juste, fit Gibassier attirant à lui son écritoire et une feuille de papier.

Puis, se retournant vers Salvator :

– Un simple reçu, n'est-ce pas ?

– Oh ! mon Dieu, oui, tout ce qu'il y a de plus simple.

– Sans désignation ?

– Valeur en compte ; nous savons quel compte, c'est tout ce qu'il faut.

Gibassier, soit machinalement, soit que, connaissant la facilité des billets à s'envoler, il craignît que ceux-ci ne lui échappassent, Gibassier les fixa sur la table avec son coude gauche, et se mit à confectionner le reçu de sa plus belle écriture.

Puis il le tendit à Salvator, qui le lut attentivement, et, d'un air de satisfaction, le plia et le mit lentement dans sa poche. Gibassier le regardait faire avec une certaine inquiétude. Ce sourire de Salvator lui déplaisait. Mais ce fut bien autre chose lorsque

Salvator, croisant les bras et regardant Gibassier en face, lui dit en donnant à son sourire l'expression de la raillerie la plus complète :

– Il faut convenir, maître escroc, que vous êtes à la fois d'une rare impudence et d'une suprême sottise. Comment ! vous avez la niaiserie de croire à des contes pareils à ceux que je vous fais ? Comment ! vous êtes assez imbécile pour vous laisser prendre à un piège d'enfant ? C'est à ne pas y croire ! Comment ! vous ne vous êtes pas défié, après votre aventure de cette nuit, des recherches que l'on pourrait faire ? vous n'avez pas songé que, si l'on n'avait qu'un simple soupçon sur vous, rien n'était plus facile que de vous demander une ligne de votre écriture ? Mais êtes-vous assez sot, et volez-vous assez impudemment l'argent que vous donne M. Jackal ! – Or çà, monsieur le comte Ercolano, asseyez-vous et écoutez-moi.

Gibassier avait écouté le commencement de ce discours avec un étonnement croissant. En voyant la sottise qu'il avait faite de donner à Salvator un reçu de son écriture, il avait voulu reprendre ce reçu, et, à cet effet, avait commencé un mouvement pour se jeter sur lui ; mais, sans doute, Salvator, qui prévoyait tout, avait prévu cette agression, car il tira de sa poche un pistolet tout armé qu'il posa sur la poitrine du forçat, en même temps qu'il lui disait :

– Or çà, monsieur le comte Ercolano, asseyez-vous et écoutez-moi.

Il en résulta que Gibassier, désarmé dans sa lutte nocturne avec Jean Taureau, et, d'ailleurs, plus homme de ruse que de violence, jugea, au commandement de Salvator, qu'il n'avait d'autre parti à prendre que celui d'obéir, et tomba plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise, le visage verdâtre et ruisselant de sueur.

Gibassier comprenait que, comme le maréchal de Villeroy, il en était arrivé à cette époque de la vie où la fortune nous abandonne et où l'on n'a plus que des défaites à attendre.

Salvator passa de l'autre côté de la table, s'assit en face de Gibassier, et renoua la conversation en ces termes, tout en jouant avec son pistolet :

– Vous avez été condamné au bagne pour vols et faux bien prouvés, et vous avez failli être condamné à mort pour meurtre ; seulement, le meurtre n'ayant pas été prouvé, vous avez échappé à la mort. Le meurtre avait eu lieu dans une maison infâme de la rue Froidmanteau, sur un provincial nommé Claude Vincent ; il avait été commis de complicité avec la naine Bébé et mademoiselle Fifine ; je puis prouver que c'est vous qui avez porté le premier coup, un coup de chenet qui a renversé le malheureux évanoui ;

et, comme il a été achevé par les deux coquines dont l'une est déjà pour autre cause entre les mains de la justice, et dont l'autre vous apportait ce matin les cinq cent mille francs que vous avez volés à la comtesse Rappt, et que je vous ai fait reprendre, je puis demain vous mettre, vous et mademoiselle Fifine, entre des mains dont M. Jackal, tout puissant qu'il est, se gardera bien de vous tirer… Croyez-vous que j'aie ce pouvoir et que vous couriez quelques risques à ne pas suivre en tout mes volontés ?

– Je le crois, murmura tristement Gibassier.

– Attendez, nous ne sommes pas au bout.

« Quelques jours après vous être échappé du bagne, vous avez enlevé une jeune fille d'un pensionnat de Versailles, par les ordres de M. Lorédan de Valgeneuse. Vos complices, après vous avoir volé la part d'argent qui vous revenait de cette belle expédition, vous ont jeté dans un puits, d'où vous a tiré M. Jackal ; depuis ce jour, vous êtes sa créature dévouée, mais ni vous ni lui n'avez pu empêcher que je ne reprisse Mina à M. de Valgeneuse et ne la misse en sûreté. Vous voyez donc, maître coquin, que je puis lutter contre vous et réussir malgré vous. Aujourd'hui, il s'agit d'une chose encore plus grave, je vous le déclare, que l'enlèvement d'une jeune fille, d'une chose à laquelle je sacrifierai, s'il le faut, non seulement les cinq cent mille francs que je vous ai fait reprendre cette nuit, mais encore le double, le triple, le quadruple de cette somme. Or, malheur à ceux qui se trouveront entre moi et mon but, car je les briserai comme verre. Ami, on aura tout à gagner ; ennemi, tout à perdre. Écoutez-moi donc de toutes vos oreilles. »

– Je vous écoute.

– Quand s'écoule le délai accordé à l'abbé Dominique pour aller à Rome ?

– Il est écoulé à partir d'aujourd'hui.

– Quand M. Sarranti doit-il être exécuté ?

– Demain à quatre heures de l'après-midi.

Salvator pâlit et frissonna malgré lui, à cette certitude donnée par l'immonde coquin auquel il avait affaire ; mais il se remit, comme un homme à qui il reste une suprême espérance, et, changeant brusquement de conversation :

– Vous connaissez l'honnête M. Gérard, de Vanves ? demanda Salvator.

– Il est mon collège et mon ami, répondit Gibassier.

– Je sais cela… Vous a-t-il déjà invité à venir visiter sa campagne ?

– Jamais.

– L'ingrat ! Comment, par ces belles journées d'été, l'idée ne lui est seulement pas venue d'inviter un ami à un déjeuner champêtre, dans son château de Vanves ?

– L'idée ne lui en est pas venue.

– De sorte que, si l'occasion se présentait de le punir un peu de son ingratitude à votre endroit, vous ne seriez pas homme à laisser perdre cette occasion ?

– En vérité, non, je suis trop susceptible pour cela.

– Eh bien, je crois que cette occasion s'offre à vous aujourd'hui même.

– Vraiment ?

– M. Gérard vient d'être nommé maire de Vanves…

– Il y a des gens bien heureux, murmura Gibassier en poussant un soupir.

– Bon ! dit Salvator, avec de la patience, même bonheur peut vous arriver ; vous avez seulement tenté de tuer, vous ! M. Gérard a tué tout à fait ; vous avez été au bagne : lui est destiné à y aller, s'il ne va plus loin. Après cela, si, victime de l'amitié que vous lui portez, vous voulez donner aux modernes un de ces grands exemples de fraternité que l'antiquité nous a transmis, et, comme Nisus, mourir avec votre Euryale…

– Non.

– Je crois que c'est plus prudent. Alors il faut faire de point en point ce que je vais vous dire.

– Et en le faisant ?…

– Vous ne courrez d'autre danger que d'aider un honnête homme à accomplir une bonne action. Ce n'est pas assez, je le sais, pour un esprit aussi méticuleux que le vôtre ; mais, en aidant cet honnête homme à accomplir une bonne action, vous rentrerez dans une avance de dix mille francs, avance que vous croyiez perdue.

– Ah ! oui, les dix mille francs que j'ai prêtés à mon filleul ?

– Justement.

– Ah ! par ma foi, vous avez bien raison, je les croyais perdus.

– Eh bien, ils ne le sont pas, et la preuve, c'est qu'en voici deux mille que vous pouvez déjà mettre dans votre poche – Salvator présenta à Gibassier les deux mille francs qui étaient sur la table –, et qu'en voilà trois mille autres que vous pouvez adjoindre aux

premiers.

– Et, pour ceux-là, demanda Gibassier, il ne vous faut pas de reçu ?

– Allons, dit Salvator, vous êtes un homme d'esprit.

– Oui, et c'est cela qui me perd ! Trop d'imagination, monsieur, trop d'imagination ! Mais continuez ; que faut-il faire ? où faut-il aller ?

– Il faut aller à Vanves.

– Ce n'est pas très loin.

– Vous alliez bien à Heidelberg pour quatre mille francs, vous irez bien à Vanves pour dix mille.

– Pour cinq mille.

– Pour dix mille, attendu que vous aurez les cinq mille autres quand vous en serez revenu.

– Je suis prêt à aller à Vanves ; mais que dois-je faire à Vanves ?

– Je vais vous dire cela. En l'honneur de sa nomination de maire, M. Gérard donne aujourd'hui un dîner de douze couverts ; il ne vous a pas invité, de peur que vous ne soyez treize à table et que cela ne lui porte malheur.

– J'ai remarqué, en effet, qu'il était très superstitieux, dit Gibassier.

– Eh bien, il me semble que c'est le cas où jamais d'aller le relancer là-bas et de lui donner une leçon de courtoisie ; qu'en pensez-vous ?

– Mais… je n'en pense rien, je ne vous comprends pas.

– Je vais alors être aussi clair que possible. Je vous disais donc que M. Gérard, votre collègue, avait aujourd'hui une douzaine de personnes à dîner, et, entre autres, son adjoint, son juge de paix, et trois ou quatre de ses conseillers municipaux ; eh bien, pour une raison qu'il est inutile de vous dire, j'ai besoin que M. Gérard soit absent de chez lui juste au milieu de ce dîner, pendant une heure ou deux, et… et, cher monsieur Gibassier, j'ai compté sur vous pour l'accomplissement de ce projet.

– De quelle façon puis-je vous y aider, monsieur Salvator ?

– D'une façon bien simple. M. Gérard ne peut, dans sa position vis-à-vis de la police, refuser d'obéir à un ordre de M. Jackal.

– C'est matériellement impossible.

– Eh bien, supposez que M. Jackal ordonne à M. Gérard de se rendre immédiatement, et toute affaire cessante, à l'hôtel de la

Tête-Noire, à Saint-Cloud. M. Gérard devra se rendre à l'instant même à l'endroit où M. Jackal lui aura fait dire qu'il l'attend.

– C'est mon avis.

– Alors, vous comprenez tout à fait l'affaire. Vous allez vous rendre à Vanves, chez M. Gérard, juste au moment de son dîner, à six heures et demie. Pour profiter des derniers beaux jours, on se met à table à cinq heures et dans le jardin. Vous arriverez donc là à l'entremets environ ; vous vous approcherez, l'œil amical, la lèvre souriante, et vous direz : « Cher collègue, M. Jackal, notre maître commun, vous prie de vous rendre à l'instant même, et pour affaire de la plus haute importance, à l'hôtel de la *Tête-Noire,* à Saint-Cloud. »

– Et c'est là tout ce que vous exigez de moi ?

– Absolument tout.

– Cela me semble assez facile ; je dis assez, et je me trompe cependant.

– Comment cela ?

– Oui, car je vais encourir la colère de M. Jackal… Voyons, n'y aurait-il pas un moyen plus avantageux de faire sortir M. Gérard de chez lui ?

– Croyez, cher monsieur Gibassier, dit Salvator, que, si je connaissais un moyen plus avantageux, comme vous le dites, je m'empresserais de vous le proposer ; mais il n'y en a point de préférable à celui que je vous offre ; car remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de faire sortir M. Gérard de chez lui, mais de le retenir dehors pendant deux heures. Or, trois quarts d'heure pour aller de Vanves à Saint-Cloud, une demi-heure pour attendre inutilement M. Jackal, trois quarts d'heure pour revenir, font juste les deux heures dont j'ai besoin.

– N'en parlons plus, monsieur Salvator ; il sera fait comme vous le désirez, quoique, à vrai dire, j'aime peu à affronter la colère du patron.

– Vous pouvez l'éviter.

– Comment cela ?

– Rien de plus simple. Vous ne quittez pas M. Gérard, vous le suivez à Saint-Cloud, vous avez l'air de vous ennuyer avec lui du regard de M. Jackal ; puis, au bout d'une demi-heure, vous éclatez de rire et vous lui dites : « Eh bien, cher monsieur Gérard, que pensez-vous de la farce que je vous ai faite ? Eh ! eh ! eh ! – Quelle farce ? demandera-t-il. – Mais, lui direz-vous, c'est bien simple. J'ai appris par la voix publique que vous donniez une petite fête

champêtre dans votre villa de Vanves ; vous ne m'aviez pas fait l'amitié de m'inviter : j'ai trouvé cet oubli impardonnable, et je me suis vengé de ce mauvais procédé en vous mystifiant. M. Jackal n'avait pas le moins du monde affaire à vous, et je n'étais chargé de rien autre chose que de vous présenter bien des compliments de sa part. » Sur quoi, vous lui tirerez votre révérence et le laisserez libre de rejoindre ses convives. Il en résulte que vous n'aurez encouru la colère de personne, si ce n'est celle de M. Gérard, et de celle-là, je crois, vous vous souciez fort peu.

Gibassier regarda Salvator avec admiration.

– Décidément, dit-il, vous êtes un grand homme, monsieur Salvator, et, si ce n'était pas trop demander de vous, je serais honoré de vous toucher la main.

– Oui, dit Salvator, vous voulez vous assurer, n'est-ce pas, de quelle force est la main que vous toucherez ? En la voyant petite et blanche, vous croyez qu'elle est facile à briser dans la vôtre ? Encore une erreur dont il est bon de vous faire revenir, cher monsieur Gibassier ; je ne vous demande que le temps de mettre un gant.

Salvator désarma son pistolet, le mit dans sa poche, passa à sa main droite un gant de couleur foncée, comme les élégants en portent le matin, et tendit à Gibassier une main, qui, pour la délicatesse, n'avait rien à envier à une main de femme.

Gibassier, plein de confiance, laissa tomber sa lourde main dans celle qui lui était tendue et essaya de l'envelopper de ses doigts noueux.

Mais, à peine les deux mains se furent-elles touchées, que la figure de Gibassier commença par exprimer la surprise, et, passant peu à peu par toutes les nuances d'une douleur croissante, en arriva à l'angoisse la plus désespérée.

– Ah ! sacrebleu ! ah ! mille tonnerres ! mais vous me brisez la main, cria-t-il. Grâce ! grâce ! grâce !

Et il tomba à genoux devant Salvator, dont le gant avait craqué sous l'effort qu'il avait fait, mais dont le visage avait conservé son expression souriante.

Salvator lâcha la main qu'il broyait dans la sienne au moment où le sang commençait à s'en échapper par-dessous les ongles.

– Là, fit-il, pour votre propre gouverne, monsieur Gibassier, et pour aller au-devant des dangers auxquels votre ignorance pouvait vous exposer, je tenais à vous prouver que, si je me suis, vis-à-vis de vous, servi d'une arme quelconque, ce n'était qu'afin de ne vous

toucher qu'à la dernière extrémité ; vous avez désiré que je vous *fisse l'honneur* de vous donner une poignée de main, tâchez de vous souvenir longtemps de *l'honneur que je vous ai fait*.

– Oh ! sacrebleu ! oui, je m'en souviendrai, je vous le promets, dit le forçat en décollant avec sa main gauche les doigts de sa main droite incrustés les uns dans les autres. Merci de la leçon, monsieur Salvator, elle me profitera, et vous n'aurez pas à vous en repentir ; un homme aussi bien averti que je le suis en vaut au moins deux.

– Abrégeons, dit Salvator.

– Vos derniers ordres.

– À six heures et demie, vous serez chez M. Gérard ; vous ne le lâcherez qu'à huit heures, et, demain matin, vous viendrez toucher vos cinq mille francs restants, chez moi, rue Mâcon, no 4 ; moyennant quoi, M. Pétrus, votre prétendu filleul, sera parfaitement quitte envers vous de l'avance que vous lui avez faite.

– Cela suffit.

– D'ici là, seulement, mettez-vous bien en tête qu'au premier mauvais tour que vous me jouez, vous êtes un homme mort, soit de mon fait, soit de celui de la justice.

– Je vous promets de ne pas penser à autre chose, répondit le forçat en s'inclinant humblement devant Salvator, qui descendit rapidement l'escalier et alla retrouver Jean Taureau, qu'il avait laissé en exploration sur l'esplanade de l'Observatoire.

CCLXXXIV

Le dîner sur la pelouse.

Au centre d'une immense pelouse qui semblait un tapis jeté au bas de son château, et vers lequel on descendait par les magnifiques degrés de pierre qui en formaient le perron, M. Gérard avait fait dresser une table autour de laquelle étaient assis onze individus que l'honnête châtelain avait invités, sous prétexte de dîner, mais, en réalité, pour parler des prochaines élections.

M. Gérard avait eu soin de limiter à onze le nombre des individus ; onze étrangers et le maître de la maison faisaient douze convives. M. Gérard serait mort de peur, ou tout au moins aurait fait un fort mauvais dîner, à une table où l'on eût été treize ; l'honnête homme était fort superstitieux.

Ces onze convives étaient les notables de Vanves.

Les notables de Vanves avaient accepté avec empressement l'invitation du seigneur du pays ; car M. Gérard pouvait être considéré comme le seigneur de Vanves. Ils professaient, pour l'honnête homme que la Providence avait fait leur concitoyen, un pieux respect, et l'on eût été mieux venu à leur contester la lumière du soleil en plein midi, qu'à mettre en doute la vertu sans égale de leur Job ; bourgeois envieux, vaniteux, égoïstes, ils semblaient oublier leur vanité, leur envie et leur égoïsme devant la modestie, le dévouement et l'abnégation de leur incomparable concitoyen ; nul, en effet, à Vanves et aux environs, n'avait à se plaindre de M. Gérard, et beaucoup, au contraire, avaient à s'en louer. Il ne devait rien à personne, et chacun lui devait quelque chose : celui-ci de l'argent, celui-là la liberté, un autre la vie.

La voix publique de Vanves et des bourgs environnants le désignait hautement pour aller siéger à la Chambre des députés ; quelques citoyens, plus fanatiques que les autres, avaient même murmuré le mot de Chambre des pairs.

Mais on leur avait fait observer qu'on n'entrait pas à la chambre des pairs comme à l'Académie ou au moulin ; c'était l'époque où le mot de Paul-Louis Courier avait fait fortune : que, pour entrer à la Chambre des pairs, il fallait faire partie de certaines catégories ; et, comme la Chambre des députés était un des moyens de parvenir à la pairie, ils s'étaient ralliés à ceux de leurs concitoyens qui

proposaient de choisir M. Gérard pour un représentant du département de la Seine.

Deux ou trois jours auparavant, les notables du village étaient donc venus en députation, entretenir M. Gérard des sympathies ardentes de la population de Vanves à son endroit.

M. Gérard avait d'abord modestement décliné l'honneur qu'on voulait lui faire, déclarant qu'en son âme et conscience – ce qui pouvait bien être vrai –, il s'en trouvait indigne, ajoutant qu'il n'avait pas encore assez fait pour le pays, et particulièrement pour le pays de Vanves. Il s'accusait loyalement d'être un plus grand pécheur qu'on ne le supposait ; il se taxait même de grand criminel ; ce qui avait fait rire à gorge déployée un agriculteur rêvant une ferme-modèle, pour l'établissement de laquelle il comptait lui emprunter de l'argent, et qui était un de ses plus grands propagandistes.

On avait donc insisté, malgré ce refus formel de siéger à la Chambre ; et, après avoir dit à ses dévoués concitoyens : « C'est vous qui m'y forcez, messieurs ; c'est vous qui l'aurez voulu ; vous commandez et j'obéis ! » après avoir dit tout cela et beaucoup d'autres choses, M. Gérard avait fini par accepter et autorisé ses amis à poser sa candidature.

L'agriculteur, royaliste s'il en fut – bien qu'il eût peut-être dû choisir instinctivement pour symbole plutôt les abeilles que les lis, –, l'agriculteur se chargea d'annoncer dès le soir même, à tous les bourgs voisins, ce grand événement de l'acceptation de M. Gérard, et d'aller, au premier jour de repos que donneraient *ses mouches* –, l'agriculteur, en attendant sa ferme-modèle, faisait un grand commerce de miel –, et d'aller, disons-nous, faire publier cette candidature dans tous les journaux de Paris.

On comprend que M. Gérard ne laissa point partir la députation sans lui offrir d'abord des rafraîchissements de toute sorte, et sans l'inviter ensuite à dîner pour le jeudi suivant.

C'était à la suite de cette invitation, que les onze délégués se trouvaient assis à la table de M. Gérard ; car, comme on le pense bien, aucun n'avait manqué à l'appel, et, à en juger par les éclairs de gaieté qui jaillissaient des yeux de tous les convives, au moment où commence ce chapitre, nul n'avait eu à se repentir de son empressement à accepter l'invitation.

Et, en effet, c'était une après-midi fraîche et douce ; les mets étaient savoureux, les vins exquis ; il était six heures du soir, à peu près ; on était à table depuis cinq, et chacun essayait à tour de rôle de mettre à profit l'audace que lui inspirait une demi-ivresse pour

faire de sa chaise une tribune, et de sa conversation une harangue, comme si, au lieu d'être à la fin d'un dîner en plein air, on eût été à la fin d'une séance en pleine Chambre.

L'agriculteur, lui, ne donnait des preuves de son existence et de sa présence réelle à ce festin, qu'en murmurant d'une voix enrouée, entre chaque discours, des phrases sans suite, dont la fin évidente était une louange immodérée de l'amphitryon, à la disposition duquel il mettait sa vie et celle de ses *mouches*.

Un notaire, presque aussi enthousiaste que l'agriculteur, avait lu, d'une voix de procureur, un toast où il comparait M. Gérard à Aristide, où il proclamait la supériorité des Vanvais sur les Athéniens, lesquels s'étaient lassé d'entendre appeler Aristide *le Juste,* tandis que les Vanvais ne se lassaient pas d'entendre appeler M. Gérard *l'Honnête*.

Un huissier retiré, qui faisait partie du Caveau moderne, avait chanté des couplets de circonstance où il avait annoncé que M. Gérard combattrait l'hydre de l'anarchie avec non moins de succès que le fils de Jupiter et d'Alcmène avait combattu l'hydre de Lerne.

Un médecin, qui faisait des recherches toxicologiques sur le virus rabique, avait rappelé une circonstance où M. Gérard, armé de son fusil à deux coups, avait délivré le pays d'un chien enragé qui y causait les plus grands ravages, et il avait bu à l'espoir que conservait la science de trouver un antidote à cette terrible maladie appelée la rage.

Enfin un jardinier fleuriste avait disparu un instant de la table, et était revenu avec une couronne de lauriers et d'œillets qu'il avait mise solennellement sur la tête de M. Gérard ; ce qui eût produit l'effet le plus attendrissant, si un méchant petit bossu qui s'était glissé dans l'honorable députation, on ne sait à quel titre, n'avait fait observer que les lauriers de la couronne étaient des lauriers-sauce, et les œillets, des œillets d'Inde.

Le ravissement était à son comble, la joie étincelait dans tous les yeux, la louange voltigeait sur toutes les bouches, aucun nuage n'avait assombri cette fête de famille ; c'était, en un mot, un enthousiasme universel, et chacun, à entendre tout le monde, eût donné à l'instant sa vie pour racheter une goutte du sang de ce grand citoyen qui avait nom M. Gérard.

On en était là de cette enivrante félicité, quand le domestique de M. Gérard vint annoncer à son maître qu'un monsieur inconnu demandait instamment à lui parler.

– Il n'a pas dit son nom ? demanda M. Gérard.

– Non, monsieur, repartit le domestique.

– Allez lui dire, repartit majestueusement le digne châtelain, que je ne reçois que les gens qui peuvent dire qui ils sont et pour quelle cause ils viennent.

Le domestique s'éloigna pour porter la réponse.

– Bravo ! bravo ! bravo ! crièrent les convives.

– Comme c'est bien dit ! fit le notaire.

– Quelle éloquence quand il sera à la Chambre ! dit le médecin.

– Quelle dignité quand il sera ministre ! exclama le bossu.

– Oh ! messieurs ! messieurs ! dit modestement l'honnête M. Gérard.

Le domestique reparut.

– Eh bien, cet inconnu, demanda M. Gérard, que veut-il, et de quelle part vient-il ?

– Il vient de la part de M. Jackal et veut vous dire que l'exécution de M. Sarranti aura lieu demain.

M. Gérard devint livide, son visage se décomposa avec la rapidité de l'éclair ; il bondit hors de la salle et suivit précipitamment le domestique, en disant d'une voix altérée :

– J'y vais, j'y vais !

Si enfoncés que fussent déjà les convives dans ce chemin aux mille méandres que l'on appelle l'ivresse, il n'y eut pas un des hôtes de M. Gérard qui ne remarquât l'impression faite sur celui-ci par la double nouvelle qui lui était annoncée.

Aussi, de même que, dans une éclipse de soleil, la nuit succède au jour, l'éclipse de M. Gérard amena un silence momentané à la place de la conversation bruyante que l'annonce du domestique avait interrompue.

Cependant, comme plusieurs étaient au courant, superficiellement du moins, de l'affaire de M. Sarranti, qui avait fait grand bruit, ce fut à cet angle que se raccrocha, pour ne pas mourir, la conversation des convives.

Le notaire prit la parole et expliqua comment le nom de M. Sarranti, prononcé devant l'honnête M. Gérard, ne pouvait pas manquer de faire vibrer jusqu'aux fibres les plus sensibles de cette âme délicate.

M. Sarranti, ou plutôt le misérable Sarranti, chargé de l'éducation des deux neveux de M. Gérard, était atteint et convaincu d'un double assassinat sur les deux enfants, assassinat

accompli avec de telles précautions, qu'on n'avait pas même pu retrouver les cadavres.

La narration du notaire expliqua l'absence de M. Gérard et le nom bien connu de M. Jackal jeté dans cette annonce du domestique.

M. Sarranti, au moment de marcher à l'échafaud, avait sans doute eu des révélations à faire, et l'on envoyait, de la part de M. Jackal, chercher M. Gérard pour entendre ces révélations.

L'indignation contre Sarranti s'en augmenta. Ce n'était point assez d'avoir soustrait une somme considérable, d'avoir assassiné deux innocents, il choisissait encore, pour faire ses révélations, l'heure sacrée du repas, contrairement à cette sentence de l'auteur de *la Gastronomie* :

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne !

Mais, au bout du compte, comme on n'en était qu'aux entremets, que le vin de Bourgogne était des meilleurs crus, le vin de Champagne parfaitement glacé, que sur une table voisine se dressait un excellent dessert, on résolut d'attendre M. Gérard, tout en causant, et surtout tout en buvant.

Cette résolution fut fortifiée par l'apparition du domestique, qui redescendait le perron, deux bouteilles dans chaque main, et qui dit en posant les quatre nouveaux échantillons sur la table :

– M. Gérard vous invite à goûter ce laffitte retour des Indes et ce chambertin 1811 sans vous inquiéter de lui. Une affaire indispensable l'appelle à Paris ; il sera ici dans une heure.

– Bravo ! bravo ! s'écrièrent les convives d'une seule voix.

Et quatre bras s'allongèrent instantanément pour saisir les quatre goulots des quatre bouteilles. En ce moment, on entendit le roulement d'une voiture sur le pavé de la rue. On comprit que c'était M. Gérard qui s'éloignait.

– À son prompt retour ! dit le médecin.

Les autres convives balbutièrent chacun un souhait, et essayèrent de se lever pour donner plus de solennité au toast ; mais l'effort était déjà au-dessus des forces de quelques-uns.

On en était là ; ceux qui étaient assis essayaient de se lever, ceux qui étaient levés essayaient de se rasseoir, lorsque, tout à coup, un nouveau personnage, d'autant plus à effet, qu'il était complètement inattendu, entra en scène et donna un tour de clef à

la conversation.

Ce personnage qui fit irruption dans le jardin, sans qu'on sût par où il était entré, était notre vieil ami Roland, ou, si vous l'aimez mieux, à cause de la circonstance, Brésil.

En effet, quoiqu'il fût entré par la porte comme un chien bien élevé qu'il était, d'un bond il avait franchi les degrés, et, en deux autres bonds, il s'était trouvé sur la pelouse.

Le premier des convives qui l'aperçut poussa un cri de terreur.

Et, disons-le, la langue pendante, l'œil enflammé et le poil hérissé de l'animal justifiaient suffisamment ce cri.

– Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda le médecin, qui, tournant le dos au perron et portant son verre à sa bouche, ne pouvait deviner ce qui se passait.

– Un chien enragé ! dit le notaire.

– Un chien enragé ? répétèrent les autres convives avec effroi.

– Là, là, regardez !

Tous les yeux se tournèrent du côté indiqué par le notaire, et ils virent, en effet, le chien, qui, tout haletant et furieux qu'il semblait, s'était retourné vers la porte et paraissait attendre quelqu'un.

Mais sans doute l'attente lui parut trop longue ; car, le nez en terre, il commença, comme le barbet de Faust, à décrire des cercles dont la table et les convives étaient le centre et qui, larges d'abord, se rétrécissaient peu à peu.

En calculant qu'à un moment donné, le chien devait arriver à écorner les convives, ceux-ci, sans chercher à cacher leur terreur, se levèrent spontanément et cherchèrent chacun de son côté à préparer sa fuite ; l'un lorgnait un arbre, l'autre un petit appentis dans lequel le jardinier plaçait les instruments de jardinage ; celui-ci pensait à escalader le mur, celui-là à chercher un refuge dans le château, quand, tout à coup, un sifflement aigu et prolongé se fit entendre, suivi de ce commandement prononcé d'une voix forte :

– Ici, Roland !

Le chien plia sur ses jarrets comme le cheval auquel on brise la bouche avec le mors, et revint droit à son maître.

Ce maître, inutile de dire que c'était Salvator.

Tous les yeux se tournèrent vers lui. En effet, pour les malheureux convives effrayés à la vue de Roland, c'était le dieu antique dénouant heureusement la tragédie.

Le jeune homme apparaissait dans les rayons du soleil

couchant, qui semblait le couvrir d'une flamme ; il était vêtu avec la plus grande élégance, tout en noir ; son cou était entouré d'une cravate de fine batiste blanche ; sa main gantée jouait avec une badine à pomme de lapis-lazuli.

Il descendit lentement les degrés du perron, levant son chapeau de sa tête dès qu'il eut touché le sable de l'allée ; puis, traversant la pelouse, suivi de Roland, qu'il maintenait derrière lui avec un geste de la main, il arriva juste à la chaise qu'occupait M. Gérard, chaise que son absence avait laissée vide, se trouvant ainsi juste au centre des convives, qu'il salua les uns après les autres avec la plus exquise courtoisie.

– Messieurs, dit-il, je suis une des plus vieilles connaissances de notre ami commun l'honnête M. Gérard : il devait me faire l'honneur de me présenter à vous, et nous devions dîner ensemble, quand, malheureusement pour moi, j'ai été retenu à Paris par la même cause qui vous prive en ce moment de notre hôte.

– Ah ! oui, dit le notaire, qui commençait à se rassurer en voyant le chien comme enchaîné au regard du jeune homme – pour l'affaire Sarranti.

– Effectivement, messieurs, pour l'affaire Sarranti.

– C'est donc demain qu'on le raccourcit, le misérable ? dit l'huissier.

– Demain ; si, d'ici là, on ne trouve pas moyen de prouver son innocence.

– Son innocence ? Ce sera difficile ! dit le notaire.

– Qui sait ! fit Salvator ; nous avons, chez les anciens, les oies du poète Ibicus, et, chez les modernes, le chien de Montargis.

– À propos de chien, monsieur, dit l'agriculteur d'une voix enrouée, je dois dire que le vôtre vient de nous faire une belle peur.

– Roland ? fit Salvator d'un ton naïf.

– Il s'appelle Roland ? demanda le notaire.

– En effet, dit le médecin, j'ai eu un instant l'espoir qu'il était enragé.

– Il paraît que Roland n'était que furieux, dit le notaire se frottant les mains, enchanté qu'il était de son bon mot.

– Vous avez dit *l'espoir* ? demanda Salvator au médecin.

– Oui, monsieur, et je ne m'en dédis pas. Nous sommes onze : j'avais donc dix chances contre une que l'animal s'attaquerait à un de mes compagnons et non pas à moi ; et, comme je me suis

spécialement occupé de la rage, j'eusse eu l'occasion d'appliquer sur une plaie vive et fraîche l'antidote que j'ai composé et que je porte sans cesse sur moi, dans l'espérance qu'une occasion se présentera de l'essayer.

– Je vois, monsieur, dit Salvator, que vous êtes un véritable philanthrope ; par malheur, mon chien n'est pas, pour le moment du moins, *un sujet,* comme on dit, je crois, en terme de médecine, et la preuve, c'est qu'il est d'une obéissance instantanée ; voyez plutôt !

Et, lui indiquant le dessous de la table, comme il eût fait d'une niche :

– Couche, Brésil ! dit-il, couche !

Puis, s'adressant aux convives :

– Ne vous étonnez pas, dit Salvator, que je fasse coucher mon chien sous la table, où je vais m'asseoir avec vous ; je venais pour dîner, mieux vaut tard que jamais, lorsque j'ai rencontré M. Gérard sur la route ; je voulais m'en aller avec lui ; mais il a si fort insisté pour que je vinsse vous rejoindre, que, déjà entraîné par mon désir, je n'ai pas su résister, d'autant plus qu'en son absence il m'a chargé de vous faire les honneurs de sa table.

– Bravo ! bravo ! s'écria toute la société, sur laquelle les façons de Salvator avaient produit le meilleur effet.

– Prenez la place de notre hôte, dit le notaire, et permettez-moi de remplir votre verre pour boire à sa santé.

Salvator tendit son verre.

– C'est trop juste, dit-il, et que Dieu le récompense comme il mérite !

Et, portant le verre à sa bouche, il y trempa le bout de ses lèvres. En ce moment, Brésil fit entendre un long gémissement.

– Oh ! oh ! qu'a donc votre chien ? demanda le notaire.

– Rien ; c'est sa manière d'approuver quand on porte un toast, dit Salvator.

– Bon ! dit le médecin, voilà un animal qui a reçu une belle éducation ; seulement, son speech n'est pas gai.

– Monsieur, dit Salvator, vous savez que, sans que la science puisse s'en rendre compte, certains animaux ont certains pressentiments ; peut-être quelque malheur imprévu menace-t-il notre ami M. Gérard.

– Oui, répliqua le médecin, on dit cela ; mais, nous autres esprits forts, nous ne croyons pas à toutes ces fadaises.

– Cependant, dit le jardinier fleuriste, ma grand-mère…

– Votre grand-mère était une sotte, mon ami, dit le médecin.

– Pardon, demanda le notaire, mais vous parliez d'un danger qui pouvait menacer M. Gérard ?

– Un danger ? dit un arpenteur géomètre ; et quel danger peut donc menacer le plus honnête homme de la terre, un homme qui a toujours suivi la ligne droite ?

– Un homme qui est le patriotisme même ! dit l'huissier.

– Le dévouement incarné ! ajouta le médecin.

– L'abnégation même ! s'écria la notaire.

– Eh ! vous le savez, messieurs, c'est justement ceux-là que le malheur épie. Le malheur, c'est le lion de l'Écriture, *quaerens quem devoret*(1), et s'attaquant particulièrement aux gens vertueux – voyez Job.

– Mais que diable fait donc votre chien ? dit le jardinier fleuriste en regardant sous la table ; il dévore le gazon.

– Ne faites pas attention, répondit Salvator. Nous parlions de M. Gérard, et nous disions…

– Nous disions, reprit le notaire, qu'un pays doit être fier quand il a donné naissance à un pareil homme.

– Il réduira les impôts, dit le médecin.

– Il fera hausser le prix des blés, dit l'agriculteur.

– Il fera baisser le prix du pain, dit le jardinier.

– Il liquidera la dette nationale, dit l'huissier.

– Il réformera la constitution arbitraire de l'École de médecine, dit le médecin.

– Il soumettra la France à un nouveau cadastre, dit le géomètre arpenteur.

– Oh ! fit le notaire interrompant ce concert de louanges, mais votre chien m'envoie de la terre plein mon pantalon.

– C'est possible, dit Salvator ; mais ne nous occupons pas de lui.

– Au contraire, occupons-nous-en, messieurs, reprit le médecin, qui avait regardé sous la table ; car ce chien présente des phénomènes fort curieux : il a la langue pendante, les yeux sanglants, le poil hérissé.

– Peut-être, dit Salvator ; mais, tant qu'on ne le dérangera point de sa besogne, on n'a rien à craindre de lui ; c'est un chien monomane, ajouta Salvator en riant.

– Je vous ferai observer, dit prétentieusement le médecin, que le mot monomane, qui vient de *monos* et de *mania,* qui veut dire, par conséquent, *seule idée*, ne peut s'appliquer qu'à l'homme, puisque l'homme seul a des idées et que le chien n'a qu'un instinct, très perfectionné sans doute, mais qui ne peut entrer en comparaison avec la sublime organisation de l'homme.

– Eh bien, répliqua Salvator, expliquez cela comme vous voudrez, instinct ou idée, Brésil n'a qu'une préoccupation.

– Laquelle ?

– Il avait deux jeunes maîtres qu'il aimait beaucoup, un petit garçon et une petite fille ; le petit garçon a été assassiné, la petite fille a disparu ; jusqu'à présent, il a si bien cherché, qu'il a trouvé la petite fille.

– Vivante ?

– Oui, vivante, parfaitement vivante ; mais, quant au petit garçon, comme il a été assassiné et enterré, le pauvre Brésil, qui espère retrouver l'endroit où a été caché le cadavre, le pauvre Brésil va toujours cherchant.

– *Quaere et invenies*(1)*,* dit le notaire, qui n'était pas fâché de placer trois mots latins.

– Pardon, dit le médecin, mais c'est tout un roman que vous nous racontez là, monsieur.

– Une histoire, si vous voulez bien, dit Salvator, et même des plus terribles.

– Ma foi, dit le notaire, nous sommes juste entre la poire et le fromage, comme disait feu M. d'Aigrefeuille, de gastronomique mémoire ; c'est le moment des histoires, et, si vous voulez nous raconter la vôtre, cher monsieur, elle sera la bienvenue.

– Volontiers, dit Salvator.

– Cela va être très intéressant, dit le médecin.

– Je le crois, répondit simplement Salvator.

– Chut ! chut ! fit-on de toutes parts.

Il se fit un moment de silence pendant lequel Brésil poussa un hurlement si plaintif, qu'un frisson passa dans les veines de tous les convives et que le jardinier, qui avait, par quelques mots, indiqué qu'il n'était point esprit fort comme le docteur, ne put s'empêcher de murmurer en se levant :

– Diable de chien, va !

– Mais asseyez-vous donc ! dit le géomètre en le tirant par la basque de son habit et en le forçant de s'asseoir.

Le jardinier se rassit en grommelant, mais il se rassit.

– Allons, allons, l'histoire ! dirent les convives, l'histoire !

– Messieurs, dit Salvator, j'intitulerai mon drame, car c'est plutôt un drame qu'une histoire, *Giraud l'honnête homme*.

– Tiens, dit l'huissier, c'est presque M. Gérard l'honnête homme.

– C'est, en effet, une différence de deux lettres seulement ; mais j'ajouterai à ce premier titre, *Giraud l'honnête homme,* un sous-titre, ainsi conçu : *ou Il ne faut pas se fier aux apparences*.

– Voilà d'abord un excellent titre, dit le notaire, et, à votre place, je le porterais à M. Guilbert de Pixérécourt.

– Je ne puis, monsieur ; je le destine à M. le procureur du roi.

– Messieurs, messieurs, dit le médecin, je vous fais observer que vous empêchez le narrateur de commencer sa narration.

– Oh ! fit Salvator, soyez tranquille, nous y arriverons.

– Silence ! fit le géomètre, silence !

On entendit Brésil qui grattait la terre avec fureur et qui respirait bruyamment.

Salvator commença.

Nos lecteurs connaissent le drame qu'il raconta sous des noms supposés. À force d'investigations et de recherches, aidé par sa merveilleuse perspicacité, à laquelle servait de guide l'instinct de Brésil, il était arrivé à reconstruire tout l'événement, comme un architecte habile, par quelques vestiges, reconstruit un monument antique, comme Cuvier, par quelques ossements, reconstruisait un monstre antédiluvien.

Nous ne suivrons donc pas Salvator dans ce récit, qui n'apprendrait rien de nouveau au lecteur, mais ne lui rappellerait que ce qu'il sait déjà.

Seulement, quand, après avoir raconté le crime de Giraud, Salvator en arriva à montrer à l'aide de quelle hypocrisie l'assassin et spoliateur était parvenu à s'entourer, non seulement de l'estime et du respect, mais encore de l'affection, du dévouement et de l'amour de ses concitoyens, l'auditoire poussa un long cri d'indignation auquel Brésil répondit par un grognement sourd, comme s'il avait voulu faire sa partie dans ce concert de malédictions.

Puis, quand, après avoir développé l'hypocrisie du misérable, le narrateur raconta la barbare lâcheté avec laquelle cet homme laissait condamner un innocent, lorsqu'il ne s'agissait pour lui que de s'exiler, de changer de nom, et de s'en aller dans un autre

monde pleurer sur son premier crime, au lieu d'en commettre un second plus terrible peut-être que le premier, l'émotion de l'auditoire fut au comble, sa colère se changea en exaspération, et chacun hurla sa malédiction sur le meurtrier.

– Mais, s'écria le notaire, ne dites-vous pas que c'est demain que l'innocent paie pour le coupable ?

– C'est demain, dit Salvator.

– Mais, dit à son tour le médecin, d'ici à demain, comment trouver une preuve qui ouvre les yeux à la justice ?

– La bonté de Dieu est grande ! dit Salvator baissant la tête et regardant sous la nappe le travail acharné auquel se livrait Brésil, qui, sentant que son maître s'occupait de lui, se détourna un instant de son travail et vint, en manière de baiser, appuyer son nez humide sur la main de son maître, puis se remit immédiatement à creuser la terre.

– La bonté de Dieu, la bonté de Dieu, répéta le docteur, qui, en sa qualité de médecin, était profondément sceptique ; mais une bonne preuve serait encore plus sûre.

– Sans doute, répondit Salvator ; aussi cette preuve, qui m'a échappé une fois, j'espère que nous allons la trouver.

– Ah ! dirent les convives d'une seule voix, vous avez eu une preuve ?

– Oui, répondit Salvator.

– Et cette preuve vous a échappé ?

– Par malheur.

– Quelle preuve était-ce ?

– J'avais, grâce à Brésil, retrouvé le squelette de l'enfant.

– Oh ! firent les convives terrifiés.

– Et pourquoi n'avez-vous pas réclamé une descente de justice avec l'assistance d'un médecin ? dit le docteur.

– C'est ce que j'ai fait, moins le médecin ; mais, pendant l'intervalle, le squelette avait disparu, et la justice m'a ri au nez.

– Le meurtrier aura eu vent de la chose, dit le notaire, et l'aura transporté ailleurs.

– De sorte que vous êtes à la recherche de ce cadavre ? demanda l'huissier.

– Mon Dieu, oui, fit Salvator ; car, enfin, vous comprenez bien, si le cadavre se trouve à un endroit où n'ait pas pu l'enterrer M. Sarranti.

– M. Sarranti ! s'écrièrent d'une seule voix les convives ; c'est donc M. Sarranti qui est l'innocent ?

– Ai-je laissé échapper son nom ?

– Vous avez dit Sarranti.

– Si je l'ai dit, je ne me dédis pas.

– Et quel intérêt avez-vous à rechercher l'innocence de cet homme ?

– C'est le père d'un de mes amis ; puis, me fût-il complètement étranger, il me semble qu'il est du devoir de tout homme de sauver un de ses semblables de l'échafaud, quand il a la conviction de son innocence.

– Mais, enfin, dit le notaire, cette preuve que vous cherchez, vous n'espérez pas la trouver ici ?

– Peut-être.

– Chez M. Gérard ?

– Pourquoi pas ?

Le chien, comme s'il répondait aux paroles de son maître, fit entendre un hurlement lugubre et prolongé.

– Entendez-vous ? fit Salvator ; voici Brésil qui me dit qu'il ne désespère pas.

– Comment, qu'il ne désespère pas ?

– Sans doute ; ne vous ai-je pas dit qu'il avait une monomanie, celle de retrouver le cadavre de son jeune maître ?

– C'est vrai, répondirent les convives d'une seule voix.

– Eh bien, reprit Salvator, pendant que je raconte les quatre premiers actes du drame, Brésil, lui, travaille au cinquième.

– Que voulez-vous dire ? demandèrent en même temps l'huissier et le notaire, tandis que les autres, tout en restant muets, interrogeaient des yeux.

– Regardez sous la table, fit Salvator en soulevant la nappe. Chacun plongea la tête sous la table.

– Que diable fait-il là ? demanda sans aucun trouble le médecin, qui commençait à croire que, pour n'être point enragé, le chien n'en était pas moins un sujet intéressant à étudier.

– Il fait un trou, comme vous voyez, répondit Salvator.

– Et un trou énorme, reprit le notaire.

– Un trou d'un mètre de profondeur et de deux mètres cinquante de circonférence, dit l'arpenteur.

– Et que cherche-t-il ? demanda l'huissier.

– Un pièce à conviction, dit Salvator.

– Laquelle ? fit le notaire.

– Le squelette de l'enfant, dit Salvator.

Ce mot de squelette, prononcé à la suite du récit terrible de Salvator, à l'heure où l'ombre commençait à descendre du ciel, fit dresser les cheveux sur toutes les têtes ; chacun, d'un mouvement instantané, s'éloigna du trou ; le médecin seul s'en rapprocha.

– Cette table nous gêne, dit-il.

– Aidez-moi, dit Salvator.

Les deux hommes prirent la table, la soulevèrent, et, la transportant à quelques pas, laissèrent le chien à découvert.

Brésil ne parut pas même s'apercevoir du changement qui s'était fait, tant il était acharné à la funèbre besogne.

– Allons, messieurs, dit Salvator, un peu de courage, que diable ! nous sommes des hommes.

– En effet, dit le notaire, et j'avoue que je suis curieux de voir le dénouement.

– Nous y touchons, dit Salvator.

– Allons, allons, dirent les autres en se rapprochant.

On fit cercle autour du chien.

Brésil continua de creuser avec une telle énergie et une telle régularité, que l'on eût plutôt dit une machine qu'un animal.

– Courage, mon bon Brésil ! dit Salvator ; tu dois être au bout de tes forces, mais aussi tu es au bout de tes peines ; courage !

Le chien tourna la tête, et du regard sembla remercier son maître.

La fouille dura quelques minutes encore, pendant lesquelles les convives, la bouche ouverte et la respiration suspendue, gardaient le silence, suivant, d'un œil dilaté par la curiosité, l'étrange scène qui se jouait sous leurs yeux entre ce chien et son maître, qu'ils commençaient à croire n'être pas autant l'ami de M. Gérard qu'il avait bien voulu le dire en arrivant.

Au bout de cinq minutes, Brésil poussa un long soupir et cessa de gratter pour appuyer son museau en soufflant brusquement sur une partie de l'excavation.

– Il y est, il y est ! dit joyeusement Salvator. Tu as trouvé, n'est-ce pas, mon chien ?

– Qu'a-t-il trouvé ? demandèrent les assistants.

– Le squelette, dit Salvator. Ici, Brésil ! le reste regarde les hommes ; ici, mon chien !

Le chien s'élança hors du trou et s'accroupit au bord de la fosse, regardant son maître comme pour lui dire : « À ton tour. » En effet, Salvator descendit dans l'excavation, plongea sa main à l'endroit le plus profond, et, appelant le médecin :

– Venez, monsieur, dit-il, et tâtez.

Le médecin descendit bravement près de Salvator, tandis que les autres convives, parfaitement dégrisés, se regardaient avec stupéfaction, et, allongeant la main comme avait fait son devancier, il sentit au bout de ses doigts cette matière douce et soyeuse qui avait fait frissonner Salvator lorsque, pour la première fois, Brésil avait découvert le squelette de l'enfant dans le parc de Viry.

– Oh ! oh ! fit-il, ce sont des cheveux.

– Des cheveux ! répétèrent tous les assistants.

– Oui, messieurs, dit Salvator, et si vous voulez aller chercher des bougies, vous pourrez vous en convaincre.

Chacun se précipita vers la maison et revint armé, celui-ci d'un candélabre, celui-là d'un chandelier.

Le médecin et Brésil étaient seuls restés près de la fosse. Salvator, qui s'était dirigé vers la petite baraque où le jardinier renfermait ses instruments, en revint bientôt avec une bêche.

Les convives étaient rangés autour de l'excavation, qui se trouvait éclairée par cinquante bougies, comme en plein jour. On apercevait, à fleur de terre, une mèche de cheveux blonds.

– Allons ! allons ! dit le médecin, il faut continuer cette exhumation.

– C'est bien ce que je compte faire, dit Salvator. Messieurs, prenez une serviette, étendez-la près de la fosse.

On obéit.

Salvator descendit dans le trou, et, avec la même précaution, nous dirions presque avec le même respect que s'il eût eu affaire à un cadavre, il introduisit sa bêche dans la terre, et, faisant levier, il amena doucement à la surface la tête de l'enfant posée sur son oreiller d'argile.

Un long frémissement courut parmi les spectateurs, quand Salvator, avec ses gants blancs qu'il n'avait pas quittés, prit délicatement cette petite tête et la posa sur la serviette.

Puis Salvator reprit sa bêche et se remit à la besogne.

Il ramena peu à peu, et débris par débris, tous les restes de l'enfant, si bien, qu'au bout d'un instant, il put, sur la serviette, tout en se servant des termes techniques et en mettant chaque ossement à sa place, recomposer le squelette tout entier, à l'étonnement général des assistants, mais particulièrement à la satisfaction du médecin, qui dit à Salvator :

– C'est à un confrère que j'ai l'honneur de parler ?

– Non, monsieur, dit Salvator, je n'ai point cet honneur ; je suis un simple amateur d'anatomie.

Puis, se tournant vers les spectateurs de cette scène :

– Messieurs, reprit-il, vous êtes tous témoins, n'est-ce pas, que je viens de trouver dans cette fosse le cadavre d'un enfant ?

– J'en suis témoin, dit le médecin, qui semblait vouloir monopoliser le témoignage que Salvator réclamait de tout le monde ; et le squelette d'un enfant mâle qui devait être âgé de huit ou neuf ans.

– Tout le monde est témoin ! répéta Salvator en interrogeant des yeux chacun des spectateurs.

– Oui, tous, tous, répétèrent en chœur les convives flattés d'avance, quel que fût l'événement, de la part distinguée qu'ils étaient appelés à y prendre.

– Et, par conséquent, chacun en témoignera devant la justice, s'il y a lieu ? continua Salvator.

– Oui, oui, répéta l'assemblée.

– Seulement, dit l'huissier, il faudrait dresser un procès-verbal.

– Inutile, dit Salvator, il est tout dressé.

– Comment cela ?

– J'étais tellement sûr de ce que je trouverais, dit Salvator en tirant de sa poche un papier timbré, que le voici.

Et il lut, en effet, un procès-verbal rédigé dans les termes où s'écrivent d'ordinaire ces sortes d'actes, et dans lequel tout se trouvait relaté, même l'indication précise du lieu où avait été retrouvé le squelette ; ce qui était une preuve que Salvator ne visitait point pour la première fois le jardin de Vanves.

Une seule chose manquait : les noms et prénoms des personnes assistant à l'exhumation.

Tous les spectateur de cette scène, qui, depuis un quart d'heure, marchaient d'étonnement en étonnement, avaient écouté la lecture du procès-verbal en regardant d'un œil stupéfait l'étrange personnage qui venait de les faire assister à ce drame fantastique.

– Un encrier, demanda Salvator à un domestique qui regardait, aussi stupéfait que les autres.

Le domestique s'empressa d'obéir, comme s'il reconnaissait à Salvator le droit de commander, et, s'éloignant tout courant, revint un instant après avec un encrier et une plume.

Chacun signa.

Salvator prit le papier, le remit dans sa poche, caressa de nouveau Brésil, noua les quatre coins de la serviette qui soutenait le squelette de l'enfant, et, saluant la société :

– Messieurs, dit-il, je vous rappelle que c'est demain à quatre heures de l'après-midi que l'on doit exécuter un innocent ; je n'ai donc pas de temps à perdre ; aussi, après vous avoir remerciés de votre bonne assistance, je vous demande la permission de me retirer.

– Pardon, monsieur, dit le notaire, vous avez dit, je crois, que le nom de cet innocent était Sarranti.

– Je vous l'ai dit, oui, monsieur, et plus que jamais je vous le redis.

– Mais, continua le notaire, est-ce que le nom de notre hôte, M. Gérard, n'a pas, il y a deux ou trois mois, été mêlé dans cette triste affaire ?

– En effet, dit Salvator ; oui, monsieur, il y a été mêlé.

– De sorte, interrompit le médecin, qu'on pourrait supposer que votre Giraud est tout simplement ?...

– M. Gérard ?

– Oui, firent les assistants d'un mouvement de tête.

– Supposez tout ce que vous voudrez, messieurs, dit Salvator ; au reste, demain, nous en serons, non plus à la supposition, mais à la certitude. J'ai l'honneur de vous saluer. – Viens, Brésil.

Et Salvator, suivi de son chien, s'éloigna rapidement, laissant tous les convives de M. Gérard dans un état de consternation difficile à décrire.(1)

Un seul n'avait point pris part à cette terreur générale, c'était l'agriculteur qui, depuis longtemps, avait roulé sur le gazon où il dormait d'un sommeil pénible que l'on pourrait qualifier du nom de cauchemar.

Il rêvait qu'on l'avait enterré debout et vivant, la tête seule hors de la terre, qu'on lui avait frotté le visage de miel et qu'il était mangé par les mouches.

Il avait entendu raconter ce supplice, fort usité en Turquie, et,

chaque fois qu'il avait le malheur de boire plus que mesure, il tombait dans le sommeil et, du sommeil, dans ces abominables rêves.

CCLXXXV

Ode à l'amitié.

Maintenant, voyons un peu ce que faisait M. Gérard pendant que s'accomplissait dans son parc le grave événement que nous venons de raconter.

Nous l'avons vu sortir de chez lui, et ne l'avons perdu de vue qu'au moment où, après avoir gravi les marches de son perron, il avait disparu dans le vestibule.

Dans le vestibule, se tenait discrètement un homme de haute taille, vêtu d'une longue lévite, avec son chapeau rabattu sur les yeux. Cet homme avait eu la discrétion de ne pas se montrer.

M. Gérard alla droit à lui. Au deuxième pas, il savait à qui il avait affaire.

– Ah ! ah ! c'est vous, Gibassier ! fit-il.

– Moi en personne, honnête monsieur Gérard, répondit le forçat.

– Et vous venez de la part de ?…

– Oui, fit Gibassier.

– De la part de ?… répéta M. Gérard, qui désirait ne point aller à l'aventure.

– De la part du patron, quoi ! dit Gibassier, qui marchait à pieds joints sur toutes ces petites délicatesses.

Prononcé par cet acolyte, le mot de patron, qui signifiait un maître commun fit sourire le futur député. Il garda le silence un instant en se pinçant les lèvres, et reprit.

– Ainsi, il m'envoie chercher ?

– Il m'envoie vous chercher, oui, répondit Gibassier.

– Et vous savez pourquoi ?

– Je l'ignore absolument.

– Serait-ce à propos de ?…

Il hésita.

– Oh ! parlez avec confiance, dit Gibassier ; vous savez que, moins l'honnêteté, je suis un autre vous-même.

– Serait-ce à propos de M. Sarranti ?

– Vous m’y faites songer, dit Gibassier ; cela pourrait bien être.

Non seulement M. Gérard baissa la voix, mais encore sa voix prit une légère teinte d’émotion.

– Est-ce que, demanda-t-il, l’exécution n’aurait plus lieu demain ?

– Je ne crois pas ; je sais de source certaine que les ordres ont été donnés à M. de Paris pour se tenir prêt demain à trois heures, et que le condamné a été conduit à la Conciergerie.

M. Gérard laissa échapper un soupir sortant visiblement d’une poitrine oppressée.

– Et, demanda-t-il encore, il ne serait pas possible de remettre à demain matin ce que nous avons à faire ce soir ?

– Oh ! fit Gibassier, impossible !

– C’est donc une affaire grave ?

– De la plus haute gravité.

M. Gérard regarda Gibassier dans le blanc des yeux.

– Et vous prétendez ne rien savoir ?

– Par saint Gibassier, je vous le jure.

– Alors le temps de prendre mon chapeau.

– Prenez, monsieur Gérard ; les soirées sont un peu froides, et l’on peut s’enrhumer.

M. Gérard décrocha son chapeau.

– Je suis prêt, dit-il.

– Alors partons, fit Gibassier.

À la porte de la rue, un fiacre attendait.

En voyant ce fiacre, qui, comme tous les fiacres, avait un faux air de corbillard, M. Gérard ne put réprimer un léger frisson.

– Montez, dit-il à Gibassier. Je vous suis.

– Je n’en ferai rien, je vous jure, répondit Gibassier.

Et le forçat, ouvrant la portière, fit courtoisement monter M. Gérard dans la voiture, où il prit place près de lui, après avoir échangé quelques paroles avec le cocher.

Le fiacre prit, au petit trot de son attelage, la route de Paris, Gibassier ayant jugé à propos de changer l’itinéraire tracé par Salvator, en pensant que l’endroit où il emmènerait M. Gérard était indifférent, pourvu qu’il l’emmenât.

– Bon ! se dit M. Gérard un peu rassuré par l’allure des chevaux, si c’est pour une affaire grave, ce n’est pas au moins pour une

affaire pressée.

Et, sur cette judicieuse réflexion, le plus profond silence régna dans la voiture et se soutint pendant le premier kilomètre. Ce fut Gibassier qui le rompit le premier.

– À quoi pensez-vous donc si obstinément, cher monsieur Gérard ? demanda-t-il.

– Je l'avoue, monsieur Gibassier, répondit le philanthrope, je pense au but inconnu de cette visite inattendue.

– Et cela vous tourmente ?

– Cela me préoccupe, du moins.

– Voyez-vous ! Eh bien, à votre place, moi, je ne serais nullement préoccupé, je vous jure.

– Pourquoi ?

– Oh ! c'est bien simple ! – Notez que j'ai dit à votre place, et non à la mienne.

– Oui, je le reconnais ; mais pourquoi avez-vous dit *à ma place ?*

– Parce que, si ma conscience était pure comme la vôtre, me sentant tout à fait digne des faveurs de la fortune, je ne ferais pas au destin l'honneur de redouter ses coups.

– Sans doute, sans doute, murmura M. Gérard en hochant mélancoliquement la tête ; mais la fortune a des soubresauts si bizarres, que, tout en ne craignant rien, on doit s'attendre à beaucoup de choses.

– En vérité, si vous eussiez vécu du temps de Thalès, la Grèce, au lieu d'avoir sept sages, en eût eu huit, cher monsieur Gérard, et c'est vous qui eussiez fait ce beau vers :

À tout événement le sage est préparé.

Remarquez que je dis préparé et non résigné – attendu que, si vous êtres préparé, vous ne me paraissez pas résigné –. Oui, vous avez raison, continua Gibassier de son ton le plus solennel et le plus sentencieux : la fortune a des soubresauts bizarres ; c'est pour cela que les anciens, qui n'étaient pas bêtes, la représentaient quelquefois assise sur un serpent, ce qui signifiait qu'elle est au-dessus de la prudence. Toutefois, à votre place, je vous le répète, tout en laissant travailler mon esprit – un esprit aussi actif que le vôtre ne peut pas s'endormir tout à fait –, tout en laissant, dis-je, travailler mon esprit, je ne m'inquiéterais pas outre mesure. Que peut-il vous arriver ? Vous avez que le bonheur d'être orphelin dès

votre bas âge, ce qui fait que vous ne craignez plus de perdre vos parents ou d'être compromis par eux ; vous n'êtes point marié, ce qui fait que vous ne craignez point de perdre votre femme ou d'être trompé par elle ; – vous êtes millionnaire, et une grande partie de votre fortune est en biens fonciers, ce qui fait que vous ne craignez pas qu'un notaire ne vous ruine ou qu'un banqueroutier ne vous dévalise ; – vous avez de la santé, cette vertu du corps ; – vous avez la vertu, cette santé de l'âme ; – vous avez la considération de vos concitoyens, qui vont vous élire député ; votre brevet de la Légion d'Honneur, comme bienfaiteur de l'humanité, est à la signature : c'est un secret, je le sais bien, mais je puis vous dire cela en confidence ; enfin, M. Jackal vous tient en si particulière estime, que, deux fois par semaine, si graves que soient ses occupations, il vous reçoit dans son cabinet et cause tête à tête avec vous ; vous recevez, en un mot, et vous allez recevoir la juste récompense de cinquante ans de philanthropie et de probité. – Que vous manque-t-il ? Voyons ! que pouvez-vous craindre ? Dites !

– Qui sait ! soupira M. Gérard ; l'inconnu, cher monsieur Gibassier.

– Enfin, vous y tenez ? Soit, n'en parlons plus ; parlons d'autre chose.

M. Gérard fit un signe qui voulait dire : « Parlons de ce que vous voudrez, pourvu que ce soit vous qui parliez et moi qui me taise. »

Il est évident que Gibassier prit le signe pour un assentiment, puisqu'il continua :

– Oui, parlons de quelque chose de plus gai ; ce ne sera pas difficile, n'est-ce pas ?

– Non.

– Vous receviez quelques amis aujourd'hui à dîner, cher monsieur Gérard ? Notez que je me permets de vous appeler *cher monsieur Gérard*, parce que, de temps en temps, vous m'appelez *cher monsieur Gibassier*, et que tout à l'heure encore vous m'avez fait cet honneur.

M. Gérard s'inclina. Gibassier passa sa langue sur ses lèvres.

– Vous avez dû leur donner un crâne dîner, hein ?

– À vous dire la vérité, et sans me vanter, je le crois.

– Moi, j'en suis sûr, à en juger par les vapeurs qui montaient de la cuisine dans le vestibule, où je vous ai attendu un instant.

– J'ai fait de mon mieux, répondit modestement M. Gérard.

– Et, continua Gibassier, vous avez dîné dans le parc, sur la pelouse ?

– Oui.

– Ce devait être un coup d'œil charmant. A-t-on chanté, au dîner ?

– On allait apporter le dessert, au moment où vous êtes arrivé.

– Oui. Si bien que je suis tombé là, au milieu de cette réunion de famille, comme une bombe, comme le Banquo de *Macbeth*, ou le commandeur de *Don Juan*.

– C'est vrai, dit M. Gérard en s'efforçant de sourire.

– Mais, reprit Gibassier, voyons, avouez que c'est un peu de votre faute, cher monsieur Gérard.

– Comment cela ?

– Sans doute. Supposez que vous m'ayez fait la faveur de m'inviter avec vos autres amis ; eh bien, il y a mille à parier contre un, cher monsieur Gérard, qu'étant installé chez vous au commencement du dîner, je ne serais pas venu vous déranger à la fin.

– Croyez, cher monsieur Gibassier, s'empressa de dire M. Gérard, que je regrette vivement mon oubli ; mais je vous affirme qu'il est involontaire, et il ne tiendra qu'à vous de me le faire réparer.

– Ma foi, non, dit Gibassier en affectant une profonde tristesse, ma foi, non, je suis fâché contre vous.

– Contre moi ?

– Oui, vous m'avez blessé au cœur ; et, vous le savez, dit Gibassier en portant avec un geste pathétique sa main à sa poitrine, les blessures au cœur sont mortelles… Hélas ! continua-t-il en passant de la tristesse à la lamentation, comme il avait passé de la mélancolie à la tristesse, encore une croyance qui s'éteint, encore une illusion qui s'envole, encore un feuillet noir à buriner sur le livre déjà si sombre de ma vie ! Ô amitié ! légère et inconstante amitié, que lord Byron a si faussement appelée *l'amour sans ailes*, que de maux tu m'as causés, et que de maux tu me causeras encore ! Il avait raison sur toi, l'aristocratique rapsode, l'auteur du *Monde comme il va,* lorsqu'au lieu de faire une ode à la louange de l'Amitié, il s'écriait avec amertume : « Aujourd'hui, tes autels, ô déesse ! ne sont plus éclairés de la flamme des sacrifices ; les voûtes de ton temple ne retentissent plus du bruit des chants de tes fidèles. Exilée, par l'intérêt, de ton antique séjour, tu erres maintenant seule, abandonnée, jouet malheureux de la populace

des cours et de tous les lâches mortels que fatigue une sordide avidité ! Parmi les hommes enorgueillis de leur richesse, de leur naissance, de leur grandeur, qui fait attention à tes cris, qui a compassion de ton malheur, qui va visiter ton temple ? » Hélas ! hélas ! l'infortuné Gibassier, comme Portland, le héros du poème, est le seul qui en demande encore l'entrée !

Après cette prétentieuse citation, dont M. Gérard n'apprécia point tout le pédantisme, l'ex-forçat tira un foulard jaune de sa poche, fit semblant de s'essuyer les yeux.

Le philanthrope de Vanves, qui ne comprenait pas, et, hâtons-nous de le dire, qui ne pouvait comprendre où tendait le verbiage de son compagnon, le crut véritablement ému et commença de lui prodiguer des consolations mêlées d'excuses.

Mais celui-ci continua :

– Il faut que le monde moderne soit devenu bien mauvais, quand le monde ancien cite, sans compter celui d'Achille et de Patrocle, quatre exemples de cette amitié qui, des hommes, faisait des demi-dieux, de n'avoir rien à opposer à des exemples comme ceux d'Hercule et de Pirithoüs, d'Oreste et de Pylade, d'Euryale et Nisus, de Damon et Pithias ; oh ! nous sommes véritablement à l'âge de fer, cher monsieur Gérard !

– Vous voulez dire, monsieur, que nous sommes à la barrière d'Enfer, dit le cocher, qui, après avoir arrêté son fiacre, s'était approché de la portière et avait entendu les derniers mots de Gibassier.

– Ah ! nous sommes à la barrière d'Enfer ? dit Gibassier, redescendant toute la gamme de l'élégie pour prendre sa voix naturelle ; ah ! nous sommes à la barrière d'Enfer ? Tiens, tiens, tiens, la route ne m'a pas paru longue. Combien y a-t-il donc que nous sommes partis ?

Il tira sa montre.

– Une heure et un quart, par ma foi ! Nous sommes arrivés, cher monsieur Gérard.

– Mais, demanda celui-ci avec inquiétude, nous ne sommes point rue de Jérusalem, il me semble.

– Qui vous a donc dit que nous allions rue de Jérusalem ? Ce n'est pas moi, fit Gibassier.

– Où allons-nous donc, alors ? demanda le philanthrope étonné.

– Moi, je vais à mes affaires, dit l'ex-forçat, et, si vous en avez, je vous engage à aller aux vôtres.

– Mais, moi, dit M. Gérard stupéfait, nulle affaire ne m'amène à Paris.

– Ah ! tant pis ! car, si vous aviez la chance d'avoir aujourd'hui une affaire dans la capitale, et que l'affaire fût dans ce quartier-ci, vous vous trouveriez tout porté.

– Ah çà ! maître Gibassier, dit M. Gérard en se redressant, est-ce que, par hasard, vous vous moqueriez de moi ?

– Mais cela m'en a tout l'air, maître Gérard, dit le forçat en éclatant de rire.

– Alors M. Jackal ne m'attend pas ? s'écria M. Gérard furieux.

– Non seulement il ne vous attend pas, mais je puis même vous dire que, si vous vous présentez chez lui à cette heure, vous êtes certain de lui faire une agréable surprise.

– Cela veut dire que vous m'avez mystifié, maître drôle ! dit M. Gérard, qui reprenait son insolence au fur et à mesure que le danger s'évanouissait.

– Complètement mystifié, honnête monsieur Gérard. Maintenant, nous sommes quittes, ou manche à manche, comme vous voudrez.

– Mais je ne vous ai jamais fait de mal, Gibassier, s'écria M. Gérard ; d'où vient que vous me faites, vous, une si mauvaise plaisanterie ?

– Vous ne m'avez jamais fait de mal ? s'écria Gibassier. Il dit qu'il ne m'a jamais fait de mal, l'ingrat ! Et de quoi parlons-nous depuis notre départ de Vanves, sinon de ta noire ingratitude ? Comment, oublieux ami, tu donnes dans ta villa de Vanves un raout gastronomico-politique, tu invites à une réunion électorale et culinaire tes plus banales connaissances, et tu ne préviens pas ton plus tendre ami, ton Pirithoüs, ton Pylade, ton Euryale, ton Damon, ton autre toi-même enfin ! tu l'oublies comme un sac de nuit, tu le foules aux pieds, tu fais litière de son dévouement ! Que les dieux te pardonnent ; mais, quant à moi, il m'a semblé plaisant de me venger de l'injure sur le même mode où l'injure m'a été faite ; tu m'as privé de ton dîner, j'ai privé ton dîner de toi. Qu'en dis-tu ?

Et, refermant vivement la portière :

– J'ai pris le cocher à quatre heures précises, dit-il, et, comme je ne veux pas qu'il vous vole, je vous dis l'heure ; quant au prix, c'est cinq francs les soixante minutes, tant qu'il vous plaira de le garder.

– Comment ! s'écria M. Gérard, qui ne pouvait jamais vaincre

ses premières idées d'économie, vous ne payez pas ?

– Bon ! dit Gibassier, si je payais, où serait donc la plaisanterie ?

Et, lui faisant un salut respectueusement grotesque :

– Au revoir, honnête monsieur Gérard, dit-il.

Et il disparut.

M. Gérard resta stupéfait.

– Où faut-il vous conduire, notre bourgeois ? Vous savez qu'on m'a pris à quatre heures et que c'est prix fait à cinq francs l'heure, retour même à vide compris ?

M. Gérard pensa bien à se fâcher contre le cocher ; mais ce n'était pas la faute de ce brave homme : on l'avait pris sur la place, on avait fait prix avec lui, il était parti de bonne foi.

Gibassier était donc le seul contre lequel pût récriminer M. Gérard.

– À Vanves, dit-il ; mais cinq francs l'heure, mon ami, ce n'est pas pour rien.

– Ah ! s'il vous plaît de me payer ici, dit le cocher, par le temps qu'il va faire, j'aime autant cela.

M. Gérard mit le nez à la portière et regarda le ciel.

En effet, un orage s'amassait sur Vaugirard, et l'on entendait des grondements sourds de tonnerre à l'horizon.

– Non, dit M. Gérard, je vous garde ; à Vanves, mon ami, et le plus vite possible.

– Oh ! on ira comme on pourra, notre bourgeois, répondit le cocher ; les pauvres bêtes n'ont que quatre pieds et ne peuvent faire que ce que l'on peut faire avec quatre pieds.

Et, remontant sur son siège, il fit tourner, tout en grommelant, son équipage, et reprit le chemin de Vanves.

FIN DU TOME CINQUIÈME

Cet ouvrage est le 798e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.

1 Italien : ainsi ainsi, qui a donné coussi coussi, puis couci-couça. »

1 « En conséquence. Cette locution a vieilli, et n'est restée que dans l'usage du peuple. » (Littré.)

1 « Terme de marine. Failli gars, mauvais novice, homme sans capacité à bord d'un bâtiment. » (Littré.)

1 Anglesey ou Anglesea, île de la mer d'Irlande, dont la ville et le port sont Holyhead.

1 Idiome celtique parlé dans le pays de Galles, qui a trois dialectes principaux : le gallois parlé en pays de Galles, le cornique de la Cornouaille, et l'armoricain ou bas-breton.

1 Genoper : faire un amarrage, ou genope, sur le ou les bouts libres d'un cordage, au-dessus du nœud qu'il a formé.

1 Personnage de l'Anglais typique, lourd et obstiné (*bull* signifie taureau), créé par John Arbuthnot dans son pamphlet : *Procès sans fin ou Histoire de John Bull* (1718).

1 « Terme d'artillerie. Charge de poudre dans son enveloppe. » (Littré.)

1 « Ô Mélibée ! C'est un dieu qui nous a fait ces loisirs », *Bucoliques*, I, 6.

1 Robert Surcouf, le célèbre corsaire, mourra le 8 juillet 1827.

1 Shakespearem *Roméo et Juliette*, acte II, sc. II.

1 « Oiseau rare », *Satires*, VI, 165.

1 Térence, *L'homme qui se punit lui-même,* I, sc. I : « Je suis homme : rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

1 Goethe, *Faust.*

1 Racine, *Andromaque*, acte I, sc. I.

1 « Au masculin, un remise, une voiture de remise. Voiture de louage, mieux conditionnée que les fiacres ordinaires et qui, au lieu de stationner sur les places, se tient sous les remises. » (Littré.)

1 Attelage composé de quatre chevaux attelés sans volée, conduit par deux postillons, introduit sous la Restauration par Louis-Marie-Céleste, duc d'Aumont.

1 Nom générique latin du bananier ; il en existe une vingtaine d'espèces qu'on peut cultiver dans des serres.

1 Franz Josef Gall (1758-1828) prétendait, par la phrénologie, connaître l'état des facultés en étudiant la configuration du crâne (*Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier)* quand Johann Kaspar Lavater (1741-1801) expliquait les caractères en lisant la physionomie (*la Physiognomonie ou l'Art de connaître les hommes*, 1775-1778).

1 *Geneviève de Brabant*, tragédie en 3 actes par le citoyen Cicile [Cécile], Odéon, 14 brumaire an II. Paris, imp. du *Courrier des spectacles.*

1 Littéralement : étage noble.

1 Tu ne verras pas les années de Pierre.

2 Vaste baie sur la côte orientale de l'Australie qui avait été choisie en 1787 comme lieu de déportation.

1 À l'article de la mort.

1 Cet alexandrin n'appartient pas à Voltaire, auteur de *La Henriade*, mais à Gudin de la Brunellerie, ami de Beaumarchais, qui l'avait inséré dans une pièce de vers destiné à un concours académique en 1779.

1 L'os frontal : chez les Précieuses, le sublime était le nom du cerveau.

1 Sale, malpropre.

1 Peut-être *La Poule aux œufs d'or*, dans La Fontaine, *Fables*, livre V, XIII.

1 Saint Pierre, *Épitres*, 1 : « cherchant quelqu'un à dévorer ».

1 « Cherchez et vous trouverez. » (Matthieu, 7, 7.)

1 La fin du chapitre ne figure que dans le manuscrit.